JACQUES ARAGO.

Ton nom est un reflet du grand nom de ton frère ;
A vous François, les cieux, à toi, Jacques, la terre.

Publié par Hortet *et* Ozanne, *à Paris.*

SOUVENIRS D'UN AVEUGLE,

VOYAGE

AUTOUR

DU MONDE

PAR

M. J. Arago,

OUVRAGE ENRICHI

De soixante Dessins et de Notes scientifiques.

TOME PREMIER.

PARIS,

HORTET ET OZANNE, ÉDITEURS,

58, RUE JACOB, FAUB. S.-GERM.

1839.

A674

4
L
V.1

Ce ne sont pas seulement ici des souvenirs, ce n'est pas seulement la masse et la silhouette des choses et des objets étudiés, c'est encore la rigoureuse exactitude des détails, la nuance des couleurs; c'est le passé avec tous ses incidents de chaque jour, de chaque heure, qui, comme une

celui qui, sans amis sur la terre, sans famille, sans avenir, veut de la gloire ou de l'or à tout prix.

Et d'abord, y a-t-il de la gloire à avoir fait le tour du monde? En second lieu, que vous rapporte un tel voyage?

Je vais vous le dire :

Quant à la gloire, je savais d'avance que je n'avais pas à y prétendre. Quant à la fortune, elle m'était acquise par anticipation, vous allez savoir comment :

J'allai trouver un ministre et je lui dis : Monseigneur, j'ai un nom, une famille, peut-être un avenir (les trois conditions dont je vous parlais tout à l'heure), j'écris, je dessine, je pense; j'ai du cœur, une volonté de fer. Un voyage de circumnavigation va s'effectuer, à quelles conditions m'accepterez-vous pour que j'en puisse faire partie?

Il me fut répondu ce qui suit :

Vous possédez, monsieur, toutes les qualités que nous exigeons des hommes qui entreprennent des courses aussi périlleuses. Nous n'avons pas de dessinateur; vous nous rapporterez en croquis, en tableaux, au crayon ou à l'aquarelle, les portraits des hommes et des choses en présence desquels vous allez vous trouver. Vous vous ferez attacher sur le pont, comme le père des Vernet, pour mieux peindre les flots irrités (action fort contestable, soit dit entre nous). Vous nous rapporterez des notes écrites sur les mœurs des archipels de tous les océans, et, pour prix de votre zèle et de vos efforts, nous vous gratifions, généreux protecteur des sciences et des arts, de *six cents francs*

d'appointements par an. — De combien, monseigneur? — J'ai dit six cents livres! — Il y a erreur. — Une Excellence ne se trompe jamais.

Je fus ébloui, vaincu... Le moyen de résister à la tentation! Je me hâtai de dire oui, dans la crainte de me voir supplanté, et, quelques jours après, fier de m'être si heureusement jeté sur la route de la fortune, je partis pour Toulon.

Quel brillant avenir je m'ouvrais là! Que de fructueuses économies n'allais-je pas faire pendant mes trois ou quatre années de navigation, moi qui ne donnais à mon domestique guère moins du triple de la somme si gracieusement allouée par le ministre! De pareilles chances sont rares dans la vie d'un homme; ma bonne étoile m'éclaira donc de ses feux les plus brillants, et je me laissai aventureusement guider par elle.

Oh! si les *Gudin*, les *Roqueplan*, les *Isabey*, les *Marilhat* et tant d'autres grands artistes attachaient moins de prix à la gloire qu'à la fortune, de combien de chefs-d'œuvre la France ne serait-elle pas dotée! tandis qu'on ne lui rapporte que de médiocres pages qui ont coûté encore bien des sueurs.

Mais comme je sens le besoin, à mon début, de dire la vérité tout entière, j'ajoute qu'à mon retour, après un triste naufrage sur une terre déserte, qui m'a ravi mes belles collections d'armes et de costumes de tous les pays que nous venions de visiter, mes richesses zoologiques, botaniques et minéralogiques, ainsi que mes vêtements et mon linge, choses fort in-

utiles sans doute puisque j'ai préféré sauver les travaux confiés à mes soins, j'ai reçu du gouvernement une gratification de... *six cents francs*. J'écris en toutes lettres, car la lecture des chiffres expose à trop d'erreurs. Il est vrai aussi que, dans le rapport de l'Institut sur les résultats de notre expédition toute scientifique, il fut dit (et je vous demande pardon de ce souvenir), « que jamais on n'avait rapporté de ces longues courses autant, de si fidèles et de si précieux albums. » Voilà peut-être de quoi justifier la *haute* valeur du chiffre ministériel.

Maintenant que j'ai franchement avoué ma honteuse soif des richesses, je veux désormais achever mes révélations. Nulle confession ne coûtera à ma pudeur, et, sans regarder en arrière, je me jette dans l'avenir.

SOUVENIRS D'UN AVEUGLE,

VOYAGE

AUTOUR

DU MONDE.

1

TOULON.

Les Baléares. — Gibraltar.

Toulon est une ville de guerre, forte et patriotique; les beaux souvenirs de 89 l'ont rendue orgueilleuse, et on lit quelque chose de martial et d'indépendant sur cette population incandescente qui se rue avant le jour sur les quais et les marchés publics. L'idiome du peuple est nerveux, abrupte comme les montagnes qui emprisonnent la cité ; ses manières sont brutales comme le *mistral* qui ravage ses vignobles ; et ses refrains favoris semblent un écho de ces rapides tour-

mentes qui, nées sur les côtes africaines, bouleversent son port et sa rade.

Quand vous arrivez à Toulon, vous devez vous défaire de vos manières musquées de cité intérieure, si vous voulez être compris; mais aussi, pour comprendre, il faut vous aider d'un dictionnaire local savamment annoté, sans lequel vous vous croirez à mille lieues de tout pays classique.

La jeune fille qui sort, vient d'*appareiller* pour prendre *le large;* le papa cloué dans un fauteuil, *dérape* à l'instant pour *courir des bordées* sur le port; l'ami qui appelle un ami, lui dit d'*accoster;* celui qui vous heurte dans la rue, vous prie de le pardonner, s'il vous a *abordé;* on ne fait halte, qu'afin de se *mettre en panne,* et l'on ne marche plus ou moins vite que pour *filer plus ou moins de nœuds;* tout étourdi fuyant un créancier ou tout bambin esquivant son école, *louvoie* afin de se cacher; il *hisse ses bonnettes* et *largue ses cacatois* pour *doubler l'ennemi;* et si vous avez le malheur de demander à un homme du port une *barque* pour aller vous promener en rade, soyez sûr que vous paierez le double de celui qui, en s'asseyant dans un *sabot*, dira d'une voix brève : En rade, et fais-moi *peter un lof.*

J'ai connu, à Toulon, un capitaine de vaisseau dont la gloire militaire est égale à celle des plus grands marins du grand siècle, qui, dans son habitude quotidienne de *manœuvrer* un navire, faisait *louvoyer,* sur la grande route, l'âne sur lequel il était monté, quand il avait le vent *debout,* c'est-à-dire en face.

Un jour que l'entêtement de sa monture l'avait mis dans une colère horrible, on l'entendit s'écrier : Gredin ! je ne te ferai pas *virer de bord lof pour lof*, moi qui fais *virer* une frégate ou un trois-ponts !... Et aussitôt il se mit à orienter le pauvre baudet, comme s'il s'était agi d'une yole ou d'une chaloupe.

Si vous ajoutez au langage des habitants de Toulon leurs gestes si variés, si rapides, si *parlants*, vous croyez voir des hommes qui ont hâte de dépenser leur existence, de peur que le temps ne manque à leur vie sans cesse mouvementée.

Et puis, des matelots dans toutes les rues, des jurons sur toutes les lèvres, des gens ivres sur toutes les places publiques, des pugilats dans tous les cabarets, des chants rudes, inharmonieux, des officiers marchant gauchement par l'habitude du roulis et du tangage, et parlant du Chili, de la Chine ou du Bengale comme on parle partout ailleurs d'une maison de campagne voisine.

J'oubliais encore le cliquetis lugubre de la chaîne des forçats qui fait taire le rire et vous surprend au milieu d'une joie. C'est le côté hideux du tableau. Vous dirai-je, pourtant, que parmi ces hommes innocents ou coupables, mais que la société a flétris, on en trouve parfois qui, libres dans la ville, vêtus du hideux uniforme et *ferrés* légèrement, entrent en plein jour dans les maisons, prennent place à côté d'une famille de bourgeois, s'asseyent à une table ou à un piano, donnent des leçons de français ou de musique à de jeunes filles, loin de leur mère imprudente, ou

de leur père inattentif?... Ces choses-là, je les ai vues à Toulon, et je me suis souvent demandé si la morale avait quelque profit à tirer de semblables épreuves.

Toulon est célèbre par son magnifique arsenal, dû à la munificence de Louis XIV; sa rade est large et sûre. Il est défendu par le fort *Lamalgue* et d'autres batteries élevées sur des hauteurs et plongeant sur la ville et le port. Les rues sont droites, propres, arrosées nuit et jour par de rapides rigoles, et là, sur le quai, vous admirez, soutenant le balcon de l'*Hôtel-de-Ville*, deux cariatides de Puget, chefs-d'œuvre que le frottement du temps achève de détruire.

Nos préparatifs de départ étant terminés, l'ordre d'appareiller fut donné, et nous voilà, après un triste adieu à nos amis et à notre patrie, longeant le goulet et saluant, ainsi que le faisaient courtoisement les Anglais, quand leurs flottes insolentes venaient jeter un regard avide jusqu'au fond de la rade, le tombeau de l'amiral *Latouche*, dont l'Angleterre, plus encore que nous, peut-être, se rappelle les beaux faits d'armes. Il y a dans chaque pays du respect pour toutes les gloires.

Enfin, nous sommes en mer, dans ce *criquet de plat-à-barbe des navigateurs*, pour me servir des méprisantes expressions des Ponentais façonnés aux voyages de long cours. — Quelle mare fangeuse! disent-ils encore, quand ils veulent blesser l'orgueil des Levantins. — *On ne peut ici virer de bord sans avoir le beaupré sur la terre...* Les Ponentais ont tort : si les lames de la Méditerranée se dessinent courtes et grêles,

en comparaison des houles creuses et larges de l'Atlantique et des autres océans, elles n'en sont que plus turbulentes et plus rageuses : ce sont de ces colères vives qui remuent jusqu'au fond des entrailles, c'est le bond rapide du chacal sur une proie facile. Les Alpes et les Pyrénées, se joignant par des lignes sous-marines, en partant de Nice jusqu'au cap Creüs, sont sans doute la première cause de cette humeur querelleuse qui a brisé tant de navires et englouti tant de richesses.

Une bien rude épreuve vint mettre à nu le courage rival de nos matelots; car la première nuit de notre départ fut marquée par une de ces tempêtes méditerranéennes, où le tonnerre en éclats ne se tait sur aucun point de l'horizon, où le vent fait en quelques minutes le tour de la boussole, et où toute l'habileté du pilote est nécessaire au salut du navire. Chacun fut fidèle à son poste, et moi, plus que tous. Le tangage et le roulis m'avaient si cruellement tiraillé, que je m'étais laissé tomber dans le faux-pont, à côté de quelques malles et coffres non encore arrimés, jeté tantôt à bâbord, tantôt à tribord, maintenant au pied d'une caronnade et en un clin d'œil enlevé de l'avant à l'arrière. Inquiet de mon sort, mon domestique me cherchait partout et ne me trouvait nulle part; car le lieu qu'on lui indiquait, où je venais d'être foulé sous les pieds, était celui que j'avais déserté par un soubresaut inattendu. Il me trouva enfin à l'entrée de la *fosse-aux-lions*. — Eh quoi ! c'est vous ? me dit-il d'un air piteux, car il souffrait aussi, le pauvre homme ; — que

faites-vous donc là, monsieur? vous allez être broyé sous les câbles. Je répondis par un gémissement profond. — Debout! debout! continua-t-il, la foudre vient de tomber à bord, le navire est en feu. — Tant mieux, répliquai-je, je souff... Un choc violent nous sépara. Et, le matin, lorsque le vent et la mer se furent calmés, il me retrouva meurtri et déchiré, entre deux barils d'eau-de-vie, où j'étais arrivé après mille évolutions et cascades, auxquelles j'ai survécu comme par miracle. Oh! le mal de mer est, sans contredit, la plus horrible des tortures! Personne ne vous plaint, ne vous console; nul ne cherche à vous soulager, et, quand le râle des convulsions vous brise et vous tue, vous entendez autour de vous les ironiques éclats de rire des joyeux matelots, qui vous lancent en passant leurs quolibets les plus railleurs, sur la manière ridicule dont vous *comptez vos chemises*. Dans ces longs moments de poignantes angoisses, toute joie est impossible, tout sentiment de douleur, autre que celui du mal de mer, ne peut vous atteindre; vous êtes mort à tout, et vous remercieriez du fond de l'âme le voisin généreux, qui, vous traînant par les pieds, vous jetterait aux flots... J'en sais quelque chose, moi, que près de quatre années consécutives de voyages ont trouvé *comptant mes chemises*, dès que nous allions vent arrière, ou que nous naviguions à la bouline.

Mais le temps est beau ce matin, la mer calme, légèrement frisée par une brise d'est qui nous pousse en avant. Le cap Creüs, qui sépare le Roussillon de la Catalogne, a été doublé. Nous voici devant Barcelonne,

dominée par le Mont-Jouy, citadelle protectrice de la ville; mais qui l'écrasera, soyez-en sûr, dans un de ses jours de chaude et sérieuse rébellion. A l'aide de nos longues-vues, nous aurions pu distinguer les sémillantes Catalanes se promenant sur la *Rambla*, aux bras innocents de leurs jeunes et pieux confesseurs. Mais nous courûmes au large et les côtes d'Espagne s'affaissèrent et disparurent en nous jetant les derniers rayons des forges de Palafox qui brillaient comme un volcan dans une nuit sombre.

Ce furent alors les *Baléares* qui s'élevèrent devant nous, avec leurs sommets âpres et noirs. Majorque, Minorque, Yviça, Formentera, et Cabrera, sont des débris osseux que quelque révolution sous-marine a découpés du continent. Ces îles, jadis célèbres par les habiles frondeurs qui retardèrent si vaillamment les conquêtes des Maures, ne nourrissent plus maintenant que des enfants dégénérés.

C'est l'Espagne, mais l'Espagne au quinzième siècle, c'est-à-dire encore l'Espagne de nos jours, triste, décrépite, corrompue, avilie. Ainsi meurent les peuples, ainsi s'effacent les grandes pages des nations, qui ne comprennent pas que les arts, les sciences et la civilisation ne peuvent marcher qu'avec liberté.

Minorque a un port sûr et commode; le maréchal de Richelieu s'en empara après un beau fait d'armes; et, de toutes les conquêtes de l'illustre roué, celle-ci, à coup sûr, n'est pas la moins noble ni la moins glorieuse.

A côté de Minorque est un rocher pelé, où, pen-

dant les guerres de l'Empire, les Anglais jetèrent sans secours, presque sans vivres, 12,000 Français, faits prisonniers de guerre par suite de la capitulation du général Dupont. Les hideux pontons de *Portsmouth* et *Falmouth* ont fait le tour du monde, sans respecter même *Sainte-Hélène*, l'île des grands souvenirs.

Là aussi, à Cabrera, un Observatoire fut établi, pour mesurer un des degrés du méridien à l'époque de la première invasion française en Espagne. La science, qui avait établi ses stations à Valence, à Denia et autres lieux, se vit traquée comme si elle eût voulu servir de signaux aux troupes ennemies. Un homme à qui l'Institut de France venait de confier de si savantes opérations, fut arrêté comme espion, traîné de cachot en cachot, jugé et condamné à mort. Échappé des prisons de Palamos, il se sauva en Afriqne, où il erra longtemps en fugitif, gardant toujours auprès de lui les précieux résultats des travaux qui lui avaient été confiés. Il repartit enfin pour sa patrie, après avoir, par un bonheur inouï, passé inaperçu au milieu de la vigilante escadre anglaise qui bloquait tous nos ports et épouvantait nos côtes.

Cet homme, encore enfant, avait nom François Arago.

A peine les Baléares eurent-elles glissé derrière nous, qu'un triste et douloureux spectacle nous appela tous sur le pont. La mort venait de frapper un de nos jeunes et courageux élèves de marine, M. *Prat-Bernon*, parti le cœur plein d'espérance et de joie. Hélas! c'était lui, studieux et brave, qui commençait cette série d'amères

douleurs dont nous devions être frappés pendant notre longue campagne.

Déjà! se disait-on de toutes parts, et les cœurs se serrèrent, et les yeux se mouillèrent de larmes; nous n'étions pas encore façonnés aux catastrophes.

Un cadavre est là, dans la batterie, sur un cadre ballotté par le roulis et le tangage. Deux hommes vont le visiter, ils le toisent, découpent à l'aide d'énormes ciseaux un grand lambeau de vieille toile à voiles qu'ils étendent sur les bordages. L'un saisit rudement la tête, l'autre les pieds, et le fardeau tombe avec un bruit sourd sur sa *bière;* un troisième s'approche, traînant deux boulets placés dans un petit sac qu'il lie fortement aux pieds de celui qui n'est plus; et voilà mes ouvriers fumant leur cigare, chiquant leur tabac, cousant la voile roulée autour du corps. C'est fait... Hisse maintenant! Et en deux tours de main, et au bruit aigu du sifflet, le cadavre est sur le pont, déposé un instant à côté de la drome.

Silence!... L'équipage muet se presse sur l'avant du navire; une planche, celle sur laquelle le coq découpe les rations des matelots, est placée sur le bastingage, presque tout en dehors, et dominant le flot qui passe. Les fronts se découvrent; l'abbé de Quélen, notre aumônier, jette un peu de terre sur le corps de notre malheureux ami, et au mot : *Envoyez!* gravement prononcé par M. Lamarche, lieutenant en pied de la corvette, la planche fait la bascule, le cadavre glisse, une trouée se fait à l'eau, un remou l'efface, le navire *file*. Tout est dit!

Dans le sein de nos cités, un homme meurt, ses amis sont là, des larmes lui disent qu'il est regretté; ses restes seront déposés dans un lieu où tout ce qui s'intéresse à lui ira jeter des fleurs... Ici un homme meurt, les flots s'ouvrent, ils se ferment; il ne reste de lui que le souvenir de ses vices ou de ses vertus.

Le ciel était toujours bleu et la brise vive et régulière; mais une forte houle, venant de l'avant, nous annonça qu'il y avait déjà lutte violente entre la Méditerranée refoulée et l'Atlantique, qui verse chez sa faible rivale ses régulières marées. Le courant nous drossa, en dépit de toute la toile que nous jetions à l'air, et les écrasantes bordées ne nous faisaient pas gagner une lieue en un jour. En mer surtout, ce n'est pas la distance qui fait l'éloignement; vous êtes près de moi, et je suis loin de vous. Un canot parti de Gibraltar serait à notre bord en peu d'instants, et voilà dix jours que nous luttons vainement pour franchir les cinq ou six milles qui nous séparent de notre première relâche; mais le spectacle était beau, et mes crayons ne furent pas oisifs. En face, le détroit; à notre gauche, le *Mont-aux-Singes*, géant africain, noir comme les enfants qui s'agitent autour de sa base; à droite, le rocher aride de Gibraltar, dont les flancs ouverts cachent des centaines de bouches à feu prêtes à vomir la mort sur tous les points de l'horizon. Ces deux colonnes de granit et de lave, qu'on dirait séparées par le courroux des flots atlantiques, figurent admirablement les sphynx ou les lions de bronze placés aux deux bords des larges portes de nos parcs royaux, comme pour en

défendre l'entrée. Singulier spectacle! Ici, sur la pointe méridionale d'Espagne, une ville de guerre capable de résister aux attaques de toutes les escadres coalisées du monde, et où l'Angleterre voit flotter son pavillon dominateur; là, à quelques lieues, Ceuta, sur la côte d'Afrique; Ceuta, que les Anglais convoitent depuis tant d'années, et qu'ils n'ont pu arracher aux Espagnols vaincus à Gibraltar, au camp de Saint-Roch et à Algésiras. Les hommes de tous les pays n'ont de courage et de patriotisme qu'à certaines heures et à certaines époques.

Cependant, la brise devenant plus forte, les courants furent vaincus; nous avancions toutes voiles dehors, et, en attendant que le vent se maintînt frais et régulier, nous mouillâmes à peu de distance de la ville bâtie au pied et sur les flancs du mont célèbre où Hercule posa ses insolentes colonnes. Protégés contre les tempêtes marines par un môle solide parfaitement entretenu, nous fîmes nos préparatifs pour descendre à terre, après avoir salué le gouverneur de onze coups de canon qui nous furent courtoisement rendus coup pour coup.

Nous avons un consul à Gibraltar. Il paraît fier de voir flotter le pavillon de son pays sur un navire de guerre, et cela lui rappelle, dit-il, le beau combat de l'amiral *Linois*, qui, avec des forces inférieures à celles des Anglais, s'empara, à peu de distance du point où nous sommes mouillés, de deux vaisseaux de 74, après un combat où il se couvrit de gloire.

Milord Don était gouverneur de la place, et nous nous rendîmes à son hôtel, autour duquel stationnaient

des troupes parfaitement équipées. Dans le salon de réception où nous attendions son excellence, je remarquai quelques grands tableaux protégés par une légère gaze; le premier représentait un basset vu de face, le second un basset vu de profil, le troisième un dogue, le quatrième un lévrier, le cinquième un barbet. Dans l'anti-chambre, j'avais déjà arrêté mon attention sur un beau portrait de femme largement peint, et à demi-couvert de toiles d'araignées. J'aurais fait volontiers mon salon de l'anti-chambre.

Milord Don nous reçut avec une politesse froide, et il regretta beaucoup d'avoir envoyé son cuisinier à la campagne; car il aurait voulu nous garder à dîner le lendemain. Mais il nous permit, en forme de compensation, une visite dans les batteries de la montagne; et c'était là, certes, agir avec courtoisie, car peu d'étrangers obtiennent la même faveur.

Oh! c'est une chose vraiment imposante que l'aspect de ces masses énormes de rochers, au travers desquels la mine s'est ouvert un large passage, et où l'on se promène debout aujourd'hui par mille et mille sinuosités, jusqu'au sommet du mont, sans cesse protégé par une casemate naturelle, à l'abri des boulets et des balles. Là, chaque pièce, propre et luisante, est à son embrasure, sur son affût solide; là, chaque artilleur reste assis à son poste, sans s'inquiéter des feux croisés dirigés contre le rempart de lave et de granit. Si l'ennemi se rend maître de la ville et cherche à s'y maintenir, les hautes batteries l'en délogent et le mitraillent. Ici, il faut tout avoir ou ne compter sur

rien La reddition même des souterrains inférieurs ne déterminerait pas la prise de la place, car la mine jouerait et vous engloutirait sous mille et mille débris de rocs, de bronze et de fer. Ce que vous avez le plus à craindre, ce n'est pas ce que vous voyez; l'angle sous lequel vous vous croyez à l'abri est dentelé de petites embrasures cachées dans les anfractuosités du roc, où le fusil joue le principal rôle, et la mort vous arrive de droite, de gauche et de face, sans que vous sachiez d'où vient le plomb qui vous fait tomber. Les officiers qui nous accompagnaient dans notre visite étaient fiers de notre admiration, et semblaient nous dire que leur pays ne serait jamais déshérité de ce formidable boulevart de la Méditerranée, et maître, quand il le voudra, de tout le commerce du Levant. Ces messieurs avaient oublié Malte et le court séjour qu'y fit *Bonaparte* à la glorieuse époque de nos conquêtes républicaines. Nous le leur rappelâmes sans trop de façons.

Le rocher de Gibraltar a 1340 pieds de haut sur une longueur de plus de 6,000.

La cité qu'il protége est petite, étroite, raboteuse; peu de maisons se font remarquer par un extérieur propre et coquet. Quelques-unes cependant sont d'une assez belle apparence, surtout vers la pointe d'Afrique, où l'air est moins comprimé et où les riches Anglais ont établi leur domicile.

Il y a douze mille âmes à Gibraltar, si l'on peut donner ce nom à ces Espagnols dégénérés qui, pour quelques réaux, traînent le matin d'énormes ballots,

s'attellent à de lourdes charrettes, et se reposent le reste de la journée pour écraser la vermine qui les dévore. Approchez-vous, le soir, de ces malheureux, proposez-leur les moyens d'utiliser leurs moments, ils riront de vos offres, fumeront paisiblement leur cigare, se coucheront sur un tas de pierres et s'endormiront en comptant un jour de plus, sans s'embarrasser de celui qui va suivre. Heureux de leur indolence, ils se lèveront le lendemain avant le soleil, mendieront de nouvelles occupations; et dès que leur journée sera gagnée, les promesses les plus brillantes ne les forceront pas à quitter la pierre ou le banc sur lequel ils étalent leur sotte fierté et leur avilissante paresse.

Peut-on appeler *habitants de Gibraltar* ces juifs cosmopolites qui ne se fixent dans un pays qu'autant qu'il y a des dupes à dépouiller ou d'infâmes bénéfices à faire?

Le nombre en est fort grand ici; on m'a assuré qu'ils composaient les deux tiers de la population; qu'eux seuls étaient considérés et traités avec faveur... Pauvre Gibraltar!

En temps de guerre, les forces de la garnison sont toujours proportionnées aux craintes qu'on éprouve. En temps de paix, elles varient selon les caprices du gouverneur ou la situation politique des esprits. Lorsque Cadix secoue au soleil son vieux manteau d'esclave, lorsque Malaga se réveille de son assoupissement, lorsqu'Algésiras est traversé par d'audacieuses guérillas au tromblon meurtrier sur l'épaule, Gibraltar, à son tour, se pavoise fièrement de son léopard, sa garnison rouge

Habitans de Gibraltar.

s'abrite sous les casemates, quelques coups de canon annoncent que la lutte est acceptée, et tout redevient muet et calme autour de la montagne britannique.

Les habitants de Gibraltar conservent le costume et les mœurs de leur pays. Quelques-uns cependant s'habillent à l'anglaise, et m'ont paru adopter les manières et le ton de leurs dominateurs. Les femmes se couvrent, en général, d'une mantille rouge, bordée de velours noir, ornée d'une frange de dentelle; et, sous ce costume peu favorable à l'élégance de leur taille, elles trouvent encore le moyen de s'embellir, en se drapant avec autant de coquetterie que la plus jolie et la moins superstitieuse des Andalouses.

Les juifs n'ont pas de costume fixe; mais ils adoptent adroitement celui de l'individu qu'ils veulent duper. Ainsi ils endossent un manteau, s'ils traitent avec un Espagnol; un habit long, serré et pointu, s'ils sont en relation avec un Anglais, et se coiffent d'un turban, si c'est un Turc qu'ils ont choisi pour victime.

Le commerce, dit-on, est considérable à Gibraltar. Je n'ai pu me le persuader, quand j'ai vu le petit nombre de bâtiments croupissant dans la rade, moins sûre, mais plus grande que celle de Toulon. Nul luxe, nulle société, nul empressement à fêter les étrangers; chacun vit chez soi et pour soi. Les Anglais cependant ont établi une bibliothèque fort belle où se réunissent journellement ceux d'entre eux qui ont le goût des lettres. J'y ai été plusieurs fois, sans y rencontrer personne. Enfin j'y trouvai le bibliothécaire, qui est

Habitans de Gibraltar.

Français, et un colonel anglais, sérieusement occupé à regarder des caricatures.

On prétend que le consul algérien est parvenu à embellir pour lui ce séjour de tristesse, et qu'il affiche en tous lieux un luxe asiatique. Un juif m'a assuré que son hôtel lui coûtait plus de 800,000 francs, et que, s'il le voulait, il achèterait à lui seul le port, la ville et tous les habitants.

— Mais les juifs se vendraient-ils? lui dis-je.

— Les juifs vendent de tout! monsieur.

Pendant notre séjour à Gibraltar, nous apprîmes que le dey d'Alger avait été décapité par ses fidèles et bien-aimés sujets. Sans être ému le moins du monde, le consul barbaresque continua paisiblement ses opérations, acheva ses correspondances diplomatiques, et se contenta du soin qu'il prenait toujours de ne pas mettre le nom de son souverain sur le couvert de ses missives.

Heureux le pays où la mort d'un prince est regardée comme une calamité générale!

2

TÉNÉRIFFE.

Ancienne Atlantide de Platon. — Gouanches. — Mœurs. — Un Grain.

Cependant la brise se leva de l'est, forte et presque carabinée; nous virâmes au cabestan avec les chants et les jurons d'usage, et, une heure après, nous courions vent-arrière dans le détroit, saluant de nos derniers regards la masse imposante de granit que nous nous estimions heureux d'avoir pu étudier.

Le navire glissait et bruissait entre l'Europe et l'Afrique, cette Afrique inconnue que nous retrouverons plus tard au Cap de Bonne-Espérance; cette belle Europe que beaucoup d'entre nous sont condamnés à ne

plus revoir. De loin nous saluâmes de la main les royaumes de Fez et de Maroc, où le sol et les mornes pelés se dessinent noirs, sur un ciel rouge et brûlant. La houle grandissait et nous étions balancés avec majesté, les mouvements de la corvette avaient pris une allure plus grave, moins saccadée, nous naviguions enfin dans l'Atlantique.

Ce sont surtout ces premiers passages d'une navigation sur les côtes à une navigation au large qui laissent dans l'âme de profonds souvenirs. Là, se fait une vie nouvelle ; là, se dressent de nouvelles émotions. Le ciel et l'eau, le bruit des vents et le mugissement des vagues, c'est tout ce qui vous est accordé pour tromper la lenteur des heures; et lorsque, après une belle journée de route, vous avez tracé sur la carte la petite ligne indiquant les quarante ou cinquante lieues que vous avez franchies, vous jetez un regard sur l'immensité qui se développe devant vous, vous sentez le courage s'éteindre, l'affaissement se mêler à l'ardeur de l'étude, et vous regrettez une terre, une patrie, des amis, que vos vœux les plus ardents ne peuvent vous rendre. Mais ces premiers regrets n'ont guère de durée, la mer aussi a ses joies et ses fêtes, les relâches leurs plaisirs et leur ivresse ; et bientôt, ce n'est plus derrière soi qu'on regarde, c'est là-bas, là-bas, à l'horizon, pour voir s'il ne pointe pas au-dessus des flots un roc, une île, un promontoire, un continent que vous avez hâte de fouler et de connaître. Ne vous l'ai-je pas dit? une terre se lève devant nous, elle grandit sous mille formes bizarres ; ce sont les *Cana-*

ries, c'est *Ténériffe*. Amène et cargue! mouille! L'ancre tombe sur un fond de laves et de galets brisés. Nous sommes à Sainte-Croix.

Vous voyez que je suis généreux et que je ne vous tiens pas longtemps en mer. Autour du navire voltigent à l'instant quelques légères embarcations d'où s'échappent des voix rauques et sourdes qui nous offrent du poisson frais, des oranges et des bananes. Oh! que d'attraits dans les voyages! le bonheur sans cesse à côté d'une catastrophe, l'abondance près des privations, et le passage presque imprévu d'une atmosphère rude et froide à un ciel bleu et à une zone tempérée. Mais nous avons touché à *Gibraltar;* nous voici en quarantaine, et ce n'est qu'à l'aide de longues perches que nous faisons nos emplètes et nos échanges. Voilà encore les vicissitudes de la mer!

Cependant la nuit est calme et douce; avides des premiers rayons du jour, nous couchons tous sur le pont en attendant que l'orient africain se colore. Les cimes des monts où sont bâtis, comme des nids de condor, des bastions crénelés, se pourprent, se réveillent, et le grave et imposant panorama qui s'offre à nous peut être étudié avec profit. La côte, sous quelque aspect que l'interrogent vos regards, est raboteuse, tranchante, écaillée, coupée de petites criques peu profondes, où le flot se brise en échos prolongés. Partout des aspérités, des pyramides de lave indiquant la violence d'une secousse sous-marine; et, sur les flancs des mornes, des couches horizontales, serpenteuses, diversement colorées, disant au géologue la marche et

presque la date de chaque éruption. Désespérez de traduire fidèlement sur le papier ou sur la toile ce triste paysage que vous garderez bien mieux dans vos souvenirs. A chaque pas du soleil la scène change, les ombres des clochers naturels qui s'élancent dans l'air, se rapetissent, s'allongent, se croisent, se brisent, se heurtent, et vous avez à peine le temps d'admirer une scène de grandeur, qu'une scène nouvelle l'efface et lui succède.

Dites-moi donc ce que font à Paris tant de grands artistes dans leurs tranquilles ateliers! Je maudis et ma faiblesse et mon impuissance, en face de si sauvages et de si gigantesques tableaux! Gudin et Roqueplan doivent pourtant étouffer dans leur vieille Europe.

Après les émotions, l'histoire; elle a aussi son intérêt et son drame.

L'archipel des Canaries, connues des anciens sous le nom de *Fortunées*, est composé d'un groupe de sept îles, dont les plus grandes sont Canarie, Fortaventure et Ténériffe. Cette dernière est la plus fertile et la plus peuplée. On y récolte huit mille barriques de vin par an, et vous savez qu'on en boit à Paris seulement, dans un temps égal, plus de vingt mille, qui, à coup sûr, n'ont pas toutes traversé les mers.

Les écrivains du quatorzième siècle qui ont parlé de Ténériffe ont assuré, sur la foi de leurs navigateurs, que dans cette île, ainsi que dans celles qui l'avoisinent, il se trouvait un arbre d'une hauteur prodigieuse, qui ramassait les vapeurs de l'atmosphère, de

manière qu'en le secouant on obtenait toujours une eau claire et bienfaisante. Il y a toujours du mensonge dans la vérité; mais je vous parlerai plus tard de *l'arbre du voyageur*, dont le nom seul rappelle un bienfait, et vous ne trouverez pas ridicule alors le récit des trop crédules historiens de cette époque si féconde en grandes choses.

Si nous les en croyons encore, l'île de Palma a été découverte par deux amants qui, exilés de Cadix leur patrie, achetèrent un petit bateau, s'abandonnèrent aux vents, et résolurent de ne pas se survivre. Après avoir longtemps erré au gré des ondes, ils aperçurent cette île, où ils abordèrent avec beaucoup de difficulté, et qu'ils appelèrent Palma, à cause de la grande quantité de palmiers dont elle était couverte. On sait ce qu'il faut ajouter de foi à tous ces contes d'amants, et combien l'histoire du monde serait courte si l'on en retranchait les rêves d'une imagination peu réfléchie et toujours avide de merveilles.

Ces îles sont volcaniques, ainsi que toutes celles de cet océan. On y compte environ cent-quarante mille habitants, dont soixante-quatre mille appartiennent à Ténériffe. Sainte-Croix, où réside le gouverneur, quoique l'audience royale soit établie à *Canarie*, est une petite ville assez sale, s'étendant du nord au sud. La moitié des rues à peu près est pavée, et les Espagnols y conservent les mœurs et les habitudes de leur pays, sauf les modifications nécessitées par le climat.

Le bord des maisons est peint de deux bandes noires et larges qui ne tendent pas mal à leur donner un as-

pect lugubre. De loin, on dirait le drap blanc avec la frange funèbre d'une vierge au cercueil.

La rade, ouverte à tous les vents, excepté au vent d'ouest, si rare dans ces latitudes, n'a de remarquable que son peu de sûreté, car le fond en est excessivement mauvais et les atterrissages très-dangereux. Nous y trouvâmes deux ou trois bricks de commerce français et américains qui faisaient de l'eau, et une demi-douzaine de pinques espagnoles, montées par des hommes dont l'existence tient du prodige. Figurez-vous un navire à moitié pourri, où sont attachées deux poutres, en forme de mâts, soutenant quelques fragments de vergues, auxquels on a collé deux lambeaux de toile de diverses couleurs, recevant à peine un souffle de vent qui se joue parmi leurs débris; placez à leur sommet un morceau de chemise rouge, ou une queue de requin, en guise de pavillon; jetez sur un navire ainsi équipé, une quarantaine d'êtres velus et bronzés, entassés les uns sur les autres, sautant, jurant, faisant aussi rapidement qu'ils le peuvent le trajet du *Cap-Blanc*, où ils vont pêcher, à Ténériffe où ils vendent leur poisson; ne se nourrissant que de quelques légumes et de pâte faite avec du maïs; et vous n'aurez encore qu'une faible idée des mœurs et de la vie de ces hommes étrangers aux coutumes de toutes les nations, et soumis seulement au code de lois qu'ils se sont créé.

Leurs témoignages d'amitié sont des cris; leurs querelles, des vociférations; leurs armes, des couteaux; leur vengeance, du sang. Il y a là, sur chaque navire,

fait du débris de vingt navires, deux ou trois femmes jaunes, maigres, sales, en guenilles, qui sont la propriété de tous les hommes; elles dorment au milieu d'eux, elles rient, elles jurent, elles se promènent sur le pont et fument de volumineux cigares; dans les tempêtes, elles sont les premières aux manœuvres les plus difficiles, et bien des fois l'équipage entier a dû son salut à leur dévouement et à leur courage. Il y a là aussi, couchés sur des cordages noueux et suivés, des enfants encore insensibles aux dangers d'une vie si effrayante, qui appellent *papa* tous les matelots, et roulent au tangage au milieu des barils de poissons, d'où on les retire souvent déchirés et meurtris, sans que leurs mères en soient alarmées. Je me suis fait conduire sur une de ces pinques de malheur, où ma présence fera époque et sera rappelée pendant bien des années. Prévoyant l'aisance que je pourrais y apporter, je m'étais muni de quelques hardes et j'avais à grand'peine escaladé jusqu'à ces hommes de bitume et de fer; les saluant alors en espagnol d'une voix que je m'efforçais de rendre caressante, je demandai à plusieurs d'entre eux la permission de les dessiner; ils s'y prêtèrent tous de la meilleure grâce du monde, et jamais modèle de nos ateliers ne garda une plus impassible immobilité. *Polonais* en eût été jaloux. Une des femmes surtout prit un air si grave et si ridiculement imposant, que j'eus beaucoup de peine à garder mon sérieux. Je venais d'achever mon travail, quand je me fis remettre par un de nos matelots, qui n'avait pas osé se frotter à des malheureux si visiblement dévorés par la vermine, le

paquet que je lui avais confié ; et, généreux et compatissant, je jetai sur l'un des petits enfants qui me regardaient, qui faisait entendre à peine quelques paroles de prière, un mouchoir et une chemise. Aux deux femmes, je fis cadeau de quatre mauvais madras réunis qui pouvaient leur servir de jupe, d'une paire de ciseaux et de trois ou quatre peignes à démêler ; et à quelques autres, je distribuai tout ce qui me restait de ma petite pacotille. Tout fut reçu par eux avec une expression de reconnaissance, avec des paroles de tendresse et de dévouement qui me touchèrent jusqu'aux larmes. Mais ce qui, surtout, leur causa une joie vive et spontanée, ce fut une image coloriée représentant la *Vierge des douleurs au pied de la croix*, que je déroulai dévotement à leurs yeux comme une sainte relique. Oh ! jamais je n'oublierai cet élan de béatitude qui se manifesta dans tout l'équipage ! c'était de l'amour, du délire, du fanatisme ; peu s'en fallut qu'on ne m'adorât comme l'image que j'offrais. Elle fut à l'instant portée à toutes les lèvres, posée au pied du mât, et tous à genoux, et d'une voix formidable, entonnèrent un cantique latin. Quel latin, bon Dieu ! Jamais la marmite de Lucifer n'a retenti de vibrations plus terribles ; jamais les damnés n'ont eu de pareilles convulsions, ne se sont tordus avec une plus effrayante frénésie ; et pourtant ces trépignements, c'était de l'amour ; ce délire, des joies de dévots ; ces transports, un culte ; cette effervescence, du respect ; tout cela, une religion ! Comment doivent donc maudire de pareils hommes, puisque leurs prières ont tant d'énergie et de feu ? Si j'étais tombé à la

mer, tous à la fois s'y seraient jetés pour me sauver au milieu des requins et des crocodiles.

Quand je partis, nul n'osa me tendre sa main calleuse, pas même les femmes, qui comprirent seulement alors, dans le respect que je leur imposais, pourquoi j'avais dédaigné d'abord leurs séduisantes caresses. J'étais pour elles le roi du monde, et elles durent en rêver bien des nuits. L'équipage me dit adieu à genoux et me promit de prier tous les jours la Vierge des douleurs pour un apôtre si compatissant et si généreux. Ils prièrent tous sans doute avec ferveur, car malgré cette visite, je n'eus ni la gale ni la lèpre.

Cependant une bonne brise soufflant du large me permettait de courir quelques bordées au nord et au sud de Sainte-Croix.

J'en profitai pour continuer mes observations et mes études. La nuit commençait à descendre de la montagne; de suaves émanations m'arrivaient de la côte sans défense, contre laquelle les brisants venaient mourir à une encâblure du môle. Je touchai à terre, et j'essayai de pénétrer incognito dans la ville, dont l'entrée nous était encore interdite. Ce fut pour moi un nouveau sujet d'étonnement et de stupeur. Là, entre le flot et la large base d'un cratère éteint, je trouvai, m'attendant avec impatience, une trentaine de jeunes filles, protégées par leurs vieilles mères, qui me demandaient avec instance l'aumône d'une conversation intime. « Leur demeure n'est pas loin, j'y serai reçu avec l'hospitalité la plus généreuse, j'y mangerai de douces oranges, de délicieuses bananes; je m'y repo-

serai de mes fatigues. » Et l'on me prenait familièrement par le bras, et l'on me tirait par mon habit, et l'on ne voulait me permettre de retourner à bord qu'après avoir répondu à leurs désirs. C'est avec des cris, des prières, des menaces et presque des larmes, que ces curieuses instances m'étaient faites, et j'aurais été peu courtois de ne ne pas y répondre avec quelques égards. Si je l'avais voulu, il y aurait eu pugilat entre ces jeunes filles, et je vous prie de croire que je n'en tire pas vanité, car tout autre que moi eût été assailli avec la même ardeur. On ne sait pas ici le sens des mots pudeur et modestie. Hélas! la plus âgée d'entre elles n'avait pas quinze ans! C'est la misère et non pas la débauche, c'est le besoin et non pas la cupidité, c'est peut-être aussi l'effet d'un soleil chaud et presque d'aplomb. Voyez : une petite et légère camisole ouverte, et laissant à nu des épaules rondelettes et une poitrine brûlée par les feux du jour, camisole en lambeaux ou remise à neuf, à l'aide de fragments d'étoffe de diverses couleurs; une simple jupe, nouée à la ceinture et descendant à peine jusqu'aux genoux; puis des cheveux noirs, chez les unes flottants, chez les autres assujettis par un grand peigne de corne ou de bois grossièrement ciselé, et sous cette couronne de jais des fronts purs et larges, de grands yeux, protégés par des cils longs et serrés; un nez légèrement épaté, des joues rondes et colorées, une bouche admirablement articulée, et des dents d'une blancheur éblouissante; puis, sous ces guenilles qui voilent des formes sans les cacher, un sein dont David et Pradier eussent fait

l'objet de leurs *études* les plus passionnées, des bras jeunes et potelés, des mouvements pleins de hardiesse, une démarche indépendante : c'est la vie qui circule active dans les artères. Et avec tout cela des prières ferventes, des attaques réitérées, une nuit calme et douce, les premières fatigues d'un voyage de circumnavigation, et un ardent besoin d'étudier les mœurs des peuples que nous allions visiter. Toute science est coûteuse; mais pour apprendre, je n'ai jamais reculé devant certains sacrifices.

J'ai beaucoup de peine à rallier mes matelots; mais enfin nous rejoignîmes la chaloupe, et délestés de quelques-uns de nos vêtements les moins nécessaires, nous arrivâmes à bord de la corvette, sans trop oser nous vanter de notre excursion et de nos fatigues.

Sur notre parole, les jeunes filles nous attendirent le lendemain; mais cette première visite fut aussi la dernière, car les lois sanitaires doivent être respectées, et nous fûmes bien imprudents et bien coupables de les avoir bravées une fois.

Nous étions en rade depuis deux jours, et nous n'avions encore vu le fameux pic que de fort loin dans un horizon douteux. Je brûlais de le gravir; mais comme il était à huit lieues de Sainte-Croix, et que nous ignorions la route, le gouverneur aplanira sans doute pour nous les difficultés du voyage. Le Français qui remplissait les fonctions de consul nous assura, avec un sourire malin, que le gouverneur ne répondrait pas à la lettre officielle que notre commandant lui avait adressée. Comme on nous avait dit à Gilbraltar que

c'était le général Palafox, il me fut difficile de deviner le motif de son silence ; mais le consul, en nommant don Pedro de L....., nous donna d'autres raisons. — M. le gouverneur ne sait pas écrire. — Et son secrétaire? — Il ne sait pas lire. — C'est différent! De pareils hommes représentent une nation!

La nôtre est-elle mieux représentée à Ténériffe? et n'est-ce pas une insulte faite à notre pavillon que le silence injurieux qu'on a gardé à notre égard?

Nous allons faire nos observations au lazaret, distant d'une demi-lieue de la ville. Une rangée de petits cailloux séparait les malades des habitants. Un soldat de la garnison, portant sur l'épaule une arme qui ressemblait assez à un fusil, était là pour veiller à la sûreté publique. Il mangeait, en se promenant, une boule de pâte qu'il pétrissait dans la main. — Que mangez-vous, camarade? — Du pain! (Je cherche en vain à me persuader qu'il ne me trompe pas.) — Est-il bon? — Excellent! Goûtez. (Ma langue se colle à mon palais.) — Et de l'argent? — Jamais. — Vous n'en avez donc pas pour 10 réaux? — Je ferais à pied le tour de l'île. — Voulez-vous accepter cette demi-piastre pour boire à ma santé? — La somme est trop forte; on croirait que je l'ai volée. — Acceptez! — Ma foi, monsieur, je craignais de ne pas vous entendre répéter votre offre généreuse. Mille remerciements!

Un regard d'un de nos grenadiers eût fait reculer le piquet qui vint relever la sentinelle : ce ne sont pas des Espagnols.

Quand je vois deux ou trois forts irréguliers, placés

de manière à être facilement bombardés ; quand je n'aperçois qu'un petit mur crénelé sur les sommets qui dominent la ville ; quand je sais que presque sur tous les points de l'île on peut sans difficulté opérer des débarquements à l'aide de chaloupes, je me demande comment il est possible que l'amiral Nelson soit venu laisser ici un bras, toutes ses embarcations, ses drapeaux et ses meilleurs soldats, sans pouvoir s'emparer de Sainte-Croix ! Qu'un de nos amiraux y soit envoyé, il n'y laissera ni ses vaisseaux, ni ses soldats, ni ses drapeaux, et nous aurons l'île.

Nous étions décidément condamnés à une quarantaine de huit jours. Plaignez-moi d'être forcé au repos et à l'inaction. J'ai devant les yeux une nature sauvage et rude, au loin un pic neigeux et volcanisé à gravir ; dans l'intérieur de l'île, des mœurs moitié espagnoles, moitié guanches, à dessiner, pour ainsi dire, au profit de notre histoire contemporaine, et rien ne m'est permis, par je ne sais quelle humeur bizarre d'un homme à qui nous donnions pourtant toute sécurité pour la santé des habitants, sur lesquels il règne en véritable magister de village. Allons, il faut essayer de se consoler dans d'utiles recherches sur les événements successifs qui les ont réunis à la couronne d'Espagne.

Jean de Béthencourt, secondé de quelques Normands et Gascons, aventurier heureux, conquit, en 1402, Lanzerote, Fortaventure et Gomère. Ses tentatives ne furent pas heureuses sur les îles voisines, puisque la Grande-Canarie et Ténériffe ne se soumirent que quatre-vingts ans après, et coûtèrent beaucoup de

sang, à cause de la défense héroïque des Guanches, premiers habitants de toutes ces îles. Le roi de France, trop occupé de ses guerres avec les Anglais, ne put donner aucun appui à son chambellan, qu'il oublia, le croyant en enfer, parce qu'on nommait alors Ténériffe Infierno, probablement à cause de ses volcans. Ce fut Henri III, roi de Castille, qui lui fournit quelques secours, à la suite desquels le pape se hâta de lui envoyer un évêque, et de le reconnaître roi feudataire du saint-siége, et vassal du prince qui l'avait soutenu et couronné.

On peut remarquer en passant que les grands génies de tous les temps ont rarement trouvé des soutiens dans leur pays, et que beaucoup de découvertes, dues à l'audace et à la persévérance, ont été la conquête de protecteurs étrangers. La mort seule rend un grand homme à son pays.

M. Bory de Saint-Vincent, dans son grand ouvrage, modestement intitulé : *Essais sur les îles Fortunées*, a donné une histoire complète du pic de Ténériffe, envisagé sous tous les points de vue. Il a rapporté tout ce qu'on avait écrit jusqu'à lui, en ajoutant à ses relations comparées et discutées ses propres observations, avec un catalogue fort étendu des productions zoologiques, botaniques et minéralogiques de Ténériffe. Il retrouve dans cette île et dans les archipels voisins le véritable mont Atlas de l'antiquité, les Hespérides et leurs jardins ornés de pommes d'or; les Gorgones et le séjour de leur reine Méduse, les Champs-Elysées, les îles Purpuriennes; enfin, l'au-

tique Atlantide de Platon, et le berceau de ce peuple atlante qui civilisa la terre après l'avoir conquise, mais dont les éruptions volcaniques ont anéanti les monuments et tout détruit jusqu'au souvenir.

Il est possible que M. Bory de Saint-Vincent trouve quelques contradicteurs; mais s'il se trompe, il est difficile de le faire avec plus d'éloquence.

M. de Humboldt (et l'indulgente amitié dont il m'honore, m'enhardit à citer un nom si illustre dans de si faibles esquisses), M. de Humboldt a visité le pic Ténériffe et son cratère; n'est-ce pas dire que le cratère et le pic n'ont plus rien de caché?

Cependant, honteux sans doute de son obstination, le gouverneur nous releva enfin de notre quarantaine, et nous fûmes autorisés à parcourir et à étudier l'île. Aussi, touchés d'une générosité si courtoise et si peu attendue, nous levâmes l'ancre et partîmes, non sans lui dire adieu par une seule bordée! Adieu aux petites filles de la plage de galets! adieu aussi aux pinques espagnoles, d'où viennent jusqu'à nous des refrains bruyants et joyeux!

Le pic dégagea sa tête blanche des nuages qui la voilaient; il se montra dans toute sa majesté, menaçant et dominateur, et le lendemain, à plus de quarante lieues de distance, le voyons-nous encore au-dessus de l'horizon.

Toute terre s'effaça de nouveau, nous navigâmes dans une mer tranquille et belle. Ici, point de ces tempêtes horribles qui démâtent et ouvrent les navires; point de ces temps orageux qui rendent si pénibles les

courses des navigateurs dans les zones élevées ; point de roulis qui fatigue, point de tangage qui torture ; j'écris et je dessine à mon aise. La traversée jusqu'au Brésil sera trop courte et trop paisible ; n'importe ! il faut savoir se résigner.

Mais là-bas, là-bas, loin de nous, un petit point blanc, d'abord imperceptible, grandit bientôt, s'étend comme un vaste linceul, et semble appeler à lui tous les nuages qui l'entourent. Le ciel est voilé ; quelques zig zags de feu, exhalant une odeur de soufre, sillonnent l'espace ; la mer, au lieu d'être ridée comme tout à l'heure, devient turbulente et clapoteuse ; on la croirait en ébullition. Une chaleur étouffante nous brûle, pas un souffle pour enfler les voiles qui coiffent les mâts, et la corvette tourne sur elle-même, privée d'air. Tout à coup la mer se moutonne... *Amène et cargue ! laisse porter...* et nous sommes lancés comme une flèche rapide. Le tonnerre roule avec fracas, la foudre éclate et tombe, le flot frappe le flot, les mâts crient et se courbent ; une trombe, tourbillonnant sur notre arrière, est prête à nous écraser ; la vague est aux nues, elle nous envahit de toutes parts ; la pluie et la grêle nous fouettent avec un fracas horrible, et l'intrépide matelot, perché sur la pointe des vergues, ne sait si ce sont les flots ou les eaux du ciel qui l'inondent et le brisent. Il est nuit, nuit profonde, sans horizon, sans étoile au zénith ; froide, menaçante encore dans le silence solennel qui succède à la lutte des éléments. Déjà le ciel se dévoile ; la corvette reprend son allure d'indépendance ; nous voyons autour de

nous, et le soleil nage dans une atmosphère d'azur.

Avons-nous été assaillis par une tempête, par un ouragan? le matelot, souriant, dit que ce n'est qu'un grain. A la bonne heure! j'aime les points de comparaison, et l'ouragan sera le bien-venu.

5

DES CANARIES A L'ÉQUATEUR.

Prise d'un requin. — Cérémonie du passage de la ligne.

Dans ces latitudes équatoriales, où le soleil presque toujours d'aplomb exerce une si puissante influence sur l'atmosphère, il est rare que les mauvais temps soient de longue durée. En général, on ne passe la ligne qu'à l'aide de petits coups de vent, d'orages, et, après le grain, le ciel redevient limpide et bleu. La tourmente fut courte, l'élégant damier voltigea autour de nos mâts avec un calme confiant, indicateur d'une journée tranquille; les marsouins, dans leurs bruyantes migrations, ne faisaient plus jaillir les flots écumeux

par leurs soubresauts pleins de folie; la gigantesque baleine se pavana majestueusement entre deux eaux et nous montra de temps à autre son dos immense sur lequel l'albatros pélagien, arrivé la veille des régions glacées, se précipitait comme une flèche et se relevait à l'instant pour chercher une nourriture plus certaine, tandis que le navire, bercé sur sa quille de cuivre, roulait et tanguait au gré de la vague contre laquelle le gouvernail était sans puissance.

—*Requin!* dit tout à coup un de nos matelots; *requin à l'arrière!* En effet, un requin monstrueux, l'œil aux aguets, attendait avec sa voracité accoutumée les débris de bois, de linge, de goudron, dont on débarrasse le pont et les batteries. Voici donc un épisode au milieu du calme plat que déjà nos impatients matelots commençaient à maudire avec leurs jurons accoutumés.

A l'instant un solide émérillon est recouvert par un énorme morceau de lard salé et jeté à la traîne, fortement noué avec un gros filin. L'amorce n'est pas restée deux minutes à l'eau que déjà le *pilote*, ce petit poisson pourvoyeur du requin, par un frétillement plus rapide dit à son maître qu'il y a là une proie facile. Le vorace animal s'élance aussitôt, se retourne sur le dos pour mordre avec plus de sûreté, il serre avec force le fer aigu dont la pointe pénètre dans les chairs et sort toute rouge par la mâchoire supérieure. Le monstre a beau s'agiter, plonger, se tordre et remonter à la surface, il nous appartient désormais, et nous voilà tous, pesant sur notre proie, l'arra-

chant de son domaine et le jetant prisonnier et vaincu sur le pont dont il frappe les bordages avec violence. Le pilote ne l'a pas abandonné; fidèle au souverain qu'il s'est volontairement imposé, il se cramponne au ventre du requin et vient généreusement mourir avec lui.

Cependant plusieurs de nos matelots, heureux de cette capture, se sont munis de haches tranchantes et ont commencé leur œuvre de dissection, avec des cris d'enfants, car ils n'avaient pas compté sur du poisson frais pour dîner. En deux coups Marchais a séparé le corps de la queue au-dessus de la dernière nageoire, et un aviron placé à l'instant même dans la bouche du requin est broyé sous son triple rang de dents fortes, aiguës et tranchantes. Il y avait péril à s'approcher de trop près du requin dont une caronade et le filin amaré et tendu maîtrisaient à peine les rapides convulsions.

On le traîna sur le gaillard d'avant, où il fut suspendu et ouvert. Marchais et Vial firent l'opération en hommes habitués à ce genre d'exercice; et, bouchers implacables, ils répondaient aux tortillements saccadés du monstre par des lazzis et des quolibets qui mettaient en bonne humeur le reste de l'équipage. Cependant les intestins et le cœur avaient été arrachés; il ne restait plus intacte que la carcasse, dont chaque escouade choisissait déjà de l'œil sa part huileuse, et le vivace animal se tordait toujours par un mouvement fiévreux. Deux heures après l'opération, le cœur battait violemment dans nos mains et les forçait à s'ouvrir

par des secousses inattendues, tandis que ses débris mutilés et plongés dans l'eau pour être conservés plus frais donnaient encore signe de vie le lendemain.

Ce requin avait douze pieds de longueur; il était de la grande espèce, et les tortures que nous lui fîmes subir durent vivement exciter sa colère et donner de la vigueur à ses mouvements, qui furent en effet rapides et tourmentés. Mais n'ajoutez aucune foi, je vous prie, à tous les contes absurdes qu'on vous fait de bordages défoncés par les coups de queue des requins étendus pleins de vie sur le pont d'un navire; ce sont là de ces hyperboles de voyageurs casaniers qui ont recours au merveilleux pour faire croire aux périls des courses lointaines qu'ils n'ont faites qu'autour de leur foyer domestique. Certes un homme serait renversé et blessé par les mouvements imprévus d'un requin captif à bord; mais il n'y a rien à craindre, je vous assure, dans ces luttes prolongées, pour les bordages et la sécurité du navire.

Quelques heures plus tard, nos observations nous placèrent presque sous la ligne, et les incidents de la veille furent oubliés dans les préparatifs d'une fête solennelle et bouffonne à la fois, consacrée par l'usage de tous les peuples de la terre, et de laquelle la gravité même de notre expédition éminemment scientifique n'avait pas le droit de nous affranchir. Rien n'est despote comme un antique usage.

Le passage de la ligne est une époque mémorable pour tout navigateur. On change d'hémisphère, de nouvelles étoiles brillent au ciel, la grande Ourse se cache

sous les flots, et la Croix-du-Sud plane éclatante sur le navire. Lors des premières conquêtes des navigateurs du XIVe siècle, le passage de la ligne était un jour religieux de terreur et de gloire; il devint plus tard un sujet de raillerie et de mépris. L'art nautique, agrandi par l'astronomie, science exacte et féconde, fit justice du merveilleux dont on avait coloré les phénomènes rêvés sous des zones jusqu'alors inconnues. Dès ce moment aussi la peur s'évanouit et les dangers furent bravés avec insouciance; dès qu'on les supposa moindres, on osa les supposer nuls, et le sarcasme succéda aux prières. Ainsi marche toute chose qui s'appuie sur la philosophie et le progrès. Cependant des obstacles restaient encore à vaincre et d'autres luttes devaient se préparer plus tard, les périls soumis donnaient de l'audace et des cris de joie retentissaient, alors que le *cap de Bonne-Espérance*, le *cap Horn* et le détroit *de Magellan* n'avaient pas encore appris aux Colomb, aux Cabral, aux Dias de Solis, aux Vasco de Gama que les mers les plus tempétueuses leur restaient à vaincre. Ainsi ce fut d'abord la frayeur qui institua la cérémonie du passage de la ligne, dont il faut bien que je vous parle un peu, puisque c'est un des *plus graves* épisodes de notre longue campagne.

Remarquez ici avec moi, à la honte de l'humanité, que toutes les religions du monde sont filles de la peur, et qu'au profit, ou plutôt au préjudice de leurs dogmes, les prêtres de chaque croyance donnent une langue aux tortures pour les enseignements de leur foi. Au Mexique, le serpent eut ses autels avant que

le soleil eût son culte ; le jaguar fut le dieu des *Païkicé*, des Mondrucus, des Bouticoudos ; dans une grande partie des archipels de la mer du Sud, ainsi qu'à Madagascar et dans le Gange, le crocodile a reçu l'adoration des peuples ; les idoles des sauvages habitants de Rawack et de Waiggiou, avec leur gueule ouverte et leurs grands ongles crochus, nous disent assez qu'on leur rend un hommage de respect et d'amour, par le sang et le meurtre ; j'en dirai autant des îles Sandwich, où des sacrifices humains étaient faits naguère encore, malgré nos fréquentes visites, aux idoles grossières et indécentes dont les moraï sont toujours décorés... Partout la peur, partout du fer et des tortures pour apaiser la colère du ciel... Hélas! que de prêtres chez nous, terre de civilisation, semblent penser aussi que l'encens et les prières sont moins agréables à Dieu que les flagellations et les supplices.

Voici donc, puisque mon devoir veut que je vous en parle, quelques détails sur la cérémonie du passage de la ligne, où, bon gré, mal gré, chacun de nous fut contraint de jouer un rôle.

Dès la veille, un bruit inaccoutumé, retentissant dans la batterie, nous disait que les héros de la fête *savaient* les us et coutumes des *anciens*. Les caronades résonnaient sous les coups précipités des marteaux qui façonnaient avec de la tôle les chaînes des diables, la couronne du monarque, son sceptre et son glaive sans fourreau. Les matelots-poëtes (et ils le sont tous plus ou moins), improvisaient des refrains joyeux et gaillards d'où les images grivoises étaient bannies avec

mépris, comme ayant des délicatesses incomprises par eux. La poétique d'un équipage en goguette a un délire à part, une énergie exceptionnelle, sautant à pieds joints sur toutes les convenances, dédaignant les périphrases, appelant sans grimacer chaque chose par son nom et traitant l'enfer et le ciel, Dieu et Lucifer avec la même irrévérence et la même brutalité. Un recueil exact de chansons de matelots serait, je vous jure, une publication bien curieuse et bien instructive.

Cependant l'heure est venue, la batterie est déserte, le pont se peuple, les visages sont gais et rayonnants. Tout à coup les fouets sifflent, les trompettes sonnent; et de la grande hune descend un luron botté, éperonné, s'avançant avec gravité vers le banc de quart et demandant d'un ton impérieux le chef de l'expédition.

— Qu'il accoste sur-le-champ! ajoute-t-il; j'ai affaire à lui, ou plutôt il a affaire à moi.

Notre commandant, humble et soumis, se présente bientôt revêtu de son grand uniforme.

— Que voulez-vous? dit-il au courrier.

—Te parler.

— J'écoute.

—Que viens-tu faire dans les parages du roi de la ligne?

— Des observations astronomiques.

— Bêtise!

—Et compter les oscillations du pendule pour déterminer l'aplatissement de la terre dans toutes ses régions.

— Que c'est plat!

— Étudier aussi les mœurs des peuples.

— On s'en f... des mœurs à étudier! Qu'est-ce que peut te rapporter tout ça?

— De la gloire.

— Et la gloire donne-t-elle du vin, du rhum, de l'eau-de-vie?

— Non, pas toujours.

— Alors je me f... de ta gloire comme d'une chique usée! Au surplus, c'est votre affaire, à vous tous, pékins de l'état-major, qui vous dorlotez dans vos cabines quand nous sommes trempés comme des canards. Mais il s'agit d'autre chose en ce moment. Matire Fouque, roi de la ligne, t'écrit; je suis son courrier, voici sa lettre. Sais-tu lire?

— Un peu...

— Mon neveu. Tiens, j'attends ta réponse.

L'épître était ainsi conçue :

« Capitaine, je veux bien que ta coquille de noix » aille de l'avant, si toi et ton piètre état-major con- » sentez à vous soumettre aux lois de mon empire. Y » consentez-vous? Largue tes voiles, hisse tes bon- » nettes et file tes douze nœuds. Si tu n'y consens pas, » paravire lof pour lof, et navigue à la bouline!

» *Signé:* Fouque, second maître d'équipage de » la corvette, actuellement roi de la ligne. »

— Je connais mon devoir, répond le capitaine; dès ce moment je suis le sujet du roi ton souverain.

— A la bonne heure! Sais-tu marcher la tête en bas les pieds en haut?

—J'apprendrai.

— Rien n'est plus facile quand on ne porte pas de jupe. As-tu mangé du phoque et du pingouin?

— Pas encore.

— Tu en mangeras, je t'en réponds; aiguise tes dents, et après cela, si le vent t'est favorable, si aucune roche ne t'arrête en route, si ton navire ne sombre pas au large et si tu ne crèves pas, tu reverras ton pays; c'est moi qui te le dis.

— Je vous remercie de vos prédictions.

— C'est pas encore tout; il fait bien chaud.

— Ah! c'est juste, j'oubliais... Vite une carafe d'eau filtrée à l'ambassadeur!

— Tu te f... de moi!

— Alors du vin.

— Merci! aujourd'hui je ne bois que de ce qui soûle.

— Voici une bouteille de rhum.

— C'est mieux; mais on boite avec une seule jambe, et il m'en faut deux.

— Les voici.

— C'est faire les choses en vrai gabier; tu arriveras. Adieu, à demain.

Les fanfares recommencent, le courrier remonte triomphant vers la hune où l'attend le roi, entouré des meilleurs matelots; et tandis que l'équipage impatient et joyeux se rue sur le pont, le nez au vent et l'oreille aux écoutes, maître Fouque fait tomber sur lui un déluge d'eau salée, faible prélude des ablutions plus complètes qui auront lieu le lendemain. Pour

nous, gens à priviléges, placés au gaillard d'arrière, nous reçûmes sur les épaules une violente grêle de blé de Turquie et de pois chiches, qui, sans nous blesser, nous força à la retraite.

Mais le grand jour est arrivé, et de la batterie enjolivée monte par les écoutilles la mascarade la plus grotesque, la plus bizarre, la plus hideuse que jamais imagination de Callot eût pu jeter sur la toile. Les peaux de deux moutons écorchés la veille servent à vêtir le souverain ; son front est paré d'une couronne et son cou desséché est orné d'un double rang de pommes de terre taillées à facettes. Son *épouse*, le plus laid des matelots de l'équipage, voile ses appas sous des jupes fabriquées à l'aide de cinq ou six mouchoirs de diverses couleurs. Deux melons inégaux que convoitent les yeux amoureux de l'époux monarque embellissent sa poitrine velue et ridée. Le chapeau tricorne de M. de Quélen, notre indulgent aumônier, coiffe le chef du notaire (je ne sais pourquoi, il y a des notaires partout.) Deux ânes portent le roi ; leur rôle a été vivement disputé, et on ne l'a obtenu qu'après avoir donné des preuves éclatantes de haute capacité et d'entêtement. Lucifer, avec son bec fourchu, ses cornes aiguës et traînant de longues chaînes, est vigoureusement fustigé par une badine de trois pieds de long et de deux pouces de diamètre. Il feint de vouloir s'échapper, mais, épouvanté par l'eau sacrée dont l'inonde le prêtre choisi parmi les moins sobres des matelots, il ronge ses fers, fait entendre d'horribles rugissements et pousse du pied la fille du mon-

arque, qui se jette sur le sein de sa mère et le mord avec voracité. Huit soldats armés ferment le cortége qui prend place sur des bancs, des tabourets ou des fauteuils, selon la dignité de chaque personnage.

— Vous avez donc froid? disions-nous à sa majesté La Ligne qui grelottait.

— Hélas! non, répondait maître Fouque, j'étouffe au contraire sous cette épaisse fourrure, mais l'usage veut que je tremble, que je frissonne; et mes gens sont tenus de m'imiter en tout point, sous peine d'être privés de leur emploi. C'est bête, j'en conviens, mais ainsi l'ont ordonné nos *anciens*, qui apparemment étaient plus frileux que nous.

Cependant le trône est occupé, les grands dignitaires prennent gravement leur place autour d'une énorme baille de combat sur le bord de laquelle est adaptée une planche à bascule où doit s'asseoir le patient. La liste de tout l'équipage est entre les mains du notaire, qui se lève et lit à haute voix les noms et prénoms de chacun de nous. Le premier appelé est notre commandant.

— Votre navire a-t-il déjà eu l'honneur de visiter notre royaume? lui dit le monarque.

— Non.

— En ce cas, grenadiers, à vos fonctions!... A ces mots, quatre soldats armés de haches s'élancent sur le gaillard d'avant et font mine de vouloir abattre la poulaine à coups redoublés. Deux pièces d'or tombées dans un bassin placé sur une table arrêtent l'ardeur des assaillants qui reprennent leur poste d'un air

satisfait : ce diable de métal fait partout des prodiges. L'état-major est appelé nominativement, et chacun à tour de rôle se place à califourchon sur la planche à bascule qui domine l'énorme baille à demi pleine d'eau salée. Là, on doit répondre d'une manière positive et sans hésiter à la formule suivante et sacramentelle lue à haute voix par le notaire :

« Dans quelque circonstance que vous vous trouviez, » jurez devant sa majesté La Ligne, de ne jamais *faire* » *la cour* à la femme légitime d'un marin. » Le patient doit répondre : *Je le jure!* sous peine d'immersion, et jeter dans le bassin quelques pièces d'argent réservées pour la première relâche à un gala général où les rangs et les grades seront confondus. La décence (car il en faut même dans les choses les moins sérieuses), la décence ne permettait pas qu'un seul de nous reçût l'ablution totale; on se contentait d'ouvrir une des manches de notre habit et d'y infiltrer quelques gouttes d'eau en prononçant les paroles d'usage : *Je te baptise.* Mais quand vint le tour des matelots, nul ne fut épargné. Plongés dans la baille, ils ne parvenaient à en sortir qu'après les efforts les plus inouïs, les contorsions les plus grotesques; et les énergiques jurons frappaient les airs, et les éclats de rire se mêlaient aux jurons, et les bons mots de cabaret se croisaient sans que pas un martyr eût osé se fâcher. C'était une joie bruyante, tumultueuse, une joie de matelot en délire qui oublie que là et là, sous ses pieds, sur sa tête, il y a une mer et un ciel dont le caprice et le courroux peuvent le broyer et l'engloutir aujourd'hui ou demain. Hé-

las! ces heures sont si courtes à bord que je ne vis pas sans un vif regret l'horizon se charger de nuages et la cérémonie près d'être close par une bourrasque ou une tempête.

Mais un incident inattendu devait varier encore les émotions de la journée. Un nom répété plusieurs fois reste sans réponse, on se questionne, on s'émeute, on s'agite, on fouille de tous côtés, dans les hunes, sous les câbles; on descend dans la batterie, et l'on apprend enfin qu'un profane, fier de son état de cuisinier, est décidé à tout prix à s'affranchir de la règle commune. — Tout le monde à la batterie!... crie une voix formidable. Et la batterie est aussitôt envahie par les écoutilles et les sabords. — Sur le pont! sur le pont!... à cheval sur la bascule! Point de grâce! Point de merci! Que la noyade soit complète! s'écrie-t-on de toutes parts, qu'il en perde la respiration!

Dans la batterie, en effet, était un héros, cuisinier de l'état-major, lequel avait juré en partant de ne pas recevoir le baptême. Son front ruisselant est coiffé du bonnet blanc de l'ordre, où voltigent çà et là quelques légères plumes, dépouilles ensanglantées de ses victimes du jour; ses yeux sont rouges de colère, sa mâchoire contractée, ses lèvres violettes, crispées et frémissantes; son tablier, relevé avec grâce sur l'épaule, le drape à la grecque; un grand couteau de cuisine pend à son côté et figure un glaive hors du fourreau; de la main droite il tient serrée une longue broche où est empalé un chapelet de pigeons à demi consumés, qui, la tête tournée vers les assaillants,

semblent les menacer d'un sort pareil au leur; son pied, chaussé d'une pantoufle verte, presse fortement une caronade; et, bien disposé à se défendre, il adresse d'abord la parole aux plus audacieux de ses ennemis.

— Que me voulez-vous? qui vous amène dans mes *foyers?*

— L'ordre de notre roi.

— Obéissez, puisque vous êtes esclaves; moi, je n'ai pas de roi et je trône seul ici.

— Tu dois être baptisé comme nous.

— J'ai reçu mon baptême de feu, et cela me suffit; je ne veux pas de votre baptême d'eau.

— La loi est pour tous.

— Mon code à moi est celui que je me suis fait, et vous êtes des renégats qui abjurez votre première religion pour une religion nouvelle. Ici est mon domaine, mon empire; ici sont mes dieux et ma croyance; ces fourneaux, ces casseroles, ces broches, ces pelles, ces lèchefrites, ce sont là mes armes, les insignes de ma souveraineté, de mon indépendance. Quel rapport existe-t-il donc entre vous et moi? Suis-je le coq, sale fricoteur de vos monotones et maigres repas? Ai-je l'habitude de manquer les ragoûts? non; de ne point épicer mes sauces ou de brûler mes fritures? non. Qui vous a donné le droit de m'attaquer, de me poursuivre, de me traquer chez moi comme une bête fauve, comme un marsouin? Requins que vous êtes! Oh! je ne vous crains pas! car moi, voyez-vous, je n'aurais pas salué le chapeau de Gessler, je ne me serais point courbé devant le cheval de Caligula, et je ne serai pas bap-

tisé. Il dit et plante dans le bordage sa broche aiguë qui tremble jusqu'à ce que la rage de Mars et le poids des étiques pigeons aient cessé de l'animer.

— En avant les pompes! dit Marchais, de sa voix rauque et caverneuse; en avant les pompes!

Et mille jets rapides inondent de l'avant et de l'arrière l'intrépide cuisinier dont les sauces grandissent sans devenir plus mauvaises. Celui-ci reste cloué à son poste d'honneur, pareil au roc battu par la tourmente; et il sort, sinon vainqueur, du moins invaincu de cette lutte acharnée à laquelle un grain violent pesant sur le navire vient mettre un terme.

L'orage dura quelques heures, l'effervescence des matelots se calma avec les vents, une nuit silencieuse et douce plana sur la corvette mollement balancée, et nous nous vîmes jetés de nouveau sous les zones heureuses des vents alisés [1] qui, soufflant également dans les deux hémisphères, devaient voyager avec nous jusqu'au Brésil.

[1] Voyez les notes à la fin du volume.

4

EN MER.

Petit. — Marchais.

Pour être conséquent avec le programme que je me suis tracé, et puisqu'une brise régulière et monotone nous pousse à petites journées vers notre destination, puisque la mer tranquille et belle ne nous offre aucun de ces incidents pleins d'intérêt, qui surgissent, pour ainsi dire, à chaque pas dans les régions élevées, ou aux jours de tempêtes et de périls, permettez-moi de vous parler du bord, de notre équipage si actif, si brave, si tranché; mais surtout de deux de nos matelots, qui résument en eux seuls toutes les tristesses,

toutes les alternatives, toutes les misères de la vie de mer. Ce ne sont pas là deux exceptions, mais bien deux sommités, et la philosophie et la morale peuvent puiser de précieux enseignements dans leur chaude carrière.

L'un s'appelle *Marchais;* il vous dira, lui, comment sont bâtis les cachots et les prisons de toutes nos villes de relâche. Il sait mieux que personne au monde l'art d'improviser les querelles avec les gens les plus pacifiques; les yeux fermés il vous mènera dans les cabarets de tous les lieux qu'il a visités; il vous dira les noms et les prénoms des aubergistes et surtout des servantes pour lesquelles il a eu, avec ou sans motif, mille combats à soutenir, mille blessures à cicatriser. Le bord, les prisons et le cabaret, c'est tout ce qu'il sait, c'est son monde, ce sont ses autels. Nul mieux que lui n'applique sur une joue maigre ou rebondie ce qu'il appelle une *giroflée à cinq feuilles,* et pas un Breton ou Normand ne lui donnerait de leçons sur l'art si noble et si distingué du bâton ou de la savate. Peu lui importe la taille de son adversaire; nain ou géant, tout lui est égal, pourvu qu'il y ait là un œil à pocher, une mâchoire à démettre, une épaule à écraser, un nez à aplatir. Ses pieds sont des cornes dures, écaillées, ses mains des battoirs raboteux, sa peau goudronnée et nuancée de mille plaies et trouée de mille crevasses. Quand son poing fermé tombe, poussé par sa volonté d'enfer et le levier de son bras nerveux, il y a brèche et fracture au corps sur lequel il s'applique. Le sang, c'est pour lui de l'eau tiède; la dou-

leur, il ne la comprend pas. Amarré un jour au bastingage, il reçut à bord vingt-cinq coups de garcette cinglés vertement, je vous l'atteste. Pendant l'opération, j'observais le mouvement de sa physionomie, et je n'y vis que le dédain mêlé à un peu de honte. Il chiquait tranquillement sa pincée de tabac, en regardant couler le flot, comme si rien ne se passait derrière lui. Cinq minutes après l'opération, il buvait un verre de vin que je lui avais envoyé, à la santé du contre-maître qui venait de le fustiger. Marchais ne mâche plus maintenant qu'à l'aide de ses gencives dépouillées. Cinq ou six juifs de Gibraltar lui firent tomber les incisives; deux autres dents quittèrent leur place à *Rio-Janeiro* sous un bâton noueux qui lui ouvrit la lèvre supérieure; le reste suivit les premières dans nos suivantes relâches; et quand vous le plaisantez sur la disette de sa bouche, il se *f*... de vous, et, tirant une petite boîte de sa poche, il vous prouve que vous avez tort, en vous montrant les débris mutilés qu'il a sauvés de ses combats et de ses naufrages. Avez-vous rendu un petit service à Marchais; soyez sans inquiétude, au moment du danger Marchais mourra avant vous et pour vous. Si j'étais tombé à l'eau et si un requin m'eût emporté une cuisse, Marchais se serait jeté à la mer armé de son couteau, il aurait lutté contre le requin. Mais pour peu que Marchais ait de la rancune contre vous, songez à votre défense. Non pas qu'il veuille vous prendre en traître et vous frapper par derrière, mais parce que si vous êtes son égal, il ne manquera pas une seule occasion de vous cher-

cher noise, et, à la première réplique, le marteau tombera sur l'enclume. Marchais est un *loup de mer*, un *marsouin*, un *phoque;* dès qu'on lève l'ancre, il jure contre l'état de matelot, il jure pendant toute la traversée, il jure dans le calme et dans la bourrasque, il jure encore dès qu'on arrive, et, à peine débarqué, il demande avec colère si c'est pour se promener sur le *plancher des vaches* que l'on construit des navires, que les vents ont ordre de bouleverser les flots, et que le ciel a jeté tant d'eau sur la terre. Marchais ne vous demandera jamais rien, mais il acceptera tout ce que vous voudrez lui offrir, pourvu que ce que vous lui offrez lui donne l'espérance d'une orgie bachique. Il ne méprise pas le vin de Bordeaux, il aime assez le bourgogne, il raffole du roussillon, il se ferait sabrer pour une bouteille d'eau-de-vie et hâcher pour un flacon de rhum. La science devrait analyser ce qui coule dans les artères de Marchais, à coup sûr ce n'est pas du sang.

Voici le second type que je vous ai promis, c'est *Petit.*

Petit est rond, rabougri, rouge de la figure, des mains, des sourcils et des cheveux. Marchais l'avait surnommé *la carotte.* Petit a cinq pieds un pouce ni plus ni moins; il se tient debout dans l'entrepont sans jamais craindre les bosses à la tête, à moins qu'il ne soit gris, ce qui ne lui arrive guère que deux fois par jour; quand il marche, il figure à merveille une gabarre au roulis avec ses larges flancs et son tranquille sillage; à quelques pas de distance, on dirait un morceau de bois qui se promène entre quatre parenthèses, tant ses jambes sont arquées et tant il a donné

Petit
en grande tenue d'hiver.

à ses bras la courbure de ses jambes. Le plaisir et le bonheur sont incompris par Petit; sa nature est une nature à part, jetée en holocauste à la douleur et à la fatigue depuis sa plus tendre enfance. Sa vie entière a été un combat à outrance contre les hommes et les éléments. Il est aujourd'hui, ainsi que Marchais, matelot de première classe, il ne sera jamais que cela. Marchais sait lire; lui, Petit, ne connaît seulement pas une lettre, et il rougirait, dit-il lui-même, si l'on pouvait croire qu'il est capable de signer son nom. Il est resté six ans mousse à bord de plusieurs navires marchands, puis il a été fait matelot de troisième classe, puis matelot de seconde classe, et il a conquis aujourd'hui son bâton de maréchal.

Petit n'a jamais eu de souliers que sur notre corvette et sous son grand et magnifique costume de matelot, lequel le gênait horriblement; jamais il n'avait voulu qu'un rasoir effleurât ses joues et son menton, et personne n'a pu lui faire comprendre l'usage des gants. Sur Petit, les moustiques et les abeilles sont sans aiguillon, et d'autres insectes plus incommodes encore sans venin. Sa peau tatouée de rousseurs est un rude parchemin. La fluxion que vous croyez remarquer sur l'une ou l'autre de ses joues, ne provient que d'une énorme pincée de tabac, dont la privation serait pour lui un coup funeste à sa santé robuste, sans pourtant rien ôter à sa gaieté, si triste et si communicative à la fois. Petit était à bord plus aimé que Marchais, parce que dans l'amitié qu'on avait pour celui-ci se mêlait toujours un peu de crainte; et puis, Marchais était

railleur et ne voulait pas être raillé; tandis que Petit riait le premier des lazzi et quolibets dont il était sans cesse poursuivi. L'un et l'autre, en temps de calme, se signalaient par leur paresse à l'épreuve des menaces et des coups; mais quand le gros temps venait, quand il y avait péril à une manœuvre, oh! alors, il fallait voir mes deux lurons cramponnés à la pointe des mâts et des vergues, en butte au courroux des éléments, lutter contre eux de toute la force de leurs doigts crispés, recevoir avec une stoïque impassibilité les flots salés de la mer et les rapides ondées du ciel, qu'ils regardaient toujours comme les revenants bons de leur métier de damné. Marchais, à la flèche d'un cacatois, avait l'air d'un vampire; on eût dit, en voyant Petit sur un *bout-dehors,* une de ces figures grotesques et fantastiques dont Callot a peuplé son admirable tentation de saint Antoine.

Marchais a eu jusqu'à six chemises dans son magnifique bagage; plus, deux pantalons, trois gilets, deux paires de souliers, une casaque et cinq chaussettes. Petit, dans sa plus grande fortune, n'a possédé qu'une chemise et demie et un pantalon dépassant à peine le genou, un gilet à trois boutons au pectoral, une veste et une blague à tabac, plus des boucles d'oreilles en laiton et une bague en cheveux; son trousseau de bord appartenant à l'état, il n'a jamais osé espérer, dans ses rêves d'ambition, qu'après la campagne on lui en fît généreusement cadeau.

Voilà, à peu près, nos deux hommes. Heureux les navires qui en possèdent de pareils à leur bord! J'achè-

terais par bien des sacrifices le plaisir d'avoir aujourd'hui, auprès de moi, au moment où j'écris, ces deux étranges et braves compagnons de mes courses et de mes périls, auxquels j'aimais tant à les associer. Si jamais ces lignes leur sont lues, je suis bien sûr que les yeux de Petit et de Marchais se mouilleront de pleurs au souvenir de mon amitié pour eux, et qu'ils iront, s'ils le peuvent, boire au plus proche cabaret, et au retour à la lumière de celui qui leur a fait si souvent oublier les tristes et douloureuses journées de notre longue campagne.

La nuit, quand la brise régulière laissait oisifs les bras des matelots, Marchais et Petit, sur le gaillard d'avant, présidaient le quart et égayaient la traversée. Petit racontait mieux que Marchais, probablement parce qu'il avait plus souffert, et l'habitude de narration était si bien prise par lui, qu'on eût dit un homme lisant à haute voix dans un livre.

Dans les lentes et paisibles soirées tropicales, j'aimais, après les travaux du jour, à faire une station à côté des matelots qui entouraient Petit, quand il racontait ses tribulations et ses misères, et les angoisses de la faim sur les hideux pontons de Portsmouth. Oh! cela faisait pitié à entendre! Cependant son récit était si naïvement coloré, qu'il l'achevait toujours au milieu des bruyants éclats de rire de son auditoire attentif. La laideur de l'historien avait un caractère à part; elle était singulière, mais non repoussante. On regardait Petit avec étonnement, mais non avec dégoût, et l'on n'eût pas été surpris d'apprendre qu'il eût pu

achever une conquête : les femmes sont si capricieuses !

Il fut un jour confronté avec un autre prisonnier, et l'on proclama, à la presque unanimité, sur le ponton, que la face de Petit était d'une encâblure plus hideuse que celle de son compétiteur. Aussi eut-il d'abord à souffrir toutes les railleries, tous les sarcasmes, toutes les bourrades des appointés du lieu, d'autant plus intolérants qu'il y avait profit pour eux dans ces méchantes attaques.

Après une partie de jeu, Petit se trouva privé de ration complète pendant une semaine entière ; la ration était si faible, hélas ! pour les prisonniers, qu'à peine la plupart d'entre eux avaient-ils la force de ne pas mourir de faim. De sorte qu'un emprunt même forcé sur les vivres devenait impraticable. Dans une circonstance si critique, Petit eut recours à mille ruses, à mille stratagèmes presque toujours sans succès ; aussi était-il fluet comme un *bout-dehors*, selon sa pittoresque expression.

Dans cette rude extrémité, notre héros trouva cependant encore le moyen de lutter victorieusement contre sa mauvaise fortune. Il vendit la doublure de son gilet, sa chemise, à part le col et le bout des manches, la semelle de ses souliers qu'il remplaça par des fils carrés qui retenaient l'empeigne. Il trompa de la sorte la vigilance des inspecteurs qui, chaque dimanche, faisaient la visite du ponton où la vente des effets était sévèrement punie. Petit vécut donc presque nu pendant les six mois les plus rudes de l'année, quand on le croyait vêtu assez chaudement ; car il ne retrouva

aucune chance favorable pour reconquérir, au jeu, la partie de ses effets dont un de ses camarades s'était enrichi à ses dépens. Petit nageait comme un marsouin ; il disait que si l'on voulait lui servir sa ration sur l'eau, il s'engageait à ne pas aborder pendant quinze jours. Lui, huitième dans une embarcation qui n'avait pas pu embouquer le goulet de Toulon, il se vit forcé, avec tout l'équipage, de courir des bordées toute la nuit. En virant de bord le canot chavira : voilà nos pauvres matelots jouant des pieds et des mains contre les lames violentes qui les couvraient; la brise venait de terre, Petit mit le cap sur les îles d'Hyères, les voilà en route. Le trajet était long et difficile; mais l'intrépide nageur comptait sur ses forces, et tantôt sur le dos, tantôt sur le ventre, et après cinq heures d'une lutte incroyable, il arriva à terre et se traîna douloureusement sur la grève vers une batterie où brillait quelque lumière.

Qui vive! lui cria la sentinelle. Petit veut répondre, mais les forces lui manquent, sa voix meurt sur ses lèvres. Qui vive! cria-t-on une seconde fois, puis une troisième. Petit lève la main, fait un geste d'ami, et s'avance faible et déchiré. Un coup part, la balle siffle et Petit tombe la cuisse percée d'une balle. Mais ce qu'il y a de plus *drôle* dans l'affaire, disait Petit, en racontant sa déplorable aventure, c'est que le scélérat de phoque qui me visa si bien était un cousin à moi, que, par mes protections, j'avais fait engager dans les *gardes-côtes*. Gredin! lui dis-je, tu gardes bien les *côtes*, mais tu brises mieux les cuisses.

» c'est bien cette nuit-là. Papa se jeta à genoux : Sainte » Vierge ! dit-il, tire-nous d'ici, et je te promets pour » demain un cierge gros comme un beaupré de » soixante-quatorze. — Papa, papa, lui dis-je, tu pro- » mets beaucoup : un beaupré, c'est pas un fil carré. » — Tais-toi donc, *béta !* me répliqua mon finot de » père, quand la sainte Vierge nous aura sauvés, je ne » lui donnerai pas un cierge plus gros que le petit » doigt. Et le lendemain nous avalions tranquille- » ment une friture de goujons, et le surlendemain » père pensa à son vœu, et le cher homme est mort en » y pensant encore.

» MORALITÉ.

» Vous voyez, chiens de matelots, qu'il est tou- » jours bon, dans un moment de péril, de faire des » vœux à la sainte Vierge. »

4

DE L'ÉQUATEUR AU BRÉSIL.

Couchers du Soleil. — Rio-Janeiro.

Nous venons de sillonner l'Atlantique de l'est à l'ouest, et la monotonie de notre navigation ne s'est trouvée interrompue que par quelques-uns de ces incidents auxquels les navires ne peuvent échapper dans une route longue et tracée. Des grains, des trombes, des rafales, des calmes, et puis le rapide passage des baleines voyageuses qui se promènent dans leur vaste empire; l'élégant *damier* voltigeant sans cesse sur la tête de l'équipage attentif, et le stupide *fou*, qui venait

se poser sur une vergue et se laissait bêtement abattre, comme si la vie lui était à charge; et puis encore l'*albatros*, nommé poétiquement l'*oiseau des tempêtes* et *mouton du Cap;* maintenant, à votre zénith, et plus rapide que la flèche, se perdant bientôt après à l'horizon, et se jouant avec la vague écumeuse, la frappant de son aile robuste, comme pour insulter à son impuissante rage, et s'élevant d'un seul bond jusqu'aux régions de la foudre, dont il se plaît à entendre le terrible roulement; le goëland, adroit pêcheur, planant immobile au plus haut des airs et tombant comme un plomb pour saisir sa nourriture, nageant entre deux eaux; et puis encore les myriades de marsouins chassant devant eux les innombrables légions de poissons volants, qui viennent s'abattre sur les porte-haubans du navire; et les élégantes *frégates*, orientées toujours selon le vent; et les méduses phosphorescentes qui éclairent l'espace, et les mollusques si variés, si curieux, qu'on prendrait tantôt pour des insectes ailés, et tantôt pour des grappes de raisin, ou des bouquets de fleurs. Rien n'est perdu pour l'observateur dans cette traversée heureuse, où les études sont sans périls et sans fatigues : pas une heure n'est lente pour qui veut voir et pour qui sait tenir un pinceau ou une plume. Mais, ce qui fait fortement battre le cœur dans la poitrine; ce qui surtout fait vibrer l'âme, et qui révèle la présence du Dieu de l'univers, ce sont ces admirables *couchers de soleil*, après une journée ardente.

Là-bas, là-bas, dans un océan de feu, sur un ciel

de feu, brillent d'un jet à blesser la vue les contours bizarres des nuages, se dessinant sous les formes les plus fantastiques; ce sont des montagnes avec leurs crêtes arides, leurs volcans ouverts et en activité, sillonnés par des torrents de laves, s'effaçant et renaissant comme un jeu d'optique qu'on admire sans le comprendre; ce sont des armées ennemies qui se ruent, turbulentes, les unes contre les autres, et font jaillir au loin mille millions d'étincelles dans leur terrible choc; ce sont des plaines à perte de vue, des champs de blé nourrissant la flamme sans l'assouvir; ce sont des villes immenses avec leurs dômes, leurs clochers, leurs minarets, leurs tours, leurs citadelles, et tout cela bâti sur le feu, avec du feu; ce sont des charbons ardents au sommet; partout le ciel et l'enfer, partout un brasier immense dans lequel le navire va bientôt s'engouffrer.

Oh! oui, je vous l'atteste, un beau *coucher de soleil* sur un ciel tropical est le plus imposant, le plus majestueux spectacle dont l'homme puisse jouir. Tempêtes, ouragans, calmes, naufrages, la mémoire peut tout oublier, personne n'oubliera un beau coucher du soleil sous la zone torride; car, si toutes les tempêtes offrent le même chaos, si tous les calmes ont la même tranquillité, nul *coucher du soleil* ne ressemble à celui de la veille, nul ne ressemble à celui du lendemain. Dieu est là, grand, incommensurable, éternel.

Cent fois, à coup sûr, les premiers navigateurs qui sont allés à la recherche de ce nouveau monde, si hardiment deviné par Colomb, ont dû se croire arrivés au

terme de leurs courses à l'aspect de ces puissants phénomènes devant lesquels l'âme tombe en adoration. Comme eux aussi, nous avons souvent crié *terre!* mais une heure après que le soleil s'était plongé dans les flots, l'illusion s'effaçait, l'horizon devenait une réalité, et nous nous retrouvions désenchantés entre le ciel et l'eau, attendant une brise plus vigoureuse qui vînt offrir un nouvel aliment à notre curiosité. Cependant si le *point* est exact, si les courants ne nous ont pas *drossés*, nous devons, ce matin, voir devant nous la terre découverte par le Portugais Cabral...

La voilà, en effet. *Terre!* crie la vigie à cheval sur le beaupré, *terre de l'avant!* Chacun est sur le pont, l'œil à sa longue-vue et interrogeant l'horizon; la corvette fend les flots, et le *point* signalé s'élargit, montre sa forme tranchée, se dessine bientôt, et les heures de langueur et d'ennuis s'effacent dans ce premier moment de joie et d'ivresse. Le cap *Frio* a levé la tête, comme pour nous indiquer la route de *Rio;* derrière lui, la terre, que nous longeons à l'aide seulement de peu de voiles, est unie, basse, sans aspérités, couverte d'une végétation vierge et gigantesque. Autour du bord, voltigent quelques oiseaux de terre, dont les ailes faibles et paresseuses n'osent pas s'éloigner du rivage. Ce sont toujours là des visiteurs bien reçus, bien fêtés, car ils apportent de bonnes nouvelles, du calme, du repos.

Pendant la nuit, nous avons viré de bord, malgré le présage d'un ciel protecteur; et, au lever de l'aurore, nous mettions le cap sur *Rio-Janeiro*, cité royale où

nous laisserons bientôt tomber l'ancre pour la troisième fois.

Je dessine la côte : elle est partout d'une richesse merveilleuse, et je mets la dévotion du zèle à en reproduire le plus fidèlement possible les contours bizarres et variés. L'entrée nous est signalée par deux petites îles, dont l'une s'appelle île *Ronde*, sans doute parce qu'elle est carrée, et entre lesquelles tout navire peut hardiment prendre passage. Voici le *pain de sucre*, rapide, aigu, sans verdure; c'est le pied d'un *géant* qui doit servir de point de mire aux navigateurs. La tête est là-bas, au sud de la rade; tête bien dessinée avec son front découvert, sa chevelure, vaste forêt; son œil, grotte humide; son nez, pic osseux, et son menton déprimé; puis vient le cou figuré par une large vallée, puis les pectoraux, dominant une roche taillée en forme d'épaule et de bras, puis l'abdomen, puis la cuisse, le genou, la jambe, et enfin le *pain de sucre*, dessinant le pied : c'est un véritable géant couché sur le dos, plus ou moins allongé, selon la position du navire, mais toujours taillé comme l'eût fait un statuaire. Je ne saurais trop recommander aux capitaines la vue si heureuse et si singulière de cette chaîne de montagnes, afin qu'ils ne puissent pas manquer l'entrée de l'immense rade que le pied du géant leur indique d'une manière exacte et précise, mieux encore que ne le ferait un phare.

La joie est sur tous les visages, l'avidité dans tous les regards; chacun est debout, curieux, attentif, excepté Petit et Marchais, assis sur la drôme et levant les

épaules de pitié, à notre impatience et à nos cris d'admiration. Des nuées de papillons de mille couleurs se jouent parmi les cordages, luttent entre eux de variété et de coquetterie, résistent à la brise de mer qui les repousse, et pénètrent avec nous dans le golfe où ils viennent d'éclore. Ces nouveaux hôtes sont respectés comme les riches oiseaux de la veille, et nous saluons enfin, bord contre bord, cette terre du Brésil dans laquelle l'Atlantique s'est ouvert un passage, comme pour donner asile aux navires qu'elle vient de tourmenter.

Le goulet est bientôt franchi; nous entrons dans la rade : quel ravissant spectacle! Ni la superbe Gênes avec ses palais de marbre et ses jardins suspendus; ni la riante Naples avec ses eaux limpides, son Vésuve et ses villa si fraîches; ni Venise la riche, avec son architecture mauresque, ses coupoles et ses ciselures; ni même le Bosphore avec ses immenses dômes, ses kiosques et ses minarets jusqu'aux nues, n'offrent à l'œil étonné un plus magnifique panorama. A droite, à gauche, devant nous, derrière nous, une nature puissante étale ses coquettes richesses de toute l'année, des arbres d'une hauteur surprenante, des îles joyeuses, semées pour ainsi dire dans toute l'étendue de cette masse d'eau limpide sur laquelle passent et repassent des myriades de papillons voyageurs, gris, jaunes, rouges, diaprés; un ciel plus haut, peuplé de perroquets criards et d'élégantes perruches, de goëlands et d'essaims nombreux et craintifs d'*oiseaux-mouches*, qu'on prendrait pour des abeilles s'ils n'étaient trahis par l'or,

les émeraudes et les rubis de leur plumage ; et puis des anses dominées par des églises à l'architecture bizarre ; de délicieuses habitations éparses çà et là, à demi voilées en quelque sorte par des plantations de palmistes, et les larges parasols des bananiers, et puis encore des milliers de pirogues, allant d'une *praya* à l'autre, lancées à l'aide de la courte *pagaie* du nègre esclave, qui hurle son chant national pour se donner du courage ; vous voyez encore là une immense forêt de mâts et de pavillons de tous les pays du monde, une ville grande et belle, un superbe aqueduc qui la domine et l'alimente ; dans le lointain, posées là comme une barrière puissante aux envahissements de l'Atlantique, les *montagnes des Orgues* avec leurs aiguilles si aiguës et si régulières, qu'on les dirait taillées par la main des hommes. Oh ! tout cela est magnifique, imposant, radieux, tout cela ne peut se décrire, c'est assez de l'admirer.

A peine est-on arrivé dans un pays nouveau que l'on veut tout voir, tout étudier, tout connaître, les fleuves et leurs richesses cachées, la terre et ses trésors, les hommes et leurs mœurs. On craint de manquer d'air ou de courage, ou de patience : les heures volent si vite dans l'étude et la méditation !

Voici donc le Brésil, terre féconde parmi les plus fécondes du globe ; on dirait une nature à part, une nature privilégiée. Pour s'enrichir, la cupidité n'a qu'à fouiller le sol ; pour vivre, l'homme n'a qu'à respirer, car la brise de mer, qui souffle le matin, vous donne des forces contre la chaleur du jour ; et le vent de terre, qui a traversé les hautes montagnes de l'intérieur, vous

fait vite oublier le soir la température d'une zone écrasante.

Ici nagent trop de poissons dans les rivières, trop d'oiseaux volent à l'air, trop de fruits pèsent sur les arbres, trop d'insectes glissent sous l'herbe. Ici les montagnes cachent des pierres précieuses, les ruisseaux roulent des paillettes d'or et de diamants aussi beaux que ceux de Golconde. Au Brésil, point de ces maladies épidémiques ou contagieuses qui déciment les populations, et dont le souvenir seul est un fléau.

Si vous aimez une vie indolente et tranquille, si pour vous le repos est le bonheur, suspendez votre hamac aux troncs écaillés des palmistes, ou cherchez une douce habitation près de la plage frappée par le flot paresseux; mais si vous craignez la monotonie des plaisirs exempts de péripéties, restez chez vous, vieillissez chez vous; car, au Brésil, chaque matin de la veille ressemble au matin du lendemain; et vous croiriez que le nuage qui passe aujourd'hui sur votre tête est le nuage qui est venu hier vous protéger de son ombre, ou vous rafraîchir de sa rosée.

Au Brésil, on dirait que cette nature forte et vigoureuse qui pèse sur le sol est la même depuis des siècles et qu'elle ne se renouvelle jamais. Elle est verte, diaprée, riante: c'est une richesse de tons à décourager toute palette; c'est un parfum suave; c'est un silence mystérieux qui pénètre l'âme et la pousse à la rêverie; c'est une quiétude qui repose sans énerver; c'est un demi-rêve, un demi-réveil; on sent glisser doucement la vie sur les pores, on aspire l'air, on se laisse

mollement aller au repos du sommeil, comme si le jour devenait de la fatigue, et l'on s'assoupit aux sifflements et aux cris aigus des insectes et des colibris, comme à un céleste concert qui ne meurt que longtemps après que le soleil s'est couché sous l'horizon.

Je vous ai parlé, je crois, de l'aqueduc qui, partant du pied vierge du Corcovado, descend et serpente de colline en colline, garde fraîche et limpide la source qu'il a reçue à sa naissance, et alimente toute la ville. Cet aqueduc aura aujourd'hui ma première visite, et je vais le suivre dans toutes ses sinuosités.

De loin, on dirait un ouvrage des Romains aux temps de leur grandeur; mais, en se dépouillant de toute prévention, on n'y voit qu'un travail de patience et d'utilité publique: le courant d'eau arrive à une colline voisine, à l'aide d'un double aqueduc, où l'on compte quarante-deux arcades à l'étage supérieur, et qui offre un aspect assez monumental. Du pied du couvent de Sainte-Thérèse jusqu'aux flancs déblayés du *Corcovado*, c'est un mur de briques et de grosses pierres bien cimentées, long d'une lieue et demie, haut de quatre à cinq pieds, lié par une voûte à un autre mur parallèle, le tout servant de rigole au courant d'eau. De temps à autre, de petits jours carrés sont pratiqués sur les parois, et à chaque cent pas de distance un petit bassin latéral, où l'eau tombe par un tuyau de plomb, a été creusé pour les besoins des piétons et des voyageurs. A qui s'est fait une juste idée des mœurs paresseuses des Brésiliens, cet aqueduc est une œuvre grandiose qui fait l'éloge du prince sous lequel il a été bâti.

Après deux heures de marche à travers les sites les plus bizarres et les plus pittoresques, j'atteignis l'extrémité de la bâtisse, et je me reposai quelques instants sous un magnifique berthollettia ombrageant la nappe d'eau qui, s'échappant de la végétation puissante où elle était prisonnière, coule en liberté sur un tuf dur et poli, où les curieux ont l'habitude de faire halte avant de gravir le Corcovado. Le paysage offre ici, plus encore que partout ailleurs, un de ces panoramas fantastiques que Claude Lorrain avait soupçonnés, mais que Martin, ce peintre de l'espace, a si admirablement poétisés.

Au Brésil, il ne faut point aimer les arts, si l'on ne veut à chaque instant être dévoré des regrets de sa propre impuissance. Gudin, Isabey, Roqueplan, Dupré, Cabat, briseraient leur palette, de honte et de désespoir.

La journée était avancée, et, au lieu de m'enfoncer dans cette masse informe et compacte de verdure qui me dominait, je me décidai à renvoyer au lendemain la course instructive que j'avais projetée, et, descendant de coteau en coteau, je repris la direction de la ville à travers champs et plantations de caféiers, de bananiers et d'orangers. Je vous l'ai dit, le Brésil est un immense jardin.

A peine avais-je marché pendant une demi-heure, que je me trouvai comme enfermé dans un enclos, au milieu duquel était bâtie une petite maisonnette peinte en vert, et entourée d'un treillage au travers duquel serpentaient des fleurs riches, de couleurs éblouissantes. J'avais soif; je m'avançai vers la porte d'entrée, et

j'appelais; personne ne me répondant, je supposai que le maître de l'habitation serait assez poli pour me pardonner mon indiscrétion; je mis le doigt sur le loquet et j'ouvris.

Quel ne fut pas mon étonnement! Un magnifique portrait à l'huile enrichi d'un beau cadre arrêta mes regards. C'était celui d'un général français, dont l'uniforme était décoré de crachats, de la croix d'honneur et de plusieurs ordres étrangers; à sa main droite était une lettre cachetée; sur une table, près de lui, on voyait le plan d'une ville de guerre, d'un port. La figure du vétéran se dessinait fière et calme sur un large rideau de soie verte. L'œil interrogeait, le front méditait, et la légère contraction qui faisait baisser les deux coins de la bouche annonçait le dédain mêlé à un peu de colère. Dans le lointain pointait la cime vaporeuse de quelques mâts pavoisés.

J'allais appeler encore, quand un vieillard appuyé sur sa bêche et arrivant du dehors me frappa sur l'épaule.

— Que voulez-vous?... Eh quoi! des paroles françaises!

— A la bonne heure, vous êtes Français aussi.

— Et vous?...

— Tête, bras et cœur à la France.

— Quel est ce portrait?

— Ce portrait est celui d'un général lâchement calomnié; il a été aide de camp de l'empereur et gouverneur dans les deux hémisphères... Il fut le probe défenseur d'une ville opulente confiée à la garde de

son honneur et de sa fidèle épée que vous voyez là, rouillée et inutile. Ce portrait, gage d'amitié de Napoléon, est celui d'un homme qui a voulu vivre pour protéger la mémoire de l'empereur; c'est le général Hogendorp, c'est moi !...

Je serrai fortement la main du soldat et m'assis près de lui sur un canapé d'osier. Dieu! que l'exil change les hommes! les yeux du brave défenseur de Hambourg étaient à demi éteints; de profondes rides sillonnaient son front et ses joues amaigries, ses cheveux étaient rares, son teint hâve, brûlé. Le malheur n'avait rien épargné, ni l'âme, ni le corps; il y avait de la misère dans cette haute charpente qui s'était raidie contre tant d'orages, mais une misère noble et dignement supportée. Hogendorp était une de ces ruines graves et solennelles devant lesquelles on ne s'arrête que le front découvert...

Nous gardâmes quelques instants le silence; lui, pour savoir qui j'étais, moi, pour attendre quelque nouvelle confidence. Cependant, afin de chasser de sa mémoire les douloureuses idées qui semblaient le poursuivre, je lui dis mon nom, la mission dont j'étais chargé, l'heureux hasard qui m'avait conduit chez lui, et je lui demandai un verre d'eau.

— Et de vin aussi, monsieur, si vous voulez; je suis maintenant marchand de vin d'oranges et charbonnier. Ils ont dit là-bas que j'avais volé une banque, et à peine ai-je pu solder mon passage jusqu'au Brésil; ils ont publié que je possédais en ce pays des plantations immenses, et que je commandais à trois cents nè-

gres. Zinga est mon seul domestique, et si vous faites cinquante pas autour de cette maison bâtie par moi, vous aurez parcouru tout mon domaine; si j'ai sur mes épaules une blouse à peu près neuve, c'est que je l'ai achetée avec le prix du vin d'oranges que je fabrique; si j'ai des souliers à mes pieds, c'est que j'apporte du charbon à la ville, et que le commerce est l'échange du superflu contre le nécessaire... Demandez-moi donc, monsieur, du mauvais vin, des oranges, des bananes, mais ne me demandez pas de pain; le général français n'en a pas aujourd'hui.

Le pauvre exilé avait lu dans mes regards tout l'intérêt qu'il m'inspirait, et m'en remercia comme d'un bienfait.

— Vous reverrai-je, monsieur?...

— Oui.

— Consentirez-vous à jeter un coup d'œil sur les mémoires que j'écris?...

— De toute mon âme.

— Je vous les confierai, monsieur; votre nom est une garantie de probité, et, de retour en France, vous les publierez si vous le jugez convenable. Ce que je veux qu'on sache avant tout, c'est que je suis pauvre, malheureux, exilé, près de la tombe; mais que je renaîtrais fort et jeune si mon pays avait encore besoin de moi. Adieu, monsieur.

— Non, général, au revoir.

— Au revoir donc; n'oubliez pas votre promesse, je vous attends. Le jour baisse, voici mon nègre, mon brave Zinga, le seul compagnon de ma vie solitaire. Je

ne puis vous offrir un hamac : suivez vite ce sentier, et doublez le pas, car des esclaves pourraient vous arrêter s'ils vous rencontraient loin de la ville.

La nuit me surprit en route ; nuit étoilée, rafraîchissante, harmonieuse surtout par son silence et ses parfums, réveillée à de courts intervalles par les soupirs à demi voilés de quelques oiseaux de nuit, et le bruissement régulier de la vague qui venait expirer sur le bord.

Il était près d'une heure quand j'arrivai au débarcadère, où nulle pirogue ne stationnait. J'allais m'acheminer vers la rue *do Ouvidor* pour y chercher un asile, quand la voix glapissante d'un esclave arrêta mes pas. Le malheureux portait dans une petite corbeille une vingtaine de gâteaux ; seul et debout à côté de la fontaine élevée en face du palais royal, il poussait vainement son cri perdu dans le silence. Je m'approchai de lui.

— Que vends-tu là ?...

— Des gâteaux. Oh ! je serais bien reconnaissant si vous vouliez m'en acheter quatre.

— Pourquoi quatre?

— Parce que si je n'en vends pas quatre encore, je recevrai en rentrant vingt-cinq coups de chicote.

— Mais il est bien tard, et personne ne t'achètera de gâteaux à cette heure-ci.

— Vous êtes compatissant, vous m'en achèterez.

— Et si j'achetais tout ce que tu as là?

— Alors, j'aurais trois jours de grâce et je prierais le bon Dieu pour vous.

— Tiens, et prie le bon Dieu pour toi; mange ces gâteaux, et dis à ton maître que tu les a vendus.

Le pauvre esclave allait vivre trois jours entiers sans craindre le fouet.

Avant de frapper à la porte de l'hôtel de France où je comptais passer la nuit, je me retournai et j'aperçus dans les ténèbres un objet qui, pareil à un fantôme, semblait suivre mes pas.

— Qui va là? m'écriai-je d'une voix forte.

— C'est moi, bon maître, me répondit-on, c'est moi; je vous ai suivi, en mangeant les gâteaux : les nègres marrons auraient pu vous attaquer; ils m'auraient tué avant vous.

Et l'on croit qu'il n'y a pas d'égoïsme dans la bienfaisance!...

J'invite les voyageurs sans asile, la nuit, à Rio-Janeiro, à se promener le long de la plage ou dans la rue Droite plutôt que d'entrer à l'hôtel de France. On m'y offrit pour lit un canapé rude, étroit, sale, dans une vaste pièce, sans papiers, sans rideaux, sans moustiquaire, où d'autres canapés attendaient de nouveaux piétons égarés. Grâce à mon apparence aisée et à mes vêtements assez confortables, on jeta sur ma couche une large nappe timbrée des sauces de la journée, et après un salut très-respectueux on me souhaita une bonne nuit. J'eus tout le loisir de penser au général Hogendorp.

Le lendemain, bien fatigué, bien meurtri de cette nuit d'auberge brésilienne, je retournai à bord pour être témoin d'une ridicule cérémonie. Quelques instants

après avoir mouillé dans la rade, un de nos officiers s'était rendu à terre pour traiter *du salut*. Traiter d'un salut! « Je tirerai sept, neuf, onze ou vingt et un » coups de canon pour vous saluer, mais à condition » que vous me rendrez ma politesse coup pour coup. » C'est comme si l'on disait, en entrant dans un salon : « Monsieur, je me courberai jusqu'à telle distance du » parquet, si vous me promettez d'en faire autant. L'usage a consacré des formalités bien frivoles.

Quoi qu'il en soit, nous saluâmes de vingt et un coups de canons les forts, la cité royale; mais un de nos matelots nommé Merlino, passant sur les porte-haubans en face d'une caronade, fut atteint par une forte gargousse et jeté à l'eau tout mutilé et à demi mort. A l'instant, deux de ses camarades, Astier et Petit, s'élancèrent dans la mer : le premier, plus leste que son compagnon, saisit Merlino par les cheveux et le ramena à bord; l'autre, désespéré d'avoir été prévenu, se donnait de grands coups de poing sur la face et s'adressait à lui-même les épithètes les plus énergiques. Quant à Merlino, couché dans la batterie, il faisait entendre les plus douloureux gémissements. Quelques heures après, il avait cessé de vivre. Astier et Petit burent le soir au repos de son âme. Les dernières paroles de Merlino avaient été une invitation à l'agent-comptable de donner une piastre à chacun des deux généreux matelots.

Le lendemain, j'allai chez quelques personnes pour lesquelles j'avais des lettres de recommandation et je parlai du général Hogendorp. Quel noble cœur!

Quel brave soldat! Quel courage et quelle résignation dans l'infortune, disaient tous les Français.

— C'est un fou et un sot, ajouta un noble brésilien.

— Comment cela?

— Croiriez-vous, monsieur, qu'on lui a offert un bel emploi dans les armées de notre gracieux souverain, et qu'il a refusé sous le ridicule prétexte que les deux royaumes pouvant un jour être en guerre, il se verrait forcé de manquer à la reconnaissance ou de tirer l'épée contre son pays?

— En effet, répliquai-je en haussant les épaules, c'est un sot et un fou que monsieur ne comprendra jamais.

De la maison de M. Durand, où avait eu lieu cette conversation, je me rendis à la chapelle royale pour admirer ce chef-d'œuvre dont les Brésiliens ne parlent qu'avec un religieux enthousiasme. De l'or à la nef, de l'or aux corniches, aux pilastres, au dôme, aux chapiteaux, aux autels, de l'or et des pierreries partout, partout des topazes, des rubis, des diamants, partout d'immenses richesses dans le temple d'un Dieu de pauvreté. Il n'y a point de chaises dans cette église. Les hommes se tiennent constamment debout ou à genoux, et les femmes, même les plus élégantes, sont à genoux où accroupies à terre sur les talons. A chaque côté du maître-autel de la chapelle royale sont deux vastes loges d'où le souverain, les princes et les grands dignitaires assistent aux offices divins. Ce jour-là il y avait grande fête, et ce ne fut qu'avec beaucoup de

peine que j'arrivai au centre de l'église. La musique avait quelque chose de grave et de solennel à la fois; et les chants les plus harmonieux visitaient tous les échos de la nef... Tout à coup de douces voix féminines retentissent; la musique s'est faite en un instant coquette et mondaine, on écoute comme on écoute dans un concert. Toutes les têtes font face au chœur; de sa place, le prince royal bat la mesure et semble prêt à applaudir; les princesses le félicitent des yeux et de la main, peu s'en faut que des bravos n'éclatent dans le saint temple.

La musique de cette messe était de Dom Pedro lui-même; les femmes qui chantaient... c'étaient des castrats. L'un d'eux avait à la boutonnière la croix du Christ.

Je sortis de la chapelle royale, comme on sort d'un bal.

L'Espagne et le Portugal sont frères pour les cérémonies religieuses; il y a chez les deux nations un mélange de dévotion et de fanatisme, le même culte fervent pour des niaiseries, une même confiance dans quiconque est revêtu de l'habit de prêtre, de quêteur, de moine, de capucin, de pèlerin ou de chartreux. Si l'histoire n'était pas là pour l'instruction des peuples, on croirait qu'à Madrid, à Lisbonne et à Rio surtout, la religion a ses plus dignes apôtres, la foi, ses plus intrépides défenseurs. Je vois là, au pied du maître-autel de cette magnifique chapelle royale, une trentaine de prêtres tout couverts d'or, de soie et de dentelles; ils s'agenouillent à un signal convenu, ils baisent la terre

périodiquement de leurs lèvres rosées, l'église retentit des coups de poing dont ils se frappent la poitrine... Maintenant, voyez-les dans la rue, courant et papillonnant comme s'ils étaient las du rôle qu'ils viennent de jouer, comme s'ils voulaient se venger de la retenue qui leur a été imposée.

Au Brésil, un moine ou un prêtre a toujours dix-huit ans.

5

RIO-JANEIRO.

Le Corcovado. — Le Négrier.

Je veux aujourd'hui bien employer les heures au profit de mon cœur et de ma curiosité. Le général Hogendorp m'attend peut-être, je lui ai promis quelques provisions. Le ciel est pur et embaumé, une brise fraîche et rapide chasse devant elle les nuages arrondis comme des flocons de neige. Un nègre est là, à mon service; un nègre aux robustes épaules, à l'allure intrépide, et pourtant au regard esclave, car il sait qu'il est à moi jusqu'à minuit; qu'on me l'a vendu, loué pour quelques pièces de

monnaie. Il n'ignore pas que s'il refuse de m'obéir, demain son corps, à une plainte de ma bouche, sera zébré de cinquante coups de lanière noueuse. Son maître et moi avons conclu le traité, il m'a cédé sa *marchandise*, je puis en disposer.

Oh! l'esclave noir ne sera pas frappé demain; car je sais, moi, qu'un noir est un homme.

— Peux-tu porter aisément ce paquet? lui dis-je avec bonté.

— Moi! dix comme ça.

— Alors tu ne te plaindras pas si j'en place deux sur ton dos.

— Moi me plaindre jamais! si moi me plaindre une seule petite fois, moi recevoir cinquante coups de rotin.

— Je n'ai jamais fait donner de coups de rotin à un esclave.

— Vous pas dire vrai.

— Si.

— Alors vous pas Brésilien?

— Non.

— Tant mieux.

Nous nous mîmes en route et longeâmes l'aqueduc. Mon noir bondissait plutôt qu'il ne courait; sa poitrine large, haletante, brillait et ruisselait sous les premières atteintes du soleil levant, et ses muscles fortement dessinés accusaient une nature puissante et vigoureuse. A mesure que nous perdions de vue les derniers édifices de la ville, mon noir soufflait plus à l'aise; sa démarche prenait un caractère d'indépen-

dance tout à fait en harmonie avec cette végétation tropicale qui nous protégeait de ses vastes parasols, et l'on eût dit qu'il germait de généreuses pensées de liberté dans l'âme de cet homme abruti sous le fouet.

— Pourquoi ne chantes-tu pas? lui dis-je.

— Notre maître veut rire.

— Non, chante.

— Je chante *dans moi*, mais pas en dehors; maître nous l'a défendu; lui vouloir que nous jamais penser au pays.

— Moi, je te le permets. D'où es-tu?

— d'Angole.

— Y a-t-il longtemps que tu es au Brésil?

— Longtemps, bien longtemps.

— Quel âge as-tu?

— Vingt-deux ans.

— Voudrais-tu retourner à Angole?

— Trop loin; moi pas nager jusque-là.

— T'es-tu vendu volontairement?

— Point; c'est père à moi.

— Très-cher?

— Oui, un baril d'eau-de-vie tout plein.

— Avais-tu une sœur, un frère?

— Oui, une sœur, vendue avec moi pour dix aunes d'étoffe bleue.

— Où est ta sœur?

— Sur les nuages.

— Comment cela?

— Je l'ai étranglée en arrivant.

Et Zaé, mon nègre, s'arrêta tout court; ses yeux

rouges étaient immobiles, ses dents craquaient et ses doigts se crispaient convulsivement.

— Tu as étranglé ta sœur, m'as-tu dit; pourquoi?

— Je l'aimais, nous allions nous marier; car frère et sœur se marient à Angole. Quand nous arrivâmes au Brésil, on nous sépara. Moi vendu à un homme riche, elle à un moine... Un jour, moi la trouvai à la fontaine et je vis sur son dos des marques de coups de chicote qu'on lui avait donnés la veille. Moi lui serrai la main et lui demandai si elle était heureuse; elle me montra ses épaules déchirées. — Demain tu ne souffriras plus. — Le lendemain j'attendis au coin de la rue d'Alfandéga maître à ma sœur. Quatre autres prêtres l'accompagnaient. Moi pas assez fort pour les tuer, aussi j'entrai dans la maison... et sœur à moi ne souffrit plus.

— Mais c'est un meurtre que tu as commis là et que je peux dénoncer.

— Ça m'est égal, j'irai rejoindre ma sœur.

Je rassurai Zaé et lui fis jurer avant d'aller plus loin qu'il ne s'échapperait pas lorsque nous serions arrivés au Corcovado.

— Je le jure, me dit-il en faisant un grand effort sur lui-même; mais je voulais m'en aller marron; la chicote de mon maître est trop dure.

— Ainsi tu ne t'échapperas pas?

— Non.

Je trouvai le général Hogendorp souffrant, alité; une fièvre ardente le dévorait, et il n'avait que son fidèle Zinga pour veiller à ses besoins et sur sa vie.

— C'est bien, me dit-il, vous avez pensé au pauvre exilé; vous lui avez apporté quelques provisions et les consolations de l'amitié; que le Ciel vous en récompense!

— Je vous promets de nouvelles visites, général; aujourd'hui je ne viens chez vous que comme un oiseau de passage. Le Corcovado est là sur notre tête, je vais le gravir pour faire connaissance avec vos forêts vierges qu'on dit si imposantes.

— C'est un spectacle magique, poursuivit le général; cela se voit, s'étudie, s'admire, cela ne se décrit pas.

— J'essaierai.

— A propos, prenez garde aux nègres marrons; ils sont nombreux sur le Corcovado, audacieux surtout. Mais vous avez de bons pistolets sans doute, faites-les-leur voir; ils ont grand peur des armes à feu; le bruit les épouvante plus que la mort. Si j'avais un peu plus de force je vous accompagnerais; nous plongerions nos regards vers cet horizon oriental derrière lequel est une patrie absente; et peut-être quelque douce émanation du pays natal raviverait-elle mon énergie prête à s'éteindre. Allez donc seul, mon ami, je vous attends au retour.

Zaé voulut m'accompagner, je le lui défendis dans la crainte que les solitudes que j'allais parcourir ne fissent renaître en lui cette soif d'indépendance dont nul homme n'est jamais déshérité. Zaé me bouda, mais il obéit; je le recommandai à Zinga, et je priai le général de leur permettre une petite orgie.

— Soyez tranquille, elle est déjà méditée : ils sont d'Angole tous deux ; ils vont s'enivrer au souvenir de leurs cases de jonc et de leur sauvage Afrique.

Voici enfin une de ces forêts vierges où l'on ne peut, dit-on, pénétrer qu'à l'aide de la hache et de la flamme ! armons-nous de résolution et avançons sans regarder en arrière.

La source qui alimente l'aqueduc est là, étendue sur une large roche, polie et brillante : c'est le point de départ où l'on voit serpenter un sentier assez bien tracé, mais qui s'efface peu à peu, à mesure que l'on gravit les flancs de la montagne. C'est que les tentatives sont fréquentes, et que le péril et la lassitude arrêtent bientôt les explorateurs ; mais je voulais voir, et rien au monde ne m'eût forcé à rétrograder. De temps à autre, à l'aide d'une petite hache, je m'ouvrais un chemin plus direct dans cette masse compacte et serrée de feuillages divers, larges, carrés, aigus, ciselés, âpres ou polis, et de branches qui se croisaient, se heurtaient, se confondaient sans qu'on pût deviner à quel tronc elles étaient attachées. La nuit devenait sombre, et pourtant le soleil, le large soleil du Brésil était à peine au tiers de sa course. Sur ma tête, à mes côtés, des dômes touffus de verdure arrêtaient tout rayon au passage, et depuis des siècles peut-être le sol où mon pied glissait n'avait reflété l'azur du ciel.

J'avançais avec une lenteur désespérante ; les couches immenses des feuilles mortes et à demi pulvérisées qui couvraient le sol s'affaissaient sous mes pas et m'ensevelissaient quelquefois jusqu'à la ceinture.

Harassé, épuisé, j'écoutais alors, immobile et recueilli. Tantôt c'était le cri aigu de la perruche verte et coquette, qui tombait jusqu'à moi des cimes les plus élevées comme pour saluer ma bienvenue; tantôt c'était la voix plaintive du singe *ouistiti*, si joli, si propre, si vif, si caressant... quand il ne vous déchire pas de ses crocs pointus comme des aiguilles. Maintenant c'est une écorce calcinée, arrachée d'une tête séculaire, se posant un instant sur une arête de palmiste, faisant une trouée, glissant le long d'une tige polie et s'arrêtant après mille cascades sur le sol qu'elle alimente et vivifie. Et tandis que, le regard tourné vers le ciel, vous cherchez à pénétrer ce dôme immense qui vous couvre, un rapide bruissement échappé de vos pieds et se prolongeant au loin vous dit que vous venez de réveiller un serpent effrayé pour la première fois du nouvel ennemi qui le poursuit jusque dans son paisible domaine.

Au surplus, je dis en passant que les voyageurs doivent se défier des récits exagérés de certains écrivains dont la plume présente le Brésil comme sillonné par une immense quantité de venimeux reptiles, qui, selon eux, rendent si dangereux la promenade et le repos. Il y a sans doute un grand nombre de serpents au Brésil, il y en a même de redoutables; mais personne n'a pu m'assurer ici en avoir vu dont la morsure fût mortelle et qui osassent attaquer l'homme. Quant à moi, quelque fréquentes qu'aient été mes excursions dans les lieux les plus solitaires de cette contrée si puissante, je dois à la vérité de déclarer, dût en souf-

frir mon amour-propre, que je n'ai jamais eu à combattre aucun de ces terribles reptiles dont tant de narrateurs m'avaient épouvanté, et qu'il est certaines provinces en France où les vipères sont en plus grand nombre que les serpents au Brésil. J'ajouterai toutefois que des lézards monstrueux peuplent ici toutes les ruines et les masures; que le nombre en est immense malgré la guerre acharnée qu'on leur déclare, tant leur chair est délicate; mais leur voisinage assez peu dangereux n'en est pas moins inquiétant pour le repos et la tranquillité, car ils sont d'une familiarité extrême et ne fuient que devant le bruit et le mouvement.

Je continuai ma trouée avec énergie et persévérance; plus la pente devenait âpre et rude, plus je me roidissais contre les obstacles; plus le chaos m'environnait, plus je me plaisais à m'y plonger, impatient du jour que j'étais bien sûr d'atteindre. Cependant, après une heure de luttes ardentes contre les ronces, les troncs rabotteux, les flèches des pendanus et les obstacles de toute nature qui surgissaient pour ainsi dire à chaque pas, j'étais près de renoncer à mon entreprise, lorsqu'un incident inattendu vint ranimer mon courage et mes forces. Je crus entendre quelques voix humaines assez près de moi; j'écoutai attentivement, et je visitai l'amorce de mes pistolets. Le bruit faiblissant peu à peu, je m'armai de résolution et me dirigeai vers l'endroit d'où il s'était échappé. Une gigantesque liane, née au pied du tronc auquel je m'étais d'abord adossé, serpentant en mille festons et

allant couronner le sommet des arbres les plus élevés, favorisa mon entreprise. Je me suspendis à elle et la suivis dans tous ses détours sans mettre pied à terre jusqu'à une clairière où plusieurs géants séculaires abattus, attestaient les ravages récents de la foudre. Trois dames étaient là, debout, immobiles, arrêtées par deux nègres entièrement nus, dont elles semblaient mépriser les gestes et les menaces. Elles me virent et me prièrent de leur venir en aide. A mon aspect, les deux noirs reculèrent et semblèrent attendre le résultat de notre délibération.

A deux mille lieues de son pays et au sein d'une forêt sauvage, une amitié est bientôt faite et consolidée.

— Seules ici, mesdames?

— Absolument seules.

— D'où venez-vous?

— De Rio.

— Et avant?

— De Paris.

— Par quel hasard dans ces solitudes?

— Ce n'est pas le hasard, c'est le désir de voir, le besoin de connaître, d'étudier. Nous avons parcouru l'Europe, nous sommes venues visiter l'Amérique; l'Afrique et l'Asie auront leur tour: voyager c'est vivre. Et vous, monsieur?

— Je viens de Paris comme vous; comme vous la soif des voyages me brûle; je commence une course autour du monde, l'achèverai-je?

— C'est l'incertitude qui fait le bonheur; quand

le dénoûment est prévu, il n'y a plus d'intérêt dans le drame.

— C'est bien ! je vous comprends ; mais je vous admire.

— Parce que nous sommes femmes, n'est-ce pas?

— Oui.

— Toujours, et chez tous les hommes, des préventions et de l'orgueil !

— C'est qu'en général les femmes sont si faibles, si pusillanimes !

— Tant mieux si nous sommes une exception. Au surplus, monsieur, vous êtes arrivé fort à propos ; voici les nègres marrons qui se réunissent en une bande assez nombreuse ; que ferons-nous, s'ils nous attaquent?

— Poursuivons notre route ensemble, sans nous occuper d'eux ; j'ai de bons pistolets.

— Prêtez-moi votre hache.

— Moi j'ai un poignard.

— A la bonne heure, marchons...

Trois heures après nous étions au sommet de la montagne ; nous planions sur Rio, sur la rade, sur l'Océan, et nous saluions de la main les navires voyageurs, qui, du point élevé où nous étions placés, ressemblaient à des papillons étourdis, égarés dans l'espace...

Cependant les nègres nous avaient accompagnés jusqu'à notre dernière halte, et nous menaçaient parfois d'assez près pour nous alarmer. Las de leurs importunités, j'en mis un en joue, et, à l'aspect seul de

mon pistolet, il tomba à genoux et demanda grâce, tandis que les autres se réfugiaient derrière les plus gros arbres.

— Écoute, lui dis-je, que nous veux-tu ?

— Nous avons faim et froid.

— Tiens, voici ce que nous pouvons te donner à toi et à tes camarades, prends et va-t'en.

Je lui donnai une volaille, une tranche de jambon, un gros morceau de pain blanc, une chemise, un gilet et un caleçon, dont par prudence j'avais chargé mon petit havre-sac.

— Oh ! vous un bon *maître Dieu !* me dit l'esclave, merci ; vous n'avoir rien à craindre.

Il rejoignit ses compagnons, et trois cris éclatants retentirent dans les airs : c'étaient des cris de reconnaissance et de joie.

Une heure après, nous nous remîmes en route, constamment précédés par les noirs, qui cherchaient à nous guider et à nous ouvrir un passage facile. Avant que le soleil se fût couché derrière les Orgues, nous avions de nouveau serré la main au général Hogendorp, à qui un verre de Bordeaux avait rendu quelques forces. Quant à Zaé, il avait oublié son pays, sa sœur et ses projets de vengeance ; Zinga et lui s'étaient traités en compatriotes, et le vin d'oranges est aussi capiteux que le vin du Roussillon.

— Je ne vous quitterai pas sans vous demander votre nom, dis-je aux trois intrépides voyageuses, en arrivant à Rio.

— Dubuisson, me répondit la mère.

— Au revoir, monsieur.

— Où donc ?

— Au Thibet peut-être.

Une ville régulière et belle, une cité presque européenne, au pied d'une montagne vierge et sauvage, est chose assez curieuse à interroger. Le peintre et le moraliste aiment les contrastes. A Rio, toutes les rues sont droites, excepté celle appelée *rue Droite*. Suis-je chargé de fouetter tous les ridicules ? Dans la rue *do Ouvidor* ou *Grand-Juge*, se sont coquettement établies les marchandes de modes parisiennes ; n'est-ce pas vous dire que la fashion brésilienne en a presque fait une promenade ? — Voici la vaste place *do Rocio*, sur laquelle est bâtie la salle de spectacle ; je vous parlerai plus tard du théâtre et des pièces qu'on y représente. Au milieu de la place s'élève une potence *charmante*, à quatre branches, surmontée des armes du royaume, et où les nobles seuls ont le droit d'être étranglés...

L'orgueil à la porte du néant ! le privilége sur le bord de la tombe !

J'aime mieux des images plus riantes, et je poursuis mes investigations. Un homme m'arrête en plein jour par le collet au détour d'une rue, et me demande si je veux lui faire le plaisir d'*accompagner* un *petit Jésus* au Ciel.

— Que faut-il faire pour cela ?

— Me suivre.

— Je vous suis.

Nous entrâmes dans une maison de belle apparence, et nous montâmes à un premier étage. Une centaine

de cierges allumés dans une chambre close, éclairaient une petite figure pâle que deux dames paraient de fleurs, de rubans et de pierres précieuses, tandis qu'une jeune fille lui fardait les joues d'un rose brillant, comme font les acteurs au théâtre, et plaçait coquettement des mouches sur son front décoloré. Le maître de la maison vint me baiser la main et me présenta un cierge allumé.

Je m'assis quelques instants au milieu d'un groupe de femmes richement parées et caquetant à voix basse. Bientôt le cortége se mit en marche pour l'église voisine. — Après quelques prières, la bière, toujours découverte, fut déposée sur le maître-autel et la foule se dispersa. — Je venais d'*accompagner* un enfant au ciel, bonheur bien grand sans doute, car chez tous les invités à la fête les yeux étaient secs, et les vêtements mondains. Je fus à coup sûr le plus pieux des assistants. L'argent ouvre ici les caveaux des églises aux cadavres, de sorte que, dans les cérémonies religieuses, les vivants se promènent sur les morts.

Les dames brésiliennes se mettent avec luxe, mais sans grâce, sans élégance; et les rubis, les perles et les diamants dont elles surchargent leurs doigts, leurs oreilles et leurs cheveux ne contribuent pas mal à rehausser l'éclat de leur teint olivâtre. Dans les rues elles marchent constamment seules, les unes à la suite des autres, à deux pas de distance, comme un vol de grues, tandis que des esclaves proprement vêtus, mais nu-pieds, ferment la marche et protégent le dernier rang. Au moindre obstacle, l'ordre est rompu,

et il faut toujours quelques minutes d'intervalle entre le temps de repos et celui du mouvement, car la plus stricte étiquette règne ici à ce sujet dans toutes les familles.

D'autres *dames* se promènent le soir et une partie de la nuit dans les rues et sur les places publiques de Rio, mais seules cette fois et couvertes des pieds à la tête d'un manteau noir dont elles se drapent à la manière des Arabes avec leur burnous. Est-ce coquetterie? Non, c'est adresse et prévoyance; car elles sont presque toutes d'une laideur repoussante, et leur langage est parfaitement en harmonie avec leurs mœurs. Vous voyez que l'Europe a son reflet au Brésil, et que les vices sont d'actifs explorateurs. A Rio, plus qu'ailleurs peut-être, la noblesse s'est faite insouciante et paresseuse; de là la sottise et l'ignorance! — Dans un salon pérorait une sorte de grandesse portant une clef à son habit; je parlai de Camoëns, cette gloire portugaise rivale de tant d'autres gloires.

— Eh! eh! me répondit le chambellan, votre Napoléon a bien son prix aussi, et ne le cède en rien à notre Camoëns!

Les lettres de recommandation peuvent vous ouvrir ici les maisons de quelques grands personnages; mais il est rare qu'après une première visite et de banales politesses, vous soyez accueilli de nouveau. On ne fête les étrangers à Rio que tout juste assez pour ne pas leur dire en face que leur présence est importune. Au surplus modérez vos regrets; rien n'est triste et monotone comme une soirée d'apparat brésilienne. J'ai

hâte d'ajouter que chez M. Marcelino-Gonzalves, l'un des gérants de la banque et grand de première classe, j'ai trouvé une réunion d'hommes instruits et aimables, que le maître de la maison, actuellement à Paris, avait façonnés aux mœurs et aux habitudes des grandes cités européennes. Une dame faisait les honneurs de la maison : c'était une Française, qui voulait, disait-elle, régénérer le Brésil. Jamais vanité féminine n'a été poussée plus loin !

En sortant de chez M. Marcelino-Gonzalves, j'allai chez M. R... : ses deux jeunes et très-jolies demoiselles, à demi étendues sur une belle natte de Chine, s'essayaient, à l'aide d'un fouet, à frapper telle partie désignée du corps d'un esclave à qui elles avaient ordonné une parfaite immobilité. Ce malheureux avait les joues et les reins déchirés et sanguinolents et n'osait pousser un seul cri de douleur. J'allais témoigner aux deux *gracieuses* personnes tout le mépris et toute l'horreur que m'inspirait une telle conduite, lorsque le père, en entrant, fit entendre de sévères paroles, et me pria d'oublier ce qu'il appelait la *légèreté* de ses enfants.

Peu s'en faut que le nom de ces demoiselles n'échappe de ma plume, elles s'appellent Rovira....

Au Brésil, les femmes surtout traitent les noirs avec la plus épouvantable brutalité et s'éloignent d'eux comme d'une bête venimeuse.

Voici le Palais-Royal en face du débarcadère. Il n'y a pas de maison dans la rue de Richelieu qui n'ait une plus belle apparence.

Voici les équipages du roi, des princes et des ministres, traînés par des mules : nos fiacres ont une allure plus élégante et une forme plus coquette. Il y a trois siècles entre le Brésil et l'Europe, et cependant si vous voyiez les carrosses et les harnais des grandes cérémonies, peut-être modifieriez-vous votre opinion, les arts et le luxe de France et d'Angleterre ont franchi l'Atlantique, et sont venus jusqu'ici proclamer leur puissance dominatrice.

La *siesta* espagnole est en grande faveur au Brésil. En plein jour les étrangers, les commis et les noirs seuls parcourent la cité assoupie.

J'entrai hier, par hasard, dans une vaste salle attenante à une église et à un hôpital, espèce de morgue où la police fait transporter chaque matin les cadavres trouvés la nuit dans les rues ou sur la plage. — « Il n'y a *personne*, » dit en sortant un Brésilien à une dame qu'il accompagnait. — Moi j'y vis trois cadavres de nègres. L'un avait reçu un coup de couteau au bas-ventre ; l'autre était percé à la poitrine de quatre coups de stylet ; le troisième avait le front brisé par quelque marteau ou bâton noueux. Personne n'était là, avait dit le Brésilien ! Les noirs ne comptent pour rien ici ; et le meurtrier d'un noir dort tranquille.

En sortant de là je passai en face d'une maison sombre et isolée, autour de laquelle plusieurs soldats montaient la garde. On m'appela moi, étranger, en m'honorant de l'épithète d'altesse, et une voix rauque me demanda l'aumône à travers une double grille de fer. Je vis en même temps une petite ficelle qui des-

cendait presque jusqu'à terre une bourse de cuir. J'allai y déposer quelques pièces de monnaie; mais je ne savais pas qu'il fallait tirer la ficelle pour prévenir les malheureux que l'aumône était faite. Aussi qu'arriva-t-il? Un des soldats du poste s'approcha de la bourse, la visita, en retira une partie de mon offrande, et donna le signal convenu. La bourse remonta délestée. Indigné, je voulus défendre les droits du malheur et réclamer pour lui. — *Au large!* me dit la sentinelle; *au large!* on ne s'approche pas ainsi deux fois de suite de la prison. — J'avais fait, sans le savoir, la charité à des voleurs.

Près de là, accroupis et surveillés, plusieurs esclaves attendaient que leur tour arrivât. On frappait à coups redoublés de *chicote* les noirs amarrés les uns après les autres à un poteau; le sang coulait dans un fossé creusé à cet usage. Au surplus les bourreaux lassés se succédaient comme les victimes. J'étais sans puissance contre ces châtiments, ordonnés par des maîtres assez humains pour ne pas les infliger eux-mêmes. Aussi m'éloignai-je bien vite et la douleur dans l'âme.

Dès que la civilisation fait une trouée quelque part, on est toujours sûr de voir couler autour d'elle des larmes et du sang.

Mais je vous parle depuis assez longtemps de maîtres et d'esclaves, de victimes et de bourreaux; et je ne vous ai pas dit encore d'où et comment venaient chez les peuples civilisés ces hommes au front d'ébène et aux cheveux crépus, faits exprès, sans doute, pour

creuser la terre et mourir sous le fouet. Écoutez, écoutez :

Je vous dirai bien des choses à ce sujet, car je viens de visiter dans ses plus petits détails un de ces effrayants et lugubres tombeaux où ont retenti tant de douleurs et succombé tant de courages ; oh ! c'est horrible à voir, cela est cruel à l'âme, cela précipite et glace le sang au cœur.

Jugez des autres navires par celui-ci, vaisseau de luxe, m'avait-on dit ; jugez aussi des autres capitaines par celui que j'ai entendu ; capitaine généreux et compatissant, selon le portrait flatteur qu'on m'en avait fait. C'est un trois-mâts de 350 tonneaux, gros, lourd, large, sale, puant ; ses cordages sont mal tenus, ses mâts bariolés de mille couleurs ; son pont boueux et marqueté de petit bouts de cigares éteints et de débris de cordages, d'avirons et de voiles. Il y a là quatre caronades sur chaque bord, et entre les caronades sèchent au soleil des nattes jaunes où se dessinent de larges plaques de sang, et sur lesquelles sont encore adhérents des cheveux noirs et crépus. Un pavillon royal flotte à l'arrière et dit à tous les peuples que le navire vogue sous la haute protection d'un trône.

On me fit les honneurs du bord et l'on m'invita à descendre. Le faux-pont est bas et sans air, raboteux aux pieds, et menaçant pour la tête, car de gros pitons et de forts anneaux de fer sont fixés aux courbes par de solides vis à écrous qui heurtent le front avec violence. Là dorment, roulés dans de fétides couvertures de laine, ou suspendus dans des hamacs noirs et

déchirés, quinze ou vingt matelots, écume des vagabonds et des malfaiteurs de tous les pays du globe. L'atmosphère pèse sur la poitrine dans ce faux-pont de malheur; et cependant, c'est là le lieu de repos, la chambre de luxe, le boudoir du bord, la salle des galas, l'asile mystérieux des débauches, alors que les marchés conclus à la côte d'Angole ont donné au capitaine quelques jeunes filles en échange d'une étoffe, d'un baril d'eau-de-vie ou de plusieurs centaines de cigares.

A fond de cale tout est rangé, symétrique, arrimé avec soin : c'est un ordre méticuleux qui fait l'éloge du décorateur et de l'architecte. Une énorme barre de fer, bien et solidement fixée aux côtes et bordages du navire, a reçu des anneaux parfaitement commodes pour retenir captif le pied d'un esclave. Celui-ci a la faculté de se lever, de s'asseoir, de se coucher sur des caisses et des tonneaux; il peut, sans trop d'efforts, se tourner à droite, à gauche, parler et prêter secours à son voisin, sans que le maître se fâche. A la vérité il ne fait pas jour dans le cachot, et l'air y est mortel; mais à quoi bon l'air et le jour à des poitrines robustes, à des yeux de lynx qui percent les ténèbres les plus épaisses? Et puis qu'est-ce que l'air, le jour, le ciel, l'horizon, les étoiles au firmament, un large soleil qui réchauffe? C'est le luxe de la vie; tous les hommes sont-ils donc faits pour en jouir? Et d'ailleurs, sont-ce des hommes ces infortunés que vous avez rivés là, à ces anneaux de fer, à ces barres de fer? Non, sans doute, ce sont des bêtes fauves, des chacals arrachés

à leurs steppes sauvages pour venir peupler et enrichir une terre civilisée et bienfaisante. C'est bonne et sainte justice, n'est-ce pas, que de les enchaîner, de les mutiler, de les broyer!...

Une ou deux fois par heure le capitaine ou le second du navire, le maître ou le contre-maître, armé d'une lanière longue et noueuse, descend dans l'égout et fait l'inspection des fers. S'il s'aperçoit d'un effort tenté ou seulement s'il le soupçonne, l'air siffle et les jambes, les cuises et le dos nus du coupable sont zébrés de plaques rouges d'où le sang coule à flots sur le voisin. L'opération achevée, et à un signal donné, des chants nationaux se font entendre comme un concert de loups affamés; malheur alors, à qui n'enfle pas sa poitrine pour hurler sa joie et son bonheur.

Ainsi se font les mœurs, ainsi se dresse la domination et se courbe l'esclavage.

Mais l'heure du repas vient de sonner, et, tout nègres et tout esclaves qu'ils sont, il faut bien que ces malheureux mangent et vivent. Je dis plus, il faut qu'ils mangent beaucoup; car ils ont besoin de beaucoup de force pour tant de tortures. — Aussi les maîtres l'ont-ils compris à merveille, et vous les voyez, pleins d'une tendresse toute généreuse et compatissante, donner une poignée de farine de manioc, et présenter à chaque lèvre brûlante un énorme baquet contenant une grande quantité d'excellente eau croupie et saumâtre, sur laquelle on se jette avec avidité. C'est tout; la cérémonie a lieu deux fois par jour. Vous voyez donc bien que l'humanité n'a pas perdu tous ses droits.

Au surplus chaque esclave, à tour de rôle, a la permission de monter sur le pont. Il se promène entre deux matelots, et il voit tout à son aise ce ciel pur et bleu qui favorise la traversée, ces eaux limpides et phosphorescentes qui le bercent, cet horizon lointain où s'est effacée sa terre natale, et cet horizon plus rapproché où il va continuer sa vie de *repos et de bonheur*.

Je vous ai dit que l'inspection à fond de cale se faisait une fois par heure, et plus souvent encore. Dès qu'un râle dit au maître que l'agonie et les tortures ont saisi un *passager,* on le déferre, on lui noue une corde autour des reins, on le hisse à l'aide d'une poulie, on le laisse tomber sur le pont, et on l'étend sur une de ces nattes jaunes dont je vous ai déjà parlé. Ces premiers soins donnés, le roulis promène çà et là le fantôme noir qui se tord sous la douleur ou se laisse aller insensible au balancement du navire. Alors le matelot qui le trouve sous ses pas, le repousse du pied, et le remet à sa première place. — Un quart d'heure après, tout l'équipage attentif, penché sur l'abîme, regarde en sifflant comment le requin saisit sa proie, et combien de minutes il lui faut pour mâcher et avaler un homme... La mer, vous le voyez, a ses distractions et ses jours de fête !

Mais d'autres incidents, plus dramatiques encore, ont lieu pendant les longues traversées; il arrive parfois qu'un navire de guerre, en chasse des négriers, met le cap, toutes voiles dehors, sur un de ces bâtiments de damnés contre lesquels le Ciel n'a pas assez de foudres ! Qu'arrive-t-il alors ? le capitaine aux abois,

s'il est vaincu dans sa marche, fait hisser des tonneaux sur le pont, les emplit d'esclaves, les ferme et les jette aux flots. C'est un amusement comme un autre.

Puis, en arrivant dans le port, le capitaine va voir l'armateur.

— Eh bien?

— On m'a donné chasse, j'ai été forcé de me délester.

— Allons, préparez-vous à repartir au premier vent favorable; la place manque de marchandise.

6

RIO-JANEIRO.

Bibliothèque. — Esclaves. — Détails.

A Rio-Janeiro il y a une bibliothèque royale, grande, belle et enrichie des meilleurs ouvrages littéraires, scientifiques et philosophiques des nations civilisées. J'ai eu toutes les peines du monde à me la faire indiquer, car elle est parfaitement déserte et inconnue des Brésiliens. Je l'ai visitée deux fois, deux fois je m'y suis trouvé seul avec le directeur, jeune moine aux formes polies, mais ne parlant de Montesquieu, de Rousseau, de Montaigne, de Voltaire, de Pascal, de d'Alembert et de Diderot qu'avec le plus

profond dégoût. Ce directeur croit beaucoup à l'astrologie et fort peu à l'astronomie; je m'en étais douté.

Dans une salle voisine de la salle publique sont des rayons privilégiés où dorment sans secousses 2,500 volumes à peu près admirablement reliés et enfermés sous des vitrages élégants.

— Ceci, me dit le moine, c'est la bibliothèque particulière de notre gracieux fils don Miguel, futur souverain du Brésil.

— Vient-il souvent?

— Jamais.

— Que saura donc ce jeune prince?

— Qu'il est fils de roi.

— C'est peu.

— C'est beaucoup, tant d'autres l'ont oublié!!

De la bibliothèque j'allai au musée. Le *directeur* (car ce mot est à la mode ici comme en Portugal) me fit les honneurs des diverses salles de ce vaste local avec une aménité toute particulière, et étala à mes yeux les richesses confiées à ses soins, avec une complaisance qui tenait de l'orgueil. Dès que je lui eus fait l'offre de quelques insectes et papillons qui manquaient à sa collection européenne, il m'offrit généreusement en échange un grand nombre d'individus fort rares de ses cartons du Brésil, et se serait offensé si j'avais persisté dans mon refus. Je regrette d'avoir oublié le nom de ce savant modeste auprès duquel les étrangers trouvent une bienveillance honorable et une conversation exceptionnelle dans ce pays à demi sauvage.

Un institut, fondé sur les mêmes bases que celui de France, devait être créé au Brésil, sous la protection spéciale du monarque. Déjà certain nombre de membres étaient nommés, et parmi eux quelques savants et artistes parisiens. L'un, M. Taunay, peintre du plus haut mérite, alla prêcher là-bas, comme saint Jean dans le désert, le culte et l'amour des beaux-arts. Découragé et presque honteux de l'inutilité de ses efforts, il se retira bientôt dans les montagnes, au pied de la délicieuse cascade Tijuka, où ses pinceaux actifs et spirituels continuèrent à doter son pays d'un grand nombre de ces piquants paysages et tableaux de genre, si estimés des amateurs.

L'autre, sculpteur de talent, artiste par l'âme et le ciseau, termina bientôt, dans le dégoût, une vie de fatigue et de progrès. Au Brésil on appréciait ses statues en raison de leur volume, et je l'ai vu prêt à briser à coups de maillet un magnifique buste de Camoëns, parce que, fidèle à l'histoire, il avait fait le poëte borgne, et qu'on exigeait de lui qu'il lui dessinât les deux yeux en harmonie.

L'institut de Rio n'a jamais tenu de séance, et tout est mort au Brésil pour les hommes de talent, qui s'étaient flattés d'y élever une nouvelle religion des lettres, des sciences et des beaux-arts. Les Brésiliens ne comprendront-ils donc jamais que dans cette religion seule est la véritable gloire des nations?

A Rio vous ne trouvez pas une seule collection de tableaux, ni chez les anciens nobles, ni chez les riches seigneurs; seulement par-ci, par-là, quelques gra-

vures *décorent* les vastes salons des hôtels ; et quelles gravures, grand Dieu ! Roméo, Paul et Virginie, Cora, Amazili, Atala et Chactas... Tout cela vous fait souvent désirer de quitter la ville et de vous enfouir dans les forêts éternelles qui la circonscrivent.

Il faut cependant que j'achève ma tâche et que j'étudie cette capitale, qui pourrait devenir si belle et si florissante. Je n'écris pas des panégyriques, je fais de l'histoire.

Mais si Rio-Janeiro n'est pas une cité où les arts soient en honneur, du moins est-ce une ville spéculative et commerciale, où tout homme arrivant avec des capitaux est reçu partout comme s'il venait doter le pays de nouvelles richesses.

Me voici dans la rue où le génie du commerce a planté son caducée dominateur. Elle se nomme *Vallongue* : c'est un bazar ouvert à tout le monde ; un rendez-vous général de toutes les fortunes ; une foire perpétuelle et permanente ; c'est une sorte de place publique, un forum, un camp, comme vous voudrez l'appeler ; c'est aussi un lieu d'étude et de méditation... Entrez : — La *marchandise* elle-même crie, prie, chante, hurle pour que vous la remarquiez ; elle s'étiquette, elle se fait coquette et belle, alors même qu'elle est hideuse et sale ; elle est lasse du magasin, vos dédains la rendent triste et grave, et si elle n'obtient pas vos préférences, du moins n'échappe-t-elle pas à votre attention.

Là dans une salle basse, putride, sont fichés dans la terre et dans les murs des bancs noirs et graisseux.

Sur ces bancs et sur le sol humide s'asseyent nus, absolument nus, des hommes, des femmes, des enfants, parfois aussi des vieillards qui attendent l'acheteur. Dès que celui-ci se présente à la porte, et sur un signe du maître, tout le harem bondit, gesticule, s'agite, se tord, beugle des chants sauvages, et prouve qu'il a des poumons et qu'il comprend à merveille la servitude. Malheur à qui ne cherche pas à se distinguer de ses compagnons ! le fouet est là qui sillonne les flancs et fait voler à l'air des lambeaux de chair noire.

— Mais, je vous l'ai dit, chacun sait son rôle et le joue à merveille.

Silence maintenant; l'affaire va se traiter, le marché se conclure.

— Oh ! pst ! ici, toi...

Quelque chose se lève; ce quelque chose, c'est un être qui a deux yeux, un front, une cervelle, un cœur comme vous et moi... Je me trompe, il n'y a pas de cœur sous cette poitrine; le reste est au complet.

— Voyez *ça*. (C'est le maître qui parle.)

— *Ce* n'est pas mal.

— Marche.

Et *ça* se met à marcher.

— Cours maintenant.

Et *ça* court comme un Andalou.

— Lève la tête, agite les membres, trépigne, ris, crie, montre les dents !

— Allons, bravo; combien ?

— Six quadruples.

— J'en donne cinq. A propos, et la petite vérole?

— Il l'a eue; regardez bien.

En effet des taches ternes et luisantes, jetées çà et là sur le corps noir, attestent le contact d'un petit fer rouge dont la cicatrice a laissé un petit enfoncement qui trompe l'acheteur inexpérimenté.

— A la bonne heure; voici vos quadruples.

Un nouvel acheteur se présente : c'est un moine.

— Ho! lève-toi, viens, marche, saute! Absolument comme tout à l'heure.

— Elle est assez bien, elle est jeune, ses dents sont éblouissantes, mais...

— Monseigneur peut être tranquille, j'en réponds...

— Trois onces, dis-tu? tiens.

— Et votre bénédiction?

— La voilà!

— Chantez, vous autres!

La cascade tombe mugissante, les deux acheteurs sortent, poussent du pied devant eux leur acquisition. Le maître enferme son or dans une bourse de cuir, et se place sur la porte pour arrêter d'autres chalands au passage : voilà, en miniature, un marché de noirs au Brésil.

Cependant le lendemain vous entrez dans une église, vous trouvez agenouillés devant le maître-autel deux noirs habillés d'une tunique de mousseline blanche, la ceinture nouée par un ruban rose ou bleu, avec des fleurs sur la tête... Un prêtre s'avance, jette quelques gouttes d'eau sur deux fronts, s'en va en ri-

Esclaves allant recevoir le baptême.

(Brésil)

Chatiment des Esclaves

(Brésil)

canant, et deux hommes sont faits chrétiens... Ce n'est pas plus difficile que cela.

Le pays dont je vous parle est sans contredit le lieu de la terre où les esclaves sont le plus à plaindre, où les travaux sont le plus rudes, où les châtiments sont le plus cruels, j'allais dire le plus féroces. Et pourtant Saint-Domingue, la Martinique, l'Ile-de-France et Bourbon ont eu fréquemment leurs jours de révolte, d'incendie et de meurtre. — Au Brésil seul les esclaves se taisent, immobiles, sous la noueuse chicote. Ils ne comprennent pas encore que, plus un sol a d'étendue et de déserts, plus il est propre à la révolte. Mais vienne une heure de vengeance, mais s'échappe un seul cri de haine et de mort d'une poitrine vigoureuse, et le Brésil, comme les autres colonies du monde, aura sa Saint-Barthélemi et ses Vêpres siciliennes.

En attendant voyez cet homme qui passe là, avec un anneau de fer auquel est adaptée verticalement une épée du même métal, le tout serrant assez fortement le cou; c'est un esclave qui a tenté de s'échapper, et que son maître signale ainsi comme un vagabond : c'est bien!

En voici un autre dont le visage est entièrement couvert d'un masque de fer, où l'on a pratiqué deux trous pour les yeux, et qui est fermé derrière la tête avec un fort cadenas. Le misérable se sentait trop malheureux, il mangeait de la terre et du gravier pour en finir avec le fouet; il expiera sous le fouet sa criminelle tentative de suicide.

Un autre (je l'ai vu, je l'ai entendu), un autre amarré à une échelle venait de recevoir cinquante coups de rotin, dont le plus faible avait enlevé la peau. Pas un signe de douleur ne trahit le supplice, pas un cri n'accusa le bras du bourreau. Quand la sentence eut été exécutée, le noir étendit les bras, bâilla comme si l'on venait de l'arracher à un tranquille sommeil, et dit en souriant : « Ma foi, je n'ai pas pu dormir. »

En voici un quatrième qui compte à haute voix le nombre de coups qu'il reçoit, et se plaît, vers la fin, à répéter le numéro déjà annoncé pour prouver qu'il ne croit pas aux tortures.

Et tous ces hommes sont *esclaves!*...

Il y a à Rio cent trente mille âmes; les cinq sixièmes sont des esclaves vendus; ceux qui les achètent sont des esclaves à vendre.

Un jour, un noble brésilien passait, monté sur son cheval, dans un chemin assez étroit, mais où cependant deux voitures auraient pu aller de front. Un esclave le voyant arriver se gare, et se place respectueusement sur le bord de la route.

— Saute le fossé, lui dit le Brésilien.

— Monseigneur a assez de place.

— Je la veux toute; saute.

— Je me casserai peut-être une cuisse.

— Comment! tu ne veux pas sauter?

Le grand, le noble, l'homme enfin descend de sa monture, et cingle de sa cravache la figure de l'autre, du noir, de l'esclave, de la brute. Furieux, celui-ci

applique sur la joue de l'agresseur le plus vigoureux soufflet dont la vengeance ou le mépris ait jamais flétri un lâche ou un insolent. Puis il franchit le fossé et disparaît au loin dans un champ de cannes à sucre. Le Brésilien rentre dans son hôtel, la mâchoire ensanglantée ; le noir retourne au logis de son maître, dont il était fort aimé, et à qui il raconte qu'ayant voulu séparer deux esclaves qui se battaient, il avait reçu cette estafilade dont la trace était si profonde.

A un mois de là, en face du palais royal, un nègre attendait, le baquet sur l'épaule, que son tour arrivât de le remplir d'eau. Deux seigneurs se promenaient sans presque mot dire, selon l'habitude des Brésiliens.

— Adieu, marquis.

— Au revoir, vicomte.

Quelques instants après l'un des deux nobles frappa un petit coup sur la porte d'un menuisier.

— Es-tu le maître de cette maison ?

— Oui, votre seigneurie.

— Un nègre vient d'entrer chez toi, t'appartient-il ?

— Est-ce celui qui apportait de l'eau ?

— Oui ; sais-tu qu'il est beau et leste ?

— Ce n'est pas tout, seigneur ; c'est un homme fidèle, brave ; je lui donne mes enfants à garder, je suis tranquille.

— Je voudrais pourtant l'acheter.

— Je ne le vendrais pas, quand vous m'en donneriez cinquante quadruples.

— Et si je t'en donnais cent ?

— Je ne le vendrais pas.

— Cent cinquante?

— Pas davantage.

— Alors, trois cents?

— C'est une fortune contre une autre, seigneur; mais celle que vous m'offrez est beaucoup plus grande... j'accepte.

— Le marché est-il conclu?

— Conclu.

— Sur l'Évangile?

— Oui.

— Viens chercher l'argent, et donne-moi ton esclave.

On appelle Baïbé.

— Tu ne m'appartiens plus, lui dit le menuisier; ce seigneur vient de t'acheter. Baïbé regarde son nouveau maître, baisse la tête, croise ses bras sur sa poitrine, se met en marche et dit à voix basse :

— Demain, je n'appartiendrai plus à personne.

Le lendemain le menuisier en balayant, le matin, le devant de sa porte, y trouva un cadavre. — Baïbé était libre... Le fouet du noble l'avait affranchi. Ce seigneur s'appelait Azevédo; Azevédo, entendez-vous?... Je lui dis un jour, face à face, ce que je pensais de sa conduite, et j'écris pourtant ces lignes... C'est que je n'étais pas aussi un esclave à vendre.

Eh bien! tout ce que je viens de vous raconter là, et de ces blancs et de ces noirs, a lieu sous un roi, le meilleur, le plus humain, le plus juste qui ait jamais porté un sceptre, Jean VI, père de don Pédro et de don Miguel.

Écoutez encore : ceci est de la bonne histoire à dire à tous les princes, à tous les hommes.

Il y avait dans la rue Droite un orfévre dont la fortune s'était accrue avec une rapidité merveilleuse. Plusieurs noirs esclaves, auxquels il avait appris son état, s'étaient acquis une réputation d'adresse et d'intelligence rivale de celle de nos plus habiles joailliers : aussi les chalands arrivaient-ils à la file, et avec eux les quadruples. Chaque année le nombre des esclaves de l'orfévre augmentait, et tous, après un rude apprentissage, où le fouet avait été le principal précepteur, restaient attachés à la maison.

Un seul, le pauvre Galoubah, jeune Mozambique de dix-neuf ans, au front déprimé, aux jambes arquées, aux mains larges comme de larges battoirs, n'avait jamais pu comprendre l'usage d'aucun outil, et encore moins le prix d'une parure. La chicote était sans pouvoir contre cette intelligence épaisse qui voulait, mais ne pouvait recevoir un rayon du dehors. Aussi son maître, las et irrité, le faisait-il venir tous les matins devant lui, et, avec une lime, il lui rognait les doigts cruellement emprisonnés dans un étau : c'étaient des cris à briser l'âme. La main enveloppée d'un vieux linge, le malheureux esclave, assis devant la porte, appelait, par ordre de son maître, les acheteurs indécis; et tous les jours les doigts déchirés devenaient plus courts, et la douleur plus horrible. Le supplice durait depuis un mois sans que Galoubah eût jamais opposé la plus petite résistance, osé adresser la moindre prière. Souffrir et puis souffrir!... il croyait que sa vie

avait été ainsi faite, et il attendait dans le silence et la résignation. L'heure de l'opération venait de sonner, et l'étau ouvrait déjà ses dents.

— Oh! ici, dit le maître.

— Galoubah s'avance et délie le linge.

— Non, pas cette main, mais l'autre.

— Oh! seigneur!

— L'autre, te dis-je!

— Pitié! pitié!...

L'esclave était tombé à genoux et pour la première fois ses membres frissonnaient, et ses yeux dardaient des étincelles sous des larmes de sang.

— Je crois qu'il pleure, dit le maître en le frappant du pied.

— Non, je ne pleure pas, s'écrie l'esclave en se relevant hors de lui; mais je tue.

Il bondit, s'empare de la lime qui l'avait si cruellement mutilé; son bras se lève, retombe, et le fer entre dans l'œil du maître barbare et sort tout rouge derrière la tête.

Pas un nègre n'avait bougé, pas un geste n'avait été fait pour s'opposer à la vengeance.

Galoubah était parti comme un éclair et avait pris le chemin de Saint-Christophe. En arrivant dans la grande cour du château royal, il se jette à genoux, le front dans la poussière, et il crie :

— Grâce! grâce! grâce!

Le roi l'avait entendu, assis sur son balcon, et avait ordonné à un de ses chambellans de faire approcher le

noir. Celui-ci monte quelques degrés, et se traîne, plutôt qu'il ne chemine, vers le monarque.

— Que veux-tu, lui dit Jean VI.

— Grâce!

— Qu'as-tu fait?

— Je viens de tuer un homme.

— Malheureux! pourquoi?

— Voyez.

Et le noir découvre sa main mutilée.

— Qu'on panse vite cet homme, dit le roi et qu'on me le ramène.

— Où loges-tu?

— A la rue Droite!

— Chez qui?

— Chez Ro..., orfévre.

— De quoi t'accusait-il?

— De rien. Je suis maladroit, et depuis un mois il me limait les doigts de la main gauche. Aujourd'hui il voulait commencer la droite... Je l'ai tué.

— Qu'on envoie chercher des témoins, dit le roi.

Une voiture partit, et ramena bientôt à Saint-Christophe quelques esclaves de l'orfévre tué. Tous sont d'accord, pas un n'accuse le noir, tous parlent avec amertume de la férocité de leur maître.

— C'est assez, dit le monarque. Ce maître a-t-il une femme, des enfants?

— Non.

— Tant mieux. Comment t'appelles-tu?

— Galoubah.

— Galoubah, poursuit Jean VI, ces nègres et ceux

qui sont au magasin t'appartiennent, je te les donne ; les richesses du maître que tu as tué, je te les donne aussi ; va, sois juste, jamais cruel, et souviens-toi de la punition que tu viens d'infliger.

J'ai vu souvent Galoubah dans mes promenades à la rue Droite ; ses esclaves l'entourent avec amour, et il règne sur eux sans le secours du fouet ; il dort avec eux, au milieu d'eux, et tous les ans il affranchit celui de ses ouvriers qui s'est montré le plus laborieux et le plus probe... Il a trop souffert pour n'être pas humain.

Un autre jour, dans la rue des Orfévres, le roi fait arrêter sa voiture devant un magasin d'où s'échappaient de lugubres gémissements.

— Faites venir le maître de la maison, dit-il à deux nègres qui travaillaient.

— Oui, sire.

Le maître est là à genoux.

— D'où viennent ces cris ?

— C'est une de mes esclaves que je fais fouetter.

— Qu'a-t-elle fait ?

— Elle m'a volé du sucre.

— Combien de coups doit-elle recevoir ?

— Cent cinquante.

— Combien en a-t-elle déjà reçu ?

— Quatre-vingt-deux.

— Je te demande grâce pour le reste.

— J'obéirai à votre majesté.

— Je te remercie.

Et la voiture repart. Au détour de la rue, le roi, suspectant la bonne foi du marchand, ordonne à un de

ses officiers d'aller s'assurer si ses vœux ont été exaucés. Les cris retentissaient encore. Jean VI revient sur ses pas et fait comparaître devant lui le maître et l'esclave.

— Tu es libre, dit-il à la jeune fille meurtrie et déchirée, tu es libre ; bénis les coups que tu viens de recevoir. Et toi, misérable, qui as menti comme un lâche, félicite-toi que pour ta punition je me contente de te priver de ton esclave.

Voilà Jean VI, noble, généreux ; le voilà véritablement roi, ou plutôt le voilà homme. Eh bien! jugez-le maintenant.

Un navire marchand, en route pour Bahia, est poussé à la côte par l'équipage révolté. Le capitaine, le second, le subrécargue sont jetés à la mer, et la pacotille est vendue en fraude par les matelots, tous nègres, esclaves, ou affranchis. Cependant le crime est dénoncé, les coupables arrêtés, conduits à Rio-Janeiro et condamnés à la potence.

Le jour de l'exécution venu, l'arrêt est présenté au roi pour être signé ; mais le monarque s'y refuse, prétextant que si l'on savait en Europe qu'on a pendu huit hommes en un seul jour à Rio, on croirait le Brésil peuplé de scélérats.

— Cependant comme un exemple est nécessaire, ajoute-t-il, effaçons quatre noms, et que les quatre autres misérables soient seuls pendus.

— Cela fait, le roi prend la plume, et prêt à signer il se ravise encore et dit :

— Pourquoi quatre ? n'est-ce pas assez de deux ?... oui, oui, effaçons encore deux noms. Mais qui me dit que ceux qui restent sont les plus coupables ? poursuivit-il ; serais-je juste en ne leur faisant pas grâce comme aux autres ? Allons, allons, pardonnons à tous, et qu'on les envoie aux présides. Et la baraterie reprit son cours.

Un jour une sentence de mort fut encore présentée à la signature du monarque.

— Sire, grâce ! criait, à deux genoux, un homme appelé Prieur de la Miséricorde ; par l'âme de votre père et de votre mère, grâce !

Et le coupable avait été trouvé buvant le sang d'un prêtre, sa victime, après avoir été gracié pour un meurtre commis sur une femme enceinte.

— Non, non, dit le comte dos Arcos, ne faites point grâce, sire... Ce misérable a commis un crime horrible...

— Un, reprit le roi, il en a commis deux.

— Non, sire, un seul ; le second, c'est votre majesté, qui ne devait point pardonner à un aussi grand scélérat.

— Le nègre fut pendu, et le comte dos Arcos resta en faveur.

Dois-je ajouter maintenant, pour dire toute le vérité, qu'en général nos compatriotes rivalisent ici de cruauté avec les Brésiliens.

J'ai vu dans la rue *do Ouvidor,* de belles et fraîches marchandes de modes et de nouveautés infliger elles-mêmes les châtiments les plus sévères à leurs esclaves,

et ne s'arrêter devant aucune douleur, devant aucune prière. Je vous demande bien pardon, mesdames, de vous dénoncer ainsi à l'indignation publique : c'est bien assez que je ne vous nomme pas.

Les Anglais sont le peuple qui traite les esclaves avec le plus d'humanité, et il n'est pas rare qu'un riche planteur ou négociant de la Grande-Bretagne voie refuser la liberté qu'il offre à un de ses noirs, en récompense de son zèle et de son dévouement.

Mes courses de la journée m'ont conduit à la place *do Rocio,* où est situé le vaste théâtre royal. Je lis l'affiche : *Zaïre,* une comédie, trois intermèdes, et *Psyché,* ballet en trois actes et à grand spectacle. — A la bonne heure ! j'en aurai là pour mon argent... O Voltaire, pardonne à ton sacrilége traducteur !... Orosmane est coiffé d'une toque surmontée de vingt-cinq ou trente plumes de diverses couleurs, et deux énormes chaînes de montre promènent jusqu'à mi-cuisse de monstrueuses breloques avec un cliquetis pareil à celui du trousseau de clefs d'une tourière en inspection. De gigantesques bracelets ornent ses bras nerveux, et de charmants et coquets favoris en virgules parent ses tempes et viennent caresser les deux coins de sa bouche. La pièce d'étoffe qui pèse sur ses épaules n'est ni un manteau, ni une casaque, ni une houppelande, ni un carrick ; mais elle tient des quatre espèces de vêtements à la fois et ne peut se décrire dans aucune langue. C'est à effrayer le pinceau le plus oseur du caricaturiste. Orosmane parle et gesticule. — Qu'on me ramène aux galères !

Voici Zaïre, Nérestan, Châtillon, Lusignan; ils ont tous fait serment d'outrager le grand homme... Mais les loges applaudissent... je ne demande pas mieux, et je vais faire comme les loges : — Bravo! bravissimo. — Pourquoi se singulariser? Après la tragédie, la comédie et les farces... moi, je croyais la farce jouée.

M. et madame Toussaint, danseurs de Paris, échappés de la Porte-Saint-Martin, sont les premiers sujets; ils jouissent ici d'une faveur méritée, et la femme surtout a droit à de grands éloges. Mais il y a là aussi une jeune Espagnole au front sévère, aux cheveux d'ébène, aux regards de feu, à la taille svelte et flexible comme un bambou, dont Paris serait fier et jaloux, je vous jure. On la dit d'une sagesse à l'épreuve de toutes les séductions, à n'être éblouie d'aucun diadème. La senora Dolorès ne vient pas de l'Opéra de Paris.

Le second acte de *Psyché* s'est passé dans la gueule de Cerbère, et je vous assure que tout cela est fort curieux à voir. C'est égal, j'aime mieux nos Funambules.

Les noms d'Eschyle, de Sophocle et d'Euripide sont sur le rideau d'avant-scène : c'est tout ce qu'il y a d'Eschyle, de Sophocle et d'Euripide au théâtre de Rio.

A tout bien prendre, on ne compte au Brésil que deux classes d'hommes, celle qui frappe et celle qui est frappée. La première est la plus forte, parce qu'elle a la puissance morale, et qu'elle a poussé la prévoyance jusqu'à séparer les esclaves par catégories; de sorte que ceux d'Angole se trouvent mêlés à ceux de la Cafrerie et de Mosambique, peuples rivaux et ennemis

mortels les uns des autres. C'est à une pareille mesure qu'il faut, à coup sûr, attribuer le calme dont jusqu'à présent a joui ce royaume presque aussi vaste que toute l'Europe.

Mais ces haines des castes nègres un jour éteintes ou amoindries, qui peut dire ce que deviendra le Brésil, ce que deviendront ses habitants énervés, quand une fois la vengeance et l'amour de la liberté auront promené sur les villes leurs brandons et leurs poignards? Le noir révolté n'a point de merci à attendre; s'il est pris, il est mis à mort; il le sait, il sait donc qu'il faut qu'il tue pour ne pas être tué.

Trois fois malheur aux Brésiliens, si le tocsin vient à voler de clocher en clocher, des bourgs les plus sauvages aux cités royales!

Oh! ne me dites pas que le noir est fait pour être esclave, et que la menace et la douleur seules le rendent soumis et fidèle. Ne me dites pas qu'il n'y a chez lui ni amitié, ni tendresse, ni respect, ni dévouement, car vous mentiriez à votre conscience; car vous savez, aussi bien que moi, ce qu'on peut attendre de ces hommes de fer et d'ébène quand le souvenir d'un bienfait se grave dans leur mémoire. Je n'ai jamais battu un noir; je n'ai jamais fait parler l'ordre avec la menace. Ici, comme à l'Ile-de-France, comme à Bourbon, comme à Table-Bay, comme dans toute l'Inde, j'ai souvent voyagé, escorté seulement de ces hommes qu'on me disait si lâches, si traîtres, si dangereux: eh bien! pas une fois, dans mes longues caravanes, je n'ai trouvé l'occasion d'infliger un châti-

ment; car pas une fois je ne leur ai fait sentir que je me défiais d'eux. La véritable sauvegarde des colons est dans l'humanité; mais bien peu d'entre eux ont voulu le comprendre.

Ceux qui, accessibles aux remords, cherchent encore à motiver la cruauté de leurs châtiments envers les esclaves, accusent moins le cœur des nègres que leur intelligence. Étrange excuse quand les faits de chaque jour sont là pour donner un éclatant démenti à cette philosophie bâtarde née de l'égoïsme et de la peur!

Le Brésil a eu un évêque sorti d'Angole, évêque d'un talent supérieur et d'une vertu mille fois éprouvée, évêque canonisé, dont l'image dorée se voit encore debout à la chapelle royale de Rio.

Les nègres apprentis, à peu d'exceptions près, sont d'une merveilleuse adresse, et deviennent en fort peu de temps d'excellents ouvriers; ils apprennent surtout les langues avec une facilité prodigieuse; il n'est pas rare de voir un esclave parler correctement quatre ou cinq idiomes, et j'ai connu un noir correspondant de l'Institut de France (M. Tillet, je crois), à qui la navigation doit les meilleures cartes marines qui aient jamais été publiées, de Bourbon, de Maurice et de Madagascar.

Sont-ce là des arguments en faveur de ma thèse? — Mais quand la brutalité commande, quand la cruauté châtie, la raison est sans puissance sur les bourreaux. Combien faut-il donc de siècles de barbarie pour que l'humanité reprenne ses droits?

Il y a au Brésil deux fois au moins plus de prêtres qu'en Espagne et en Portugal. Ils sont presque tous d'une coquetterie de costume à éblouir les regards, et vous les voyez, lâches séducteurs, se glisser dans les familles et jeter partout le désordre et la corruption. Croiriez-vous qu'une jeune et jolie femme a été naguère, en plein tribunal, réclamer l'héritage d'un moine mort son amant, et qu'elle a gagné son procès? — De pareils exemples ne sont pas rares ici.

Que dirais-je des processions et des cérémonies religieuses ? La foule qui se presse, se heurte, se rue sur les places publiques, sans dignité, sans foi, poussant à l'air des cris féroces, comme elle le ferait à un combat de taureaux... Et puis des moines gris, blancs, noirs; des capucins chaussés et déchaussés; des images dorées de saints et de saintes, portées à grand'peine sur de robustes épaules; des hommes masqués, parodiant Jésus en route pour le Calvaire; des vierges dévotes, essuyant son visage et montrant au peuple l'empreinte des traits du sauveur du monde; des saint Laurent, avec leur gril; des saint Vincent, avec leur croix; des sainte Marguerite, avec leur roue dentelée; enfin tous les mystères de la religion catholique et romaine, burlesquement parodiés et livrés à la risée publique ! — Tout cela fait mal au cœur, et l'on se demande involontairement, à voir le rôle que jouent les moines et les prêtres, comment leur domination n'est pas encore brisée.

Citons encore des faits, puisque cette logique est la plus puissante.

Un prêtre, jusque-là saintement révéré de ses crédules ouailles, qui ne lui connaissaient que deux ou trois intrigues amoureuses, se trouva en rivalité avec un certain *Monier*, maître d'armes, que j'ai retrouvé plus tard, je ne sais plus où. Trop lâche pour l'attaquer en face, le prêtre voulut s'en défaire par l'assassinat. Un soir donc que *Monier* venait d'entrer chez un marchand de la rue des Orfévres, le misérable appelle un noir qui passait en sifflant.

— Veux-tu gagner six cruzades?

— Oui, seigneur.

— Il y a là dans cette maison un homme grand et beau, avec un habit bleu et un chapeau français; tu entends?

— J'entends.

— Dès qu'il sortira, tu lui sauteras dessus et le frapperas au cœur avec un couteau.

— Je n'ai pas de couteau.

— Tiens, en voilà un excellent.

— Et les six cruzades?

— Quand tu auras fait, je t'attends ici.

Cela dit, notre noir va se placer en embuscade. Un homme de haute taille sort du magasin désigné; au même instant il est saisi à la gorge, frappé au cœur et meurt sur le coup. Le scélérat accourt vers le prêtre, pour toucher le prix convenu.

— Tu es un drôle, lui dit celui-ci, tu t'es trompé; celui que tu as tué n'est pas l'homme que je t'avais désigné; va-t'en, tu n'auras rien.

Furieux, le noir se dénonça lui-même à la foule

rassemblée et dénonça aussi le prêtre instigateur. Tous deux furent arrêtés et jugés. Le premier se vit envoyé aux mines, le second condamné à quinze jours d'arrêts dans une île ravissante, au milieu de la rade...

Si un prêtre était condamné à mort au Brésil, il y aurait révolution dans le royaume. Le fanatisme est plus puissant que les lois.

Je n'ai pas fini.

Un moine, fougueux prédicateur, et cité partout au Brésil pour ses bonnes fortunes, sortait un jour d'une église assiégée par les femmes, et où sa voix tonnante venait de retentir courroucée contre l'indifférence en matière de religion. Chacun sur son passage se jetait à genoux et briguait à l'envi l'honneur de lui baiser la main. Enlevé par la foule, je me trouvai bientôt à portée de jouir de la même faveur, que pourtant j'étais loin d'ambitionner. La main me fut en effet présentée; mais, soit distraction, soit dégoût, je détournai la tête. Peu s'en fallut que je ne fusse mis à l'instant en lambeaux par la populace irritée, et je ne dus mon salut qu'au marquis de Sa, mon ami, qui, en me poussant violemment dans sa demeure, promit au peuple furieux que justice serait faite le lendemain devant les tribunaux.

L'ignorance et la superstition ne feront jamais que des esclaves.

7

RIO-JANÉIRO.

Villegagnon. — Le Bâton de diamants. — Duel entre un Pauliste et un Colonel de lanciers polonais.

Rio-Janéiro peut être regardée comme une place de guerre, malgré le mauvais état des fortifications qui la protégent : car ces fortifications sont bien situées et à l'abri de tout coup de main. Dans le goulet on remarque les forts *Lage* et *Sainte-Croix*, hérissés de canons, qui par leurs feux croisés rendent le passage extrêmement périlleux. Dès que vous avez franchi le goulet, vous vous trouvez bord à bord avec le fort Villegagnon, qui doit le nom qu'il porte à une action

héroïque d'un jeune Basque assez hardi pour avoir essayé de flétrir un grand acte de cruauté.

A la suite de quelques altercations avec les Brésiliens, l'équipage d'un navire de Bayonne arrivé à Rio depuis peu de jours se vit tout à coup entouré, fait prisonnier et conduit à la petite île où le fort est bâti aujourd'hui. Un procès s'instruisit, tous les matelots basques furent pendus; *non comme Français*, dit la sentence, *mais comme hérétiques*.

A la nouvelle de cette barbarie, Villegagnon, gentilhomme de Bayonne, s'adressa au roi de France pour en demander vengeance. Mais les rois sont assez généralement oublieux des injures et des outrages publics. Las de solliciter sans rien obtenir, Villegagnon rassemble dans sa maison un certain nombre d'amis auxquels il fait partager son indignation généreuse.

— Voulez-vous être des miens? leur dit-il. C'est le sang de nos frères qui nous appelle au Brésil; êtes-vous disposés? j'arme un brick, je pars.

— Nous partons avec toi, s'écrient ses camarades.

— Dès demain, mes amis.

— Dès demain.

Villegagnon traverse l'Atlantique, arrive en face de Rio comme un loup affamé qui cherche sa proie, pénètre dans la rade, et rend courtoisement coup pour coup le salut du goulet. Puis, attentif et impatient, il mouille à une encâblure de l'île où avait eu lieu le sacrifice de ses compatriotes. La nuit arrive.

— Aux armes! dit-il tout bas à ses braves et dévoués compagnons; aux armes! voici un brick de guerre bré-

silien, son équipage est nombreux sans doute; mais nous avons du courage. A la mer les canots, et à l'abordage du brick!

— A l'abordage!

Et les voilà nageant à force de rames vers le navire brésilien.

— Au large! leur crie-t-on.

— Pas encore, répond Villegagnon debout à la barre de la première embarcation.

— Au large!

Et le cri d'alarme appelle sur le pont l'équipage du brick.

Mais Villegagnon et les siens ont déjà abordé, ils se précipitent en silence par les sabords et les porte-haubans; les pistolets sont muets; ils frappent, ils renversent, ils tuent à coups de sabre, à coups de pique, à coups de hache : c'est un massacre plutôt qu'un combat.

— Qu'on ne les achève pas tous, s'écrie Villegagnon tout couvert de sang; garrottez ceux qui restent, et à terre!

L'ordre est exécuté. Dix matelots brésiliens sont conduits à l'île; ils sont jugés et pendus. Villegagnon fait clouer sur les potences cette courte inscription : *Pendus, non comme hérétiques, mais comme assassins.*

Cependant il retourne à bord : une brise de terre le favorise; il coupe le câble, hisse ses voiles et repart. Au goulet, le calme le saisit; il mouille une seconde ancre, pour ne pas être jeté à la côte. Mais l'alarme est déjà donnée au port et dans la ville. Les potences dres-

sées disent à tous le coup de main de Villegagnon ; la rade est bientôt sillonnée par mille embarcations de guerre, et le brick bayonnais est sommé de se rendre. Villegagnon répond par le fusil et par la mitraille ; un horrible combat s'engage ; mais le nombre l'emporte sur la bravoure.

Tous les camarades de Villegagnon périrent les armes à la main ; lui seul, qu'on avait ordre de ménager, percé de coups et étendu sur le pont, fut rendu à la vie. On l'enferma dans un cachot fétide creusé pour lui dans l'île des représailles, où il mourut enfin dans les tourments les plus horribles.

Le fort Villegagnon a pris son nom du brave gentilhomme bayonnais, que la cour de France ne songea même pas à venger.

L'île des Rats et celle des Serpents sont dominées également par de fortes batteries qu'il serait difficile de démonter ; et, au fond de la rade, dans l'île du Gouverneur, aussi grande que Sainte-Hélène, d'autres batteries s'élèvent pour défendre les magnifiques plages qui les entourent.

Dugay-Trouin, entrant en ennemi, et toutes voiles déployées, dans la rade de Rio-Janéiro, fit une action d'éclat dont les annales de notre marine gardent précieusement le glorieux souvenir. Le massacre de l'équipage du capitaine Duclair fut vengé, et le grand amiral rapporta en France vingt-sept millions qu'il avait imposés à la ville. De l'or contre du sang ; ainsi se font souvent les marchés de souverain à souverain.

L'histoire du Brésil depuis sa découverte peut se

résumer en deux époques, celle des premiers établissements par les spéculateurs payant impôt aux Portugais, et celle de l'arrivée à Rio de Jean VI fuyant de Lisbonne devant les armées françaises victorieuses. On a bâti sur cette terre féconde quelques villes et villages ; on y a élevé une cité royale. La noblesse portugaise y a suivi la famille des Bragance. Dès lors une plus grande activité s'est fait sentir dans la recherche de l'or et des pierres précieuses que roulent ici les rivières et les ruisseaux. Mais l'agriculture, mais l'industrie, les arts et les sciences y sont restés stationnaires, et rien n'annonce encore que le Brésil veuille se régénérer dans un baptême de civilisation, de gloire et de liberté.

Le caractère des Brésiliens étant en quelque sorte de ne pas en avoir, il leur importe fort peu de bien vivre, pourvu qu'ils vivent. Éviter la douleur est tout pour eux. Ils ne veulent pas être agités ; le mouvement ne leur convient pas : réveillez-les, ils tombent ; et je crois qu'un citoyen condamné à faire à pied en un jour une course de quatre ou cinq lieues serait bien plus cruellement puni que celui qui devrait subir une peine de huit jours de prison. Le seul cas où ils sortent de leur espèce de léthargie est celui où on la leur reproche. Ne désespérons pas des Brésiliens.

Ce jardin public tout à fait désert, cette belle promenade de l'aqueduc totalement abandonnée, ces forêts vastes, magnifiques, silencieuses, qui cachent tant de trésors qu'une main active aurait si peu de peine à découpler ; ces eaux si limpides, si poissonneuses, qui

roulent aujourd'hui tristes et inutiles sur des contrées à demi sauvages; ces milliers d'animaux nuisibles qui assiégent les habitations et qu'il serait si facile de détruire ou d'éloigner; ces peuplades errantes et cruelles qui jettent l'épouvante jusqu'aux portes des principales cités : tout cela n'indique-t-il pas la coupable apathie des Brésiliens? Eh bien! indiquez-leur les résultats de leur lâche insouciance, ils se riront de vous; leur mémoire paresseuse se réveillera pour vous montrer dans un passé peu éloigné ce qu'était le Brésil avant sa conquête; et leur front, ordinairement décoloré, se couvrira d'une certaine rougeur de modestie, comme si la gloire des Dias, des Cabral, des Albuquerque, était leur propre gloire; comme si les conquêtes de leurs ancêtres étaient le fruit des travaux et des fatigues d'aujourd'hui.

Dans toutes les directions de cette vaste partie du Nouveau-Monde, dans les plaines, au centre des montagnes, sur les bords de la mer, me disait un jour un Brésilien, nous possédons des villes florissantes, des bourgs populeux, des ports de mer vastes et sûrs qui attirent chez nous les spéculateurs de l'Europe. Ils croient arriver parmi des sauvages, et ils ne trouvent partout que des hommes civilisés; ils sont étonnés, stupéfaits de la richesse du pays, du commerce de nos villes, et ils partent avec le sentiment de notre gloire et de notre prospérité.

Tous les Brésiliens tiennent aujourd'hui le même langage; et, à les entendre, on croirait que le Brésil n'a de richesses que celles qu'ils y ont apportées.

Amère dérision ! Ils feignent d'ignorer que la meilleure partie de cette vaste contrée est à peine connue, et que si, à de grandes distances, quelques établissements indiquent aux voyageurs les faibles traces d'une civilisation naissante, l'espace immense qui les sépare les uns des autres est presque totalement abandonné; ils oublient, ces hommes aveugles et présomptueux, que les communications entre deux provinces sont toujours très-difficiles, et quelquefois impossibles, à cause des torrents qui ravagent leurs campagnes et renversent les fragiles barrières qu'on leur avait opposées. Ils refusent de nous faire savoir que de Bahia à Rio, les deux principales villes du Brésil, on ne peut voyager qu'à pied ou à dos de mulet, et qu'une grande route pour les voitures est à peine commencée. Ils ne nous parlent pas non plus de l'obligation où est le voyageur d'apporter avec lui les vivres nécessaires pour sa campagne; du soin qu'il doit prendre d'amener des esclaves, quelquefois peu fidèles, qui lui servent de guides au milieu des forêts et des vastes solitudes.

Nulle auberge dans la route, nulle garantie contre les attaques des peuplades anthropophages; nulles ressources que le courage contre la férocité des onces et des jaguars; nulle sûreté non plus de la part des guides, que les récompenses ne flattent pas toujours et que les menaces ne soumettent presque jamais. Ils sont trop près de la liberté pour ne pas s'humilier de leur esclavage; et ces hommes si timides, si rampants dans nos cités, semblent, au milieu des forêts, reconquérir l'indépendance qu'on leur a dérobée.

Comme le Brésil sera, selon toute probabilité, notre dernière relâche après tant de courses aventureuses, je vous parlerai alors de cette famille errante des Bragance, qu'il serait injuste de juger au milieu des révolutions et des catastrophes qui la poursuivirent dans les deux hémisphères. Je vous dirai le caractère si singulièrement bon et faible de Jean VI, qui regarde, ainsi qu'il me le disait un jour, l'élévation d'un paratonnerre sur un édifice comme une attaque à la puissance de Dieu. Je vous dirai cette jeunesse ardente de Don Miguel et cette fougue impétueuse et guerrière de Don Pédro, son frère, dont le départ enrichit le Brésil d'un peu de liberté de plus et d'un despote de moins. Je vous conterai alors aussi la vie désolée et souffreteuse de Léopoldine, sœur de Marie-Louise, femme supérieure pour le caractère et l'éducation, et qui mourut si misérablement oubliée et dédaignée de son royal époux. Je vous tracerai encore un tableau fidèle des mœurs de cette cour abâtardie, où le libertinage allait parfois jusqu'au cynisme, et où les maîtres donnaient l'exemple de l'avilissement et de la dépravation.

J'ai hâte aujourd'hui d'en finir avec cette ville royale où les vices de l'Europe débordent de toutes parts; mais je ne veux pas cependant partir de Rio sans vous raconter une aventure fort dramatique, qui a laissé dans ma mémoire de profonds souvenirs.

Je jetterai plus tard un rapide coup d'œil sur les peuplades sauvages qui foulent encore les immenses plaines de cet immense royaume, et je vous mènerai,

comme d'un seul bond, au cap de Bonne-Espérance, lieu marqué pour notre prochaine station.

L'*Amélia*, brick irlandais, venait d'entrer dans la rade de Rio après une navigation des plus heureuses; il était mouillé entre le fort Villegagnon et Bota-Fogo, anse magnifique autour de laquelle sont élevées les élégantes habitations de la plupart des consuls européens. La rade était calme, sans brise, presque sans mouvement, et l'équipage de l'*Amélia* dormait dans le faux-pont. Un seul matelot, accoudé sur le bastingage, profitait des derniers rayons de la lune au couchant et parcourait d'un œil avide les beaux sites dont il était entouré.

Tout à coup une pirogue se détache de la plage silencieuse et glisse au large; le matelot la suit du regard et croit voir des nègres retenant de force une femme ou une jeune fille dont il lui semble entendre les cris de désespoir. John Beckler, inquiet, redouble d'attention. La pirogue s'était arrêtée, un bruit sourd avait retenti, les flots s'étaient ouverts et refermés, et le sifflement des pagaïes s'effaça petit à petit dans le lointain.

John Beckler soupçonne un crime; sa résolution est arrêtée, résolution de dévouement et d'humanité. Il se précipite, nage d'un bras vigoureux et se trouve bientôt à l'endroit où la pirogue avait fait halte. Un *grouillement* le guide, il plonge à demi, et ses mains touchent des vêtements. Il les saisit avec les dents, et aidé du flot, qui montait alors, il se dirige vers la plage, où il espère arriver avec le précieux fardeau qu'il ne

voulait point abandonner. La lutte fut longue et pénible; mais enfin John trouva fond, et en arrivant à terre il tomba brisé par la fatigue.

Peu d'instants après il reprit connaissance, et ce fut alors seulement qu'il s'aperçut que l'objet qu'il avait sauvé était un cadavre dont les joues, le cou et les oreilles étaient déchirés et inondés de sang. Cependant un léger mouvement de la jeune fille ranima le courage et les espérances du matelot; il appela à haute voix et demanda du secours; il chercha à réchauffer de son souffle l'enfant qu'il venait de sauver, personne ne l'entendait, nulle voix ne répondait à la sienne. Il allait enfin charger sur ses épaules, déjà si fatiguées, la jeune fille encore mourante, quand des cris tumultueux arrivèrent jusqu'à lui.

Une douzaine d'esclaves portant des torches et précédés par une femme au désespoir se précipitent et l'entourent. A la vue de cette jeune fille couverte de sang, la femme tombe et s'évanouit. Les nègres furieux saisissent déjà le brave John à la gorge et se disposent à le broyer contre les galets, quand un homme de la police s'élance:

— Comment vous appelez-vous?

— John Beckler, dit-il en anglais, devinant la question qui lui était faite en langue portugaise.

— C'est bien, je parle aussi l'anglais, moi. Comment cette enfant est-elle avec vous, ici, brisée et mourante?

John raconte ce qui lui est arrivé, ce qu'il a vu, ce qu'il a fait.

— Y a-t-il longtemps que vous êtes au Brésil?

— Depuis hier.

— Sur quel navire êtes-vous arrivé?

— Sur l'*Amélia*.

— Mais ce navire est en quarantaine.

— C'est vrai.

— Vous allez nous suivre.

Madame de S... avait été reconduite chez elle; et sa fille, rendue si miraculeusement à la vie, lui racontait déjà les violences dont elle avait été l'objet; elle lui disait que plusieurs noirs s'étaient précipités sur elle en étouffant ses cris, qu'ils étaient entrés dans une pirogue, et qu'après lui avoir arraché ses bracelets, ses boucles d'oreilles et son collier, ils l'avaient jetée à l'eau.

Oh! nul doute alors sur la vérité du récit du matelot, sur son dévouement.

Madame de S... se fait conduire chez le magistrat qui interrogeait John. Elle l'embrasse, elle lui adresse les paroles les plus affectueuses, elle paiera son humanité par une fortune, et elle veut le ramener chez elle.

— Impossible, madame, de satisfaire à vos désirs; cet homme était en quarantaine; il a violé les lois sanitaires, il faut qu'il soit jugé.

— J'irai parler au roi, s'écrie madame de S...; ce matelot a sauvé ma fille, on lui doit une récompense et non pas une prison. J'irai parler au roi.

Le lendemain madame de S... était aux genoux de Jean VI, lui disant l'horrible guet-apens dont sa fille

avait été victime et le généreux courage du matelot qui la lui avait rendue. Le roi répondit à madame de S... de la manière la plus rassurante, lui promit sa protection pour le libérateur de son enfant et la congédia avec sa bonté accoutumée.

Quelques jours après, un jugement de la cour suprême portait que John Beckler, matelot irlandais, était condamné à la peine de mort pour avoir enfreint les lois sanitaires.

Grâce aux pressantes sollicitations de la riche famille de S..., l'arrêt fatal ne fut pas exécuté, mais John, le brave matelot, vit sa peine commuée en un exil de dix ans à Minas-Géraes, dans l'intérieur du royaume.

John se soumit; et le voilà, peu de temps après, à travers des chemins difficiles et rocailleux, suivant à pied le pas rapide des mules dirigées vers l'ouest du Brésil. Il est accolé à six nègres assassins, jugés et condamnés pour avoir jeté à la mer une jeune fille à qui ils avaient déchiré le cou et les oreilles pour lui voler les pierres précieuses dont elle était parée. Le hasard seul avait pourtant rapproché et rivé à la même chaîne le libérateur et les meurtriers; mais quel hasard!

Le chef de l'escorte remit au gouverneur de Minas-Géraes les hommes confiés à sa garde. « Je dois ajouter, dit-il, qu'il vous est ordonné au nom du roi d'avoir pour le condamné John Beckler tous les soins et tous les égards que vous auriez pour un ami malheureux. Il inspectera les travaux sous vos ordres, il

gérera en votre absence et il mangera à votre table. »

Un écrit royal adressé au gouverneur portait les mêmes injonctions.

Cependant les mois se succédaient, et John, à qui l'on avait fait espérer une liberté prochaine, languissait et dépérissait dans ces déserts fouillés par le meurtrier et l'esclave au profit de la royauté. Il se dit un jour : « De retour au Brésil et dans mon pays, que me restera-t-il de l'action honorable qui m'a conduit ici? Pourquoi ne punirais-je pas de leur cruauté ces hommes qui m'ont flétri avec tant de barbarie? Et puis, quel mal leur feront les projets que je médite? Une goutte d'eau enlevée à l'Océan le rend-il moins profond et moins riche? Oui, oui, Dieu m'inspire, car il sait, lui, que je suis arrivé au Brésil pour venir en aide à ma famille dans la misère; il en sera donc comme je l'ai résolu, accomplissons la volonté de Dieu. »

Tous les soirs, au coucher du soleil, John grimpait sur un vacoi au pied duquel était bâtie sa cabane, et il disait à son chef, devenu son ami, que c'était pour respirer un air plus libre et pour voir arriver plus tôt le convoi avec lequel il comptait s'en retourner.

Mais que faisait John? Chaque fois que, surveillant infidèle, il parvenait à dérober une pierre précieuse, à l'aide d'un couteau il ouvrait une arête du palmiste qui lui servait d'observatoire et y cachait le vol sans que jamais personne eût pu le soupçonner. Depuis trois mois la même opération était souvent répétée, et une fortune se trouvait là, pour ainsi dire, à sa disposition.

En effet, l'ordre arrive enfin de la cour ; John peut retourner à Rio, et son départ est fixé au surlendemain.

Le matelot ingénieux et prévoyant se plaint seulement alors que des *biches* (insectes myeroscopiques qui s'attachent à la peau, la creusent et pénètrent profondément) lui ont fait une large plaie au talon. On lui prodigue les soins les plus généreux, on le félicite de la liberté qui lui est rendue, et rien n'est épargné pour que son voyage jusqu'à Rio se fasse sans danger pour sa santé affaiblie. Il accepte un mulet qui lui est offert, mais comme dans les passages les plus difficiles on est souvent forcé d'aller à pied, John dit qu'il s'appuiera sur un bâton et demande la permission de couper une arête de palmiste, dont la flexibilité le soutiendra sans secousses trop violentes ; elle lui est à l'instant accordée. Il gravit pour la dernière fois son palmiste chéri, coupe la branche dépositaire des diamants, et le voilà heureux dans l'avenir.

Avec quelle inquiète sollicitude le matelot ménageait l'appui précieux qu'il s'était donné ! Oh ! qu'il boitait avec bonheur et qu'il devait de reconnaissance aux insectes incommodes et dangereux dont bien des noirs, dans leur haine de la servitude, sont si souvent les volontaires victimes !

Il arrive à Rio ; et impatient de son retour en Europe, il ne voulut même pas aller voir les parents de la jeune fille qu'il avait sauvée, de crainte qu'il ne dût accorder quelques jours à leurs prières. Un navire danois était en rade et allait faire voile le dimanche sui-

vant. John Beckler y retint son passage et se logea modestement dans une petite chambre auprès de Notre-Dame-de-Candelaria.

En face de sa demeure était une jeune mulâtresse fort avenante, à qui John envoyait quelques furtifs baisers, qui furent dédaignés. Le matelot, en effet, avait un costume qui donnait de sa généreuse galanterie une bien pauvre idée; aussi, piqué au jeu, alla-t-il dès le lendemain sur la place Royale à la découverte de quelque étranger à qui il pût proposer frauduleusement la vente de deux ou trois de ses diamants. Il ne chercha pas longtemps, et, le marché conclu, Beckler fit emplète de vêtements coquets et continua ses poursuites amoureuses auprès de la jeune mulâtresse. Celle-ci, fidèle en tout au code des filles de sa caste, se montra moins rebelle et finit enfin par succomber.

Le confiant matelot se laissa bientôt prendre aux faux témoignages d'affection de sa conquête, et, après avoir obtenu d'elle la promesse solennelle qu'elle l'accompagnerait en Europe, où ils s'uniraient par le mariage, John lui dit sa vie aventureuse, le jugement qui l'avait condamné et lui confia le secret de sa fortune en lui montrant son précieux bâton.

Encore un jour et ils diront adieu au Brésil.

On frappe à la porte de John.

— Au nom du roi, ouvrez!

— N'ouvrez pas, dit tout bas la mulâtresse.

— Au nom du roi, répète-t-on; et la porte tombe

brisée. Le couple est arrêté et conduit à l'instant même devant un magistrat.

— Votre nom? dit celui-ci à la jeune fille.

— Nahé, mulâtresse libre.

— C'est bien, et le vôtre?

— John Beckler, Irlandais, condamné une fois aux *présides* pour avoir sauvé, au péril de mes jours, une jeune fille que des noirs venaient de jeter à l'eau.

— Je m'en souviens, vous avez fait là une action honorable, poursuivit le juge; voyons si toute votre conduite depuis lors a droit à nos éloges. Donnez-moi le bâton sur lequel vous vous appuyez.

Le bâton est livré, ouvert, fouillé avec précaution, et les diamants roulent sur un tapis.

— C'en est fait, dit Beckler à sa compagne, nous voilà à jamais malheureux, à jamais séparés.

— Votre crime est avéré, dit le magistrat, la loi est précise; vous allez retourner aux *présides* pour le reste de votre vie, et la moitié du vol que vous avez commis appartient à la personne qui l'a dénoncé.

— Où est-elle?

— C'est moi, dit en souriant la mulâtresse. Je voulais rester au Brésil, je n'aime pas l'Europe.

Beckler leva les yeux au ciel, fut conduit en prison et de là ramené à Minas-Géraes, où il mourut sous le bâton noueux de ses maîtres. Quant à la *gracieuse* et *noble* mulâtresse, elle tient maintenant, dans la rue des Orfévres, un charmant magasin de nouveautés et de curiosités chinoises, et dit gaîment à qui veut la savoir l'histoire de son ami Beckler et la cause première de sa

fortune, aujourd'hui fort brillante. Chez nous, terre de civilisation et de progrès, mademoiselle Zaé, assise à un comptoir, aurait déjà gagné équipage, hôtel et laquais; le Brésil est encore à demi sauvage.

Dans un voyage comme le nôtre, l'ordre et la symétrie seraient une faute pour l'écrivain et peut-être une cause d'ennui pour le lecteur. C'est parce que j'ai compris cette double vérité que je vais parfois çà et là, courant de la ville aux forêts et de la plaine fertile aux rochers nus, de la civilisation esclave à la *sauvagerie* indépendante.

J'ai du temps devant moi aujourd'hui; écoutez un fait assez curieux :

De toutes les capitaineries composant avec des déserts encore inconnus l'immense royaume brésilien, la plus remarquable sans contredit, celle qui surtout est la plus digne de l'étude des voyageurs, est la capitainerie de *Saint-Paul*, car les Paulistes n'appartiennent à proprement parler à aucun pays, ou plutôt ils font la conquête de tous. Je vous dirai plus tard, alors que je vous parlerai des *Gaouchos*, d'où et comment leur est venue cette soif ardente d'indépendance qui leur fait mépriser les périls et les pousse, indomptés, au milieu des forêts les plus impénétrables et des plus vastes plaines, où ils se posent en dominateurs.

Qu'un Pauliste fasse savoir à un Gaoucho de la Plata qu'il a à traiter avec lui d'une affaire grave et pressante; qu'il lui donne rendez-vous dans une de ces silencieuses et éternelles forêts dont je vous ai déjà

parlé, à trois ou quatre cents lieues de la côte, à six cents de Rio ou de Montévidéo ; qu'il lui assigne un rendez-vous au pied d'un gigantesque *berthollettia*, tel jour, à telle heure... les deux hommes s'y serreront la main au moment précis... et pourtant ces deux hommes n'auront eu pour guide que le bruit ou la fraîcheur de la brise, ou le cours des astres, et ils se seront vus forcés de lutter dans leur trajet contre les serpents et les jaguars, dont ils font aussi peu de cas que du cri d'un perroquet ou du ricanement de l'ouistiti.

Le Pauliste pourtant n'est qu'un Gaoucho abâtardi, c'est le tigre d'Amérique comparé à celui du Bengale; c'est un fashionable de nos grandes cités à côté d'un rude contrebandier des Pyrénées.

Le Pauliste est vêtu à peu près comme le Gaoucho, mais déjà avec des modifications, avec des enjolivements, des fioritures, si j'ose m'exprimer ainsi, qui frisent presque la coquetterie. Son large chapeau, retenu sous le menton par un ruban de velours, est d'un feutre assez fin ; son *poncho*, pièce d'étoffe couleur chocolat, bleue ou blanche, taillée en rond, au milieu de laquelle est pratiqué un trou pour le passage de la tête, est aussi d'un drap qui ferait honte à celui du Gaoucho. Quant à sa culotte de peau, à sa ceinture et à sa chaussure, ce sont partout de jolis petits dessins faits avec des cordonnets de diverses nuances tout à fait curieux et séduisants à l'œil. Mais le Gaoucho, cet homme de fer et de bitume, maigre, petit, sauvage, intrépide comme le lion, indompté comme lui, je vous

le présenterai quand je l'aurai bien étudié dans ses déserts, dans ses mœurs, dans ses habitudes de domination. Oh ! c'est chose curieuse à voir, je vous jure.

Il n'est pas d'étranger arrivant au Brésil qui n'ait hâte de se trouver en présence d'un Pauliste à cheval, armé de son redoutable *lacet*. Les premiers conquérants d'Amérique ont raconté des choses si merveilleuses de leur audace et de leur adresse, que la raison a peine à les accepter, et que le doute vous poursuit alors même que le fait est là palpitant devant vos yeux pour vaincre toute incrédulité. Eh bien ! écoutez :

Un brave colonel de lanciers de la vieille garde impériale, dès son arrivée à Rio où les malheurs de son pays l'avaient exilé, ne cessait de répéter à haute voix, à tous ceux qui lui parlaient des Paulistes, que lui, sur son cheval et armé de sa lance, il se ferait fort de démonter non pas seulement un, mais deux, mais trois de ces redoutables *laceurs d'hommes*, comme il les appelait par dérision.

— Prenez garde, colonel, lui répliquait-on souvent, votre vigueur et votre adresse sont grandes sans doute, mais si un Pauliste vous entendait, il serait homme à accepter le défi.

— Et moi, croyez-vous que c'est pour qu'on me le refuse que je le propose?

— Nous vous aimons trop pour le publier.

— Eh bien ! je prends l'initiative, et dès demain mon cartel sera connu.

Les feuilles de Rio publièrent en effet le défi du co-

lonel, et le jour même il reçut une visite fort curieuse.

— C'est vous, colonel, qui avez publié hier une note dans les journaux?

— Oui, monsieur; en quoi vous intéresse-t-elle?

— Je suis Pauliste.

— Comment! vous accepteriez ma proposition?

— Pourquoi pas?

— Mais vous avez à peine cinq pieds!

— Vous n'en avez pas tout à fait six.

— N'est-ce pas assez?

— Non, colonel.

— J'ignorais que la Garonne coulât au Brésil.

— Oh! ne parlez pas de vos rivières, colonel, les nôtres sont plus larges que les vôtres ne sont longues.

— Cela fait l'éloge de vos rivières, et voilà tout.

— Ce n'est pas pour les vanter que je suis venu vous voir, mais bien pour m'assurer, en effet, si vous vouliez essayer de votre lance contre mon lacet.

— N'en doutez pas.

— A quand la course?

— A ce soir.

— Non, à après-demain, en face du château de Saint-Christophe, ça distraira bien du monde.

— A la bonne heure.

— Je me suis hâté, quoique novice encore, parce que je ne veux pas, colonel, qu'il vous arrive malheur.

— C'est bien généreux.

— Si quelques-uns de mes camarades se présentent après moi, vous refuserez.

— C'est entendu.

— Ainsi donc, colonel, à après-demain, à neuf heures.

— A après-demain, senhor...

— José Pignada.

La singularité du défi avait appelé autour de Saint-Christophe une foule immense; une partie de la cour s'y était donné rendez-vous, et, du milieu de cette cohue qui se pressait, s'agitait impétueuse sur des gradins, il ne partait qu'un seul cri : Pour le Pauliste! Cent piastres pour le Pauliste! mille piastres! deux mille! cinq mille pataques contre le lancier... Nul n'osait parier pour.

Mais l'heure sonne, une musique militaire annonce les combattants. Le colonel entre le premier en lice, et, sur un magnifique alezan qu'il manie avec grâce, il se précipite au galop la lance au poing. Un cri général d'admiration retentit; on bat des mains, et cependant nul partner n'ose le soutenir. Mais voici le Pauliste, court, maigre, ramassé, dont les petits yeux dardent de vives étincelles sous les bords immenses de son feutre. Son cheval est petit aussi, ses jambes ont une finesse de contours qui se dessinent en muscles très-déliés. Le Pauliste et lui s'arrêtent à l'entrée du cirque; José Pignada donne une poignée de main à une douzaine de ses camarades, se mordant tous les lèvres d'impatience et presque de colère, tant le défi du colonel leur avait paru audacieux. Pignada en ayant fini avec les siens tourne bride et s'avance à pas lents vers son adversaire, qu'il salue de la tête...

— C'est José ! c'est José ! dit-on dans la foule.... J'aurais préféré Fernando, ou Antonio, ou Pédro; mais n'importe, cinq mille pataques pour José !

— Colonel, me voici à votre service.

— Je craignais, senhor, que vous ne fussiez pas exact.

— Un Pauliste ne se fait jamais attendre; neuf heures ne sont pas sonnées.

— Mais vous n'avez pas de selle ?

— Ce n'est pas nécessaire, j'ai mon lacet.

— Quant à moi, je vais remplacer le fer de ma lance par un tampon en cuir.

— Pourquoi cela ?

— C'est que je pourrais vous tuer.

— Impossible; pour tuer les gens, il faut les toucher, et vous ne me toucherez pas.

— Vous plaisantez donc toujours ?

— Toujours, même en face du tigre.

Mais les trompettes donnent le signal, et la foule impatiente attend l'issue de la lutte. Silence ! Voyez maintenant le Pauliste; voyez son coursier qui se tord, se relève, se replie comme un serpent et fait jouer ses jarrets nerveux; il obéit non-seulement au frein et à l'éperon, mais à la voix, au souffle de son maître. José s'anime comme lui, le nain est devenu géant; de ce moment on devine le vainqueur, et le colonel semble étonné lui-même.

Les champions vont s'élancer, le colonel le fer en arrêt, le Pauliste agitant au-dessus de sa tête le lacet meurtrier, formant deux ou trois nœuds coulants...

Duel entre un Pauliste et un Lancier polonais.

(Brésil.)

Ah! ah! s'écrie-t-il deux fois, pour se conformer à son habitude de guerre; ah! ah! et l'on se précipite de part et d'autre. Le lancier a manqué le Pauliste, qui a glissé presque sous le ventre de son cheval. José n'a pas cherché à prendre le lancier, comme s'il avait voulu lui faire grâce une première fois. On s'élance de nouveau, le lacet part, le colonel est enlevé de sa selle et roule dans la poussière sans pouvoir se dégager des nœuds qui l'étreignent. On veut applaudir, le Pauliste fait signe que cela n'est pas généreux, et le voici relevant son adversaire.

— Pardon, colonel, je suis un maladroit, je vous ai enlevé trop violemment, j'irai plus doucement une autre fois.

— J'ai été surpris, répond le colonel.

— J'en étais sûr, nous surprenons tout le monde.

— Eh bien, nous allons voir.

— Voyons.

Ils se sont de nouveau séparés l'un de l'autre de toute la longueur de l'arène; ils partent d'abord au pas...

— Ah! ah! fait le Pauliste, ah! ah! par le cou cette fois! s'écrie-t-il, et son cheval est parti comme une flèche. Le colonel, pour la seconde fois, est jeté à terre, et José est près de lui, pour qu'il ne meure pas étranglé par le lacet.

— Ça ne va pas, dit le Pauliste, ça ne va pas, colonel; je n'ai pas encore déjeuné, ma main n'est pas très-sûre; voulez-vous une troisième épreuve? Je me

Duel entre un Pauliste et un Lancier polonais.
(Brésil.)

fais fort de vous saisir par le bras droit ou la jambe gauche, à votre volonté.

— Non, j'en ai assez, dit le colonel vaincu, déchiré et couvert de poussière, j'en ai assez; je croirai désormais à tous les prodiges qu'on raconte de vous.

— Colonel, vous n'avez rien vu, il y a là une douzaine de mes camarades auprès desquels je ne suis qu'un enfant.

— Ils viendront avec vous déjeuner chez moi.

— Vous ne les connaissez pas, ils sont capables d'accepter; mais moi je vous demande votre amitié.

— Elle vous est acquise, quoique votre lacet m'ait rudement meurtri.

— Pourtant je n'ai guère serré.

Depuis ce jour le colonel ne proposa plus de défi aux Paulistes; mais il alla vivre parmi eux, au sein de leurs solitudes, et, méprisant sa lance favorite, il devint en peu de temps un fort habile *laceur d'hommes*.

8

BRÉSIL.

Petit et Marchais. — Rixe. — Sauvages. — Mort de Laborde. — Cap de Bonne-Espérance.

Une chaude conversation s'était engagée à bord du grand canot qui allait descendre à terre. Pas n'est besoin, je crois, de vous nommer les interlocuteurs, vous les devinerez à coup sûr, pour peu que j'aie saisi quelques-uns des traits principaux qui les distinguent.

— Je te dis que tu viendras boire avec moi.

— Je te réponds, foi de gabier, que je n'irai pas.

— Mon garçon, sois sage et raisonnable, si ça se peut, tu y gagneras quelque chose.

— J'y gagnerai bien davantage si je t'accompagne, je te connais.

— Il paraît que non.

— Oh ! que oui !

— Écoute bien : j'ai besoin de quelqu'un qui me serve d'escorte, qui *navigue* sous les mêmes *amures;* si tu *laisses porter* en arrivant à terre et que je *serre le vent*, je *lâche ma bordée* sur tes flancs et je te *coule bas*.

— Ça est dur pourtant de ne pouvoir *éviter l'abordage* avec ce 74, moi pauvre et chétive corvette de 18.

— Je suis bien aise que tu *amènes*... sans ça... suffit.

— Quelle raclée vais-je recevoir !

Deux officiers et moi descendions à Bota-Fogo, nous venions de nous asseoir sur nos tapis bleus à bordure rouge : les avirons, d'abord verticaux et tenus en main, tombèrent d'aplomb sur la lame, comme un seul battoir, y plongèrent l'extrémité de leurs larges palettes, les bras nerveux pesèrent dessus, le flot fut déchiré... le puissant véhicule se releva tranchant et horizontal, fit jaillir à l'air des myriades de perles phosphorescentes, siffla en mesures égales comme le balancier d'une pendule de Bréguet et en quelques instants nous fûmes rendus sur le rivage. Chacun de nous avait un service différent; nous nous quittâmes et nous donnâmes rendez-vous au débarcadère pour le soir. Deux des matelots qui venaient de nous pousser si rapidement me prièrent d'intercéder en leur faveur pour qu'il leur fût permis d'aller faire une course jusqu'à la ville.

— A quoi bon ?

— Rien que pour voir.

— Ce n'est pas nécessaire, vous feriez quelques sottises.

— Nous n'avons pas le sou.

— Raison de plus.

— Raison de moins : quand on n'a pas le sou, on n'entre pas dans un cabaret; quand on n'entre pas dans un cabaret, on ne boit pas; quand on ne boit pas, on est sage. Vous qui vous piquez de bien dessiner, vous ne raisonneriez pas plus juste.

— Et toi, que dis-tu de la prose de ton camarade?

— Je dis que oui, que c'est bien parlé, parce que si je lui donnais tort, il m'aplatirait.

— Allons, soyez sages, la permission vous est accordée; mais à ce soir, au débarcadère.

— Nous y serons mouillés à cinq heures. Quel gabier que cet homme! et il ne fume pas! et il ne chique pas! quel malheur!

Si vous n'avez pas reconnu dans cette conversation mes deux plus chers matelots, Marchais et Petit, je suis sûr que leurs noms seraient sortis de votre bouche après la lecture des lignes qui vont suivre.

Partis avec moi de Toulon, ces deux êtres exceptionnels devaient revoir leur pays après tant de fatigues et de dangers; il faut bien me pardonner de les jeter parfois au milieu de mes narrations sérieuses, auxquelles ils peuvent se lier sans nuire à la gravité ou à l'importance des faits. Dans presque tous les drames il y a une partie comique, et le rire va si bien après les émotions de l'inquiétude! Pour ma part, j'ai toujours oublié leurs sottises en faveur de cette pieuse

amitié, de ce dévouement sans bornes dont ils n'ont jamais cessé de me donner les preuves les plus éclatantes. Au surplus, il ne s'agit ici que d'une bagatelle, d'un passe-temps. Marchais aimait trop à figurer dans les scènes dramatiques pour se souvenir le lendemain de ce qui lui était arrivé la veille.

J'en avais fini de mes courses de la journée, et je retournais à bord épuisé de fatigue. A côté du débarcadère, je vis mon bon matelot Petit, triste, les yeux mouillés de larmes, la chemise déchirée et les mains ainsi que la figure ensanglantées.

— Malheureux! lui criai-je de loin, que t'est-il arrivé?

— Il m'est arrivé des coups, selon mon habitude.

— Qui te les a donnés?

— Eux autres.

— Marchais en était sans doute?

— Cette fois, non, il en a reçu encore plus que moi, le brave!

— A quelle occasion?

— Est-ce que je le sais? on va dans un cabaret, on boit, on n'a pas le sou pour payer, on sort en disant bonjour ou bonsoir selon l'heure, on se pile, on se bûche, et voilà!

— Mais, gredins! pourquoi ne payez-vous pas les dépenses que vous faites?

— Et avec quoi? Les Brésiliens sont des chiens, des ladres, des pirates; il veulent une autre monnaie que des coups de poings, et nous n'avions que celle-là à leur offrir, selon notre habitude.

— Alors on vous a rossés?

— Pas mal.

— Étaient-ils nombreux?

— Une nuée, plus de vingt ou de trente; et Marchais en a démoli quatorze ou quinze pour sa part.

— Je m'en doute bien. Où est-il maintenant?

— A l'ombre, selon son habitude. Des soldats sont venus, qui l'y ont porté; ses jambes ne lui auraient pas rendu le même service.

— Crois-tu qu'il soit blessé?

— Lui? non. Seulement on lui a ouvert le front, démonté une épaule et brisé la mâchoire.

— Conduis-moi à la prison où il est détenu.

— C'est qu'ils m'empoigneraient aussi.

— Eh bien! indique-la-moi à peu près.

— Tenez, rendez-lui cette grosse dent qu'il m'a confiée et qu'il enfermera avec ses sœurs dans sa blague, selon son habitude.

Fort des renseignements que Petit me donna, je me dirigeai vers un corps-de-garde placé sur le derrière du palais royal, où l'on devait avoir eu connaissance de la rixe, et j'interrogeai le chef du poste, furieux encore du rude traitement que mes lurons avaient fait subir à une vingtaine de ses soldats. Toutefois je parvins à l'apaiser par de sincères témoignages de regret, et le priai d'intercéder en faveur du prisonnier, ce qu'il fit avec beaucoup de grâce. L'aubergiste indemnisé, j'allai chercher Marchais, qu'on me rendit, et je le trouvai dormant profondément sur la terre humide.

— Toujours mauvais sujet? lui dis-je d'un ton sévère.

— Toujours.

— Toujours ivrogne, querelleur?

— Toujours.

— Tu ne te corrigeras donc jamais?

— Jamais. L'homme est taillé pour boire le vin, le vin pour être bu : chacun son état.

— Ici comme partout le vin s'achète et ne se vole pas.

— Je n'ai pas volé, sacrebleu! je voulais payer, j'aurais payé; mais *personne* dans mon gousset.

— Eh bien! j'ai payé pour toi, vieux.

— Ah! mon brave monsieur Arago, je ne vous connais qu'un défaut à vous.

— Lequel?

— Je n'ose pas le dire.

— Bah! bah! parle.

— Vous vous fâcheriez.

— Non.

— Eh bien! c'est que vous n'aimez ni le vin ni l'eau-de-vie. Ça, voyez-vous, ça tache un homme, ça l'avilit, ça le dégrade.

— Marchais, je te prédis que tu mourras dans quelque noir cachot.

— Qu'est-ce que ça me fait? autant un cachot qu'un ventre de requin. Marchons; cette longue figure de Brésilien qui est là avec son chapeau *brassé carré*, m'embête un peu trop.

— S'il comprenait le français, peut-être ne sorti-

rais-tu pas de ta prison : cet officier a intercédé pour toi.

— Lui ! il a pourtant l'air bien caffard.

Le mauvais sujet et moi nous nous acheminâmes vers le port, où nous trouvâmes Petit attendant encore le canot. A son aspect, Marchais sentit renaître sa colère; il s'élança vers lui ; mais le voyant tout déchiré, il s'arrêta et lui tendit la main.

— A la bonne heure, lui dit-il, voilà comme je te voulais ; si ta chemise eût été neuve, si tu n'avais pas reçu de torgnoles, je t'aurais broyé sous mon poing. Et ma dent?

— Je ne l'ai plus.

— Tu ne l'as plus, misérable!

— Je l'ai donnée à M. Arago.

— Oui, la voici.

— Allons, avec les autres, et qu'on n'en parle plus. Foi de galant homme, si Vial eût été avec moi, je vous jure, monsieur Arago, que nous aurions chamberté cette nuée de crapauds qui est venue nous assaillir.

— En attendant, pour que tu ne te fasses pas trop écharper à terre, tu vas te rembarquer dans le grand canot qui accoste; Petit t'accompagnera, et je vous recommanderai à qui de droit.

— Suffit, monsieur, suffit; le vin de ces chiens-là n'est déjà pas si bon... n'est-ce pas, Petit?

— Laisse donc, si nous en avions encore une bouteille.

— Ah! je ne dis pas...

— Je vous la promets pour demain si vous êtes sages.

— Assez causé.

Je n'ai parlé de cette rixe que parce que pendant plusieurs jours il fut arrêté sourdement en certain haut lieu qu'on attaquerait individuellement les matelots de l'*Uranie* trouvés à terre. Aussi, afin d'être en mesure de riposter à toute provocation, Petit, Marchais, Vial, Lévêque et les autres ne se quittaient jamais le bras dans leurs insolentes promenades. Les petits incidents amènent parfois de grandes catastrophes, et le bas peuple met toujours les puissants en mauvaise humeur.

De la cité royale aux solitudes brésiliennes il n'y a qu'un pas. Franchissons-le.

Jusqu'à présent, les souverains d'Europe occupés de la conquête d'un pays sauvage n'ont pas songé que le moyen le plus sûr de le soumettre était d'y envoyer beaucoup de monde. Les premières entreprises ont été faites avec des ressources si faibles qu'il n'est pas surprenant qu'elles aient presque toujours été infructueuses. Un autre inconvénient résultait encore de cette irréflexion. Les dégoûts, les fatigues, les climats, moissonnaient une partie des équipages; le reste, abattu, découragé, ne combattait souvent que pour échapper à la mort. Les hommes étaient donc sacrifiés; le sang coulait de toutes parts, et les tristes débris d'une expédition fort coûteuse rejoignaient leur patrie après avoir conquis quelques morceaux d'or et une gloire inutile et passagère. Quand on songe aux victi-

mes qu'a dévorées l'Amérique, on frémit d'épouvante et l'on se demande involontairement si cette terre si riche était hérissée de remparts et défendue par des peuples indomptables.

Le Brésil, comme les autres parties de ce continent, a eu aussi ses persécutions, ses cruautés, ses massacres. Des peuplades entières ont été immolées, des nations ont disparu ; d'autres ont été forcées de se retirer aux sommets des montagnes, de se cacher dans le fond des forêts et de mettre entre elles et leurs ennemis des déserts immenses, des fleuves et des torrents. Ici le danger était réel pour les Européens. Des hommes féroces peuplaient ces contrées ; leurs chansons étaient des hurlements et des cris de guerre ; leurs festins, des scènes hideuses de cadavres dévorés ; leurs coupes étaient les crânes encore sanglants de leurs ennemis vaincus. Parmi ces peuplades si terribles, celle des Tupinambas se faisait distinguer par son courage et sa cruauté, et lorsque Pédralvez aborda au Brésil, il la trouva maîtresse de presque toute la côte. Le nom de ce peuple dérivait du mot *toupan*, qui veut dire tonnerre, ce qui semblait indiquer sa force et sa puissance.

Les Tupinambas, comme presque tous les sauvages, se peignaient le corps de diverses couleurs et se tatouaient avec des incisions. C'était à ces dessins qu'on reconnaissait les chefs et les demi-chefs des tribus. Ils ne vivaient que de la chasse et de la pêche et s'enivraient à l'aide d'une liqueur appelée *kakouin*, faite de la manière la plus dégoûtante, si nous en croyons M. de

la Condamine. Leur religion consistait en bien peu de chose : ils reconnaissaient deux êtres supérieurs, qu'ils invoquaient pour eux-mêmes et contre leurs ennemis. A la naissance d'un fils, le père lui donnait des leçons de cruauté et chantait un hymne en l'honneur des guerriers qui s'étaient le plus distingués dans les combats. Ensuite il lui disait : « Vois cet arc, vois cette massue : c'est avec ces armes que tu dois attaquer tes adversaires ; c'est ton courage qui nous fera manger leurs membres déchirés lorsque nous ne pourrons plus combattre. Sois mangé si tu ne peux vaincre ; je ne veux pas que mon fils soit un lâche. » Après cette exhortation, qui devenait la leçon quotidienne, on donnait à l'enfant le nom d'une arme, d'un animal ou d'une plante, et dès l'âge le plus tendre il suivait son père au combat et recevait bien mieux là des leçons de cruauté.

Les cérémonies funèbres se faisaient avec une pompe merveilleuse, et les femmes, ordinairement si cruelles chez ces peuples anthropophages, donnaient alors des marques de la plus vive douleur. Elles s'arrachaient les cheveux, se meurtrissaient le sein, se mutilaient les membres ; et de tous côtés retentissaient des hurlements frénétiques. « Le voilà mort, s'écriaient-elles, celui qui nous faisait manger tant d'ennemis, le voilà mort ! » et le cadavre, inondé de larmes et pressé dans leurs bras, était déposé dans une fosse, où l'on apportait des offrandes, des fruits, du poisson, du gibier, de la farine de manioc et les armes de quelques chefs vaincus.

Dès qu'une tribu avait reçu une injure les vieillards convoquaient les guerriers, les excitaient à la vengeance et leur rappelaient dans de longues harangues les hauts faits de leurs ancêtres. La première rencontre était vraiment terrible. De loin ils commençaient à se menacer par gestes et en brandissant leurs armes. Ils échangeaient les injures les plus sanglantes, et lorsque la rage était portée à son comble, ils se précipitaient les uns sur les autres, se frappaient à grands coups de massues, s'attachaient avec les dents aux membres de leurs ennemis. Souvent un guerrier abattu se traînait expirant sur le cadavre d'un adversaire, le mordait avec voracité et semblait mourir avec joie dès que sa vengeance était satisfaite.

Dans toutes les rencontres on tâchait de faire un grand nombre de prisonniers, qui étaient conduits au milieu des peuplades et qui attestaient la gloire des vainqueurs. Là, par un raffinement de cruauté qu'on a de la peine à concevoir, ils étaient nourris avec soin, avaient la faculté de se choisir une épouse et finissaient cependant par être massacrés pour servir à d'horribles festins. Leurs crânes étaient suspendus dans la demeure de celui qui les avait faits prisonniers, et c'étaient ces archives sanglantes qui disaient aux fils les exploits et la gloire des pères.

Leurs armes étaient des massues et des arcs longs de cinq à six pieds, et leurs instruments de musique, des espèces de flûtes faites avec les os des jambes ou des bras de leurs ennemis. Outre les peintures, dont les chefs s'ornaient pour se faire reconnaître, tous les

Tupinambas se perçaient la lèvre inférieure et y introduisaient un morceau de bois façonné avec soin. Les femmes n'étaient pas soumises à cet usage ridicule, et avant leur toilette, c'est-à-dire avant de s'être barbouillé le corps avec des mastics de diverses couleurs, elles avaient assez de grâce pour captiver les étrangers et justifier la tendresse de leurs maris.

Les Mundrucus, qui donnent leur nom à une province, sont les naturels du Brésil les plus redoutés. Les autres tribus les appellent Païkicé, c'est-à-dire *coupe-tête*, parce que ces indigènes sont dans l'usage barbare de décapiter tous les ennemis qui tombent en leur pouvoir et d'embaumer ces têtes de manière qu'elles se conservent pendant de longues années comme si on venait depuis peu d'instants de les séparer du tronc. Ils décorent leurs cabanes de ces horribles trophées, et celui qui en possède jusqu'à dix peut être élu chef de tribu.

La cruauté de ces sauvages, qui vivent encore dans les forêts, est telle qu'ils ne pardonnent ni au sexe ni à l'âge. Ils ont obligé une foule d'autres peuplades errantes à se mettre sous la protection des établissements portugais, qui ne les garantissent pas toujours des attaques de leurs adversaires. Le tatouage de leur figure est admirable.

Les Araras forment une tribu assez nombreuse, presque aussi redoutable que les Mundrucus, mais moins guerrière. Ils ont une arme appelée *esgararatana*, qui est une espèce de sarbacane faite de deux morceaux de bois creux collés avec de la cire et fortement liés au

H. Maurice del. Lith. de Villain. D'après le croquis de l'Auteur.

Païkiré

(Brésil.)

moyen d'un fil tiré de l'écorce d'un bananier. Elle a quelquefois cinq pieds de longueur, et son embouchure, qui est parfaitement ronde, n'a que dix à douze lignes de diamètre. On souffle avec ce tube des flèches empoisonnées, longues de plusieurs pouces et ayant à une des extrémités, en guise d'ailes, une petite boule de coton qui entre avec quelque effort. Quand les indigènes veulent atteindre un animal quelconque, ils trempent la pointe de la flèche dans une liqueur épaisse, composée de diverses plantes vénéneuses. On assure qu'une mort prompte suit la piqûre de ce dard et que les Araras sont les seuls indigènes du Brésil qui empoisonnent ainsi leurs armes.

Les Jummas, les Mauhés, les Pammas, les Parintintins et un grand nombre d'autres peuplades parcourent encore les vastes contrées du Brésil et se livrent entre eux des combats meurtriers.

Mais de toutes ces peuplades sauvages la plus curieuse à étudier est sans contredit celle des Bouticoudos, guerrière, audacieuse, indépendante, anthropophage et venant libre jusqu'aux portes de la capitale, où par mépris elle refuse d'entrer. De l'air, des dangers et de l'espace, voilà ce que demande, ce que veut, ce que trouve le Bouticoudo.

Les jeux bouticoudos sont des exercices d'adresse. J'ai vu par un temps de calme un de ces hommes extraordinaires tracer à terre une circonférence de six pieds de diamètre, se placer au centre, lancer verticalement et à perte de vue une de ses flèches et la faire presque toujours retomber dans le cercle.

Le Bouticoudo est complétement nu. Sa couleur est ocre rouge, ses cheveux sont longs et plats. Comme le Tupinamba, il fait descendre sur ses épaules le cartilage de ses oreilles, il fixe à sa lèvre inférieure, percée, un morceau de bois dur sur lequel il découpe ses mets et qui descend souvent jusqu'au menton.

Le Bouticoudo est sans contredit le sauvage le plus brave, le plus intelligent, le plus adroit du monde. Ni le Malais avec son *crish* empoisonné, ni le Guébéen sur ses *caraccores,* ni le Zélandais avec son *casse-tête* en pierre, ni le Carolin avec son bâton si admirablement ciselé, ni même l'Onbayen anthropophage, chez lequel ma vie a couru de si grands dangers, ne peuvent se comparer au Bouticoudo muni de son arc, de ses flèches et de son petit sac de pierres.

Il y a là des forêts profondes, éternelles, des déserts et des plaines immenses, des montagnes escarpées. Ces montagnes, ces forêts, ces déserts sont la demeure du Bouticoudo, qui y trouve des vivres en abondance et un gîte où il est à l'abri de tous dangers. Passe-t-il à cent pas de lui un de ces quadrupèdes petits et voraces qui se cachent dans les solitudes brésiliennes : l'animal surpris est bientôt la victime du Bouticoudo, car son arc à deux cordes a été tendu et la pierre rapide a frappé droit et fort au but marqué. Un jaguar s'élance-t-il en terribles bonds sur une proie facile : malheur à lui si le Bouticoudo a entendu son lugubre rauquement, car la flèche dentelée va siffler, et après elle, une seconde, puis une troisième, et toutes les trois pénétreront dans les flancs du jaguar.

Bouticoudo.

(Brésil)

L'arc du Bouticoudo est haut de sept à huit pieds, et ses flèches en ont quelquefois huit ou neuf. Elles sont légères, non pennées, armées d'une pointe d'os ou de bois durci au feu. L'arc à deux cordes est en bambou comme le premier. A six pouces à peu près du nœud qui fixe la corde au bois, et de chaque côté, un autre morceau de bois de la grosseur du petit doigt sépare ces deux cordes. Au centre est un réseau à mailles serrées où la pierre est assujettie par l'index et le pouce du tireur. Vous comprenez dès lors combien il faut d'adresse à celui-ci pour éviter le bois quand la pierre est lancée, car le réseau et le bambou se trouvent absolument dans le même plan.

Dans une de mes visites à une caravane de Bouticoudos à Praïa-Grande, j'ai prié le chef de ces hommes intrépides de me donner la mesure de cette adresse merveilleuse dont les voyageurs disent tant de prodiges. Et à cent pas, ni plus ni moins de distance, sur douze pierres lancées avec la rapidité d'un dard, il atteignit dix fois mon chapeau, qu'il mit en pièces, et les deux autres éclatèrent en route. Un chat aux aguets sur les débris d'un pont conduisant à Notre-Dame-de-Bon-Voyage, fut tué par la treizième pierre, et le Bouticoudo, à qui je m'empressai d'offrir mes félicitations, me tourna les talons en haussant les épaules, sans vouloir rien accepter de ce que je lui présentais en témoignage de reconnaissance.

L'affection des Bouticoudos est chose vraiment merveilleuse, vous allez en juger : M. Lansdorff, chargé d'affaires de la Russie, désirant joindre à sa riche et

immense collection de curiosités brésiliennes le crâne d'un individu de cette nation, en fit demander un au chef dont je vous ai déjà parlé, et lui offrit quelques armes en échange. Celui-ci, plus galant et plus courtois qu'on n'aurait dû le supposer d'un sauvage, lui envoya son propre fils, en lui disant : « *Voilà un crâne, arrangez-le comme vous voudrez.* »

L'enfant reçut chez M. Lansdorff tous les soins qu'on doit au malheur. Le pauvre garçon, âgé de neuf à dix ans, s'attendait tous les jours à être décapité et ne comprenait pas pourquoi on le traitait avec tant d'humanité.

J'emmenai ce jeune sauvage avec moi dans bien des courses, et les preuves qu'il me donna de son courage, de son adresse et de son agilité ne peuvent se décrire en aucune langue. Il est des choses qu'on aurait bien mauvaise grâce à raconter : il n'y a que les gens qui ont vu des miracles qui puissent y croire.

On trouve aussi au sud-ouest du Brésil une peuplade d'Albinos, pauvres, faibles, souffreteux, n'y voyant bien que la nuit ou après le coucher du soleil. Ils sont blancs de la peau, des cils, des sourcils, des cheveux ; ils ont les yeux et les ongles roses et se montrent inaccessibles à toute idée de civilisation et de progrès. Le même sol nourrit aussi des *cheveux blancs*, que Francesco d'Azora appelle Mélados et qui sont sans élégance et sans vigueur. J'ai vu à Rio une femme moitié blanche et moitié noire, mais par larges taches irrégulièrement semées comme la peau d'un jaguar. Cette femme et l'Unau sont sans doute de la

même famille : elle mangeait, elle vivait, voilà tout.

Les Albinos touchent aux Bouticoudos. Philosophes, expliquez ces contrastes !

Dès que nos observations astronomiques furent terminées, nous mîmes à la voile par une brise carabinée de l'ouest, qui nous poussa vite hors du goulet. Bientôt les vastes forêts s'effacèrent dans un lointain violâtre ; le *géant couché* disparut sous les flots comme un hardi plongeur, et nous nous retrouvâmes de nouveau face à face avec les vents, le ciel et les eaux. La curiosité s'émousse comme tous les goûts, comme toutes les passions ; il faut en user sobrement, et pour ma part je ne suis pas trop fâché de dire adieu à la terre féconde d'Alvarès Cabral, si mollement interrogée par les Portugais d'aujourd'hui.

Les stériles conquêtes des peuples sont une flétrissure plutôt qu'une gloire.

La brise est fraîche. Encore une anecdote sur le Brésil, encore un dernier regard sur les hommes qui le sillonnent.

Une remarque fort curieuse, et qui a frappé tous les explorateurs de cet immense royaume, dont la moitié n'est pas encore connue, c'est la diversité de mœurs des peuples sauvages qui le parcourent. Tous, excepté les Albinos, sont cruels, féroces, anthropophages ; presque tous vivent en nomades, sans lois, sans religion, ou se faisant des dieux selon leurs caprices ; tous obéissent à leur appétit sans cesse renaissant de rapine et de destruction, et cependant il y a parmi ces peuplades des nuances fort tranchées qui les dis-

tinguent et qui sembleraient laisser entrevoir dans l'avenir, pour quelques-unes du moins, la possibilité de les faire jouir des bienfaits de la civilisation, toujours si paresseuse dans ses conquêtes morales.

Les Bouticoudos, par exemple, se distinguent de tous leurs ennemis (car ici tous les peuples vivent en ennemis) par l'absence totale de ces sentiments si doux d'amitié et de famille, si puissants, si saints, même chez les nations les plus sauvages de la terre. Parmi eux, point de tendresse fraternelle, point d'amour maternel ou filial. On naît, on vit, on allonge les oreilles à l'enfant, on troue sa lèvre inférieure pour y fixer un gros morceau de bois qui lui sert de table lors de ses repas; on l'arme d'un arc à flèches ou à pierres, on lui montre le désert ou les forêts et on lui dit: « Là est ta pâture, va, cherche et fais la guerre à tout être vivant qui voudra te résister. » S'il meurt, point de larmes, point de funérailles, la peuplade a un sujet de moins, c'est tout.

Chez les Tupinambas, au contraire, plus féroces, s'il se peut, que les Bouticoudos et les Païkicé, on a trouvé des sentiments d'amour si vrais, si violents, si énergiquement exprimés, qu'on peut les appeler héroïques, alors même qu'ils ont pour résultat les plus horribles vengeances.

Une guerre sanglante avait éclaté entre les Païkicé et les Tupinambas; déjà, dans un de ces combats où les dents et les ongles de ces bêtes féroces jouent un rôle aussi actif que les flèches et les massues, plusieurs des chefs les plus intrépides avaient perdu la vie, et

N. Maurin del

d'après les croquis de J. Arago

Boulicoudos

(Brésil.)

les deux féroces peuplades ne se lassaient pas. A la dernière mêlée qui avait eu lieu, une femme avait vu son mari massacré par les ennemis vainqueurs, et les lambeaux de sa chair jetés çà et là dans la plaine. Aussitôt elle médite une vengeance éclatante, et la communique la nuit à ses camarades, qui l'approuvent et l'encouragent.

— Percez-moi le dos, les cuisses, la poitrine, leur dit-elle, crevez-moi un œil, coupez-moi deux doigts de la main gauche et laissez-moi faire, mon mari sera vengé. On obéit à ses volontés, on mutile la malheureuse, qui ne pousse pas un cri, qui n'exhale pas une plainte.

— Adieu, leur cria-t-elle quand tout fut fini. Si vous pouvez attaquer dans quinze soleils, à telle heure, je vous réponds que vous aurez moins d'ennemis à combattre que par le passé.

Elle s'élance, elle s'éloigne et se dirige couverte de sang vers les Païkicé, campés à peu de distance, attendant la lutte du lendemain. Dès qu'elle aperçoit leurs feux, elle se précipite à grands cris, les tient en haleine d'une alerte et tombe aux pieds du chef en poussant des gémissements de douleur.

On s'empresse, on l'entoure, on l'interroge, et l'astucieuse Tupinamba leur dit alors d'une voix entrecoupée, que les chefs de sa tribu ont voulu la tuer parce qu'elle faisait des vœux pour le succès des armes des Païkicé; qu'après avoir courageusement résisté à leurs menaces, elle s'est vue attachée à un poteau, qu'on a commencé à lui faire subir les tourments ré-

servés aux prisonniers ennemis; puis que, dans l'attente de leur joie du lendemain, ils se sont endormis, et que, profitant de leur sommeil, elle s'est échappée et est venue chercher un asile chez ceux pour qui étaient ses vœux les plus ardents.

A l'aspect des blessures de cette femme, dont quelques-unes sont très-profondes, les Païkicé ne doutent pas de la vérité du récit qui leur est fait et donnent les soins les plus empressés à celle qui a tant souffert pour eux. Bientôt elle partage les travaux de tous. C'est elle qui, prévoyante, veille autour du camp avec le plus d'activité; c'est elle qui s'est chargée de jeter le premier cri d'alarme. Un chef en fait son épouse, et celle-ci semble s'attacher à lui par les liens de l'amour et de la reconnaissance... Mais une nuit le camp est dans l'agitation, les principaux chefs se réveillent sous les atteintes des douleurs les plus aiguës; ils s'agitent, se roulent, se tordent; ils sont dans des convulsions horribles; et lorsque, bien sûre de l'efficacité du poison qu'elle a distribué, la jeune Tupinamba peut compter ses victimes, elle bondit, s'éloigne, pousse un grand cri répété par les échos de la forêt voisine, et les Païkicé, surpris dans leur agonie, sont achevés par les Tupinambas, prévenus de l'heure et du jour du massacre.

Espérons, pour le bonheur de l'humanité, que ces races cruelles se détruiront bientôt les unes par les autres, et que, comme l'hyène et le tigre, elles disparaîtront un jour de la terre.

Au lieu de mettre directement le cap sur Table-Bay, pointe méridionale d'Afrique, nous allâmes chercher

par une plus haute latitude les vents variables, et nous laissâmes à notre gauche le Rocher-Sacré, l'île de lave et de grands souvenirs, la vallée silencieuse où s'est éteinte la plus belle étoile qui ait jamais brillé au firmament. — Salut à Sainte-Hélène ! Salut aux trois saules qui pleurent sur le mort immortel cadenassé dans sa bière de fer !

Nos pensées devinrent tristes et sombres ; nous reportions nos regards vers ce passé glorieux, si profondément gravé sur tant de gigantesques monuments, lorsqu'un bien douloureux spectacle vint encore nous frapper dans nos affections.

Le récit de nos malheurs en est le baume le plus efficace, et il y a toujours des consolations dans les larmes.

De tous les officiers de la corvette, Théodore Laborde était sans contredit le plus aimé et le plus heureux ; il comptait embrasser bientôt sa famille, qui l'attendait impatiente à l'île Maurice. Jeune, expérimenté, intrépide, il avait joué un beau rôle au glorieux combat d'Ouessant et à celui de la baie de Tamatave, où la marine française soutint dignement l'honneur de son pavillon.

Laborde commandait le quart. La barre s'engagea, il ordonna une manœuvre ; en se baissant vers le fauxpont, un vaisseau se rompit dans sa poitrine. Le lendemain, après notre déjeuner, il vomit du sang en abondance ; il se leva et nous dit d'une voix solennelle : « A huit jours d'ici, mes amis, je vous convie à mes funérailles. »

L'infortuné avait lu dans les décrets de Dieu.

— Oh ! cela est bien horrible, nous dit-il après les premiers symptômes ; oh ! cela est bien horrible de mourir alors qu'il y a devant soi une carrière de périls et de gloire ! Et puis, ajoutait-il en nous tendant une main frémissante, on a des amis qu'on regrette, une famille qu'on pleure, et la mort vient vous saisir ! N'est-ce pas, n'est-ce pas que vous parlerez de moi quelque temps encore ? Promettez-le-moi, mes bons camarades, la tendresse est consolatrice, et j'ai besoin de consolation, moi ! Mon pauvre père, qui m'attend là, là tout près, dites-lui combien je l'aimais... Merci, docteur, merci... demain... demain... rien ne me réveillera... Si je me retourne, je meurs à l'instant... et tenez, je souffre trop, je veux en finir... adieu, adieu, mes amis !...

Il se retourna et vécut encore un quart d'heure, pendant lequel il nous appela tous près de lui. — Le soleil levant frappa d'un vif rayon le sabord qui s'ouvrait près de la tête de Laborde.

— C'est le coup de canon, dit-il en fermant ses rideaux.

Le lendemain, les vergues du navire étaient en pantenne, une planche humide débordait le bastingage, le silence de la douleur régnait sur le pont, l'abbé de Quélen fit tomber une courte prière sur la toile à voile qui enveloppait un cadavre, et le navire se trouva délesté d'un homme de bien et d'un homme de cœur...

Après une quarantaine de jours d'une navigation

monotone, sans calmes ni tempêtes, la houle devint creuse et lente ; de monstrueuses baleines lançaient à l'air leurs jets rapides, et les observations astronomiques, d'accord avec celles des matelots, qui n'étudient la marche des navires que sur les flots, nous placèrent en vue du cap de Bonne-Espérance. Là-bas l'Amérique, ici l'Afrique, et tout cela sans transition ! C'est ainsi que j'aime les voyages.

Voici la terre, vers laquelle la houle nous a poussés pendant la nuit. Quel contraste, grand Dieu ! Au Brésil, des eaux riantes et poissonneuses ; ici, des flots plombés et mornes ; en Amérique, des forêts immenses, éternelles, toujours de la verdure ; en Afrique, des masses énormes de rochers creusés et déchirés par une lame sans cesse turbulente, et point de verdure à ces rocs, point de végétation au loin ; c'est un chaos immense de débris de laves qui se dessinent à l'œil en fantômes menaçants ; au Brésil, partout la vie ; au cap de Bonne-Espérance, partout la mort. A la bonne heure, voilà comme j'aime les voyages.

Oh ! que le Camoëns a poétiquement placé son terrible épisode d'Adamastor sur un de ces mornes muets, au pied desquels gisent tant de cadavres de navires pulvérisés ! Que de cris ils ont étouffés, que d'agonies ils ont vues depuis que Vasco de Gama a baptisé cette pointe d'Afrique le cap des Tempêtes !

Une heure après le lever du soleil la brise souffla fraîche et soutenue. Nous cinglâmes vers Table-Bay et nous laissâmes tomber l'ancre au milieu de la rade sur un fond de roches et de coquillages brisés. Mes

crayons et mes pinceaux n'avaient pas été oisifs, et mes cartons et mes souvenirs s'étaient déjà enrichis de motifs de paysages mâles et gigantesques.

A mesure que j'avance dans ces graves et périlleuses excursions, j'éprouve le besoin de me recueillir, je me tiens en garde contre cette ardente imagination dont le ciel m'a doté si funestement, et je lui fais une guerre de tous les instants pour la courber sous le joug de la froide raison. Le poëte est inhabile aux courses scientifiques; en fait de voyages, rien n'est pauvre comme la richesse, et l'écrivain doit s'effacer des tableaux qu'il a mission de dérouler aux yeux. Si le portrait moral du voyageur était en tête du livre qu'il publie, il deviendrait alors aisé de discerner la vérité du mensonge, et l'histoire des pays et des peuples serait plus précise et plus tranchée. Moi je demande grâce pour mon style, mais je n'en veux point pour l'exactitude des faits : j'écris avec mes yeux d'autrefois et non avec mon imagination présente. Je veux qu'on me croie et non pas qu'on me loue. Mais l'enthousiasme est quelquefois permis à l'observateur; il est telle scène si grande, si dramatique, que le cœur et la raison se mettent d'accord pour sentir et peindre; si la vérité semble sortir de la règle commune, c'est que le lecteur ne la voit pas, lui, du point où le narrateur est placé.

Nous voici au centre de la rade du Cap, et je vous défie de rester froid en face de ce grave et sauvage panorama qui se déploie à l'œil effrayé. Là, à droite, des masses gigantesques de laves noires, nues, découpées d'une manière si bizarre qu'on dirait que la nature

morte de cette partie de l'Afrique s'est efforcée de prendre les formes de la nature vivante qui bondit dans ces déserts. C'est la Croupe-du-Lion, sur laquelle flotte le pavillon dominateur de la Grande-Bretagne ; puis le sol s'abaissant petit à petit se redresse tout à coup et forme ce plateau large, uni, régulier qu'on a si bien nommé la Table, du haut de laquelle les vents se précipitent avec rage vers l'Océan, qu'ils soulèvent et refoulent, lui enlevant comme des flocons d'écume les imprudents navires qui lui avaient confié leur fortune. « La nappe est mise, » disent les marins sitôt que des nuages arrondis, partant de la Tête-du-Diable, opposée à la Croupe-du-Lion ; se heurtent, se brisent, se séparent, se rejoignent sur le sommet du plateau. « La nappe est mise ! coupe les câbles et au large !... » Efforts inutiles ! il faut des victimes à l'ouragan, et lorsque, sur dix navires à l'ancre, un seul peut se sauver, c'est que le ciel a été généreux, c'est que la tempête a voulu qu'une voix portât au loin des nouvelles du désastre.

La Tête-du-Diable est séparée du plateau principal par une embrasure haute et étroite d'où s'élancent les raffales meurtrières, heurtées par les pitons plus rapprochés qu'elles ont déchirés dans leur course.

Jugez des phénomènes météorologiques dont cette rade de malheur est le théâtre ! J'ai vu deux navires, l'un entrant, l'autre sortant, presque vergue contre vergue, courir tous les deux vent arrière [1] ! — Quel choc ! quel désordre ! quel fracas au moment où ces

[1] Voir les notes.

deux vents impétueux viennent à se heurter, à se combattre, à se disputer l'espace! A gauche de la Tête-du-Diable, le terrain se nivèle, se plonge dans les solitudes africaines, décrit une vaste courbe vers la rivière des Éléphants, et, à neuf lieues de là, se rapproche de la côte et se redresse encore pour la défendre contre les envahissements de l'Atlantique.

A égale distance à peu près de la Croupe-du-Lion et de la Tête-du-Diable, au pied même de la montagne de la Table, est bâtie la ville du Cap, fraîche, blanche, riante comme une cité qu'on achève et qu'on veut rendre coquette. Ce sont des terrasses devant les maisons, et des arbres au pied de ces terrasses dont les dames font leur promenade de chaque jour; ce sont des rues larges et tirées au cordeau, propres, aérées; c'est partout un parfum de la Hollande, par qui fut bâtie cette colonie jadis si florissante, et qui a changé de maître par le droit de la guerre.

Sur la gauche de la ville et en face du débarcadère et d'une magnifique caserne est un vaste et triste champ-de-mars, dont les pins inclinés presque jusqu'au sol attestent le fréquent passage de l'ouragan. Cela est douloureux à voir.

Plusieurs forts, tous bien situés, défendent la ville, mieux protégée encore par la difficulté des atterrissages. En temps de paix la garnison est de quatre mille hommes; en temps de guerre elle est proportionnée aux craintes qu'on éprouve. Mais ce n'est pas de l'Europe que partira le coup de canon qui arrachera la colonie aux Anglais : c'est de l'intérieur des terres,

c'est du pays guerrier des Caffres et des autres peuplades intrépides qui ceignent comme d'un vaste réseau la ville et les propriétés des planteurs sans cesse envahies et saccagées. Il y a là dans l'avenir un jour de terreur et de deuil pour l'Angleterre.

Je ne suis point de ceux qui, en arrivant dans un pays curieux à étudier, se hâtent de demander ce qu'il y a de remarquable à voir et s'y précipitent avec ardeur. Ce que j'aime surtout dans ces courses lointaines, c'est ce que les esprits superficiels dédaignent, ce que le petit nombre choisit de préférence pour le lieu de ses méditations : ce n'est pas l'Europe que je viens chercher au sud de l'Afrique.

Une montagne aride et sauvage est là sur ma tête; elle aura ma première visite. Qui sait si demain l'ouragan qu'elle vomira ne nous forcera point à une fuite précipitée. Escaladons la Table avant que la raffale ait mis la nappe.

Les chemins qui, par une pente insensible, conduisent à travers champs jusqu'au roc, sont coupés de petites rigoles où une eau limpide coule avec assez d'abondance; mais ici toute végétation s'efface et meurt; la montagne est rapide dès sa base, et l'étroit sentier qui garde, presque imperceptible, la trace des explorateurs se perd bientôt au milieu d'un chaos de roches osseuses qui disent les dangers à courir. Je comprends toute indécision avant la lutte; mais une fois en présence du péril, rien ne me ferait faire volte-face. J'avais un excellent fusil à deux coups, deux pistolets, un sabre, plus une gibecière, un calepin et mes crayons.

C'était assez pour ma défense : qui sait si les tigres et les Cafres ne reculeraient pas en présence des mauvais croquis d'un artiste d'occasion? mais, à tout hasard, je m'adresserai d'abord à mon briquet et à mes autres armes : ce sont, je crois, de plus sûrs auxiliaires.

La route devenait ardue au milieu de ces réflexions que je faisais souvent à haute voix, et un soleil brûlant épuisait mes forces sans lasser mon courage.

J'escaladais toujours le rapide plateau, et je faisais de fréquentes haltes derrière quelques rochers, car peu m'importait d'arriver tard au sommet pourvu que j'y pusse arriver. La chaleur était accablante, le thermomètre de Réaumur, au nord, à l'ombre et sans réfraction, marquait trente degrés sept dixièmes; et, dans mon imprévoyance, je n'avais emporté qu'une gourde pleine d'eau que j'avais déjà vidée, sans que le murmure d'un ruisseau me donnât l'espoir de la remplir de nouveau. Mais je n'étais pas homme à m'arrêter devant un seul obstacle, et je grimpais haletant et épuisé.

A peu près au deux tiers de la route, dans un moment d'inaction et de repos, un éboulement se fit entendre près de moi. J'écoutai, inquiet; un second éboulement suivit de près le premier, puis un troisième à égale distance. Point de souffle dans l'air, la nature avait le calme de la mort, et je dus comprendre que, tigre ou nègre marron, il y avait à ma portée un ennemi à combattre. J'armai mon fusil, dans lequel j'avais glissé deux balles, et je me tins prudemment dans l'espèce de gîte que je m'étais donné; mais, presque honteux de ma prudence, je tournai doucement

le rocher protecteur et j'avançai la tête pour voir de quel côté venait le danger.

— Au large! me cria une voix qu'on cherchait à rendre sonore; au large, ou vous êtes mort!...

Un homme, en effet, m'avait mis en joue, mais un de ces hommes qu'on juge, au premier coup d'œil, ne pas être fort redoutables, un de ces ennemis qui ne demandent pas mieux que de vous tendre la main.

— Au large, vous-même! lui répliquai-je en lui présentant un de mes pistolets; que me voulez-vous?

— Rien.

— Je m'en étais douté.

Et nous fîmes tranquillement quelques pas pour nous rapprocher.

Il avait un singulier costume de voyage, ma foi! un tout petit chapeau de feutre fin et coquettement brossé se posait légèrement sur une de ses oreilles; son cou laissait tomber avec grâce une cravate de soie nouée à la Colin. Un habit bleu de Staub ou de Laffite, tout neuf et tout pointu, selon la mode du temps; un gilet chamois, des gants jaunes et propres, un pantalon de poil de chèvre, de fins escarpins de Sakoski et des bas de soie complétaient sa mise. On eût dit un fashionable de Tortoni de retour d'une promenade au bois dans son léger tilbury, et je riais de son élégance en même temps qu'il riait, lui, de l'étrangeté de mes vêtements autrement façonnés. De gros souliers, des chaussettes, un large pantalon de toile, une chemise bleue, une veste, point de bretelles, point de cravate ni de gants, un immense chapeau de paille et

mes armes, voilà l'homme en présence duquel se trouvait mon rude antagoniste. Ajoutez à cela que sa voix était faible et sa figure délicate et rosée; moi j'ai l'organe assez dur et le teint au niveau de mon organe.

Après ces premières investigations muettes, notre conversation continua, et je repris le premier la parole.

— Savez-vous que vous m'avez fait presque peur?

— Savez-vous que vous m'avez fait peur tout à fait?

— Êtes-vous rassuré, maintenant?

— Mais oui; et vous?

— Moi? pas encore; vous êtes effrayant!

Et je partis d'un grand éclat de rire.

— Où allez-vous donc si joliment vêtu? lui dis-je après m'être assis presque à ses pieds.

— Ici, monsieur, on ne peut aller qu'en haut ou en bas; je vais en haut.

— Et moi aussi, en route!

Je pris son bras, et nous nous aidâmes dans notre laborieuse excursion.

Le brick qui l'avait conduit au Cap venait de mouiller en pleine rade le matin. Il était commandé par le capitaine Huzard et allait faire voile sous peu de jours pour Calcutta. Là se bornèrent d'abord les confidences de mon compagnon de voyage, qui entrecoupait son récit par de profonds soupirs et des cris de douleur que lui arrachaient les pointes aiguës des rochers.

— Eh! monsieur, l'on ne se met pas en marche pour un pareil voyage avec une chaussure de bal, lui disais-je à chacune de ses lamentations; vous deviez vous douter que la montagne de la Table n'avait ni

tapis moelleux ni dalles polies; vous allez sans doute à Calcutta pour vous faire traiter de la folie.

—J'y vais comme naturaliste, me répondit-il, et j'y suis envoyé par le roi.

Cependant nous avancions toujours et les difficultés devenaient plus grandes; mon compagnon de voyage me demandait souvent grâce et d'une voix souffreteuse me suppliait de ne pas l'abandonner.

— Allons, courage! lui criais-je quand je l'avais devancé; courage, courage! nous arrivons.

— Voilà deux heures que vous m'en dites autant.

— Courage! m'y voici!

Quelques instants après, nous fûmes deux sur le plateau; le premier, essoufflé, brisé, mais debout; le second, étendu sur le roc et à demi mort.

Rien, au monde, n'est imposant comme le tableau sur lequel on plane alors. Tout ce que la nature a de grave, de majestueux, de poétique, de terrible, est là, sous vos pieds, à vos côtés, autour de vous; la mer et ses navires, une ville et ses brillants édifices, des montagnes rudes et sauvages, et des déserts immenses où l'œil plonge dans un lointain sans bornes. Nous nous plaçâmes debout sur la pierre la plus élevée du plateau, appelée tombeau chinois, et, fiers de notre conquête, nous retrouvâmes en nous asseyant une gaieté qui nous avait souvent fait défaut dans la lutte.

— Je ne sais pourquoi, monsieur, me dit mon nouvel ami, vous ne m'avez pas encore dit votre nom?

— Pourquoi ne m'avez-vous pas dit le vôtre?

— J'attendais votre confidence, et pourtant je crois n'en avoir pas besoin.

— Comment cela?

— Il me semble que je vous ai vu, que je vous connais.

— Ma foi, je faisais à l'instant même, et en vous regardant, une réflexion semblable à la vôtre.

— Venez-vous de Paris?

— Oui, et je fais le tour du monde sur l'*Uranie*.

— N'avez-vous pas dîné, quelques jours avant votre départ, chez M. Cuvier?

— Oui.

— Vous étiez presque chez moi, je suis le fils de sa femme.

— Monsieur Duvauchel!

— Monsieur Arago!...

Et nous nous embrassâmes en frères.

—Maintenant que nous pouvons nous tutoyer, nous allons manger un morceau.

— J'allais vous le proposer.

— Je me meurs de faim.

— Et moi donc!

— Et si un lion ou un tigre vient nous déranger?

— Nous l'inviterons.

— Il n'acceptera pas.

— Voyons, ouvrez votre gibecière, poursuivis-je.

— Et vous la vôtre; qu'avez-vous?

— Hélas! il ne me reste qu'un biscuit.

— Et à moi une pomme.

— Partageons.

Ainsi fut fait.

— Avez-vous au moins un peu de vin?

— Pas une goutte. Et vous, avez-vous de l'eau?

— Pas une larme.

— Je penserai souvent à votre invitation; mais on dîne mieux chez votre beau-père au Jardin-des-Plantes de Paris.

Après une demi-heure d'intime causerie, nous redescendîmes la montagne; et pour arriver plus vite nous nous laissions glisser sur les cailloux et nous parcourions, quelquefois d'un seul jet, d'assez grandes distances. Mes gros souliers tout percés me dirent adieu au bas de la montagne; mes vêtements en lambeaux me forcèrent d'attendre la nuit avant d'entrer dans la ville. Quant à Duvauchel, il ne possédait plus ni habit, ni bas de soie, ni souliers, ni chapeau. Le fashionable avait pris le costume du Cafre.

Mais il avait gravi la montagne de la Table.

— Hélas! l'ardent naturaliste est mort à Calcutta il y a deux ans à peine!

Les voyages sont dévorateurs.

— Avez-vous un moins un peu de vin?

— J'ai une poulle. Et vous, avez-vous de l'eau?

— J'ai une lampe.

— Je passerai sonvent à votre invitation; mais on dîne mieux chez votre beau-père au Jardin-des-Plantes de Paris.

Après une demi-heure d'entière causerie, nous reconnûmes la nécessité de nous arriver plus vite pour nous laisser place sur les oreillers et nous parconcher, quelquefois d'un seul lez à cause grandes distances. Mes gros souliers lont parrès me dirent adieu au bassin de montagne; mes vêtements en lambeaux me traversent d'alleurs la nuit avant d'entrer dans la ville. Quant à Bernadou, il ne possédait plus ni bâton, ni bas de soie, ni souliers, ni chapeau. Le lendemain avait pris le costume du Cadre.

Mais il avait gravi la montagne de la Table.

— Bleiss! Tarbeau naturellie est mort à l'Alcazar il y a deux ans à peine!

Les voyages sont d'instructions.

9

LE CAP.

Chasse au Lion. — Détails.

Des faits encore, puisque leur logique est si éloquente. Les hommes et les époques ne devraient pas avoir d'autre historien : les faits seuls peuvent exactement traduire la physionomie des peuples, et là du moins chacun peut puiser avec sécurité pour éclairer la conscience et la raison, là est le seul livre qui ne trompe jamais.

Quand les hommes sont venus ici poser les premières bases de leur naissante colonie, ils trouvèrent un sol rude, âpre, habité et défendu par des hordes

sauvages. Les armes à feu firent taire bientôt la puissance des sagaies, des arcs et des casse-têtes; les indigènes se retirèrent dans l'intérieur des terres, et les navires voyageurs, pour renouveler leur eau et leurs vivres, trouvèrent ici un point de relâche à moitié chemin de l'Europe et des Indes orientales. Jusque-là tout était profit pour le commerce et la civilisation ; mais là aussi s'arrêta malheureusement le projet, vaste d'abord et bientôt abandonné, de la conquête morale du sud de l'Afrique. Les piastres d'Espagne et les guinées anglaises enrichirent les colons, qui ne voulurent point porter plus haut leurs idées d'industrie et de progrès; et les siècles passèrent sur Table-Bay, colonie européenne, sans que les terres qui touchent pour ainsi dire à la ville fussent plus cultivées, sans que les peuplades qui les parcourent fussent moins sauvages et moins féroces. C'eût été pourtant une belle et noble conquête que celle d'un pays où le sang n'eût plus coulé que sous le règne des lois et de la justice. Le commerce est en général très-peu régénérateur.

Dans un pays diapré en quelque sorte par la présence de vingt peuplades diverses, il faut qu'on me pardonne si je vais par monts et par vaux, si de la maison je cours à la hutte, et si je quitte le moraï pour le temple de Luther. Ne rien oublier est ma principale occupation, et l'ordre et la symétrie seraient ici très-peu en harmonie avec la variété des tableaux qui se déroulent aux yeux.

En général la ville du Cap offre à l'observateur un

aspect bizarre, discordant, qui blesse, qui repousse. On respire partout une exhalaison impossible à définir; toutes les castes d'esclaves employés à l'agriculture et au service des maisons ont un caractère tranché. Le Hottentot, le Cafre, le Mozambique, le Malgache, ennemis implacables, se coudoient, se menacent, se heurtent dans tous les carrefours; et souvent entre deux têtes noires, hideuses, bavant une écume verdâtre, passe, blanche et élégante, une silhouette de jeune femme anglaise qu'on dirait jetée là comme un ange entre deux démons; et puis des chants ou plutôt des grognements sauvages, des danses frénétiques dont on détourne la vue, des cris fauves, des instruments de joie et de fête fabriqués à l'aide des débris d'ossements et d'énormes crustacés, tout cela pêle-mêle dans un endroit resserré, tout cela formant une colonie, tout cela sale, abruti, dépravé.

Eh bien! voyez maintenant, mais rangez-vous, car il y a péril à regarder de trop près. C'est un chariot immense de la longueur de deux omnibus, lourd, ferré, broyant le sol, ayant avec lui chambre à coucher, lit et cuisine; attelé de douze, quatorze, seize et le plus souvent de dix-huit buffles deux à deux, qui courent au grand galop par des chemins difficiles et rocailleux; c'est un nuage de poussière et de graviers à obscurcir les airs; en tête de l'équipage est un Hottentot haletant qui crie gare; sur le devant du chariot, un Cafre, attentif et penché, tient les rênes d'une main vigoureuse, tandis que l'autre, armée d'un fouet dont le manche n'a pas plus de deux pieds de lon-

gueur, et la lanière moins de soixante, stimule l'ardeur des buffles; et si un insecte incommode s'attache au cou ou aux flancs d'un de ces animaux, il est rare que du premier coup de fouet il ne soit pas écrasé sur le sang qu'il a fait jaillir. Je maintiens qu'un Automédon cafre en aurait remontré à celui de la Grèce, dont Homère nous a dit des choses si merveilleuses.

Cafres, Malgaches, Mozambiques, n'ont qu'à s'entendre une fois, et la ville du Cap ne sera plus qu'un monceau de cendres, et une nouvelle colonie devra être rebâtie. Aussi la politique européenne met-elle tous ses soins à maintenir parmi ces diverses nations un esprit de haine et de vengeance qui n'est funeste qu'à ceux qu'il anime.

J'étais logé au Cap chez un horloger nommé Rouvière. Cet horloger avait un frère dont la vie de périls résume en elle seule celle des Boutins, des Mongo-Parcke, des Landers et des explorateurs européens les plus intrépides. Ici quand M. Rouvière passe dans une rue, chacun salue et s'arrête. S'il entre dans un salon, tout le monde se lève par respect, la plupart aussi par reconnaissance, car presque à tous il a rendu quelques grands services. On n'a pas d'exemple au Cap d'un navire échoué sur la côte dont M. Rouvière n'ait sauvé quelques débris utiles ou quelques matelots, et cela au milieu des brisants et toujours au péril de sa vie. J'avais entendu raconter de lui des choses si merveilleuses que je résolus de m'enquérir de la vérité, et je demeurai bientôt convaincu que rien

Rouvière.

n'était exagéré dans le récit des faits et gestes qu'on attribuait à M. Rouvière.

Le hasard me plaça un jour à son côté dans un salon, et je mis à profit cette heureuse circonstance.

— Monsieur, lui dis-je après quelques paroles de politesse banale, croyez-vous à la générosité du lion?

— Oui, me répondit-il, le lion est généreux, mais envers les Européens seulement.

Sa réponse me fit sourire; il s'en aperçut, et continua gravement :

— Ceci n'est pas une plaisanterie, mais un fait positif qui a cependant besoin d'explication. Les Européens sont vêtus; les esclaves en général ne le sont pas. Ceux-ci offrent à l'œil du lion de la chair à mâcher; ceux-là ne lui présentent presque rien de nu. Ce que j'entends par générosité, c'est, à proprement parler, dédain, absence d'appétit, et un lion qui n'a pas faim ne tue pas. Le lion a mangé moins d'Européens que de Cafres ou de Malgaches; le souvenir de son dernier repas l'excite; il y a là, à portée de ses ongles et de ses dents, une poitrine nue, et la poitrine est broyée...

— Je comprend s..

Toutefois je crois qu'il y a de la reconnaissance dans les paroles du brave Rouvière, et voici à quelle occasion cette reconnaissance est née:

Il partit un beau matin de Table-Bay pour False-Bay, en suivant les sinuosités de la côte, et seul, selon sa coutume, armé d'un bon fusil de munition où il glissait toujours deux balles de fer. Il portait en outre

deux pistolets à la ceinture et un trident en fer à long manche, placé en bandoulière derrière son dos. Ainsi armé, Rouvière aurait fait le tour du monde sans la moindre difficulté. Il était en route depuis quelques heures lorsqu'un bruit sourd et prolongé appela son attention; au moment du péril, les premiers mots de Rouvière étaient ceux-ci :

— Alerte, mon garçon, et que Dieu soit neutre!...

Le bruit approchait, c'était le lion; lorsque celui-ci veut tromper son ennemi aux aguets, il fait de ses puissantes griffes un creux dans la terre, y plonge sa gueule et rugit. Le bruit se répercute au loin d'écho en écho, et le voyageur ne sait de quel côté est l'ennemi. Après avoir visité ses amorces, Rouvière, l'œil et l'oreille attentifs, continua sa marche, certain qu'il aurait bientôt une lutte à soutenir.

En effet, les rochers qu'il côtoyait retentissent bientôt sourdement sous les bonds du redoutable roi de ces contrées, et un lion monstrueux vient se poser en avant de Rouvière et le provoquer pour ainsi dire au combat.

— Diable! diable! se dit tout bas notre homme, il est bien gros... la tâche sera lourde... Et en présence d'un tel champion, il recule :

Le lion le suit à pas comptés. Rouvière s'arrête; le lion s'arrête aussi... Tout à coup la bête féroce rugit de nouveau, se bat les flancs, bondit et disparaît dans les sinuosités des rochers.

— Il est bien meilleur enfant que je ne l'espérais,

murmura M. Rouvière; mais essayons d'atteindre le bac, cela est prudent...

Il dit, et le lion se retrouve en sa présence pour lui fermer le chemin.

— Nous jouons aux barres, poursuit Rouvière, ça finira mal... Il rétrograde encore; mais l'animal impatienté se rapproche de lui et semble l'exciter à une attaque, comme fait un petit chien qui veut jouer avec son maître. M. Rouvière, piqué au jeu, est prêt à combattre, et le baudrier de son trident est déjà débouclé, mais il ne veut pas être l'agresseur. Le lion rugit pour la troisième fois, recommence sa course à travers les aspérités voisines, et pour la troisième fois aussi s'oppose à la marche du colon.

— Pour le coup, nous allons voir!

Rouvière s'adosse à une roche surplombée, met un genou en terre; un pistolet est à ses pieds, et, le doigt sur la détente du fusil, il semble défier son redoutable adversaire.

Celui-ci hérisse sa crinière, gratte le sol, ouvre une gueule haletante, s'agite, se couche, se redresse et semble dire à l'homme : Frappe, tire. L'œil calme de M. Rouvière plonge, pour ainsi parler, dans l'œil ardent du lion; ils ne sont plus séparés tous deux que par une distance de cinq ou six pas, et pendant un instant on dirait deux amis au repos...

— Oh! tu as beau faire, gromelait M. Rouvière, je ne commencerai pas.

Qui dira maintenant de quel sentiment le lion fut animé? Après une lutte de patience, d'incertitude et de

courage, mais sans combat, le terrible quadrupède rugit plus fort que jamais, s'élance comme une flèche et disparaît dans les profondeurs du désert.

— Vous dûtes vous croire à votre dernière heure? dis-je à M. Rouvière.

— Je le crus si peu, me répondit-il, que je me disais, au moment où l'haleine du lion arrivait jusqu'à moi : Mes amis vont être bien étonnés quand je leur raconterai cette aventure.

Et la véracité de M. Rouvière ne peut ici être révoquée en doute par personne, sous peine de lapidation et de mépris.

— Il boite un peu, dis-je un jour à un citoyen du Cap.

— C'est un petit tigre à qui il a eu affaire qui lui a mutilé la cuisse.

— Et cette épaule inégale?

— C'est une lame furieuse qui l'a jeté sur la plage au moment où il sauvait une jeune femme.

— Et cette déchirure à la joue?

— C'est la corne d'un buffle qui dévastait le grand marché et qu'il parvint à dompter au péril de ses jours.

— Et ces deux doigts absents de la main gauche?

— Il se les coupa lui-même, mordu qu'il fut par un chien enragé dont plusieurs personnes avaient été victimes... Tenez, il va sortir, voyez.

M. Rouvière se leva et salua. Toute l'assemblée, debout, lui adressa les paroles les plus affectueuses; chacun l'invitait pour les jours suivants, et pas un ne voulut le laisser sortir sans lui avoir serré la main.

Le boulanger Rouvière est l'homme le plus brave que j'aie vu de ma vie.

Le lendemain de cette conversation et de cette soirée, je retrouvai M. Rouvière chez le consul français, où il était reçu, lui, boulanger, sans fortune, avec la plus haute distinction. Je lui demandai de nouveaux détails sur sa vie aventureuse.

— Plus tard, me répondit-il; je ne vous ai narré encore que des bagatelles que j'appelle mes distractions. Mes luttes avec les éléments ont été autrement ardentes que celles que j'ai eu à soutenir avec les bêtes féroces de ces contrées. Je ne demande pas mieux que de me reposer sur le passé, afin de me donner des forces pour le présent et des consolations pour l'avenir. Je vous dirai des choses fort curieuses, je vous jure.

— Est-il vrai, interrompis-je, que vous craigniez plus dans vos habitations intérieures la présence d'un tigre, que celle d'un lion?

— Quelle erreur! Un lion est beaucoup plus à redouter que trois tigres. Tout le monde ici va, sans de grands préparatifs, à la poursuite du tigre; la chasse au lion est autrement imposante, et, morbleu! vous en aurez le spectacle puisque vous êtes curieux. Il y a là du drame en action, du drame avec du sang. Quand on vient de loin il faut avoir à raconter du nouveau au retour; assistez donc à une chasse au roi des animaux.

Les préparatifs ne sont pas chose futile, et le choix du chef de l'expédition doit porter d'abord sur des

esclaves intrépides et dévoués; puis il prend des buffles vigoureux et un chariot avec des meurtrières d'où l'on est forcé parfois de faire feu si au lieu d'un ennemi à combattre on se trouve par malheur en présence de plusieurs.

M. Rouvière avait la main heureuse, il se chargea aussi des provisions; et un matin, avant le jour, la caravane, composée de quatorze Européens et colons et de dix-sept Cafres et Hottentots, se mit en marche par des chemins presque effacés. Mais le Cafre conducteur était renommé parmi les plus adroits de la colonie, aussi étions-nous tranquilles et gais.

A midi nous arrivâmes sans incident digne de remarque dans l'habitation de M. Clark, où l'on reçoit parfaitement. Nous repartîmes à trois heures, et nous voilà, à travers des bruyères épaisses, dans un pays d'aspect tout à fait sauvage. La rivière des Éléphants était à notre gauche, et de temps à autre nous la côtoyions en chassant devant nous les hippopotames qui la peuplent. Le soir nous arrivâmes à une riche plantation appartenant à M. Andrew, qui fêta Rouvière comme on fête son meilleur ami, et qui nous dit que depuis plusieurs semaines il n'avait entendu parler ni de tigres, ni de rhinocéros, ni de lions.

— Nous irons donc plus loin, dit notre chef, car il me faut une victime, ne fût-ce qu'un lion doux comme un agneau.

Notre halte fut courte, et les buffles reprirent leur allure rapide et bruyante. Bientôt le terrain changea d'aspect et devint sablonneux; la chaleur était acca

blante, et nous passions des heures entières allongés sur nos matelas.

— Dormez, dormez, nous disait M. Rouvière, je vous réveillerai quand il faudra, et vous n'aurez plus sommeil alors.

Nous campâmes cette nuit près d'une large mare d'eau stagnante, attendant tranquillement le retour du jour. Le matin nous eûmes une alerte qui nous tint tous en éveil; mais M. Rouvière jeta un coup d'œil scrutateur sur les buffles immobiles et nous rassura.

— Il n'y a là ni tigre ni lion, nous dit-il; les buffles le savent bien; le bruit que vous venez d'entendre est celui de quelque éboulement, de quelque chute d'arbre dans la forêt voisine, ou d'un météore qui vient d'éclater. En route!...

Le troisième jour, nous étions à table chez M. Anderson, quand un esclave hottentot accourut pour nous prévenir qu'il avait entendu le rugissement du lion.

— Qu'il soit le bienvenu, dit Rouvière en souriant. Aux armes! mes amis, qu'on attelle, et que mes ordres soient exécutés de point en point.

D'autres esclaves effrayés vinrent confirmer le dire du premier, et malgré les prières de M. Anderson, qui refusa de nous accompagner, nous nous mîmes en marche vers un bois où M. Rouvière pensait que se reposait la bête féroce. Plusieurs esclaves du planteur s'étaient volontairement joints à notre petite caravane, et, connaissant les environs, ils furent chargés

de tourner le bois et de pousser, si faire se pouvait, l'ennemi en plaine ouverte. Nous fîmes halte à une clairière bordée par le bois d'un côté, et de l'autre par de rudes aspérités, de sorte que nous étions enfermés comme dans un cirque.

— Il est entendu, mes amis, que seul je commande, que seul je dois être obéi; sans cela pas un de nous peut-être ne reverra le Cap, nous dit M. Rouvière en se pinçant de temps à autre les lèvres et en relevant sa chevelure. L'ennemi n'est pas loin. Là les buffles et le chariot; ici, vous sur un seul rang; derrière, les Hottentots avec des fusils de rechange et les munitions pour charger les armes. Moi, à votre front, à deux pas en avant de vous tous. Mais, au nom du ciel, ne venez pas à mon secours si vous me voyez en péril; restez unis, coude à coude, ou vous êtes morts... Silence!... j'ai entendu!... Et puis, voyez maintenant nos pauvres buffles!

En effet, au cri lointain qui venait de retentir, les animaux conducteurs s'étaient pour ainsi dire blottis les uns dans les autres, mais la tête au centre comme pour ne pas voir le danger qui venait les chercher.

— Ah! ah! fit Rouvière en se frottant les mains, le visiteur se hâte. Il faut le fêter en bon voisin...

Un second cri plus rapproché se fit bientôt entendre.

— Diable! diable! poursuivit notre intrépide chef, il va vite, il est fort, il sera bientôt là... Je vous l'ai dit. Salut!

M. Rouvière était admirable de sagacité et d'énergie. Le lion venait de débouquer du bois, et à notre

aspect il s'arrêta, puis il s'approcha à pas lents, sembla réfléchir et se coucha.

— Il sait son métier, poursuivit le brave boulanger; il a combattu plus d'une fois : allons à lui pour le forcer à se tenir debout; mais suivez-moi et côte à côte.

Le lion se leva alors et fit aussi quelques pas pour venir à notre rencontre.

— Visez bien, camarades, nous dit Rouvière un genou à terre, visez bien, et au commandement de *trois*, feu!... Attention... une, deux, trois!...

Nous suivîmes ponctuellement les ordres de notre chef. Une décharge générale eut lieu, et nous saisîmes d'autres armes des mains de nos esclaves. Le lion avait fait un bond terrible, presque sur place, et des flocons de poil avaient volé en l'air...

— Comme c'est dur à tuer! nous dit Rouvière; voyez, il ne tombera pas, le gredin!...

Mais la bête féroce poussait des rugissements brefs et entrecoupés de longs soupirs, sa queue battait ses flancs avec une violence extrême, sa langue rouge passait et repassait sur les longues soies de sa face ridée, et deux prunelles fauves et ardentes roulaient dans leur orbite. Pas un de nous ne soufflait mot, mais pas un de nous ne perdait de vue le redoutable ennemi qui en avait vingt-cinq à combattre...

— N'est-ce pas, disait tout bas M. Rouvière en tournant rapidement la tête vers nous comme pour juger de notre émotion, n'est-ce pas que le cœur bat vite? Du courage, nous en viendrons à bout.

Mais le sang du lion coulait en abondance et rougissait la terre autour de lui.

— Allons ! allons ! continua tout bas l'intrépide Rouvière, une nouvelle décharge générale; et, s'il se peut, que tous les coups portent à la tête ou près de la tête.

Nous allions faire feu quand le fusil d'un des tireurs tomba. Celui-ci se baissa pour le ramasser et laissa voir derrière lui la poitrine nue d'un Hottentot. A cet aspect, le redoutable lion se redresse comme frappé de vertige, ses naseaux s'ouvrent et se referment avec rapidité; il s'allonge, se replie sur lui-même, tourne sa monstrueuse tête à droite, à gauche pour chercher à voir encore la proie qu'il veut, qu'il lui faut, qu'il aura.

— Il y a là un homme perdu, murmura Rouvière.

— Moi mort, dit le Hottentot.

En effet, le lion prend de l'élan, et, encadré dans son épaisse crinière, il se précipite comme un trait, passe sur Rouvière accroupi, renverse sept à huit chasseurs, s'empare du malheureux Hottentot, l'enlève, le porte à dix pas de là, le tient sous sa puissante griffe et semble pourtant délibérer encore s'il lui fera grâce ou s'il le broiera.

Nous avions fait volte-face.

— Êtes-vous prêts? dit Rouvière, qui avait repris son poste en avant du peloton.

— Oui.

— Feu, mes amis !...

Le lion tomba et se releva presque au même in-

stant. Il passait et repassait sur le Hottentot comme fait un chat jouant avec une souris. Rouvière s'approcha seul alors et dit à l'infortunée victime : Ne bouge pas.

Et, presque à bout portant, il déchargea sur la tête du lion ses deux pistolets à la fois. Celui-ci poussa un horrible rugissement, ouvrit sa gueule ensanglantée et fit craquer sous ses dents la poitrine du Hottentot... Quelques minutes après, deux cadavres gisaient là l'un sur l'autre.

— Vous ne me semblez pas très-rassurés, nous dit Rouvière d'un ton dégagé, et je le comprends. Ce n'est pas chose aisée que de venir à bout de pareils adversaires. Je m'estime bien heureux que nous n'ayons à regretter qu'un seul homme.

Il en est de ces luttes avec un lion comme des luttes avec les tempêtes : on serait au désespoir de n'en avoir pas été témoin une fois, mais on réfléchit longtemps avant de s'y exposer de nouveau.

Notre retour au Cap s'effectua sans nouvel incident, et M. Rouvière était le lendemain avant le jour sur le môle, se demandant où il irait se poster. Il n'avait pas dormi la nuit, car son baromètre lui annonçait une tempête. Cependant il n'y eut point de désastre à déplorer, la bourrasque passa vite, et le noble Rouvière put se reposer la nuit suivante.

On se heurte çà et là dans le monde avec des hommes tellement privilégiés que tout ici-bas semble être façonné et créé pour leur servir de délassement, d'occupation ou de jouet. Rien ne les arrête, rien ne

les étonne dans leur vol d'aigle, et les plus graves événements de la vie leur paraissent des revenants-bons tout simples, tout naturels, qui leur appartiennent exclusivement et dont ils seraient piqués de ne pas jouir. Ce qui émeut la foule les trouve calmes, impassibles; ils disent et croient qu'il y a toujours quelque chose au-delà des plus terribles catastrophes et ils se persuadent qu'ils sont déshonorés quand ils ne jouent pas le premier rôle dans un bouleversement. Ces hommes-là, voyez-vous, frapperaient du pied le Vésuve et l'Etna dans leurs désolantes éruptions; nouveaux Xercès, ils fouetteraient la mer, et ils s'indignent de la puissance de l'ouragan qui les maîtrise ou du courroux de l'Océan qui les repousse. Le sang bout dans leurs veines, et, sans orgueil comme sans faiblesse, ils se figurent que la terre ne tremble que pour les éprouver, que l'éclair ne brille ou la foudre ne gronde que pour les vaincre. *Cela n'est fait que pour moi!* voilà leur exclamation première à chaque péril qui vient les chercher; aussi sont-ils toujours en mesure de résister au choc, aussi sont-ils constamment prêts à la défense. Étudiez ces natures d'acier et de lave alors que le sommeil les a subjuguées. C'est encore la vie qui les poursuit, la vie qui leur est réservée, cette vie incidentée qui fait de leur vie une vie à part, cette vie qui déborde comme une lave et bouillonne comme le bitume du Cotopaxi; vous diriez un criminel traqué par le remords, si vous ne découvriez avec plus d'attention quelque chose de grand, de calme sur leur large front, quelque chose de grave et de surhumain dans le

battement fort et régulier de leurs artères : le crime a une autre allure, l'hyène a un autre sommeil.

Rouvière est un de ces hommes exceptionnels dont je viens de vous esquisser quelques traits moraux et physiques. On ne le connaîtrait pas qu'on s'arrêterait en le voyant passer, et pourtant, vous le savez déjà, c'est moins qu'un homme ordinaire par sa chétive charpente.

— Mais, lui dis-je un jour, irrité presque contre sa supériorité si peu vaniteuse, n'avez-vous jamais eu peur dans votre vie?

— Si.

— A la bonne heure! Cela vous est-il arrivé souvent?

— Quelquefois.

— Quand, par exemple?

— Quand la réflexion n'avait pas eu le temps de venir à mon aide. Tous, sur cette terre, nous avons nos moments de bravoure et de lâcheté.

— Comment, vous avez été lâche, vous aussi?

— Moi comme les autres.

— Oh! contez-moi ça, je vous prie.

— Ce n'est pas long : J'étais allé dans une des plantations les plus éloignées de la ville, chez un de mes amis, qui, soit dit en passant, est le plus triste poltron que le ciel ait créé. Si la témérité est souvent une faute, la poltronnerie est toujours un malheur. Ne faites pas comme moi, vous succomberiez à la fatigue; ne faites pas comme mon ami, la vie vous serait lourde et pénible. Je poursuis. Le planteur ne me voyait

jamais sortir de son habitation, armé jusqu'aux dents, sans me dire : Mon cher Rouvière, vous avez là des pistolets qui peuvent vous blesser; soyez prudent. Ce qui l'effrayait le plus était précisément ce qui devait le plus le rassurer. Mais le poltron est cousin-germain du lâche... Ah! pardon de mes digressions, j'achève. Un jour que je m'étais éloigné plus que d'habitude, j'entendis un bruit sourd et régulier sortir d'une espèce de grotte devant laquelle j'allais passer. C'était la respiration fétide d'une lionne, que ses courses de la journée avaient sans doute épuisée... Oh! je vous l'avoue, je me conduisis comme je ne l'eusse pas fait si je m'étais donné le temps de réfléchir. Profitant du sommeil de la bête féroce, je la tuai en lui tirant à bout portant trois balles dans la tête. Elle ne bougea plus.

— Et vous appelez cela de la lâcheté?

— Quel nom voulez-vous que je donne à mon attaque : on prévient les gens, on les réveille avant de les frapper. Tuer un ennemi qui dort!

— Mais quand cet ennemi est une lionne!

— Vous avez beau me dire ce qu'on m'a souvent répété, je ne puis m'absoudre. Aussi peu s'en fallut que je ne terminasse là une vie encore forte, car, appelé par le bruit, un lion accourut de la forêt voisine, et, sans le secours inespéré qui m'arriva de l'habitation de mon ami, je ne vous conterais pas aujourd'hui ces petits détails d'une existence souvent beaucoup mieux remplie.

Si pendant mon séjour au Cap j'avais parlé de Rouvière à ce Marchais que je vous ai fait connaître, je suis sûr qu'il y aurait eu entre ces deux hommes

N. Maurin del. — Lith. de Villain. — D'après les croquis de J. Arago

Rouvière

(Cap de Bonne Espérance.)

quelque défi à épouvanter la raison, quelque lutte où l'un des deux adversaires au moins eût succombé. Plus tard, lorsque je fis le portrait du colon à mon gabier, il me regarda d'une prunelle indignée, comme si j'avais voulu humilier son orgueil, et, se levant brusquement, il me dit avec sa rudesse accoutumée : *J'espère bien que nous toucherons au Cap au retour et nous nous verrons alors lui et moi.*

La roche sous-marine qui ouvrit notre belle corvette ne nous permit pas de relâcher une seconde fois à Table-Bay. Marchais en a toujours été pour ses regrets.

Nous partons dans quelques jours; utilisons-les. Il y a une bibliothèque au Cap, et si l'on y trouve peu de livres, la faute en est aux rats qui les dévorent. Le bibliothécaire est, m'avait-on dit, un homme d'un grand poids; en effet, il pèse au moins trois quintaux.

Le théâtre du Cap est un petit bijou pour l'exquise propreté et le mauvais goût. On y joue en général des traductions anglaises de nos pièces des boulevards. J'y ai vu représenter *Jocrisse, chef de brigands,* et *la Main de fer ou l'Épouse criminelle.* L'auteur à la mode, le Scribe de la colonie, est un nommé Ignace Boniface, qui sait tout au plus ce que c'est qu'un hémistiche, et qui probablement n'a jamais entendu parler d'hiatus.

Il n'y a pas au Cap d'église catholique, mais le temple luthérien est immense et d'une architecture sage et sévère à la fois. J'ai visité Constance. Les caves où la précieuse liqueur est gardée sont de véritables

palais, et les foudres qui les renferment, sculptés admirablement par le ciseau d'artistes caffres et hottentots. Toute cette partie de la colonie est curieuse à voir et à étudier, quoiqu'il n'y ait pas de dangers à courir.

Le jardin de la Compagnie, si prôné par mes devanciers, est tout à fait indigne de la célébrité dont il jouit en Europe. La ménagerie seule est remarquable. Un admirable tigre royal, un lion gigantesque, un beau rhinocéros et quelques autruches en font toute la richesse. J'ai vu dans les allées du jardin un zèbre en liberté que les bambins montaient aisément et qui paraissait d'une docilité extrême. Ainsi donc je peux donner un démenti aux naturalistes qui ont avancé que le zèbre était indomptable.

De toutes les peuplades avoisinant le Cap, celle des Caffres est la plus turbulente. C'est celle aussi qui tient le plus en éveil le gouverneur de la colonie. Leur manière de combattre est terrible en effet : placés derrière leurs troupeaux de buffles qu'ils ont soumis au joug et qu'ils tiennent par la queue, ils se précipitent avec de grands cris sur leurs adversaires, et vous comprenez le désordre qu'ils doivent faire naître dans les bataillons les plus serrés.

Leurs armes sont des flèches courtes, sans pennes, armées de fer et toujours empoisonnées ; de près ils se servent de casse-tête en bois dur ou en galets, et chacun de leurs coups tue un ennemi.

La chasse au tigre et au lion se fait par eux d'une façon moins dramatique, mais plus curieuse peut-être

que celle adoptée par M. Rouvière. Placés à l'abord d'un précipice, ils posent à terre un débris de quelque animal en putréfaction, et dès que le rauquement du tigre, le glapissement de l'hyène ou le rugissement du lion se fait entendre, ils s'accrochent aux anfractuosités d'un rocher à pic et ils agitent à l'aide d'une corde ou d'une longue perche une sorte de mannequin dont ils ne sont éloignés que de trois ou quatre brasses. La bête féroce se précipite sur le mannequin, qui semble vouloir lui disputer la proie, et tombe au fond du précipice, où d'autres Caffres apostés l'achèvent un instant après sa chute.

M. Rouvière ne parle de cette chasse qu'avec le plus profond mépris.

J'ai causé ici avec quelques personnes de la fameuse Vénus hottentote qui vint à Paris il y a déjà bien des années. C'était aussi un phénomène rare dans ces contrées, et les Hottentots s'en amusent comme nous nous en sommes amusés.

Je ne vous dirai rien de l'idiome des Caffres, parce que notre langue ne peut guère traduire le *claquement* dont ils font usage presque à chaque mot : c'est à peu près le bruit que nous produisons lorsque nous voulons hâter la marche d'un âne. Au surplus leurs gestes font sans doute partie de leur vocabulaire, et rien n'est curieux comme un groupe de Caffres en conversation animée. Mais ce qu'il y a de plus surprenant peut-être dans les mœurs de ces hommes si féroces, c'est qu'ils sont très-accessibles aux charmes de la musique et que

le son de notre flûte surtout les jette dans une extase difficile à décrire.

Tous ces détails sont bien pâles en présence d'une chasse au lion dirigée par Rouvière, mais je dois accomplir ma tâche d'historien. La vie, comme la mer, a ses jours de calme et de tempête.

Le dernier de tous, selon mon habitude, je quitte la terre et je passe à tribord d'un navire russe qui vient de mouiller. Il est commandé par M. Kotzebue, fils du célèbre littérateur. Après trois ans d'une navigation pénible, il vient d'effectuer un voyage autour du monde... On en revient donc...

10

ILE-DE-FRANCE.

Incendie. — Coup de vent. — Détails. — Zambalah. — Cachucha. — Danses. — Fêtes des Noirs. — Table ovale.

On m'a dit bien souvent : Que vous êtes heureux d'avoir fait le tour du monde !

— Eh! messieurs, soyez heureux, faites-le comme moi.

— Oui, mais il faut se mettre en route.

— C'est bien cela ! vous voudriez être de retour avant de partir. La chose est impossible. Il n'est pas besoin d'un grand courage pour ces courses lointaines. Dès que vous avez posé le pied sur le navire qui fait voile pour l'antipode de Paris, bon gré, mal gré, vous devez le suivre, et ce dont vous avez le plus besoin,

selon moi, c'est la patience. L'homme se façonne aisément à tout, aux dangers, aux privations, à la misère. Après dix tempêtes on ne craint pas la onzième et quand vous avez été mangé une première fois, la dent d'un anthropophage ne vous fait plus peur. Et puis, si l'on se donnait la peine de raisonner, on verrait que cet immense voyage, dont on se fait une si effrayante idée, n'est rien moins que périlleux. Quel est le Parisien assez maître de sa fortune et de son temps qui n'a pas été au moins jusqu'au Havre? Du Havre à Ténériffe il y a deux ou trois fois au plus la longueur d'une ceinture de femme de taille moyenne : cela se franchit sans qu'on y songe. De Ténériffe au Brésil, vous l'avez vu, c'est une promenade comme la grande allée des Champs-Élysées, mais un peu plus large, j'en conviens. Du Brésil au Cap les vents variables et quelques vents généraux vous poussent comme un puissant remorqueur. L'Ile-de-France est à deux pas du Cap; puis vous avez Bourbon, qui lui donne la main en bonne voisine; puis pour une traversée de quelques mille lieues jusqu'à l'ouest de la Nouvelle-Holland, vous vous croisez les bras et les jambes; puis encore vient l'océan Pacifique, ainsi nommé sans doute par dérision; puis le cap Horn et les glaces flottantes du pôle Austral; puis Rio-de-la-Plata, et vous êtes chez vous, où vos amis vous attendent à table, vos frères au port et votre vieille mère dans son village. Oh! il y a là bien des malheurs rachetés. Mais Paris est si beau! Mourez-y donc et n'apprenez la vie que dans les livres.

Il est certain que l'Océan a ses moments de mauvaise humeur, que l'Afrique est bien brûlante, les îles Malaises bien périlleuses, la mer de Chine bien turbulente, le scorbut et la dyssenterie des visiteurs fort incommodes, la terre des Papous torréfiante et celle de Feu très-froide. Il est encore avéré que des trombes [1] peuvent vous assaillir et vous faire tournoyer dans les airs; que des roches sous-marines heurtent parfois la quille entr'ouverte du navire, et qu'alors... Mais toute chaise de poste courant bon train ne vous préserve pas d'une ornière profonde ou des fossés qui bordent la route; *il pleut souvent des tuiles et des cheminées* dans les grandes cités, et, tout bien compensé, le sol de Paris et celui de Londres sont plus à craindre que les flots de l'Atlantique ou de l'océan Indien. Allons! allons! en mer, mes bons amis! Autant de fois on voit de peuples différents, autant de fois on est homme et la mort ne court qu'après les poltrons.

Et le bonheur de raconter, l'estimez-vous si peu que vous ne veuilliez l'acheter par aucun sacrifice? Hélas! si une consolation arrive au cœur de l'aveugle, c'est surtout alors qu'il sait qu'on l'écoute; je poursuis donc.

Les vents nord-est qui nous prirent en quittant la baie de la Table nous accompagnèrent au loin, et dans peu d'heures nous nous trouvâmes sur le terrible banc des Aiguilles, témoin de tant de naufrages. La houle est monstrueuse, et dès que vous avez couru à

[1] Voyez les notes de la fin du volume.

l'est, vous vous apercevez sans trop d'expérience que vous entrez dans un nouvel océan, tant la lame devient large et majestueuse. Mais comme je n'ai pas entendu dire par un seul marin qu'on ait jamais doublé le Cap toutes voiles dehors, nous voilà, nous aussi, recevant par le travers du canal Mozambique la queue d'un ouragan qui nous force de courir à sec de voiles et nous chasse vers de hautes latitudes. La traversée fut courte cependant. Après une vingtaine de jours, nous vîmes pointer à l'horizon un cône rapide; et bientôt après autour de lui, comme d'humbles tributaires, furent groupées d'autres cimes à l'aspect bizarre et varié. C'était l'Ile-de-France.

Sitôt que la terre se dessina régulière et tranchée, nous braquâmes nos longues-vues vers les points les plus élevés pour y chercher les souvenirs bien doux de nos premières lectures. Nous avions hâte de parcourir les sites poétiques illustrés par l'élégante plume de Bernardin de Saint-Pierre. Hélas ! chacun de nous resta bientôt triste et morne sur le pont. Le nom de l'île et le pavillon britannique se trouvent là pour ainsi dire côte à côte, et nous nous humiliâmes devant la domination anglaise qui pèse sur toutes les parties du globe. Les paysages sont plus variés, plus magiques peut-être, mais aussi moins grandioses qu'au Cap-de-Bonne-Espérance. L'île entière a été vomie par l'Océan dans un jour de colère; mais elle s'est échappée des eaux avec une parure jeune et fraîche qu'on ne trouve nulle part en Afrique, dont pourtant elle est un débris, ainsi que Bourbon, les Séchelles et Madagascar.

Nous avancions toujours, aidés par une brise soutenue, et déjà nous pouvions dessiner les sites heureux si suavement décrits par Bernardin... le morne des Signaux, les plaines embaumées de Minissi et de la Poudre-d'Or; dans un ciel vaporeux, le Pitterboth, montagne si curieuse que nulle autre au monde ne peut lui être comparée, si ce n'est peut-être la Malahita, la plus élevée et la plus difficile à gravir de toutes les cimes neigeuses des Pyrénées. Figurez-vous un cône régulier et pelé, d'une pente extrêmement rapide, au sommet duquel semble tournoyer sur une base exiguë une sorte de toupie de lave. On croirait qu'à chaque ouragan la toupie arrachée de sa base de granit va tomber dans l'abîme et écraser dans son passage les belles et riantes plantations qu'elle domine.

Un audacieux matelot a pourtant arboré le drapeau tricolore sur la tête du Pitterboth; mais il faut pour y croire avoir été témoin de ces prodiges de persévérance et d'audace.

Il n'y avait pas un an encore que nous avions quitté Toulon, et je ne saurais dire l'impression de bonheur dont je fus frappé lorsqu'en passant près du navire stationnaire nous entendîmes des paroles françaises arriver jusqu'à nous; et c'est en effet un assez étrange spectacle que celui d'un pays où tout est français, les mœurs, le costume, les sentiments, quand surtout la Grande-Bretagne étale sur tous les forts son léopard dominateur. Par le traité de 1814, l'Ile-de-France devint anglaise et s'appela *Mauritius;* tandis que Bourbon, sa voisine, dont les Anglais s'étaient

emparés quelque temps auparavant, nous fut rendue par eux. Dans tous les échanges le léopard sait se faire la part du lion.

On débarque entre le Trou-Fanfaron et la Tour-des-Blagueurs. On dirait une mauvaise plaisanterie; ce dernier nom a été donné à une vieille bâtisse élevée sur une langue de terre qui s'avance dans le port, parce que les jeunes désœuvrés de l'île, alors qu'un navire allait entrer, s'y donnaient rendez-vous et s'y livraient à de folles causeries sur les qualités du vaisseau voyageur. J'ignore l'étymologie du bassin fermé appelé Trou-Fanfaron et servant aujourd'hui aux radoubs et aux carénages.

En face du débarcadère s'élève le palais du Gouvernement, bâtisse de bois noir, à trois corps de logis, resserrée, étroite, privée d'air et sans élégance. C'est une véritable cage à poules.

Je vous dirai plus tard ce que c'est que la ville nommée Port-Louis; mais je débarque, et, selon mon habitude, je m'arme de mes crayons et je me prépare à parcourir dans la campagne les lieux dont les noms sont dans ma mémoire. Je ne prends jamais de guide, car le vrai plaisir de l'explorateur est dans des courses sans but, au hasard, au travers des ravins, des sources, des torrents, ne demandant secours à personne, où l'on suit le cours d'un ruisseau qui passe, faisant descendre à coups de pierres de l'arbre qu'elles embellissent les *jam-rosa* aigrelettes, rafraîchissantes, les bananes si moelleuses suspendues en grappes sous les énormes parasols qui les abritent sans les étouffer,

et l'ananas suave, et la goïave, et tous ces fruits délicieux des colonies qu'on n'aime d'abord que médiocrement, mais dont on ne peut bientôt se lasser. Voilà la vie errante qui me plaît et que j'ai adoptée dès mon départ au profit de mes plaisirs et de mon instruction.

Cette fois pourtant je me vis forcé de renoncer à mes projets d'excursion, et voici comment : à peine étais-je descendu du canot et eus-je fait quelques pas sur le débarcadère, qu'un colon de fort bonne mine s'approcha de moi d'un air empressé et me salua.

— Monsieur fait partie sans doute de l'état-major de la corvette mouillée sur rade?

— Oui, monsieur.

— Monsieur n'a pas de correspondant en ce pays?

— Non, monsieur.

— Ni de logement à terre?

— Non, monsieur; vous tenez, je le vois, hôtel garni et table d'hôte?

— Presque.

— Je ne comprends pas.

— Je suis négociant, banquier de l'île: dès qu'un navire français arrive, je viens sur le port et je m'estime heureux quand on veut bien, sur mon invitation et sans cérémonie, accepter un dîner chez moi. Il y a longtemps sans doute que vous ne vous êtes assis à une table; voulez-vous me faire le plaisir et l'honneur de venir prendre place à la mienne?

— Cette exquise politesse me flatte, et j'y répondrais mal en refusant.

— En ce cas, voici un palanquin et des noirs a vos ordres.

— Si vous me le permettez, j'aime mieux aller à pied.

— A la bonne heure, je vous offre mon bras.

— Que j'accepte.

Nous voilà donc en route, et je remarquais en traversant les rues et les bazars que marchands à leurs comptoirs, cavaliers et piétons saluaient mon nouvel ami avec un empressement et un respect qui me donnèrent de lui une haute opinion.

— Votre ville me semble un peu triste, monsieur.

— Vous y arrivez dans un mauvais moment; mais ne vous hâtez pas trop de la juger, monsieur Arago.

— Vous savez mon nom?

— Un matelot l'a prononcé sur la cale et ce nom est venu plusieurs fois jusqu'à nous.

— Le vôtre, je vous prie?

— Il est né dans l'île et il y mourra à coup sûr: je m'appelle Tomy Pitot.

Nous arrivâmes.

— Soyez le bienvenu, me dit en me tendant la main un vieillard à figure pleine de bienveillance, nous allons nous mettre à table; mais Tomy aurait dû ne pas vous amener seul.

— J'étais pressé de vous présenter ma conquête: c'est M. Arago.

Dans un salon vaste, frais, élégant, orné de beaux tableaux à l'huile, au milieu d'une famille aimable de peintres, de littérateurs, de poëtes, s'échangeaient des saillies spirituelles avec une prodigalité ravissante,

et puis de jeunes et fraîches dames et demoiselles, l'une au piano, l'autre à la harpe; une troisième chantait, et tout cela sans afféterie, sans ambition, avec une gaieté, un laisser-aller, une sorte de bonhomie à effacer toute supériorité personnelle. Pour le coup j'oubliai mes courses aventureuses; les bois, les rochers, les cascades, les précipices eurent tort et je me laissai doucement aller aux charmes d'une soirée délicieuse qui se prolongea bien avant dans la nuit.

— Maintenant que la fatigue et le sommeil peuvent vous arriver, me dit M. Tomy, allez vous reposer. Tenez, voici un pavillon isolé, tranquille; vous avez là dans une armoire un *rechange* du matin et du soir, un lit moelleux, un moustiquaire sans lequel vous ne pourriez dormir. Quand vous y viendrez, vous me rendrez service; quand vous n'y viendrez pas, vous me fâcherez. Nous déjeunons à dix heures, nous dînons à six; le soir il y a thé et concert; on vous attendra tous les jours.

— Que de bontés à la fois!

— Vous êtes absurde : c'est de l'égoïsme, nous aimons tant à parler de la France! Puis voulez-vous être servi par des hommes ou par des femmes?

— Cela m'est égal.

— Je vois que cela ne vous l'est pas; je vais donner des ordres; il est tard, bonne nuit! Demain je vous présenterai à mes meilleurs amis et vous verrez qu'il n'y a pas, comme on le dit, trois mille cinq cents lieues de Paris à l'Ile-de-France.

Plus je voyage, plus les différences morales qui distinguent les hommes me semblent tranchées. Les nuances physiques échappent parfois à l'observateur; mais les mœurs et les habitudes ne peuvent laisser aucun doute sur l'influence que le sol et le climat exercent sur l'espèce humaine.

Il y a, si j'ose parler ainsi, une grande sympathie entre le moral du créole et la richesse de cette végétation parfumée qui le presse et l'endort. Le créole est fier jusqu'à l'insolence, généreux jusqu'à la profusion, brave jusqu'à la témérité. Sa passion dominante c'est l'indépendance, qu'il rêve à un âge où il peut à peine en comprendre le bonheur et les dangers. Cercle, pour ainsi dire, dans les limites étroites de son île, il semble étouffer sous la brise qui le rafraîchit; et cette mer immense qui le ceint de tous côtés lui paraît une insupportable barrière contre laquelle il est toujours prêt à se mutiner. Toutefois ne lui parlez pas avec dédain de ses belles plantations de café, de ses champs si gais de cannes à sucre, de cette ardente végétation tropicale dont il veut fuir les ombrages, car alors il vous dira que son amour à lui, c'est son île adorée; que son culte, ses dieux, ses joies, ce sont ses cases sous ses allées de lataniers, ses esclaves au travail, ses noirs vigoureux et ruisselants le berçant avec des chants monotones sur la nate soyeuse de son palanquin. Un moment après, si vous lui rappelez les bienfaits et les tourbillons de l'Europe savante et civilisée, il soupire, dédaigne ce qui l'entoure, parle de son départ prochain, mais se hâte d'ajouter que le cœur

n'est pour rien dans ses projets d'émigration, et que, s'il s'éloigne pour quelque temps, c'est afin de mieux apprécier la terre féconde qu'il appelle seule sa patrie.

Est-ce la puissance morale qui influe sur les qualités physiques du créole, ou, par une prévoyance du ciel, celles-ci paralysent-elles ce que son caractère a de trop excentrique? Je laisse à de plus graves observateurs que moi à résoudre la question. Mais, hélas! c'est plutôt la frivolité que la science qui entreprend de grands voyages.

En général la charpente physique du créole est grêle, mince; elle accuse de la souffrance et quelque chose de mou et d'énervé. On dirait des hommes qui se laissent aller doucement à vivre et qui tomberont au premier choc. Les ouragans de leur pays les tiennent en haine des fortes émotions; et même dans leurs passions les plus fougueuses, il y a une certaine couleur d'infortune et de fatalité qui leur a valu bien des triomphes. Les femmes s'intéressent si profondément au malheur que souvent et presque toujours il y a profit pour nous à exhaler des plaintes.

Le créole est peu marcheur; la moindre petite course l'épouvante, et sans le palanquin il ne sortirait jamais de ses frais appartements. Il aime la musique, il l'aime par-dessus tous les autres plaisirs; mais il l'aime douce, triste et sentimentale. Il pense que l'harmonie est faite pour amortir la douleur... Il s'irrite contre les refrains joyeux, et s'il ordonne aux esclaves qui le portent de chanter, c'est qu'il s'endort

doucement à la monotonie des airs malgaches ou mozambiques.

Les créoles de l'Ile-de-France et ceux de Bourbon sont les types les plus curieux à étudier, non pas tant par les vives couleurs qui en font des nations hors ligne que par les imperceptibles nuances qui les distinguent. A la Martinique, à la Guadeloupe, à Saint-Domingue, on est trop rapproché de la métropole; la France et l'Europe se reflètent pour ainsi dire dans leurs savanes. Mais l'Ile-de-France se présente à l'œil du physiologiste avec son caractère primitif; et je ne fais, moi historien léger et frivole, qu'indiquer la route qu'auront à suivre de plus habiles explorateurs.

Une chose m'a toujours et péniblement frappé dans les colonies : c'est la profonde impassibilité du créole à ordonner une punition au noir qu'il a jugé coupable. Il le condamne à recevoir vingt-cinq ou trente coups de rotin, et cela avec le même flegme que s'il lui disait : *Je suis content de toi.* Puis, lorsque amarré à une grille le noir crie sous la latte, le créole n'entend pas la douleur et fume tranquillement son cigarre.

A cela il me répond que ce que j'appelle cruauté, barbarie, c'est de l'humanité, de l'indulgence.

— Chez vous, me disait un jour M. Pitot dont le nom m'est si doux à écrire, que feriez-vous à un domestique qui briserait une serrure et vous volerait du linge ou de l'argent? Vous l'enverriez en prison; puis, le fait avéré, un jury le condamnerait à six ans de

réclusion; et c'est, je crois, pour un pareil délit, le minimum de votre code. Ici un noir brise un meuble et vole; atroces dans nos vengeances, nous le recommandons au gardien de nos propriétés, qui le conduit au bazar public, pour l'exemple, ou dans une cour isolée, lorsqu'il n'y a pas récidive, on lui applique; sur le derrière quarante ou cinquante coups de rotin et tout est dit. La punition a duré un quart d'heure au plus.

— Cependant vous pouvez la faire durer plus longtemps et ordonner six cents coups au lieu de cinquante.

— Point; nous punissons, mais nous ne tuons pas.

— C'est que j'ai vu un pays où l'on tuait les esclaves.

— L'Atlantique est large et nous sépare du Brésil; et je ne vous dis pas tout, reprit M. Pitot, en s'irritant par degrés de l'opinion qu'on a chez nous de la brutalité des colons. Ces hommes, ces noirs qui excitent tant de sympathies, connaissez-vous leurs mœurs, leurs habitudes, les lois de leur pays dont le souvenir les accompagne dans l'esclavage? Non sans doute, car ces noirs, vous cesseriez de les plaindre dès qu'ils ont mis le pied sur notre île. Le noir qui travaille n'est esclave que pour un temps; car ce qu'il fait en plus de la taxe imposée lui est compté en argent. Quand la masse est suffisante il se rachète et devient libre. Tenez, hier encore un esclave âgé de cinquante ans, c'est-à-dire un vieillard est venu à moi :

— Maître, j'ai des piastres, je viens racheter un esclave.

— Qui donc?

— Mon fils aîné.

— Pourquoi ne te rachètes-tu pas toi-même?

— C'est que je suis vieux, que je ne travaillerai pas longtemps, que vous serez alors tenu de me nourrir et que mon fils libre viendra me soigner, si je suis malade. Puis quand j'aurai gagné d'autres piastres, je racheterai mon fils cadet et je mourrai entre mes deux enfants.

La tendresse paternelle du vieil esclave fut comprise de M. Pitot qui, pour le prix d'un seul, lui rendit ses deux enfants.

Il n'est pas de colonie au monde où les noirs soient traités avec plus de douceur et d'humanité. Vous les voyez dans les rues sauter, gambader, fredonner les bizarres refrains de leur pays, sans que les maîtres s'en fâchent; et le samedi de chaque semaine est un jour consacré à la joie dans toutes les plantations comme dans tous les ateliers. Je vous dirai tout à l'heure, autant qu'il est possible de rappeler certaines scènes, ce qu'on nomme ici la *chika*, la *chéga* ou le *yampsé* baptisée en France *cachucha;* mais je ne pourrai le faire sans jeter un voile épais sur le tableau. Car s'il n'y a pas d'immoralité pour les acteurs dans ces danses si frénétiques où toutes les passions de l'âme sont figurées par le délire et les convulsions, nous y en trouvons, nous spectateurs impassibles qui savons apprécier les bienfaits de la civilisation.

Il est aisé de comprendre, d'après ce que j'ai dit, que les nègres marrons sont en petite quantité dans

l'île, quoique sur plusieurs cimes élevées et difficiles ils pussent aisément se mettre à l'abri de toutes recherche; mais la bonté et l'indulgence des maîtres sont, sans contredit, les plus sûrs garants de la fidélité des esclaves, qui savent fort bien que les bois et les montagnes ne leur donneraient ni une couche moins dure, ni une eau plus limpide, ni un maïs plus pur que ceux qu'ils reçoivent tous les jours dans leurs cases.

D'après un vieil usage qui avait acquis force de loi, un noir saisi marron recevait vingt-cinq coups de rotin; en cas de récidive cinquante; et, pour une troisième escapade, on lui en administrait cent : jamais une punition n'allait au delà. Mais si un noir fugitif était arrêté par les soins d'un autre esclave, celui-ci recevait quatre piastres de récompense. Eh! bien, qu'arrivait-il? Deux coquins s'entendant à merveille tiraient au sort pour savoir lequel des deux serait le déserteur; quand le châtiment était reçu, ils partageaient l'argent et pendant quelques jours les liqueurs fortes faisaient oublier l'esclavage et les *steppes* africaines ou mozambiques.

A propos des punitions infligées aux noirs, il faut que je vous dise une aventure assez singulière dont le héros est un gouverneur de l'île.

Il arriva ici avec les saintes et louables idées d'égalité et de philanthropie que tout Européen apporte dans les colonies, et que presque tous répudient peu de temps après. A peine installé dans son palais, il fit appeler auprès de lui ce même M. Pitot dont je vous ai déjà parlé et qu'on lui avait désigné comme

le citoyen le plus recommandable du pays. Voici la conversation qu'ils eurent ensemble et que mon ami Pitot me conta plus tard.

— Votre île est bien petite, monsieur.

— Elle renferme pourtant encore des terrains à défricher.

— Nous y veillerons. Vos maisons en bois me semblent bien dangereuses pour les incendies.

— Celles en pierres nous écraseraient dans leur chute à chaque ouragan.

— Nous y veillerons. Je suis singulièrement étonné qu'il n'y ait pas chez vous plus de révoltes d'esclaves.

— Nous tâchons de les rendre heureux.

— On m'a assuré qu'un grand nombre de noirs mouraient ici chaque année sous le fouet.

— Il n'en meurt pas un seul; j'en ai douze cents dans mes diverses habitations, et tous rient, chantent, vivent et oublient leur Afrique si sauvage.

— Nous y veillerons. Cependant je ne veux plus qu'on donne, ainsi que cela s'est fait jusqu'à ce jour, huit cents coups de lanière aux esclaves coupables de quelque légère faute, je sais que la plupart des colons en font même infliger mille et quelquefois plus encore. A l'avenir on se contentera de quatre cents coups et je vais rendre un arrêté sévère à cet égard.

— Général, vous allez occasionner une révolte.

— Nous y veillerons.

— Les noirs n'y consentiront jamais ; ils vont tous se sauver dans les bois.

— Ils aiment donc bien à être déchirés?

— Mais, général, la punition d'un noir coupable d'une grande faute ne va jamais au delà de cent coups de rotin.

— Cent coups?

— Oui, général.

— Allons donc!

— Je vous dis la vérité.

— Et ces coquins crient, et ces brigands osent se plaindre! murmurer! Scélérats, nous y veillerons!... Au surplus, je vous remercie, monsieur Pitot, des utiles renseignements que vous m'avez donnés ; mais demain, après une expérience que je médite, je vous ferai savoir le parti auquel je m'arrêterai concernant le code pénitentiaire des esclaves.

Le lendemain en effet M. le gouverneur fit venir quatre noirs dans sa chambre à coucher, et leur dit :

— L'un de vous a-t-il jamais été chargé de fouetter un esclave?

Tous à la fois répondirent : moi!

— Tu es, je crois, le plus fort, dit-il à celui de droite ; or, voici ce que je veux, ce que j'ordonne, sous peine du fouet jusqu'à la mort. Vous allez m'attacher là, au pied du lit, avec cette corde, vous allez m'attacher sans que je puisse me délier, puis vous m'administrerez, comme vous le feriez à un noir coupable, quinze coups de rotin. Est-ce bien entendu?

— Mais, monseigneur...

— Si vous ajoutez un mot je vous fais étriller de la bonne manière, et quand une fois vous m'aurez bien amarré et que la punition sera commencée, gardez-vous d'écouter mes prières, de vous arrêter avant les quinze coups expirés, ou je vous tiens dans un cachot pendant six mois.

Force fut aux esclaves d'obéir. Le général fortement noué au pied de son lit, le rotin commença son office. Au premier coup, il poussa un cri horrible, au second il chercha à rompre ses liens, au troisième, il menaça de la mort l'esclave vigoureux qui pourtant n'avait pas trop rudement appuyé, mais qui se rappelait la menace qu'on lui avait faite. Le pauvre général gémissait, jurait, hurlait, disait qu'il ferait décapiter les quatre esclaves, qu'il mettrait le feu à la ville; il reçut les quinze coups de rotin, ni plus ni moins, et à peine fut-il délié qu'il tomba sur le carreau.

— Moi pourtant pas frappé trop fort, lui dit le noir.

— Comment, bourreau, frappes-tu donc?

— Si maître l'ordonne encore, il va voir.

— Non, de par Dieu! j'en ai assez comme ça.

Et deux jours après, dès qu'il lui fut possible de s'asseoir, il écrivit à M. Pitot un petit billet ainsi conçu.

« Vous aviez raison, monsieur, cinquante coups « de rotin sont une punition horrible, puisque quinze « seulement m'empêcheront de monter à cheval pen- « dant une semaine au moins. Les Parisiens vous ca- « lomnient; vous valez mieux qu'eux. »

Lorsque nous arrivâmes à l'île de France, trois fléaux venaient de la ravager, un incendie, un coup de vent, un gouverneur. En une seule nuit quinze cents dix-sept maisons du quartier le plus beau et le plus riche devinrent la proie des flammes. Des magasins immenses, de magnifiques collections d'histoire naturelle de tous les pays du globe, la plus belle bibliothèque de l'Inde, de grands et vastes hôtels, plusieurs études de notaires, tout fut anéanti en quelques heures. Mais, dussent encore certains journaux anglais donner un démenti à mes véridiques paroles, je dois affirmer qu'au milieu du désordre général on vit des soldats de la garnison, sous les ordres de leurs chefs, s'opposer à l'élan généreux de la population, briser les pompes et menacer de leur vengeance les plus zélés des citoyens. La plus sordide cupidité avait ordonné ces odieuses mesures; car toutes les marchandises que dévoraient les flammes étaient de fabrique française.

Le désastre fut grand sans doute, mais comme si le Ciel n'avait point assez frappé la colonie, le coup de vent qui lui succéda peu de temps après eut des suites plus funestes encore.

Un ouragan!... Racontez en Europe les terribles effets d'un ouragan des Antilles, de Saint-Domingue, de l'Ile-de-France ou de Bourbon, et vous ne rencontrez que des incrédules. Vous n'osez pourtant dire qu'une partie de la vérité, tant l'autre vous paraît surnaturelle à vous qui avez été témoin de la catastrophe, à vous qui reculez craintif en présence du chaos qui vous environne après le passage du météore. Si l'on

n'a foi à ces désordres, à ces chocs imprévus de tous les éléments que lorsqu'on en a déjà été la victime, lorsque la reproduction du même phénomène est venue vous frapper dans vos richesses anéanties, dans vos affections détruites, comment l'habitant des zones si tranquilles, si monotones, ne vous refuserait-il pas la croyance que vous lui demandez?

Un bruit sourd et ténébreux se fait d'abord entendre, et pourtant on n'aperçoit nul mouvement encore dans tout l'espace. La mer est tranquille et le ciel azuré. Bientôt les eaux deviennent clapoteuses, comme si un feu sous-marin les mettait en ébullition, et puis, sans que la moindre vapeur s'empare de l'air, le soleil se montre blafard, vaste, incertain. Le haut feuillage des arbres frémit et siffle, les ruisseaux pétillent, les animaux piétinent dans leurs demeures ou s'arrêtent sur les routes; une odeur fétide de soufre vous oppresse, il ne fait pas chaud et une sueur brûlante vous inonde, c'est une gêne inexprimable, c'est un malaise dont une douloureuse expérience vous dit la cause. On ne voit plus personne dans les rues silencieuses, sinon quelque mère effrayée qui les traverse pour chercher son enfant au moment où elle vient de le quitter. On ne s'est rien dit dans les maisons attristées, et tout se clôt, se barricade; on amoncelle les meubles pour opposer une barrière à ce vent impétueux et qui ne connaît pas de barrière, qui enlève, brise, mutile, fait tournoyer les arbres, les maisons, les navires et l'Océan qu'il pousse et repousse, qu'il chasse et ramène à son gré.

Les mornes se voilent de ténèbres épaisses s'é-

levant du sol ou descendant du ciel : ces ténèbres sont sillonnées dans tous les sens par des éclairs rouges, colorant toute la nature d'une teinte cuivrée. Un silence de mort plane sur l'île terrifiée ; les familles en pleurs se groupent autour de leurs abris les moins menacés. Pareil à mille coups de tonnerre, le tonnerre éclate alors comme pour annoncer la guerre des éléments. A ce signal les torrents sortent de leurs lits et bondissent dans la plaine ; les arbres les plus vigoureux se heurtent dans les airs avec les mâts enlevés, avec les maisons saccagées. L'atmosphère est en feu, la terre tremble, se soulève et retombe ; les navires du port sont jetés sur les rochers de la côte ; le vent fait en un clin d'œil le tour de la boussole : la raffale est maintenant du nord, elle souffle du sud une minute après, et le tourbillon qui court de l'est à l'ouest change tout à coup de route et achève le ravage que la raffale opposée a commencé.

Eh ! que peuvent des descriptions toujours pâles et imparfaites ? Les faits ont une tout autre éloquence.

A Minissi, campagne de madame Monneron, le toit de la demeure occupée par deux jeunes demoiselles fut enlevé par un tourbillon et jeté à leurs pieds au moment où elles se réfugiaient dans le château. La précipitation d'une négresse leur sauva la vie.

Dans le quartier *Moka*, la famille de M. Suffield, directeur de la poste, sortait de sa maison au même instant celle-ci est renversée, et les débris écrasent un enfant aux yeux de son père et de sa mère blessés.

Aux *Trois-Ilots*, il semble à M. Launay que son lo-

gis est enlevé par la raffale; il s'empresse d'en sortir avec sa femme et ses enfants, au même instant la maison est enlevée en effet; son fils aîné et le noir qui le porte sont écrasés et ses deux autres enfants blessés grièvement. La bâtisse tomba à cent pieds de son soubassement; le vent en dispersa les débris; les meubles, les effets, tout disparut; le linge, les vêtements, les matelas furent retrouvés à plus de six cents toises de distance.

Un habitant qui voulut se hasarder à sortir au milieu de la tempête, se vit saisi par le tourbillon dans le grand bazar de la ville, lancé de pilier en pilier et broyé dans ses mille cascades.

Dans une cour du camp Malabar, le vent pénétra avec impétuosité, s'empara une à une d'un tas de planches énormes, les enleva comme un jeu de cartes et les dispersa au loin dans les bois et sur les montagnes.

La salle de spectacle, vaste édifice en forme de croix, chassa à quatre pieds de son soubassement et resta pourtant debout après la tempête comme pour en attester la violence et le caprice.

Dois-je ajouter, au risque de trouver bien des incrédules, que, dans plusieurs habitations, quelques barreaux des grilles de fer servant de clôture ont été ployés et tordus en spirales. Oh! cela est phénoménal sans doute, cela semble au-dessus de toute croyance; mais le malheur a de la mémoire et la Pointe-à-Pitre et le Cap-Français vous diront, comme le pays dont je vous parle, s'ils n'ont pas été témoins de catastrophes plus

effrayantes, de faits plus inexplicables encore. Il n'est permis de révoquer en doute la vérité d'un récit qu'alors seulement qu'il rapporte gloire ou profit au narrateur.

Le mercure du baromètre descendit à huit lignes au-dessous de vingt-sept pouces ; jamais à l'Ile-de-France on ne l'avait vu si bas.

Mais c'est lorsque le souffle a passé, lorsque la tempête a cessé ses ravages, qu'il faut jeter un coup d'œil sur la campagne dévastée. Chacun sort alors de sa retraite ; on se serre la main, on se cherche, on se quitte pour de nouvelles affections, et il est rare que le deuil ne se glisse pas dans le sein d'un grand nombre de familles. De ces belles plantations, rien ; de ces immenses et gigantesques allées de palmistes, rien ; de ces cannes à sucre si riantes, si fortes, si vivaces, rien. Le vent dans son passage a tout vaincu, tout nivelé. Trois fois malheur au pays sur lequel l'ouragan promène sa puissance !

Ce pays, ai-je dit, je crois, m'a paru un pays de romancier ; les paysages y sont inspirateurs ; mais voici des citations encore, car c'est avec elles surtout que j'aime à écrire l'histoire du monde. Plusieurs faits importants, quelques événements historiques et extraordinaires semblent appuyer mon opinion.

Bien des personnes ont connu à l'Ile-de-France la belle-fille du czar Pierre, qui, craignant d'être compromise dans l'acte d'accusation de son mari, et redoutant le même sort, s'échappa de Russie et se retira à Paris, où elle vécut longtemps dans l'obscurité. Elle y

épousa dans la suite un M. de Moldac ou Maldac, sergent-major dans un régiment envoyé à l'Ile-de-France, et qui peu après son arrivée fut promu par ordre de la Cour au grade de major des troupes. Le mari paraissait instruit du rang de sa femme et ne lui parlait jamais qu'avec respect. M. de Labourdonnaie et tous les officiers avaient pour elle la même considération, et ce n'est qu'après la mort de son second mari que la femme de Pétrowitz a avoué sa naissance.

Il est mort encore ici pendant notre séjour une madame Pujo, épouse d'un colonel français de ce nom. C'est la célèbre Anastasie, maîtresse de Beniousky, soldat aventureux, qui l'avait enlevée en fuyant des cachots de Russie. Elle le suivit au Kamschatka, en Chine, ici et à Madagascar, où il fut tué par un détachement que le gouvernement de l'Ile-de-France avait envoyé pour l'enlever, alors qu'il s'y était déjà fait un parti considérable.

Il serait impossible aujourd'hui de prédire ce qui résulterait définitivement de la disparition totale de la nuance qui sépare encore les deux classes, celle des créoles et celle des mulâtresses libres. Les dames déjà moins piquées des hommages qu'on rend à leurs rivales, finiront-elles par tolérer un rapprochement qui leur est encore odieux, mais que les blancs de la colonie, et surtout les Européens, considèrent comme inévitable d'ici à quelques années?

Le gouvernement se mêlera-t-il de cette importante querelle et permettra-t-il les mariages entre les femmes libres et les colons blancs? Il a déjà fermé les yeux sur

plusieurs unions de ce genre ; et quant à moi, je pense que, par la force des choses, ce qui est considéré aujourd'hui comme une faveur finira par triompher de la répugnance des blancs et de la volonté première du législateur.

J'ai souvent parlé de mulâtresses dans mes écrits ; mais qu'est-ce qu'une mulâtresse ? Qu'est-ce surtout qu'une mulâtresse libre? De prime abord, c'est un être ravissant, jeté sur la terre pour le bonheur de celui qu'elle aime. N'en croyez rien pourtant, car dans cet amour qu'elle vous jure, dans cet amour qu'elle vous inspire, il y a mille autres sentiments qui se croisent, se heurtent, se brisent. De là les déceptions, les jalousies, les fureurs, les vengeances ; supposez, jetés sur une même figure, sur une même charpente, dans un même organe, tout ce qu'il y a de plus enivrant dans le parler, de plus suave dans la démarche, de plus dangereux dans la talent, de plus brûlant dans le regard, et vous aurez une faible idée de ces reines puissantes des colons, tenant sous leur sceptre de fer les imprudents qui osent une fois s'attaquer à elles. Oh ! que de ruines elles auraient à se reprocher si elles se reprochaient jamais autre chose qu'une victoire qui leur échappe !

Rien n'est frais, brillant, parfumé, comme les bals et les soirées que donnent ces frivoles Ninons autour desquelles se groupent tant de frêles adorateurs ! Mais ici c'est le vaincu qui chante le plus haut son triomphe. Libres dans leurs caprices, elles n'ont là ni père ni frère pour les arrêter au milieu de leurs conquêtes. Les pères et les frères sont par elles chassés du

temple ; et ces coquettes hautaines s'estiment plus heureuses d'être les maîtresses d'un blanc que les femmes légitimes d'un homme de leur caste.

La musique et la danse sont les arts qu'elles cultivent avec le plus d'amour ; mais elles valsent surtout avec une légèreté, un abandon, une désinvolture qui tiennent du prodige. Il y a péril pour quiconque ose suivre du regard la mulâtresse serpentant, enlacée par un partner habile, dans le labyrinthe d'une valse générale. Imprudent, je vous signale le danger ; faites comme moi : évitez-le et courez au large.

Les mulâtresses se mettent avec goût et élégance ; il est rare qu'une d'elles ne puisse pas étaler sur ses belles épaules un cachemire de l'Inde pour chaque jour de la semaine, et l'on a vu bien souvent dans un riche magasin la femme d'un banquier ou d'un opulent planteur reculer devant le prix trop élevé d'une parure qu'une mulâtresse achetait à l'instant sans marchander.

En général, elles sont très-brunes ; j'en ai pourtant vu de blondes, et il est impossible de les distinguer des dames, dont elles prennent à merveille la démarche et le langage.

Il faut maintenant que je détruise une des plus douces illusions de votre jeunesse, et que je vous dise que Bernardin a écrit un roman : il le faut bien, puisque je fais de l'histoire. Eh bien ! voici la quille du *Saint-Géran ;* je parviens à en arracher un morceau de fer ; voici le tombeau de Virginie, dans le jardin de M. Cambernon, aux Pamplemousses ; on l'a placé à côté de

celui de Paul. Déjà des mensonges !... Voici toute l'histoire, voici tout le roman.

Madame Latour, quoi qu'en dise l'éloquent auteur des *Études de la nature*, n'est pas morte du chagrin d'avoir perdu sa fille Virginie dans le naufrage du *Saint-Géran*, puisque après ce funeste événement, qui est historique, et la mort de son premier époux à Madagascar, elle s'est remariée trois fois (à moins que ce ne fût encore par désespoir) : la première avec M. Mallet, dont la famille n'est pas éteinte, la seconde avec M. de Creuston, et la troisième avec M. de Colligny. Elle était l'aïeule d'une famille Saint-Martin existant encore aux plaines de Wilhems.

Le pasteur qui joue un si beau rôle dans le roman était un chevalier de Bernage, fils d'un échevin de Paris, qui, étant mousquetaire, se battit en duel, tua son adversaire et se retira à l'Ile-de-France, où il habitait la rivière du Rempart, à une demi-lieue de l'endroit où le *Saint-Géran* s'est échoué. Il était fort considéré de ses voisins, leur rendait de grands services et servait de médiateur dans leurs petites divisions.

Quant à Paul, on n'a aucune donnée sur son existence : ainsi tout l'édifice sur lequel est bâti le roman s'écroule de lui-même.

M. Lienard, négociant recommandable et d'une obligeance extrême, dans un pèlerinage qu'il voulut me faire faire au tombeau de Virginie, me donna les détails précédents, puisés dans les archives de l'île. Sa complaisance faillit lui devenir très-funeste, car en pleine rade son embarcation chavira, et nous fûmes sur le

point de périr tous dans les flots. Bérard, un de nos aspirants, se sauva sur une bouée; M. Quoy, notre chirurgien, M. Liénard et ses esclaves s'accrochèrent à la quille de la pirogue, et moi je ne dus mon salut qu'au courage et à l'activité d'un officier anglais qui vint avec son embarcation m'arracher à une mort certaine, car, je l'avoue à ma honte, je ne sais pas nager.

Le lendemain M. Liénard voulut sa revanche à la baie du Tombeau. Nous y allâmes en suivant les sinuosités de l'île, dont je pus étudier les riches productions. Mais la chaleur, trop forte, allait me faire demander grâce, quand mon compagnon de voyage, qui avait regardé attentivement non loin de nous un rocher pelé, me dit :

— Venez encore; j'ai à vous montrer quelque chose de curieux, un homme qui vit seul ici, un malheureux dont l'existence a été bien errante et bien tourmentée. Venez.

Nous continuâmes notre route.

— Est-ce qu'il en aurait fini avec la vie? poursuivit M. Liénard, qui semblait s'adresser à lui-même cette question.

— De qui parlez-vous?

— D'un noir bien extraordinaire, du maître de cette case si petite, si pauvre... Ah! le voilà là-bas, les jambes dans l'eau; il pêche, il prépare son dîner.

— Est-ce un esclave?

— Il ne l'est plus; mais sa liberté lui coûte cher. Il me connaît : peut-être ne nous fuira-t-il pas.

En nous apercevant, le noir voulut rentrer dans sa

case; mais M. Liénard lui fit un signe amical, et sans hésiter alors il se jeta à l'eau et vint nous saluer; puis, satisfait d'avoir rempli un devoir de reconnaissance envers notre guide, qui, à une époque peu éloignée, s'était montré généreux à son égard, il nous quitta et regagna son rocher solitaire.

L'homme qui venait de passer devant nous paraissait avoir de quarante-cinq à cinquante ans; il était maigre, mais nerveux; son bras gauche avait été coupé au-dessus du coude; ses cheveux étaient noirs, mais non crépus; il avait les traits d'un Maure et non pas d'un nègre; on lisait dans son regard de l'indépendance et du mépris, et l'on devinait aisément qu'il avait dû passer par de rudes épreuves. J'étais impatient de connaître son histoire, car il y a des êtres privilégiés qui de prime abord semblent commander l'intérêt et appeler à eux toutes les sympathies.

— Je vous écoute, dis-je à M. Liénard.

— La vie de cet homme est fabuleuse. Zambalah fut fait prisonnier au Sénégal il y a quelques années, et voici comment. Un navire portugais qui faisait la traite des noirs, et à qui les Anglais donnaient la chasse, profita d'un gros temps et d'une nuit obscure pour fuir et gagner la Sénégambie. Il remonta le fleuve, mouilla assez loin de l'embouchure et se mit ainsi à l'abri de toutes poursuites. Zambalah avait prêté le secours de son expérience au capitaine portugais, car il connaissait parfaitement la côte. Zambalah, chef intrépide d'une peuplade de noirs, vendait lui-même les prisonniers qu'il faisait dans ses sauvages excursions. Ses gens

vinrent le rejoindre au rendez-vous qu'il leur avait désigné, et le trafic eut lieu selon les us et coutumes. Mais, au moment de débarquer, Zambalah et son frère, qui commandait sous lui, se virent entourés, garrottés et jetés à fond de cale avec les autres prisonniers.

Après une quinzaine de jours d'un voyage extrêmement périlleux le long des côtes d'Afrique, dont les vents empêchaient le navire négrier de s'éloigner, le lâche capitaine alla voir sa marchandise. Zambalah lui adressa la parole :

— Je suis ton prisonnier, je t'appartiens; maintenant tu peux me clouer au mât de ton navire, me jeter à la mer dans un tonneau. Eh bien! maître, mon frère que voici est malade, donne-lui un peu d'air, un peu d'eau fraîche; laisse-le sur le pont pendant quelques heures, et si tu lui sauves la vie, je jure de te servir jusqu'à la mort et de ne jamais te reprocher ta perfidie à mon égard.

— Quelles garanties de ta parole?

— En voici une, c'est un couteau qu'un matelot laissa un jour tomber à mes pieds; si tu me refuses, mon frère et moi allons mourir par mes mains à l'instant même. Parle, parle vite, car si tu bouges, si tu fais un geste, tu as deux esclaves de moins.

— Je mets encore une condition à notre marché, dit le capitaine.

— Je l'accepte d'avance.

— C'est que tu resteras, toi aussi, sur le pont et que tu aideras aux manœuvres, car la plupart de mes matelots sont malades.

— Je te le jure.

— Et tu seras fidèle à ton serment?

— Sauve mon frère.

— Ton couteau.

— Le voici.

— Je vais te délier.

— Délie mon frère d'abord.

— Vous voilà libres; attends, je vais le faire porter sur le pont.

— Je le porterai moi-même.

On arrive à l'air, on prépare une natte; Zambalah y dépose doucement le corps de son frère tant aimé... Ce n'était plus qu'un cadavre.

— N'importe, dit Zambalah d'une voix sombre, je l'ai promis, je l'ai juré : commande, je suis ton esclave.

Cependant le mauvais temps durait toujours, mais à un vent impétueux et contraire avait succédé une houle énorme qui mettait parfois le navire en péril de sombrer. Tout à coup il donne une bande effrayante, et avant qu'il ait pu se relever, une seconde lame moutonneuse déferle sur le pont et enlève trois hommes. Attaché à la barre, Zambalah résista au choc. Il jeta bientôt un rapide coup d'œil autour de lui : le capitaine et deux matelots avaient disparu.

— Je suis son esclave, s'écrie Zambalah, mon devoir est de le sauver...

Il dit, et son regard fouille au milieu des débris que la houle promenait çà et là.

Le capitaine luttait à peine contre le flot, tant la secousse avait été violente; Zambalah le voit et lui fait

signe; il saisit un filin qu'il passe à son bras, dont il noue un bout au bastingage, puis il se précipite. Bientôt il arrive auprès de son maître, il lui donne le filin, lui dit de prendre courage, s'en retourne à bord, et, aidé de deux matelots, il parvient enfin à hisser le capitaine sur son navire.

— Va, lui dit celui-ci dès qu'il eut repris ses forces, tu es libre maintenant, Zambalah.

— Capitaine, votre parole, une parole comme la mienne!

— Je te la donne.

— C'est dit; mais vous y perdez beaucoup, car si je n'avais pas été votre esclave il y a une heure, vous seriez maintenant dans les flots...

La parole d'un négrier est chose sainte et sacrée. Le lendemain de l'événement que nous venons de raconter, Zambalah, à son réveil, était rivé au même anneau où il avait demandé un peu d'air pour son frère.

Les vents opposés gardant leur constance forcèrent le négrier à courir à l'est, et le voici doublant le cap de Bonne-Espérance et courant vers Bourbon, pour essayer de débarquer clandestinement sa marchandise sur quelque point de l'île peu surveillé.

Au milieu d'une nuit sombre et calme, on vit en effet deux ou trois embarcations gagner silencieusement la terre à force de rames, avec une cinquantaine de corps noirs, nus, maigres et puants; on débarque ces corps, retenus par de solides liens; puis sur la plage un débat s'engagea entre un colon et le négrier à la pâle lueur de plusieurs torches; puis on se serra

la main et l'on se dit adieu. Mais une voix s'écria :

— Je ne suis pas esclave, moi, je me nomme Zambalah, et j'ai gagné ma liberté au péril de ma vie, n'est-ce pas, capitaine ?

Et les yeux du noir brillaient comme deux étincelles.

— A propos, dit en souriant le Portugais à l'acquéreur comme pour répondre à cette brusque interpellation, j'ai oublié de vous dire que cet homme a des moments d'une folie assez curieuse : il rêve qu'il est libre, qu'il l'a été ; mais je le guérissais à grands coups de lanière.

— J'en userai comme vous, reprit le planteur.

Et Zambalah, voulant ajouter encore qu'il était libre en effet, entendit siffler l'air, et le sang qui coula de ses épaules lui apprit qu'il était toujours esclave.

Le lendemain il n'y avait plus rien sur la plage ; seulement à l'horizon pointaient encore comme trois aiguilles les mâts d'un navire voyageur, et dans une habitation sous le vent de Bourbon, les terres se défrichaient avec plus d'activité et décuplaient la fortune du planteur. Le fouet noueux avait bien convaincu Zambalah qu'il ne devait plus parler de liberté. De tous les noirs de l'habitation, Zambalah, soumis enfin à sa destinée, était le plus laborieux, le plus sobre, le plus intrépide. Dans une récente catastrophe, occasionnée par un tremblement de terre, il eut le bonheur, au péril de sa vie, de rendre un service signalé à son maître, et celui-ci par reconnaissance le dispensa du pénible travail des terres pour l'employer aux soins de la maison.

— Je suis content de toi, lui dit le planteur, continue à me servir avec le même zèle et je te donnerai bientôt l'inspection de mes noirs.

— Merci, maître, mais j'attends davantage.

— Tu es ambitieux.

— Que faudrait-il faire pour redevenir libre ?

— Se racheter, et tu vaux beaucoup d'argent.

— Tant pis, je voudrais ne rien valoir et avoir quelques piastres à mon service.

— N'es-tu pas heureux ici ? le serais-tu davantage chez toi ? pourquoi tiens-tu si fort à la liberté ?

— C'est que je voudrais aller par le monde à la recherche de l'homme qui m'a vendu quand j'étais libre, et le tuer.

— Voilà ta folie qui te reprend !

— Pardon, maître, je n'en parlerai plus.

Un soir que le planteur était à Saint-Paul pour quelques affaires de commerce, il se vit forcé de partir pour Saint-Denis et se décida à faire la traversée à l'aide d'une de ces rapides pirogues du pays que les noirs manœuvrent avec une si merveilleuse adresse. Zambalah gouvernait l'embarcation, qui volait sur les eaux, et, la brise aidant un peu, on devait arriver avant la nuit au périlleux débarcadère de la capitale de l'île. Mais qui peut, à Bourbon, répondre jamais d'entrer dans le port? Déjà l'on voyait la plage de galets roulés où le flot vomit son courroux, quand une chaleur étouffante se fit sentir dans la pirogue ; la mer ne bruit plus, elle devient unie comme un vaste lac d'huile, puis le ciel se dégage de quelques vapeurs qui le voilaient et

se montre tout brillant d'azur. A la côte, la verdure des lataniers cesse toute ondulation, tout frémissement, et se reflète dans le cristal paisible des flots tandis que sur le fort qui domine Saint-Denis s'élève, signal de destruction prochaine, un morne pavillon noir. Un terrible raz-de-marée était signalé, et la pirogue du planteur, au large encore, devait bientôt être brisée et réduite en poussière.

Les navires à l'ancre n'avaient pas un sort moins rigoureux à attendre, et leurs signaux de détresse ne pouvaient les arracher à l'abîme qui allait les dévorer.

C'est que vous ne connaissez pas la valeur de ce mot lugubre raz-de-marée, vous qui croyez qu'il n'y a de tempêtes et de dangers à l'Océan que lorsque la foudre éclate et tombe, quand les eaux s'amoncellent et quand les vents tourbillonnent. De tous les phénomènes de la mer, le raz-de-marée est le plus terrible et le plus dévorateur. Il a lieu dans les canaux resserrés, dans les détroits, entre des terres volcaniques, quand les feux sous-marins n'ont pas la force de jeter à l'air une nouvelle île. Voyez, voyez, tout est silencieux et frais à terre et dans les airs; l'Océan seul se gonfle, pétille, bondit et retombe; que lui importe que vous mouilliez toutes vos ancres, elles vont déraper à l'instant, et les gros câbles brisés ne tiendront pas plus que les énormes chaînes de fer. Appelées à votre secours, les voiles tombent lourdes et coiffent les mâts; toute manœuvre devient inutile, tout effort impuissant; ce qu'il y a à faire dans ces moments d'angoisses, qui ont

valu tant de victimes à la mort, c'est de se croiser les bras, de jeter un regard vers le ciel, de dire adieu à tout ce qu'on aimait au monde et d'attendre le moment suprême.

Au milieu de ce calme si parfait de la terre, des airs et du tumulte horrible des flots, Zambalah et son maître se regardaient sans rien dire, et les nègres de l'embarcation bourdonnaient leur chant de mort.

— Eh bien! dit enfin le colon d'une voix sourde à son pilote, tu ne vois aucun moyen de nous sauver?

— Aucun : dans quelques heures je serai aussi libre que vous.

— Il faut donc mourir?

— Vous et moi et bien d'autres encore; pour un homme seul je voudrais vivre.

— Quel est cet homme?

— Mon premier maître, celui qui m'a vendu à vous quand je n'étais pas son esclave. Oh! s'il était là, lui!...

Et la barque courait et tournoyait au gré de la lame capricieuse et bondissante, et les mille débris des navires étaient pris et repris par les flots. Déjà sur la plage le peuple et les soldats groupés essayaient d'arracher quelques malheureux à la mort. Rapide comme l'éclair, la pirogue de Zambalah s'élève, se dresse et chavire sur le dos d'une lame floconneuse. Tout a disparu.

Mais Zambalah ne désespère pas encore, car il ne veut pas mourir sans vengeance. Ses bras vigoureux luttent contre le flot qui mugit, et il se trouve en un

instant côte à côte avec son maître. Son instinct de générosité l'entraîne, et le voilà lui présentant un débris de vergue dont il s'était saisi lui-même au moment de la catastrophe. Une vague énorme le pousse alors, elle crie sous la force cachée qui la soulève, se rue comme une montagne sur la plage envahie, et Zambalah et son maître sont vomis avec elle; mais une seconde lame suit la première, se replie victorieuse et veut ressaisir les deux victimes qui lui échappent. Zambalah se cramponne au sol en retenant son maître, et bientôt il parvient à échapper à une destruction générale.

La foule l'entoure, lui prodigue ses soins.

— A l'autre ! à l'autre ! dit-il. Puis jetant un regard sur l'Océan furieux, il semble y chercher encore un objet perdu.

— Tu es libre, Zambalah ! lui crie son maître dès qu'il peut élever la voix; oh ! tu es libre maintenant.

— Libre ! non pas encore; deux camarades à moi sont là, je vais à eux. Je serai libre une heure plus tard.

Mais le flot ne le voulut pas : pour la seconde fois Zambalah fut jeté seul à terre, et, fidèle à la parole qu'il avait donnée, son maître l'affranchit.

A quelques mois de là, un navire venant de Calcutta fit échelle à Bourbon. Zambalah y prit passage en qualité de matelot et partit pour le Brésil, d'où il revint avec un bras de moins. Il avait retrouvé à Rio-Janeiro le capitaine négrier qui l'avait fait prisonnier dans la Sénégambie; et quand on lui en parle aujourd'hui :

— Le capitaine portugais, dit-il, ne mentira plus à personne; il m'en a coûté un bras, mais j'y ai mis bon ordre.

Zambalah a quitté Bourbon l'année dernière et il est venu s'établir ici, où il vit en véritable sauvage.

Tandis qu'il pêchait, nous pénétrâmes dans sa case et nous y laissâmes quelques vêtements; puis, satisfaits de notre course, nous reprîmes le chemin de la ville.

C'était un samedi, il y avait des jeux et des danses aux admirables ateliers de MM. Rondeaux, Piston et Monneron, et je n'avais garde de manquer à la fête. Qui sait si d'ici à huit jours je ne serai pas déjà parti? Ne perdons jamais l'occasion de voir ce qu'on ne doit voir qu'une fois, mais qu'il est curieux et intéressant de voir une fois au moins. Je me décidai, d'après l'avis de mes guides, pour le chantier de M. Rondeaux, où plus de trois cents noirs, heureux de leur salaire de la semaine et de leur repos du lendemain, se tenaient prêts aux saturnales hebdomadaires. C'était une cohue, un glapissement, un vacarme intraduisible. Hommes, femmes, enfants, vieillards, se trouvaient là, pressés, entassés dans un même enclos, sur un même point, comme si on leur eût défendu sous peine du fouet de s'étendre au dehors, comme si l'air et le terrain leur eussent été refusés ailleurs. Eh bon Dieu! ne sommes-nous pas un peu sauvages aussi dans notre superbe capitale, où nous paraissons souvent prendre plaisir à nous parquer dans une allée poudreuse, quand nous pouvons fouler à côté un frais gazon et respirer un air pur et libre!...

Peut-être ces hommes que voici rêvent-ils de leurs plages perdues, de leur liberté dans l'avenir; peut-être préparent-ils un massacre général de leurs maîtres; peut-être aussi est-ce leur prière au puissant arbitre de toutes choses. Je ne sais, mais il y a là bien des joies ardentes, bien des yeux qui lancent des flammes, bien des bras qui se tordent convulsivement, et des poitrines qui se gonflent, et des hurlements qui retentissent; ce n'est pourtant là que le prélude, l'avant-scène. On se prépare à être heureux, voilà tout. Le bonheur, le voici :

Le signal est donné. En un clin d'œil un vaste cercle est formé : les hommes, les femmes, au hasard, les enfants en première ligne afin de pouvoir perpétuer le souvenir de la fête nationale.

Au bruit général de tout à l'heure, que je compare au mugissement d'une eau boueuse s'engouffrant dans un vaste égout, vient de succéder un silence que nulle bouche n'oserait encore troubler. Petit à petit l'air frémit; c'est une mélodie, je vous jure, âpre, singulière, mais harmonieuse, phrasée; elle a de la mesure, de la cadence, ce n'est plus du désordre, ce n'est plus un chaos; elle grossit encore, et le *crescendo* a perdu quelque chose de sa couleur primitive. Ce n'est plus maintenant la voix seule qui joue un rôle, c'est aussi la face qui devient grimaçante, hideuse, ce sont les bras qui gesticulent, les jambes qui tremblottent, les pieds qui frappent le sol comme s'il était bouillonnant. Vous ne le croiriez pas, la durée de cette seconde station est proportionnée aux degrés de température de

l'atmosphère ; si le soleil a été ardent, si le travail a été rude, le passage est court, car on a hâte de s'emparer de toutes les sensations.

Mais une danseuse s'élance dans le cercle, seule d'abord, tournoyant et agitant les bras ; elle se courbe, se redresse, passe en revue cette légion de furies, sur laquelle elle semble lancer son frénétique délire. C'est à qui l'emportera sur ses rivaux, c'est à qui sera choisi par la reine. Le voilà, il s'élance à son tour, il se pose victorieusement en face de sa danseuse, et les chants des autres acteurs deviennent des cris féroces ; on se bat les flancs, on se frappe la tête, on grince des dents, on écume ; vous diriez la rage d'une meute de loups tombant sur un troupeau de brebis sans défense. Eh bien ! non, c'est de la joie, de l'ivresse. La fête est à peine commencée ; deux noirs sont entrés en lice, chacun des autres aura son tour, et ce que vous venez de voir, ce que vous venez d'entendre, c'est une idylle, c'est une bergerie de Racan ; il n'y a pas encore là de drame, le drame vient plus tard ; et ce peuple, je vous jure, n'est pas inhabile à prolonger ses instants de bonheur.

Ce n'est pas chose aisée que d'écrire pour tous, et j'éprouve ici un embarras d'autant plus pénible que j'ai promis à mes lecteurs une histoire exacte et complète de la cachucha délicieuse qui, depuis trois ans à peu près, s'est fait jour jusque chez nous. Lorsque pour la première fois je la vis annoncer sur les affiches de nos théâtres si pudibonds je me pris soudainement à rougir et je me demandai involontairement si

la licence serait assez osée pour venir effrontément braver l'éclat de mille jets de lumière, les répugnances d'une nation qui joue parfois au scandale, mais qui du moins y joue à huis clos. Je bravai le péril et j'allai voir. Non, ce n'était pas la cachucha, fille de la chika, que je reconnus dans cette pantomime gracieuse d'Elssler, exécutée aux applaudissements d'un public enivré. Cette cachucha est une danse bâtarde, toute de création moderne, travestie déjà par les Portugais, qui la rapportèrent de leurs conquêtes, parodiée plus tard par l'Espagne et endimanchée, musquée par nous, qui en avons fait une chose à part, où le corps se disloque avec calme et où la passion n'est plus que dans le regard et le sourire. Cette cachucha rappelle sa mère comme le profil de la grenouille rappelle celui de l'Apollon du Belvédère; il y a un monde entre les deux; créez, mais ne profanez pas.

La véritable cachucha des noirs, la danse nationale, la fête majeure des Mozambiques, des Angolais et autres peuples sauvages, la voici, puisque je vous l'ai promise. Je tremble en la décrivant, je rougis et frémis à la fois au hideux et terrible souvenir de ce spectacle devant lequel on est cloué sans défense, comme à une sanglante exécution où l'on a été porté par la foule. Ne lisez pas ces lignes si vous avez moins de courage et de résignation que moi.

Le premier élu, ainsi que le second, a été répudié, car l'ardeur de la danseuse n'était pas encore assez irritée; il faut plus d'une heure pour lasser de pareilles poitrines, pour épuiser de pareils désirs. Voici

un troisième jouteur appelé par un geste. D'un seul bond il a franchi l'espace; il tourne sur ses talons, il se montre triomphant à ses frères vaincus ou dédaignés, il hurle, il rugit, et la meute rugit et hurle en échos prolongés. La danseuse le touche de la main, non pas comme le ferait une maîtresse qui voudrait réveiller l'attention distraite d'un amant, mais comme le lourd marteau qui redresse ou courbe un fer rougi. Voyez, voyez maintenant: les épaules se heurtent, les genoux se repoussent, se rapprochent, les fronts se rencontrent, les nez se collent l'un contre l'autre, les poitrines semblent adhérentes, se gonflent, se creusent; il en sort une haleine fétide, une bave verdâtre. Des cheveux crépus, des pectoraux crépus, des barbes crépues tombe une sueur blanche et écumeuse qui inonde le sol et devient boue sous les piétinements fiévreux... Et tout s'exalte autour des deux athlètes, tout se courrouce contre la lenteur ou la tyrannie de la danseuse. Enfin ses genoux faiblissent, ses jambes plient, son corps s'affaisse; le danseur, plus vigoureux ou plus heureux, plane comme un satyre sur sa victime, et la fête est un mariage public publiquement consommé. Je brise ma plume comme je voudrais éteindre mes souvenirs. Assistons à des fêtes moins âcres.

Après la chika, d'autres danses beaucoup moins hasardées eurent lieu au chantier. Je pus me convaincre alors que chez ces peuples sauvages, comme chez les nations policées, la joie a ses degrés comme la douleur, et que la fièvre ne joue pas toujours le premier rôle dans les passions des hommes.

Ma tête était bouillante, mais l'occasion trop belle pour que je consentisse à renoncer à la tâche que j'avais acceptée. Il me sembla, au milieu de cette effervescence générale, que certains acteurs dont la physionomie était identique se montraient plus incandescents que les autres. En effet, c'était la caste mosambique, presque en tout taillée comme la race malgache, dont pourtant elle est l'ennemie irréconciliable. En général, j'avais trouvé que les nègres des Indes orientales étaient plus calmes, plus difficiles à émouvoir; aussi est-ce parmi ces derniers que les colons prennent de préférence les serviteurs de leurs maisons.

Avec une pareille latitude donnée aux noirs de l'île, ils ne doivent en rien ressembler à ceux du Brésil ou même du cap de Bonne-Espérance, et l'on comprend qu'il ne soit jamais question ici de révolte générale ou de massacres particuliers. Aussi les voyez-vous dans les rues, gambadant, gesticulant et presque toujours munis d'un grossier instrument de musique, façonné à l'aide d'un bambou et de deux cordes, chantant non-seulement les airs de leur pays, mais encore les ordres qu'ils viennent de recevoir. Ainsi, un maître dira à son noir :

Va reporter ce pot de pommade au parfumeur et demandes-en un à la vanille.

Eh bien! de cette phrase le noir fait le poëme de son chant et il compose là-dessus un thème d'une originalité extrêmement remarquable.

Si, infidèle et menteur, un esclave se grise et dérobe l'argent qu'on lui a donné pour une commission, son

premier soin est de chercher une excuse ; dès qu'il l'a trouvée, il la met en musique et la module tout le long de la route :

Qu'as-tu fait de la liqueur que je t'avais ordonné d'aller chercher ? lui dit son maître.

— *Quand mo passé d'vant magasin Bon-Goût, mon liqueur sauté, mon li pied cogné...*

Le noir dit qu'il est tombé, qu'il a répandu la liqueur ; et, sur cette phrase d'excuse qu'il a bien préparée et qu'il trouve admirable, il crée un air des plus séduisants, en se disposant toutefois à recevoir vingt-cinq coups de rotin.

Ces deux phrases que je viens de vous citer, je ne les prends pas au hasard ; il n'est pas d'habitant de l'Ile-de-France ou de Bourbon qui ne les sache depuis son enfance et ne les ait cent fois chantées en sa vie sous ses palmistes favoris.

Il est rare qu'après les danses dont je vous ai parlé tout à l'heure des rixes n'aient pas lieu, mais c'est presque toujours à coups de poing ou à coups de tête que s'attaquent les adversaires. Ne croyez pas que les témoins s'opposent au combat ; au contraire, ils l'excitent, ils le désirent aussi sanglant que possible. Rangés du côté de leurs affections, ils encouragent du geste et de la voix celui qu'ils voudraient voir triompher, et la lutte ne cesse que lorsqu'un des deux ennemis est étendu sur le carreau. Quand la victoire est trop longtemps incertaine, ceux-ci reculent, se séparent et s'arrêtent à quelques pas de distance ; puis ils poussent un grand cri, se frappent la poitrine, se courbent, fer-

ment les yeux et se ruent l'un sur l'autre de toute la rapidité de leurs jarrets. Quelquefois l'un des deux crânes est ouvert, souvent même tous les deux, et les spectateurs emportent les victimes. Le duel n'est pas seulement d'invention européenne.

Qu'un noir appelle un autre noir *fainéant, marron, voleur,* il n'y aura pas rixe; s'il l'appelle *malgache,* un pugilat aura lieu; et s'il l'appelle *nègre,* on verra combat à mort! Cependant que sont-ils? est-ce qu'ils auraient des prétentions à être blonds? Les maîtres punissent sévèrement ces combats particuliers, mais un noir en colère est un animal redoutable, et ce n'est pas le fouet qui peut l'arrêter dans sa vengeance.

Ce que j'aime avant tout dans mes courses, ce sont les contrastes; aussi pris-je grand plaisir, en quittant les chantiers de M. Rondeaux, à parcourir la ville, où tout me rappelait une patrie, hélas! si regrettée!

Il y a, sans contredit, moins de distance de Paris à Maurice qu'il n'y en a de Paris à Bordeaux. Les modes arrivent ici jeunes et fraîches, les inventions utiles y sont propagées avec une rapidité qui tient du prodige, et les citoyens de l'île sont d'autant plus pressés d'en jouir qu'ils ont été plus près d'en être privés. Le cap de Bonne-Espérance est sur la route de Paris à Maurice.

J'ai consulté les archives de l'île; croirait-on qu'il n'y a pas un seul exemple d'assassinat commis par un créole, et l'on tremble encore ici au souvenir d'un fu-

neste événement qui fit longtemps déserter les paisibles habitations de l'intérieur.

Je transcris le fait suivant des registres :

« Plusieurs officiers et soldats d'un régiment français en garnison à Maurice pénétrèrent la nuit dans l'habitation de madame Lehelle, l'une des plus jolies femmes de la colonie, dont un de ces officiers, le sieur V..., était éperdument amoureux. Cette dame, ayant conçu quelques inquiétudes par suite de plusieurs menaces faites par son fougueux adorateur, avait prié son mari de ne pas s'absenter de l'habitation, située dans les grands bois de Flacq ; mais, quelques affaires l'appelant à la ville, il crut pouvoir sans danger laisser sa femme seule pendant quelques heures. Un soldat nommé Sans-Quartier, auquel on permettait de colporter des marchandises dans la campagne, fit ouvrir la porte aux assaillants, qui multiplièrent leurs crimes par le viol, le meurtre et l'incendie. Un vieil invalide, gardien de la maison, périt victime de son dévouement; les négresses et les noirs furent massacrés. Il paraît que madame Lehelle était parvenue à s'échapper, puisqu'on reconnut un de ses souliers dans le bois, à un quart de lieue de sa maison, et que ce fut près de là qu'elle fut trouvée assassinée.

» Tous les soldats acteurs de cette terrible catastrophe furent suppliciés, et le sieur de V... ne dut la vie qu'à la considération qu'on avait pour sa famille ; comme s'il était permis de se soustraire à la justice en se cachant derrière un beau nom! Sans-Quartier s'échappa d'abord et répandit la terreur dans l'île ; mais,

saisi enfin, on le conduisit bâillonné au supplice, pour l'empêcher de nommer les instigateurs du crime, et il fut rompu vif. »

Depuis ce meurtre horrible, qui date de fort loin, il n'y a pas eu, je le répète, un seul assassinat commis à Maurice.

La ville est divisée en quartiers ou camps. Le camp Malabar est celui que choisissent en général pour logement, les Indiens arrivant à l'Ile-de-France et qui doivent y séjourner quelque temps.

L'espace contenu entre les camps est ce qu'on appelle ville. On n'y voit que de misérables cabanes à demi-closes, malsaines, mal aérées. Là aussi se logent, à leur arrivée de Kanton et de Makao, les Chinois appelés par les planteurs pour la culture du riz et du thé.

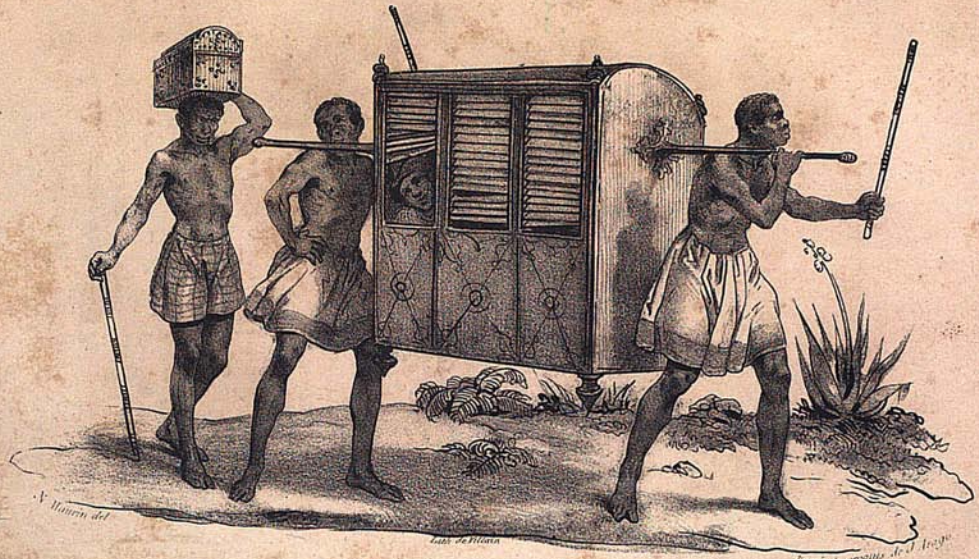
Les Chinois, peuple rusé, lâche, méchant, avare, nation superstitieuse et cruelle, dévote à sa religion, à laquelle elle ne croit pas, faisant des martyrs pour se désennuyer de la monotonie de sa vie de paresse, bassement voleuse, hypocrite par calcul et toujours prête à vanter son indépendance au milieu des guerres intestines qui dévorent les autres régions du monde. Les Chinois sont assez avancés dans les arts pour présenter aux yeux de tous des merveilles de patience et d'adresse; mais, stationnaires depuis des siècles, ils ne comprennent aujourd'hui de la vie que ce qu'elle rapporte en piastres ou en roupies. Un Chinois fumant sa pipe, accroupi devant sa porte, me fait l'effet d'un crapaud suant et bavant au soleil. Je les retrouverai plus tard,

ces hommes jaunes, à Diély, à Koupang et autre part peut-être, et il n'y aura pas de ma faute si je n'en châtie pas quelques-uns de cette impudente ardeur pour le vol qui les tient à la gorge et me les rend si odieux.

Les jeux que les nègres de toutes les castes affectionnent le plus sont ceux qui exigent une plus grande activité; on dirait que ce sang noir qui coule dans leurs veines veut faire explosion par tous les pores. Ils ne parlent jamais sans gesticuler, et ils parlent alors même qu'ils sont seuls; vous croiriez qu'ils ne pensent qu'avec la langue. Ceux qui, employés plus directement au service particulier des riches planteurs, devraient s'essayer au repos après avoir porté pendant une partie de la journée, sous les rayons d'un soleil brûlant, un lourd palanquin, semblent au contraire vouloir encore doubler leurs fatigues.

A la halte, vous les voyez se dandiner, piétiner, aller et venir à travers les haies de la route, ainsi qu'un petit écureuil en liberté. Leur corps a beau ruisseler, ils ne veulent point paraître vaincus par les longues courses, et ils se font un véritable point d'honneur de ne pas rester en arrière des plus intrépides marcheurs.

On voit quelques noirs dans les temples et dans les églises. Ils sont là immobiles, debout ou accroupis, parce qu'on leur a dit de ne pas bouger; puis ils se mettent à genoux, parce qu'on leur a ordonné de s'agenouiller. Ils se frappent la poitrine quand le prêtre leur en donne l'exemple; ils se signent après avoir trempé leur main dans le bénitier, ils sortent en ri-



Un Palanquin de l'île de France

canant, et voilà tout. On leur a jeté, à leur arrivée dans l'île, un peu d'eau sur la tête avec les cérémonies d'usage, et on leur a dit : Vous êtes chrétien.

Ce n'est pas assez, et la voix puissante de la saine morale du christianisme serait peut-être un bouclier plus sûr aux colonies que la geôle et les flagellations.

Dans une course fort intéressante aux deux admirables cascades de Chimère et du Réduit, je fis plusieurs stations assez longues en dépit des noirs, qui avaient hâte d'arriver à la ville pour leurs danses du samedi, et je demandai à l'un d'eux, Malgache fort intelligent, quelques-uns des secrets de la religion de sa patrie, car ces hommes ont une patrie aussi.

— Crois-tu en Dieu? lui dis-je.

— Ici, à un seul; dans mon pays, à deux.

— Mais il ne peut y avoir qu'un seul Dieu.

— Ici, oui; mais dans mon pays à moi, il y en a deux.

— Dans ton pays on a tort, car il ne peut y avoir qu'un seul maître.

— Pas vrai, il y en a plus de six cents à l'Ile-de-France.

— Crois-tu à un Dieu? dis-je un instant après à un jeune et vigoureux Mozambique qui commandait la marche.

— Si maître l'ordonne, oui.

— Mais si je ne te l'ordonne pas?

— Alors, non.

— Et si je te laisse libre de croire ou de ne croire pas?

— J'attendrai.

— Dans ton pays je sais pourtant qu'on croit à un Dieu.

— Dans pays à moi on croit à un Dieu quand on a gagné une bataille; on n'y croit pas quand on l'a perdue.

— Lorsque vous la perdez, le peuple qui la gagne a donc un Dieu et vous pas?

— C'est ça.

— Fort bien; et s'il n'y a pas de guerre?

— Alors il n'y a pas de Dieu.

— Et toi, dis-je à un troisième, jeune garçon fort gai, fort propre, fort espiégle, qui paraissait tout disposé à se laisser aller avec insouciance à sa destinée, d'où es-tu?

— Je ne sais pas.

— Qui t'a amené à l'Ile-de-France?

— Un navire qui venait de bien loin et dans lequel on disait fort souvent le nom de Malacca.

— Je comprends; tu ne sais donc pas quelle est la religion de ton père?

— Non.

— Et aujourd'hui crois-tu en Dieu?

— *Je crois en Dieu le père tout-puissant, le créateur du ciel et de la terre,* etc...

Et le noir me récitait avec une extrême volubilité, sans se tromper d'une syllabe, les demandes et les réponses du catéchisme français, dont il ne comprenait absolument rien. Je me pris soudainement à rire, et mon érudit retourna s'asseoir, heureux de m'avoir

prouvé qu'il en savait plus que ses ignares camarades.

Je n'avais ni le temps ni l'éloquence nécessaires pour poursuivre mes investigations, et c'était moins pour leur instruction que pour la mienne que j'interrogeais tous mes noirs.

Mais il y avait parmi eux un vieillard d'une cinquantaine d'années, qui, à chaque question que j'adressais et à chaque réponse qui m'était faite, haussait dédaigneusement les épaules et souriait de pitié. Je l'appelai pour l'interroger à son tour. Il s'approcha brusquement, s'accroupit, et je remarquai avec surprise que tous les autres noirs s'empressèrent de venir se grouper autour de nous. Dès ce moment je me crus destiné à soutenir une thèse dans les formes, et je commençai l'attaque.

— D'où es-tu?

— D'Angole.

— Y a-t-il longtemps que tu es à l'Ile-de-France?

— Depuis vingt ans.

— Tu es catholique?

— Oui, depuis que j'y suis.

— Et avant qu'étais-tu?

— Rien.

— Te crois-tu quelque chose à présent?

— Bien moins.

— Alors pourquoi as-tu changé?

— Je voudrais bien vous voir sous le fouet. C'est le fouet qui m'a appris qu'il n'y avait qu'un Dieu, et si mon maître l'avait voulu de la même manière, j'au-

rais cru qu'il y en avait deux, ou trois, suivant sa volonté.

— Dans ton pays, avez-vous un seul Dieu ou bien y en a-t-il plusieurs ?

— Avant de connaître les Portugais, nous n'en avions qu'un; depuis que nous avons su qu'ils n'en avaient qu'un aussi, nous en avons voulu deux.

— Ainsi c'est vous qui faites vos dieux?

— Oui; chaque fois que les Portugais viennent et nous les brûlent, nous abattons de gros arbres et nous en faisons de nouveaux. Nos forêts sont grandes, allez, nous ne manquons jamais de dieux à Angole.

Comme j'allais passer en revue quelques nouvelles croyances, le vieux noir me fit observer que le soleil allait vite et qu'il fallait se hâter si nous voulions être de retour avant la nuit. Nous nous remîmes donc en route, et deux heures après, je planais sur une cascade ravissante, dans les tourbillons de laquelle voltigeaient les ailes humides de l'élégant paille-en-queue, le plus amoureux des oiseaux. Ici encore, pour la vingtième fois depuis mon départ, je regrettai amèrement qu'un habile pinceau ne se fût pas associé à la faiblesse du mien, car si c'est un vif regret que l'impuissance totale, c'en est un peut-être plus vif encore de gâter pour ainsi dire une nature si belle et si riche, devant laquelle le cœur est en extase.

J'étais là dans un désert; la cascade bouillonnait au fond d'une délicieuse vallée, et les noirs qui m'entouraient me parurent enfin disposés à écouter une leçon. Je quittai donc mes pinceaux et mes calepins,

et, saint Jean improvisé (bien que je m'appelle Jacques), je commençai.

A la fin de ma première période le vieux noir d'Angole me dit :

— Maître, le soleil se couche, nous ne pourrons pas arriver aujourd'hui.

Je feignis de ne pas entendre; mais après quelques phrases je fus de nouveau interrompu par la même voix du nègre, qui savait bien que je parlerais dans le désert.

— N'est-ce pas, dis-je à tous mes disciples, que j'ai le temps de prêcher?

— Non, répondirent-ils tous à la fois, et j'en fus pour mes frais d'éloquence et mes évangéliques intentions.

A mon retour je dis à M. Pitot mes tentatives et mes efforts auprès de ses esclaves, et il m'assura que lui-même y avait perdu ses soins et ses peines. Au surplus, ajouta-t-il, dans l'état actuel de nos colonies, il n'est pas aussi impolitique que vous le croyez que nous laissions les noirs dans leur ignorance et leur abrutissement; notre puissance est là. Nous avons besoin d'esclaves; vouloir apprendre c'est un pas vers l'affranchissement; penser, c'est être libre; l'heure venue, ils diront comme nous qu'ils croient d'après eux; il y a de l'orgueil dans tout corps où réside une âme, et si vous dites à l'esclave que ses chaînes sont des fleurs, il les portera sans se plaindre. Souvent ce n'est pas tant la chose qui les blesse que le mot... Allons nous mettre à table.

Ce fut le vieux noir qui se trouva, par un singulier hasard, placé derrière moi, et le coquin me servait en ricanant et en grommelant quelques paroles que j'entendais à peine. Je suis sûr qu'il se moquait de mon Dieu et de ses dieux d'Angole. A mon coucher, je lui ordonnai de me suivre; il le fit en murmurant, car il s'attendait sans doute encore à une leçon de morale; mais je suis un prêtre tolérant, et grâce à quelques verres de liqueur que je fis accepter à Boulebouli, il oublia, la nuit, ma religion, la sienne et ses vingt ans d'esclavage; moi je ne voulus rien oublier, et j'écrivis.

— Qu'avez-vous donc dit et fait à mes noirs? me demanda M. Pitot, le lendemain: ils sont d'une gaieté bouffonne qui vient de me fort divertir, et je dois vous avouer que les quolibets pleuvent sur vous avec une rare profusion.

— J'ai prêché, voilà tout.

— Non, il ne s'agissait pas de cela entre eux.

— De quoi donc?

— Ne leur avez-vous pas distribué quelques bouteilles de vin à la campagne de M. Piston, en les priant de boire à votre santé?

— Oui.

— Quelle lourde faute! c'est à leur santé seule qu'ils ont bu, ou plutôt à leur dégradation. Vous croyiez vous montrer généreux, vous n'avez été que dupe. Obliger ces gens-là c'est semer sur du granit. C'est pis encore, ils voudront dans l'avenir une faveur pareille à celle que vous leur avez accordée aujourd'hui. Quant à vous qui partez, vous n'en subirez pas les

conséquences; mais si l'un de nous était coupable d'une bienfaisance aussi mal placée, nos caves seraient à sec en bien peu de mois. Gracier un noir qui a mérité vingt-cinq coups de rotin, c'est tout ce que nous pouvons et osons nous permettre; aller au delà serait signer la ruine de la colonie.

— Ils me semblaient pourtant heureux, répliquai-je à M. Pitot.

— Oui, ils l'étaient de vous avoir volé.

— Ils ne volaient pas, je donnais.

— C'est cela; ils ne jugent les autres que d'après eux, et eux, ils volent et ne donnent jamais.

Savez-vous quel est le boute-en-train de cette espèce de comédie dont vous êtes le niais? C'est ce vieux nègre d'Angole, que vous avez grisé en rentrant le soir dans votre pavillon. Tenez, venez les voir, cela vous amusera.

— A quoi bon? leur joie finirait et je veux être dupe jusqu'au bout.

— Vous avez raison, quand le bonheur arrive, il faut le bien recevoir sous quelque forme qu'il se présente. Vous me convertissez aussi.

J'ai assisté dans une des riches habitations de M. Pitot à la célébration de quelques mariages entre noirs. Je vous assure que la cérémonie ne manque pas d'une certaine dignité; et si j'étais plus oseur, je vous donnerais là-dessus de piquants détails. Eh, bon Dieu! ne trouvons-nous pas un brin de ridicule jusque dans nos institutions les plus sérieuses!

Cependant le jour du départ approchait, et quoique

nous oubliassions ici notre patrie par cela même que tout nous la rappelait, il fallut bien se préparer au dernier adieu.

Toutefois, quitte envers les noirs de l'île, dont j'ai esquissé quelques-uns des principaux caractères physiques et moraux, je ne le suis pas envers des citoyens de Maurice, à qui je dois payer ma dette de reconnaissance. Oh! c'est un bonheur bien doux à l'âme que ces joyeuses promenades au Champ de Mars (à l'extrémité duquel s'élève le grave tombeau du général Malartic), alors que le soleil de ses rayons obliques dore les pittoresques cimes du Pouce, des Trois-Mamelles et du Pitterboth. La dame créole est vive, enjouée, rieuse. S'il y a coquetterie ravissante dans son magique parler et dans son onduleuse démarche, c'est qu'elle n'ignore pas qu'il faut être un peu au-dessus du naturel et du vrai pour arriver au cœur de ces flegmatiques jeunes gens de l'île que je vous ai déjà fait connaître; mais elle redevient elle-même, c'est-à-dire à une nature privilégiée, alors qu'elle est avec vous, étranger qui allez partir et dont elle ne veut garder le souvenir que comme un agréable passe-temps.—*Elle est assez bien faite pour une Européenne;* et cette façon de parler proverbiale vous dit assez que les femmes créoles ont le sentiment de leur supériorité, j'allais écrire de leur perfection.

Aux bals donnés par les opulents planteurs on serait tenté de se croire dans les magnifiques salons de la Chaussée-d'Antin; toutes les belles femmes y forment de fraîches guirlandes, tant les riches parures y jet-

tent de vives étincelles... Paris est deviné à Maurice.

Mais ce n'est pas seulement par la frivolité de ses joies, de ses fêtes, que l'Ile-de-France a conquis cette dénomination glorieuse de *Paris des Grandes-Indes* que les voyageurs lui ont donnée; c'est par son goût des lettres, des arts et des sciences; c'est aussi et surtout par son ardent enthousiasme pour toutes les gloires et toutes les illustrations. S'il n'y a point à Maurice de bibliothèque publique, on trouve dans chaque maison une bibliothèque particulière, où le cœur et l'esprit de la jeunesse se développent et s'élargissent.

Ce n'est pas tout encore. J'ai trouvé ici une société d'hommes aimables sans causticité, instruits sans pédantisme, qui, toutes les semaines, dans des réunions qu'ils avaient appelées séances de la *Table-Ovale*, luttaient par leur verve intarissable avec les beaux-esprits de nos caveaux anciens et modernes, et perçaient quelquefois les profondeurs des plus hautes sciences.

Je n'ai pas manqué un seul jour à ces banquets délicieux où leur courtoisie m'avait invité. J'ai dit souvent, depuis mon retour en Europe, les couplets et les strophes des poëtes de l'île, et l'on a pu se convaincre que le ciel qui avait réchauffé Parny et Bertin n'avait rien perdu de sa puissance inspiratrice.

Là Bernard et Mallac, rivaux sans jalousie; là Arrighi, descendant d'une famille illustre; là Chomel, le joyeux Désaugiers de l'île; là Coudray, directeur du collége colonial, où il veille en père sur tant de jeunes espérances; Thenaud, Ésope indien, vainqueur des

belles à coups d'élégants madrigaux ; Dépinay, plus utile encore au barreau qu'à ces banquets dont il est l'idole ; Mancel, Josse, qui comprend et commente si bien Newton et Descartes ; Édouard Pitot, le peintre ; Fadeuille, Maingard, Épidarise Collin, qui reçut des leçons de Parny et se plaça si près de son maître, et Tomy Pitot, le plus habile de tous, poëte inspiré plus encore par le cœur que par la tête, le Béranger de cet hémisphère, que la mort vient de ravir naguère à la colonie attristée. Oh ! je ne les ai pas quittés sans larmes, ces amis de peu de jours, mais si bons, si fervents ; et si l'un d'eux, de par le monde, lit encore ces lignes, il verra que moi aussi j'ai dans l'âme un autel pour les saintes affections.

11

BOURBON.

Saint-Denis. — Baleine et Espadon. — Saint-Paul. — Volcans. — Naké et Tabéha.

Il y a trente lieues de l'Ile-de-France à Bourbon; il y en a au moins cent cinquante de Bourbon à l'Ile-de-France, car les vents alisés qui soufflent constamment de la première de ces deux îles vers la seconde sont contraires pour le retour et forcent souvent les navires à pousser des bordées jusqu'en vue de Madagascar. Ainsi le veut le caprice des vents et des flots.

D'ici commenceront, à proprement parler, nos curieuses courses d'explorateur, et dès que nous aurons salué le pavillon qui flotte là-bas sur le palais du

gouvernement, peut-être serons-nous bien des années sans entendre parler, non-seulement de la France, mais encore de l'Europe. Le courage a beau se retremper aux périls qui nous attendent et à ceux que nous avons déjà bravés ; le cœur joue aussi gros jeu dans cette vie aventureuse, et il ne reste point muet en présence d'un passé qui a toutes ses affections.

Le cœur est, je le sais, citoyen de l'univers ; mais sa patrie de prédilection est celle où reposent ses souvenirs de bonheur, auxquels on se rattache d'autant plus qu'on est plus près de les perdre.

Nous voici en rade, j'allais dire en pleine mer ; de légères pirogues entourent le navire. Il n'y a pas de quarantaine à subir : je vais à terre.

C'est une ville singulière que Saint-Denis : grande, immense par son étendue, mais bien petite si l'on ne compte que les maisons. Un quartier seul est assez étroitement resserré pour former de véritables rues, tandis que dans les autres on peut aller, en chassant, faire une visite à son voisin. Au surplus, cette éternelle verdure, si riche, si variée, planant au-dessus des habitations, contraste d'une façon tout à fait pittoresque avec les montagnes âpres qui d'un côté cerclent la ville, et avec les cônes de lave noirâtre dessinés à l'horizon.

Certes la distance de l'Ile-de-France à Bourbon est fort légère : eh bien ! une grande différence dans le caractère des habitants se fait déjà sentir et n'échappe pas à l'observateur. Ici, même franchise, même urbanité de la part des colons que chez leurs voisins, même

empressement à fêter les étrangers; mais tout cela se dessine avec moins de formes, avec plus de rudesse. Le climat est semblable : c'est une température à peu près égale dans la plaine et dans les vallées; mais à Bourbon des monts gigantesques s'élèvent au-dessus des nuages et gardent à leurs cimes des neiges éternelles. A Bourbon, un volcan sans cesse en activité jette au loin d'immenses laves par ses vingt bouches de feu, et l'on dirait que le naturel des colons s'est en quelque sorte empreint de ces sauvages couleurs. Un fashionable de Saint-Denis est un rustre de Maurice, mais un rustre à l'allure fière, au langage indépendant.

Dans la ville, hélas! nous aurons peu de choses à signaler. L'église est mesquine, pauvre, sans tableaux, si ce n'est un saint Denis portant sa tête dans ses mains, ce qui doit singulièrement édifier la population nègre; un Christ au maître-autel, d'une bonne facture, et dans un méchant cadre; une espèce de figure de singe, représentant M. de Labourdonnaie, au-dessous duquel on lit cette inscription :

NOUS DEVONS A SON DÉVOUEMENT
LE SALUT DES DEUX COLONIES.

A la bonne heure, en dépit du martyrologe, les temples saints doivent s'ouvrir à tous les bienfaiteurs de l'humanité.

Cependant la ville me fatigue, soit qu'elle n'ait rien d'assez bizarre pour me retenir, soit qu'elle ne ressemble pas assez à une cité européenne. La corvette, mouil-

lée à quatre encâblures du périlleux débarcadère, m'offrira peut-être plus de distractions, et voilà des pirogues dont je puis disposer. Je longe la côte et j'en dessine les rudes aspérités : ce sont des remparts de laves diversement nuancées, dans les anfractuosités desquelles surgissent de brillantes couches de verdure que les brisants ne peuvent anéantir.

Le vent m'éloigne enfin de ces imposantes masses : tant mieux, je rejoins le bord.

La nuit était pure, une nuit tropicale, suave par les émanations de la terre et la limpidité du ciel, où scintillaient des milliers d'étoiles, dont l'éclat était affaibli par les opales rayons de la lune en son plein ; on eût dit un vaste ciel noyé dans une légère vapeur.

Nous venions de nous livrer à une de ces douces causeries du bord dont tout le charme est dans la frivolité, et chacun de nous descendait déjà dans sa cabine, quand un roulis assez fort nous fit rapidement interroger l'horizon, d'où nous supposions que soufflait une brise naissante. Tout était silencieux.

Un jet brillant s'élève dans l'air ; le dos gigantesque d'une baleine plane à la surface des eaux et disparaît avec la rapidité d'une flèche. Au même instant, un poisson de moyenne grandeur bondit, s'élance et retombe frétillant : c'est l'espadon, le plus mortel ennemi du géant des mers. Dès qu'ils se voient en présence, dès qu'ils se sont une fois rencontrés, ils ne se fuient plus ; c'est un rude combat, un combat à mort qui va s'engager. Il faut que l'un des deux adversaires au moins succombe ; et souvent, après une lutte, deux

cadavres servent le lendemain de pâture aux requins et aux goëlands. Le plus fort, c'est la baleine; le plus brave, c'est l'espadon, car il est sûr, lui, qu'il faut qu'il meure, vainqueur ou vaincu, tandis que, dans le triomphe, la baleine ne perd jamais la vie.

Oh! nous aurions eu besoin de tout l'éclat du soleil pour jouir du spectacle qui allait nous être offert: toutefois la lune était si belle que nous n'en perdîmes que peu d'épisodes.

Le roulis ou le tangage du navire auprès duquel le combat s'était engagé nous disait la place occupée par les deux adversaires; mais qu'on se figure l'espace envah par la baleine menacée, en songeant que dans quinze jours elle peut faire le tour du monde! Aussi, pour éviter le choc terrible de sa monstrueuse tête, l'espadon se montrait-il souvent à l'air, et, dans sa colère, retombait-il inutilement sur le dard long et aigu dont il a été armé par la nature. Cependant la lutte durait depuis une demi-heure sans que la victoire se décidât; mais entre deux ennemis aussi acharnés tout repos est impossible. Quand la baleine se précipite sur l'espadon, si celui-ci est touché, il meurt broyé à l'instant même; si l'espadon, après son rapide bond hors des flots, trouve sous sa lance dentelée le dos de la baleine, celle-ci n'a que quelques instants à vivre, car la plaie est profonde, et le sang s'en échappe à flots pressés. Cependant l'ardente querelle des deux combattants, qui s'était engagée près de nous, alla expirer loin du bord; et, le lendemain, de la grande hune, on distinguait vers l'ho-

rizon une vive couleur de sang qui occupait un vaste espace. L'espadon et la baleine avaient cessé leur lutte.

Toutefois, pour les provisions nécessaires à une de nos plus longues courses, la corvette se vit forcée d'aller mouiller à Saint-Paul. Je profitai de cette seconde relâche pour visiter l'intérieur de l'île et parcourir ces belles rampes que M. de Labourdonnaie fit creuser à travers les ravins et les torrents, sur les flancs des plus rudes montagnes. Oh ! c'est un travail digne des Romains, complété aujourd'hui par le beau pont jeté sur la rivière des Galets, qui devient, aux jours d'orage, un torrent dévastateur.

C'est un spectacle assez curieux, je vous assure, que celui d'une ville qu'on cherche encore alors qu'on l'a déjà traversée. Tel est Saint-Paul, dont les maisons, irrégulièrement élevées au milieu de belles touffes de verdure, sont absolument voilées par les enclos qui les emprisonnent. Saint-Paul est une cité naissante et pourtant bâtie sur un sol de sable, au pied du Pays-Brûlé. Elle est toute fière de sa position topographique, et semble dire aux navires voyageurs : « Ici seulement vous trouverez un abri contre les tempêtes. »

Cette île a été baptisée bien des fois. Appelée d'abord Mascareinhas, du nom du capitaine portugais qui la découvrit, elle fut désignée plus tard sous celui de La Réunion, et enfin on la dota de celui qu'elle porte aujourd'hui.

Un volcan très-considérable, séparé du reste de l'île par un vaste enclos de rochers, y est sans cesse en travail. Élevé de quinze cents mètres au-dessus du niveau

de l'Océan, trois cratères le couronnent. M. Bory de Saint-Vincent imposa le nom du célèbre Dolomieu à celui qu'il trouva brûlant. Ses compagnons de voyage donnèrent le sien à celui qui est séparé du cratère Dolomieu par le mamelon central, véritable cheminée par laquelle les feux souterrains sont en communication avec les feux du ciel. Un tel hommage était dû à l'explorateur qui mit tant d'activité dans ses recherches, qui gravit dans une île très-habitée des escarpements où nul n'avait encore pénétré, qui, franchissant mille précipices, donna une excellente carte du pays, et, s'exposant à la soif, à la faim et aux intempéries d'un ciel tour à tour ardent et glacial, découvrit, après les Commerson et les Du Petit-Thouars, mille productions nouvelles qui avaient échappé aux recherches de ces grands naturalistes.

Toute située qu'elle est entre les tropiques, l'île Bourbon, dont les rives produisent les mêmes trésors végétaux que l'Inde, n'en a pas moins ses points glacés. Outre le volcan, à la cime duquel le mercure descend fréquemment au point de très-forte congélation, il existe des plateaux extrêmement élevés, où se fait sentir un froid rigoureux ; divers sommets, dont entre autres le Piton-des-Neiges, l'une des Salazes, a plus de dix-neuf cents mètres de hauteur.

Tout est volcanique dans ces imposantes masses, évidemment sorties des entrailles du globe, d'où les arrachèrent de puissantes éruptions. Sur ce Piton-des-Neiges, solitaire, dépouillé, battu des tempêtes, triste dominateur d'un horizon sans bornes, on aperçoit

souvent des traces de pieds humains, attestant le courage d'esclaves qui viennent chercher la liberté jusque dans les dernières limites de l'atmosphère. Là aussi gisent parfois les os blanchis de quelques malheureux qui, préférant l'indépendance dans le désert à l'esclavage dans une société marâtre, viennent terminer leurs infortunes sur le basalte solitaire.

Une riche végétation couvre l'île qui nous occupe et présente à l'œil de l'observateur la plus brillante variété. Sur la côte on admire le caféier, le cotonier, le muscadier, le giroflier et tous les arbres précieux de l'équateur, offrant à l'homme le nécessaire et le superflu. A mesure qu'on s'en éloigne et qu'on s'élève vers l'intérieur, d'autres végétaux se pressent pour ombrager le sol; le palmiste succède au cocotier, le vacoi au bananier; l'ébénier, divers bois de construction, des fougères, qui rivalisent en hauteur avec les plus grands arbres, forment le fond des forêts. Parvenu à sept cents mètres, le chasseur rencontre la zone des calumets, espèce de bambou du port à la fois le plus élégant et le plus majestueux. Ces calumets élancés, hauts de cinquante à soixante pieds, ressemblent à des flèches de verdure. Sur la longueur du chaume ligneux, mais flexible comme des anneaux, sont des verticiles toujours agités, du milieu desquels le souffle du vent fait parfois sortir des sifflements aigus. La zone des calumets dure jusqu'à neuf cents mètres, c'est-à-dire que son épaisseur est de deux cents; elle semble servir de limite aux grands bois.

Le seul arbre important qu'on trouve au-dessus est

cette immense hétérophylle qui, se jouant des formes, porte, mêlées, des feuilles pareilles à celles du saule et des feuilles aussi découpées que celles des plus élégants acacias.

Ici l'aspect du pays est entièrement changé : des buissons seuls y parent les roches anfractueuses; de rigides graminées, de verdoyantes mousses, quelques humbles bruyères végètent à leur base.

A travers les forêts imposantes qu'un tel assemblage de productions présente souvent en miniature, saillent d'immenses quartiers de lave antique, bleus, gris, rougeâtres ou couleur de rouille, qui disent à l'homme que son pied repose sur des abîmes, et que cette riche végétation qu'il admire couronne de brûlantes fournaises qui peut-être un jour seront le tombeau de tant de richesses.

On a quitté le domaine de l'homme; ici se réfugie la chèvre sauvage provenue des chèvres et des boucs que jetèrent anciennement dans l'île les Portugais qui la découvrirent; et nous pouvons remarquer en passant que ces peuples, ainsi que les Espagnols, ont rarement abordé sur une terre inconnue sans y répandre quelques richesses de leur pays. Heureux si des ministres fanatiques d'une religion tolérante n'avaient point, par de sacriléges persécutions, repoussé du cœur des malheureux sauvages la reconnaissance que quelques bienfaits commençaient à y faire germer.

Le volcan de Bourbon, toujours en éruption, exerce ses ravages dans un espace qu'on appelle *Pays-Brûlé*. La masse des laves qu'il rejette est extraordinaire; ses

flancs sont couverts de volcans plus petits, qui n'y paraissent que de simples monticules, et ces monticules cependant ne sont pas moins considérables que ce Vésuve qui fait trembler Naples.

L'île Bourbon, d'une forme presque ronde, peut avoir de quinze à dix-sept lieues dans son grand diamètre, allant du nord-ouest au sud-est, et neuf dans le petit, qui traverse l'île du nord-est au sud-ouest. Saint-Paul et les cascades y sont les moins mauvais mouillages. L'homme a vainement tenté de soumettre les éléments afin de s'assurer, par quelque môle, un abri contre l'Océan courroucé. Celui-ci a déjà brisé plus d'une fois les jetées solides qu'on a commencé à élever; et les roches énormes que lui-même a vomies sont jusqu'à présent les seuls édifices capables de résister à la fureur des lames écumeuses.

Et maintenant que je vais dire adieu à la colonie française, car le canon du bord nous appelle pour le départ, je crois qu'il est de mon devoir de compléter, par les études récentes auxquelles je viens de me livrer, les détails que j'ai donnés sur les diverses castes d'esclaves et de noirs répandus à Bourbon et à l'Ile-de France.

Le créole noir, moins grand en général que le blanc, est assez bien pris dans sa taille, leste, adroit et vigoureux; il a les traits agréables, l'œil vif et intelligent, et le caractère doux; il aime les femmes avec passion; il ne se livre pas à la boisson autant que les autres nègres et est beaucoup plus recherché dans sa toilette; il est très-apte aux arts mécaniques, et ses qualités mo-

rales le font préférer à tous les esclaves des autres nations.

Les noirs et négresses de Guinée ou Yoloffs sont d'une taille haute et svelte; leur œil est grand et doux, leur figure agréable, leur air ouvert, leur peau fine et d'un noir d'ébène; ils ont de belles dents, la bouche grande, les jambes un peu minces et le pied très-fort; ils ont plus de noblesse dans leur maintien et dans leur démarche que les autres noirs (quelques Malgaches exceptés); ils dansent aussi avec plus de grâce et d'expression que les autres esclaves de la colonie, et les femmes surtout sont passionnées pour la chéga.

Les Malgaches ne sont pas aussi grands que les Yoloffs, mais sont mieux faits qu'eux; leur peau est d'une nuance moins foncée, leurs traits sont agréables, et leurs yeux doux et intelligents; ils sont fort agiles et très-adroits. Ils se divisent en plusieurs castes, dont la couleur, la taille, les formes, les cheveux et le caractère varient singulièrement.

On ne croit pas plus aujourd'hui aux nains de Madagascar qu'aux géants de la côte des Patagons. Plusieurs voyageurs en avaient parlé sur quelques légers propos dont ils ne s'étaient pas donné la peine de vérifier l'exactitude. Les deux individus introduits il y a quelques mois à l'Ile-de-France comme appartenant à cette espèce ne sont que le produit de ces jeux de la nature dont on trouve des exemples dans toutes les parties du monde.

Les Oras sont de toutes les esclaves les plus belles, les plus douces, les plus attachées à leurs maîtres, et

Bourbon redit encore une aventure récente qui a causé une vive sensation dans toute l'île.

Deux jeunes filles de cette caste, à peu près du même âge et fort jolies, ressentirent en même temps une violente passion pour leur maître, M. D....., qui certes ne songeait nullement à la partager. Toutes deux sans défiance l'une de l'autre, sans jalousie d'abord, luttaient de zèle et de dévouement; elles cherchaient dans les regards du maître à prévenir tous ses désirs, et quand une préférence était accordée à Tabéha, Naké, à l'instant même, sentait des larmes brûlantes tomber sur ses joues, et se retirait dans sa case, en proie au désespoir.

Un soir pourtant, Naké, se doutant des tendres sentiments de son amie, l'appela auprès d'elle :

— Tu aimes notre maître?

— Oui. Tu l'aimes aussi, toi?

— Oui.

— D'amour?

— D'amour.

— Pas autant que moi.

— Oh! bien plus.

— Je t'en défie!

— J'accepte.

— Si tu plais avant moi, je l'empoisonne.

— S'il t'aime avant moi, je vous empoisonne tous deux.

— Hé bien, écoute, Naké, ne l'aimons ni l'une ni l'autre.

— Si, aimons-le toutes deux, mais tuons-nous pour lui.

— C'est ça. Comment?

— Il faut monter au volcan et nous y précipiter.

— Ça ne durerait qu'un moment, et pour lui il faut souffrir davantage; laissons-nous mourir de faim.

— C'est dit; et celle qui mangera, fût-ce un seul grain de maïs, aimera moins que l'autre.

— Ce ne sera pas moi!

— Ni moi!

Les deux malheureuses jeunes filles tinrent leur serment; elles dépérirent à vue d'œil, et un jour on les trouva à côté l'une de l'autre dans une même case, amaigries, desséchées, haletantes. Leur maître alla les voir, et dit à Naké :

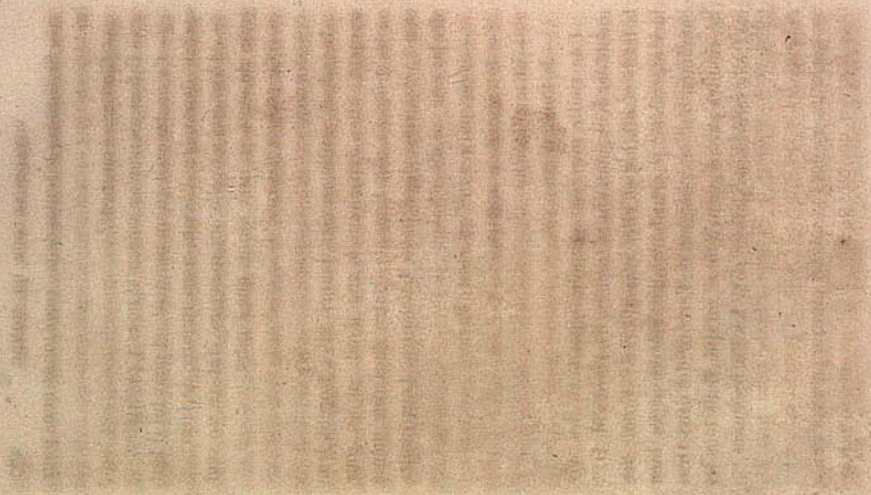
— D'où souffres-tu? qu'as-tu? Parle.

— Je t'aimais, je meurs.

— Et toi, Tabéha?

— Je t'aimais aussi.

Une vieille négresse, stupide dépositaire des serments des deux jeunes filles, raconta trop tard à M. D... la fatale résolution qu'elles avaient prise; et moi, historien prudent, je peux la relater dans ces pages, bien convaincu que la contagion de l'amour des deux Oras ne viendra jamais jusqu'à nous, ou que, dans tous les cas, elle serait sans danger pour les Européennes.



12

BOURBON.

Petit. — Hugues. — Esclaves.

Grave, non ; sérieux, oui. Bien des philosophes ne raisonnent pas plus sensément, qui se disent logiques et profonds quand ils ne sont que faux et creux. Bien des docteurs ne sont pas plus sensés que les deux interlocuteurs que je vais vous présenter et dont vous auriez tort de rire. Il est des livres pour toutes les intelligences, comme il est une morale pour tous les peuples. L'Europe touche à l'Asie, et pourtant il y a un monde entre les deux points les plus rapprochés de ces deux fractions de notre planète. J'ai souvent à ma droite

une de ces puissances mortelles qui font marcher une époque, qui disent le cours des astres, qui annoncent leur apparition à jour fixe, à l'instant précis, qui lisent dans le grand livre de la nature comme vous et moi dans un *Télémaque;* et j'ai à ma gauche une de ces cervelles épaisses qui ne comprennent rien, qui ne saisissent rien, qui acceptent le vrai avec autant de confiance que l'absurde, et qui ne seraient que médiocrement surpris que le soleil se levât aujourd'hui au couchant, dans la conviction de s'être trompés la veille. Qu'y a-t-il entre eux? Moi, un atome, rien. N'est-ce donc pas là le monde? Ici le génie, là le crétin; ici l'homme qui dote son siècle d'une haute pensée, là l'homme qui donne un démenti à la grandeur divine; ici le palmier ou le rima, là le mancenilier ou la ronce. Pour qui observe, partout des contrastes, à chaque pas un rude combat entre le bien et le mal, entre le fort et le faible, sans songer que ce qui est bien à mes pieds est mal à six mètres de distance, et que ce qui me paraît un colosse le matin est nain le soir.

En vérité la vie est une fatigue, j'allais dire un fardeau; une dérision quand on se laisse aller à réfléchir aux soucis qu'elle donne à qui veut la comprendre et l'expliquer.

Savez-vous pourtant qui m'avait jeté dans ces graves pensées d'où il m'était impossible de m'arracher, tant j'étais pressé par elles? Je vais vous le dire.

Il me prit envie, avant de franchir les belles rampes de M. de Labourdonnaie, de suivre vers sa source le orrent qui roule, au temps des orages, ses eaux ter

reuses et bouillonnantes aux pieds tranquilles de Saint-Denis. Un matelot portait ma chambre obscure; ce matelot, c'était Petit, mon brave et malheureux ami prêt à toute corvée utile; vous le connaissez. Il était à ma droite : c'était l'homme de génie dans son espèce; à ma gauche j'avais le nommé Hugues, que vous apprécierez plus tard ce qu'il vaut. Nous allions de l'avant, d'un pas assez boiteux, sur les galets roulés, et le soleil dardait sur nous ses feux croisés avec une rudesse à fatiguer notre constance. Hugues était la brute, mais une brute à double titre, parce qu'il voulait être homme supérieur; au surplus, fidèle et très-bon garçon.

— Chien de pays! marmottait Petit entre ses dents en mâchant son énorme pincée de tabac.

— Pourquoi cela? répliqua Hugues en clignotant comme un seigneur qui regarde un valet en pitié.

— V'là des galets; à chaque orage le torrent les pousse vers la mer. Il y a des millions d'années qu'on a inventé les orages; il ne devrait donc plus y avoir de galets, et pourtant il y en a toujours autant que de blattes.

— Mais, gros bêta, les galets, la terre les fabrique comme elle fabrique les champignons; ça pousse de même, n'est-ce pas, monsieur Arago?

— Je l'ignore; mais ce que je sais, c'est que ces diables de galets usent terriblement mes bottes.

— Ils n'useront pas les miennes, dit Petit, qui marchait nu-pieds. Dis donc, grand savant, poursuivit le matelot, et cet escogriffe de soleil qui nous brûle si

fort et nous fait devenir rouges comme des écrevisses cuites, pourquoi donc qu'il ne rôtit pas les épaules sans chemise de ces pauvres noirs que nous voyons là et qui n'ont pas même un verre de vin par semaine pour se radouber? Pourquoi ça?

— Parce que ces gens-là ont été créés pour la chose. On leur a dit : Vous êtes noirs, donc vous serez esclaves; et ils bèchent, et ils défrichent, et ils souffrent.

— Ça doit être; je saisis à merveille ton raisonnement; mais comment me feras-tu comprendre que nous marchons en ce moment la tête en bas ou à peu près, ainsi que je l'ai entendu dire ce matin sur le gaillard d'avant? C'est diablement dur à avaler, car si ça était, la demi-bouteille de vin que j'ai là dans ma poche et que M. Arago va me permettre de boire, parce qu'elle me gêne, se viderait.

— Du tout, le ciel a voulu que la terre fût ronde, et il l'a imaginée ainsi afin qu'on pût faire le tour du monde. Si c'était plat la chose serait impossible.

— C'est juste pourtant. Cré coquin! que c'est avantageux de voyager avec des savants de ce calibre-là!

Il n'est pas absolument exact de dire que c'est la paresse qui fait les hommes ignorants; il est plus vrai de publier que c'est elle qui les maintient dans l'ignorance. Chacun de nous, soit vanité bien comprise, soit curiosité mal entendue, veut savoir. Il n'est pas de petits secrets que nous ne cherchions à pénétrer; il n'en est pas de grands que nous n'ayons eu la prétention de découvrir sans secours étrangers, et nous nous donnons mille fois plus de peine pour nous blottir

dans l'erreur ou le mensonge que nous n'en aurions eu à accepter la vérité. Désapprendre est chose si difficile qu'il vaut mieux tout ignorer que de trop savoir, alors que ce que l'on a appris est faux. Celui qui ne sait rien peut être un esprit sans intelligence; celui qui a tout admis est à coup sûr un esprit de travers. Un bâton crochu ne se redresse pas aisément.

Si j'avais laissé faire le moraliste Hugues, devenu, quelques jours après, mon domestique, il eût changé la nature simple et primitive du brave Petit, qui aurait été transformé en sot, de candide qu'il était toujours resté; car Hugues, dans son incommensurable orgueil, lui inculquait les hérésies les plus ridicules et lui dévoilait même, je crois, les secrets de la digestion. Hugues était à la fois savant, moraliste, philosophe, astronome et médecin; il se croyait tout, puisqu'il n'était rien. Moins je parlais, plus l'impertinent élevait la voix; plus j'écoutais, plus il devenait loquace. Il tenait à *briller* dans cette première entrevue et ne faisait que *brailler*. De son côté, le docile élève se disait en lui-même: Puisque M. Arago ne répond pas, c'est que M. Hugues a raison. Avant d'arriver au but de notre course, le professeur s'était si puissamment emparé de son disciple que celui-ci lui jetait à la face le mot de *monsieur* gros comme le bras: c'était à fouetter le pédagogue.

La large et sinueuse vallée que creuse le torrent se rétrécissait petit à petit vers sa source, et à droite surtout les montagnes prenaient un aspect grandiose. On voyait à leurs déchirements que l'influence des volcans se faisait sentir jusqu'ici; on trouvait çà et là, loin de

la cime où ils avaient longtemps plané, des blocs immenses de roches détachées par les violentes secousses des feux souterrains; et Hugues, que ces bouleversements terribles n'étonnaient que faiblement, disait au pauvre matelot ébahi les éruptions autrement chaudes des volcans de la lune, qui nous envoient si fréquemment leurs rapides et dangereux aérolithes; pour lui le fait était avéré. Petit n'en revenait pas, et Hugues triomphant lui expliqua la cause première et certaine des commotions volcaniques; il pénétra dans le fond des eaux et en arracha le secret toujours caché des terribles raz-de-marée qui ont brisé tant de navires, il prouva d'une manière victorieuse que les étoiles de l'hémisphère austral devaient être plus brillantes que celles de l'hémisphère boréal. Tout ce que la science ignore, tous les phénomènes météorologiques qui tiennent encore en suspens les hommes les plus avancés dans la géologie ou l'astronomie furent mis au jour avec cette lucidité que vous avez déjà appréciée; de telle sorte que le pauvre Petit, vaincu par tant de bonnes raisons, fut prêt à changer de nature et à devenir *Hugues* comme mon voisin de gauche. Petit garda quelque temps le silence de la réflexion, qui dit l'irrésolution de l'esprit; et, le rompant enfin, plutôt comme pour me prouver qu'il avait compris :

— Savez-vous bien, monsieur Arago, me dit-il, que la science est une bonne chose!

Avant de répondre au crédule Petit, j'ordonnai une halte sous une charmante touffe de palmistes, au bord d'un admirable champ de cannes à sucre, à l'extrémité

duquel pointaient les cases, basses et fétides, des noirs de l'habitation. D'abord Petit se tint debout par respect, moins pour moi, son supérieur, que pour Hugues, son égal ; je l'invitai à s'asseoir à mon côté.

— Allons, mon brave, assez de science comme cela ; mange un morceau maintenant.

— C'est drôle, je n'ai presque plus faim ; ce coquin-là m'a brouillé la cervelle.

— Pourquoi donc?

— Il m'a appris des choses si savantes!

— Que t'a-t-il appris?

— D'abord, que la terre était ronde, parce que si elle ne l'était pas, nul ne pourrait faire le tour du monde. J'ai compris ça du premier coup, ça est clair comme bonjour, et je n'y aurais pas pensé sans monsieur. (Petit ôta son chapeau.)

Hugues se pavanait.

— Et si je te dis, moi, que celui que tu admires tant et qui te prive de ton appétit quotidien ne t'a débité que des sottises?

— Si vous me prouvez ça, monsieur Arago, je vous jure, foi de Petit, que ce gredin-là ne donnera plus de leçons à personne.

— Je ne prétends pas que ton ressentiment aille si loin, mon brave; mais en attendant, tâche d'oublier les sornettes que tu as entendues; reste excellent matelot comme par le passé et ne sors pas du cercle que le destin a tracé autour de toi ; fais trève à tes idées d'ambition si peu en harmonie avec tes fatigues de

gabier et bois ce verre de vin à la santé de ton ami Marchais.

— A sa santé... mais, foi d'homme, ça me fait plus de bien qu'à lui.

— Et vous, Hugues, je vous conseille de ne plus prêcher vos sottises à ces braves gens, vous vous attireriez de mauvaises affaires, et si vous savez lire, ce dont je ne doute pas, lisez-leur sur le gaillard d'avant les livres que je vous prêterai pour abréger les ennuis et la longueur du quart.

— Cependant, monsieur, ce que j'ai dit à Petit, je l'ai appris dans plusieurs ouvrages.

— Si vous aviez fait un meilleur choix, vous auriez la tête plus creuse et par conséquent moins lourde. En morale, rien ne pèse comme le vide; croyez-moi, changez de vocation ou plutôt de nature, redevenez ignorant quelque effort qu'il vous en coûte.

Hugues se tut; Petit mordit avec une double joie dans une belle carcasse de dinde qu'il serrait de ses doigts goudronnés, et de temps à autre il me disait assez à voix basse pour être entendu du pauvre Hugues :

— Étais-je bête de croire que les galets poussaient comme des champignons! Tenez, j'aime cent fois mieux avaler ce blanc de volatile et ce verre de vin que toutes les bêtises qu'il me débitait... J'aplatirai cet homme.

Hugues mangeait et ne parlait plus, l'aspect des mains calleuses du matelot lui avait serré le gosier et arrêté tout net ses élans de professorat. Après ce

léger repas assaisonné par un appétit de piéton épuisé, je pris congé de mes deux camarades de route et je me dirigeai vers les cases des noirs que j'avais aperçues en arrivant à notre halte. Non loin, assise sur le sommet d'un monticule à pente douce, se développait gracieusement à l'œil une charmante habitation avec ses varangues où l'air se joue si pur et si bienfaisant, sa fraîche terrasse, ses volets verts et ses gracieuses plantations de bananiers et de manguiers autour.

Ici, comme à l'Ile-de-France, l'hospitalité devait être une douce pratique de chaque jour; je résolus donc de pousser jusque-là et de visiter les maîtres avant les esclaves. Je ne suis pas fier.

L'accueil tout amical que je reçus me rappela Maurice, et l'on voulut à peine entendre mon nom. Cependant, après les premières politesses d'usage, je dis qui j'étais, et l'heureux hasard qui m'avait amené si loin dans ma promenade d'explorateur. Je sollicitai la permission de visiter l'espèce de camp où se reposaient les noirs, et le planteur m'offrit le bras avec une courtoisie franche et empressée. Deux esclaves étaient au bloc, le pied droit et la main gauche dans le même anneau scellé à une grosse pierre au soleil; je demandai grâce pour eux, elle me fut accordée à l'instant même, et je remerciai plus vivement encore le maître que ne me témoignèrent de gratitude les nègres amnistiés.

— Pourquoi donc des cases si basses, si fétides et si peu aérées? dis-je au colon. Ne craignez-vous pas que cette lourde atmosphère ne pèse trop fort sur les poitrines déjà haletantes de vos noirs?

— Mais quand nous les leur donnons, elles sont propres et saines. Ces gens-là, voyez-vous, aiment à se séquestrer du monde ; il leur faut une niche, un trou ; plus ils sont serrés, plus ils se croient libres, et cette forte odeur dont vous accusez notre insouciance, c'est celle qui s'exhale de leurs corps. Ils la concentrent dans ces sortes de cages, ils se blottissent là comme dans les huttes des pays d'où on les a tirés ; et qui sait si dans leurs rêves de chaque nuit ils ne retrouvent pas leurs steppes, leurs déserts et leur liberté !

— Ne le leur avez-vous donc jamais demandé?

— Non, non. Nous ne leur parlons que de farine de manioc, parce que nous ne les nourrissons que de cela; et nous leur disons quelques mots du fouet, parce qu'ils ne travaillent que dans la crainte des châtiments. Ce qu'il nous faudrait, à nous planteurs, c'est qu'ils n'eussent pas une seule idée dans la tête. Tenez, en voici un qui passe près de nous en nous saluant avec une sorte de fierté que n'ont pas ses camarades. Eh bien! c'est le plus dangereux coquin de mon habitation; il improvise des chansons d'indépendance, il s'est déjà sauvé quatre fois et je suis sûr qu'il médite une fuite prochaine.

— Avez-vous tenté de le soumettre par la douceur?

— Dieu m'en garde ! je lui parle toujours le fouet à la main, afin qu'il ne me réponde pas avec le couteau. Si je faiblissais, il deviendrait redoutable.

— En ce cas, il vaudrait mieux l'affranchir.

— C'est ce que j'eusse fait si j'avais pu le renvoyer à Angole, sa patrie. Remarquez comme les autres noirs

s'approchent de lui avec empressement et respect : c'est qu'il va chanter.

— Une chanson d'Angole ?

— Je vous l'ai dit, une improvisation.

— Se taira-t-il si nous approchons de lui ?

— Il feindra de ne pas nous voir, voilà tout.

— Essayons.

Le noir fit d'abord un conte assez long à son auditoire attentif, puis d'une voix gutturale et sur un air qui n'avait que trois notes il psalmodia les paroles suivantes en mauvais créole assez passablement rimé.

Angole est mon pays,
Hi ! hi !
Mes père et sœurs sont là,
Ah ! ah !
Un beau jour je tuerai,
Eh ! eh !
Et j'y serai bientôt
Oh ! oh !
Moi, fatigué de labourer la terre,
Moi, fatigué de recevoir des coups,
Je ne veux pas attendre davantage,
Et quand mes frères auront autant de cœur que moi...
Je ne veux pas achever ma chanson,
Car maître est là qui m'écoute.
Et quand l'étranger sera parti,
Avec bon maître qui nous frappe si fort,
Moi vous dirai, mes camarades,
Ce qu'il faut faire pour ne plus être esclaves.

Vous entendez ce misérable, dit le planteur en m'entraînant ; si les autres avaient autant d'énergie que lui, mon habitation serait bientôt au pillage.

— Cela a donc une âme?

— La conséquence n'est pas juste.

— S'il souffre plus que les autres, il faut qu'il fasse plus aussi.

— Vous ne comprenez rien à l'éducation à donner aux noirs.

— Je comprends, au moins, qu'on brise les chaînes alors qu'elles sont trop lourdes. Ne l'oubliez pas, monsieur, le fer de l'esclave a deux bouts, il pèse par conséquent aussi à la main qui conduit. Ou l'émancipation, ou un code protecteur des noirs : le Brésil m'a dégoûté à tout jamais de la traite.

— Allons, allons, nous reverrons l'Europe, nous irons respirer son doux parfum de liberté... Ah ! pauvres libres que vous êtes!

Ma bouche resta close aux dernières paroles du colon, et mes yeux se baissèrent à son regard.

— Voici du monde qui nous est arrivé, poursuivit-il rapidement comme pour changer la conversation, vous m'avez porté bonheur.

Je trouvai, en effet, assis sous la large varangue à sveltes coloniles vertes, MM. Achille Bédier et Toussaint Boudin, pour qui j'avais reçu de M. Pitot des lettres de recommandation et qui eurent bien de la peine, me dirent-ils, à me pardonner ma discrétion européenne. Puis entrèrent d'un pas triste et grave trois fort belles personnes, madame D... et ses filles, dont le nom se rattache à la plus affreuse catastrophe qui ait jamais frappé une ville. C'est chez le mari de madame D..., avocat de probité et de talent, que le feu

éclata d'abord, pour consumer en quelques heures les plus magnifiques quartiers du Port-Louis et qui réduisit à la misère tant de riches négociants. Victime lui-même du terrible fléau qui dévasta une colonie, M. D... vint s'établir à Bourbon, où il est considéré comme citoyen et comme homme de mérite.

Cependant le soleil penchait vers l'horizon et je songeai à la retraite, malgré les pressantes instances du planteur, qui me força d'accepter un palanquin. Déjà je disais adieu à ces hôtes si hospitaliers, quand nous vîmes accourir en toute hâte plusieurs noirs qui nous apprirent que, non loin de là, deux blancs se battaient à grands coups de poing. Nous doublâmes le pas et nous trouvâmes étendu sur l'herbe et fort rudement meurtri le professeur Hugues.

— Comment! dis-je d'un ton sévère à Petit, vous vous êtes battus?

— Non, monsieur, je l'ai battu.

— Et pourquoi?

— Dame! il m'a dit que vous étiez un sot et m'a toujours soutenu, malgré vous, que les galets poussaient comme des champignons; alors...

— Mais, misérable, il ne fallait pas l'assommer!

— Je n'y ai touché que du pouce; ça n'a pas pour deux liards d'énergie... quel *fahi-chien!*

— Comment partirons-nous d'ici?

— C'est facile, allons-nous-en tous deux, laissons-le se reposer, et demain matin je viendrai le chercher, il sera tout radoubé.

— Oh ! qu'à cela ne tienne, dit le planteur, je vais vous donner un second palanquin et des noirs.

Hugues y fut dorloté comme un prince oriental ; mais Petit, furieux d'aller à pied quand son docte ennemi était doucement voituré, marmottait tout bas : Laisse faire, laisse faire, va, je te promets de te recommander à Marchais, et je te réponds que si tu cherches à lui faire avaler que les galets poussent comme des champignons, il te démontrera d'un seul geste comment on aplatit un requin sous une caronade avant de le mettre à la poêle.

Décidément, malgré ma vive amitié pour Petit, je sens qu'il faudra à l'avenir se priver de sa conversation par trop énergique. Hélas ! en aurai-je le courage ? on s'attache par les bienfaits.

13

NOUVELLE-HOLLANDE.

Sauvages anthropophages. — Départ.

Dès que vous avez dit adieu au géant de Bourbon, le Piton-des-Neiges, pour courir à l'est, vous êtes saisi d'une triste pensée, et vous vous demandez involontairement où vous retrouverez une patrie absente. Dans toutes les mers que nous allons sillonner, chaque peuple qui possède une marine a des points de relâche qui lui appartiennent, et son pavillon debout et flottant sur la cime des monts lui dit qu'il trouvera là, à l'antipode de son pays, des amis, des frères, une protection, une patrie nouvelle. Nous, au contraire, si or-

gueilleux de nos conquêtes continentales, si justement fiers de la gloire passée et présente de notre marine, nous ne trouvons dans ces périlleux voyages de circumnavigation aucun coin de terre où nous puissions nous reposer chez nous. Que possédons-nous en effet dans le vaste océan Indien, aux îles de la Sonde, aux Moluques? Rien; nous n'avons rien aux Mariannes, rien à l'ouest de la Nouvelle-Hollande, rien aux Carolines, rien encore dans les mers de la Chine ou du Japon; rien aux Sandwich, aux Philippines, aux îles des Amis, à celles de la Société; rien vers la Nouvelle-Galles du sud, à la Nouvelle-Zélande, à la terre de Van-Diemen; rien au Chili, au Pérou, sur la côte de Patagonie; rien du côté du Brésil ou de Rio de la Plata. Et ces îles Malouines, qui doivent leur nom à un habitant de Saint-Malo et non pas à la découverte bâtarde de Falkland, quoi qu'en disent les Anglais, ces Malouines, où nous devons un jour laisser notre belle corvette entr'ouverte, ces Malouines qui viennent de nous être volées par la Grande-Bretagne, pourquoi n'en avons-nous pas revendiqué hautement notre droit de suzeraineté, alors que les Anglais, il y a quelques mois à peine, ont fièrement déclaré qu'ils s'y établissaient en maîtres? Mais notre voix ne serait pas entendue; le léopard flotte aujourd'hui sans doute à côté de la roche où s'arrêta notre navire; et les marins français occupés de la pêche de la baleine et de la chasse du phoque seront tenus désormais de payer un droit d'entrée dans cette rade nommée française, au fond de laquelle sont encore, debout et respectées,

les humbles bâtisses qu'y éleva le capitaine Bougainville lors de son voyage autour du monde.

La déportation est une loi de notre code pénal. Eh bien! au lieu de cet or inutilement jeté pour des voyages stériles à la science et à la civilisation, dites à un de vos peuples rivaux, à l'Espagne par exemple: Vous avez dans l'Océan un riche et bel archipel dont vous ne tirez aucun profit; gardez Tinian et Guham; mais il y a là Saypan, Aguigan, Rotta, Anataxan, Agrigan; voici cent mille écus et donnez-nous ces îles. Oui, cent mille écus versés dans les coffres d'Isabelle vous doteraient, sous un ciel doux et bienfaisant, au milieu d'une riche et puissante végétation, au sein des eaux les plus paisibles du monde, d'un point de relâche pour nos navires voyageurs qui pourrait devenir un jour le rival de ce port Jackson dont l'Angleterre est fière à tant de titres. Mais la vérité utile n'a pas toujours une voix assez forte pour être entendue, et longtemps encore, dans nos voyages d'outre-mer, nous serons les humbles tributaires des Espagnols, des Hollandais, des Portugais et des Anglais, dont les comptoirs spéculateurs pavent pour ainsi dire les océans.

Il est triste de mettre ainsi à nu la pauvreté d'un pays qu'on voudrait voir grand et fort parmi tous les autres; mais je l'ai déjà dit, je ne sais pas mentir en présence des faits, et je crois, au surplus, que nous n'avons encore qu'à vouloir pour obtenir. Qu'importe, en effet, que les noms des Laplace, des Berthollet, des Monge, des Cuvier, décorent sur toutes les surfaces du globe des anses, des criques, des recifs, des promontoires,

si ces noms glorieux sont attachés, comme sur la presqu'île Péron, qui doit être notre première relâche, à une terre décrépite, à un sol sans verdure, à une mer sans abris?

Les vents variables que nous allâmes chercher pour notre longue traversée ne nous firent pas défaut; ils soufflèrent avec une force, avec une sorte de régularité tout à fait courtoise, et c'est à leur constance que nous dûmes de ne pas avoir à déplorer de plus grands malheurs que ceux qui nous frappèrent, car nous perdîmes plusieurs de nos plus gais et de nos plus intrépides matelots dans les tortures de la dysenterie.

Après une cinquantaine de jours de marche, le point nous plaçait déjà presque en vue de la terre d'Edels, quand on s'aperçut que l'eau douce manquait. Par une inconcevable erreur qu'on n'avait point songé à vérifier et dont nul officier pourtant ne doit porter le blâme, une de nos caisses en fer se trouva remplie d'eau de mer, et peut-être nous fallait-il encore plusieurs jours pour arriver au mouillage. On alluma donc notre grand appareil distillatoire, et deux heures après le feu était à bord.

A ce cri sinistre : Au feu ! qui venait de parcourir la batterie, il fallait voir ces bouillants matelots, intrépides, silencieux, recevoir les ordres et les exécuter avec une précision qui tenait du prodige. Marchais, Barthe, Vial, l'Évêque et Petit surtout, suspendus sur l'abîme, travaillaient avec cette ardeur qui ne doit rien à la crainte et qui fait oublier la sûreté personnelle pour la sûreté de tous. L'alarme fut courte; le feu bientôt

maîtrisé, et nous reprîmes sur le pont nos promenades habituelles, mais non sans réfléchir pendant quelque temps à l'imminence du danger auquel nous venions d'échapper. Un navire en flammes au milieu de l'Océan est le plus imposant et le plus terrible des drames; nous n'arrivâmes pas jusqu'à la catastrophe, et franchement je me réjouis de n'avoir pas ce nouvel épisode à raconter.

Cependant nos regards avides interrogeaient l'horizon silencieux. Tout à coup : Terre! s'écrie la vigie; et une heure après se levèrent au-dessus des flots les plateaux éclatants d'Édels et d'Endracht, pareils à deux sœurs attristées, abandonnées au milieu de l'Océan. Après les avoir longés quelque temps, nous mîmes le cap sur la baie des Chiens-Marins, où nous laissâmes tomber l'ancre le soir sur un fond de coquillages brisés. Le navire pesa d'abord sur ses câbles assujettis, frétilla un moment et se reposa enfin, ainsi que l'équipage, d'une course sans repos de plus de deux mille lieues.

Quel effrayant panorama, grand Dieu! Dans la rade incessamment zig-zaguée par le mouvement rapide et cadencé d'une immense quantité de chiens marins, surgissait parfois, pareille à une grande voile noire, la queue gigantesque d'une baleine arrachant à l'aide de ses fanons tranchants et filandreux, sous les coquillages du fond, les myriades de petits poissons dont elle fait sa nourriture. Les eaux étaient belles et réfléchissaient, sans l'appauvrir, l'azur brillant du ciel. Mais là-bas, à la côte, quel morne silence! quel aspect lugubre! quel deuil! quelle désolation!

C'est d'abord un espace de quarante à soixante pieds de largeur que les hautes marées ne peuvent envahir; puis une falaise, tantôt blanche comme la plus blanche craie, tantôt coupée horizontalement de bandes rouges comme la plus vive sanguine; et au sommet de ces plateaux de quinze à vingt toises de hauteur, se montrent des troncs rabougris, brûlés par le soleil, des arbustes sans feuilles, sans verdure, des ronces, des racines parasites ou meurtrières, et tout cela jeté sur du sable et sur des coquillages pulvérisés. A l'air, pas un oiseau; à terre, pas un cri de bête fauve ou de quadrupède inoffensif, pas le murmure de la plus petite source. Partout le désert avec sa froide solitude qui glace le cœur, avec son immense horizon sans écho. L'âme est oppressée à ce triste et silencieux spectacle d'une nature sans nerf, sans vie, sortie évidemment depuis peu de siècles des profondeurs de l'Océan.

Nous nous couchâmes, inquiets pour l'avenir, tant le présent assombrissait nos pensées. Le lendemain de grand matin, nos alambics furent établis à terre, car, je l'ai dit, nous étions sans eau douce. Pour moi, empressé comme d'habitude, je m'embarquai dans un canot commandé par le brave Lamarche, qui avait mission de chercher un lieu commode pour nos tentes et notre observatoire. Il ne nous fut pas possible d'accoster, tant les eaux étaient basses, et je me vis contraint de patauger pendant un quart d'heure au moins avant d'arriver à la plage, tandis que M. Lamarche cherchait au loin un facile débarcadère.

Mon costume était des plus étranges. Un vaste cha-

peau de paille, pointu, à larges bords, couvrait mon chef; je portais sur mon dos une grande caisse de fer-blanc, qu'en prudent explorateur j'avais remplie de quelques provisions de bouche; une gourde pleine d'eau battait mes flancs, en compagnie d'un sabre de dragon; et, pour compléter mon attirail guerrier, j'avais à ma ceinture deux petits pistolets, et sur mon épaule un excellent fusil de munition avec sa baïonnette. Ajoutez à cela un volumineux calepin qui ne me quittait jamais et une assez ample provision de colliers, miroirs, couteaux et autres objets d'échange, dont je comptais enrichir les heureux habitants de cette terre de séduction. J'allais bon train sur la plage, en dépit des coquillages et du sable qui entravaient ma marche, et je comptais arriver de bonne heure auprès de mes amis, dont j'avais aperçu de la corvette les feux éclatants.

Le soleil se lève, tout change de face; naguère pas un insecte ne bourdonnait à l'air; maintenant des essaims innombrables de petites mouches au dard aigu envahissent l'atmosphère et se glissent sous les vêtements. Ce sont des attaques perpétuelles, c'est un supplice de tous les instants; si vous vous défendez de la main, c'est la main qui est déchirée; rien n'a le pouvoir de vous protéger, et la rapidité de vos mouvements excite vos ennemis au lieu de les décourager. Je souffrais horriblement; mais comme je m'aperçus que les parties de mon corps exposées à l'air étaient plus immédiatement attaquées par ces voraces insectes ailés, je fis volte-face et marchai à reculons, ce qui me donna de temps à autre un peu de répit.

Cependant la fatigue m'accablait, je résolus de m'asseoir et de délester mon petit caisson de quelques provisions, au risque de donner pâture au vol immense de mouches affamées qui me couvraient d'un sombre réseau et d'avoir à leur disputer mon maigre repas. Je choisissais déjà de l'œil l'endroit le plus commode de la plage, quand j'aperçus sur le sable plusieurs traces de pieds nus. A l'instant Robinson Crusoé me revint à la pensée, et, sans raillerie, je vous jure, je m'attendis à une attaque de sauvages. Je ne déjeunai pas, je me remis en route le plus bravement possible, et afin de m'affranchir en partie de la piqûre des mouches, je hissai sur ma tête, à l'aide de mon sabre, un morceau de lard salé qui appelait incessamment leur appétit. Callot eut trouvé là une figure digne de ses pinceaux.

Toutefois, un peu honteux de la frayeur qui m'avait si subitement saisi, je résolus de gravir la falaise, afin de m'assurer, de cette espèce d'observatoire, si je pourrais dans le lointain distinguer quelque cabane ou quelque fumée. Mais je n'en pus venir à bout, car le sable roulait avec rapidité sous mes pieds, et lorsque je cherchais à m'étayer des touffes épineuses qui tapissaient les parois du plateau, l'appui fragile et piquant roulait avec moi jusqu'au sable du rivage.

J'avais encore à doubler une langue de terre à deux cents toises de moi, pour me trouver en face du camp, lorsque je vis accourir à ma rencontre mon ami Pellion, élève de marine, qui par ses gestes multipliés semblait m'inviter à hâter le pas. Hélas! mes forces étaient épuisées et je me laissai tomber à terre. Il arriva

enfin avec deux matelots, et il m'apprit que les sauvages, au nombre d'une quinzaine au moins, entouraient les tentes et par leurs cris et leurs menaces essayaient de les forcer à la retraite. Cette nouvelle inattendue me reposa de mes fatigues, et j'arrivai au camp avec des émotions auxquelles nul de nous ne pouvait échapper.

Voilà donc ce qu'on nomme sauvages! voilà donc ces hommes extraordinaires, vivant sans lois, sans intelligence, sans dieu! Il y a là un sol qui peut les nourrir, ils y campent; ils trouvent sous leurs pieds une terre marâtre, ils y meurent privés même de cet instinct de conservation dont sont douées les bêtes féroces, qu'ils égalent en cruauté sans en avoir ni la force ni la puissance. Voyez-les là, tous, sur ces dunes qu'ils nomment leur patrie, criant, gesticulant, répondant à nos témoignages de confiance par des cris fauves et des menaces de mort. Oh! s'ils pouvaient nous anéantir d'un seul coup, nous dévorer en un seul repas! Mais heureusement ils n'ont pas de cœur, rien ne leur dit pourtant encore que nous possédons des armes plus meurtrières cent fois que leurs fragiles casse-tête et leurs faibles sagaïes.

Pellion, Fournier, Adam, quelques autres de nos amis avaient déjà proposé des échanges à ces malheureux, divisés en trois bandes comme pour nous cerner de toutes parts. Je gravis le monticule où hurlaient les plus audacieux et, quoiqu'ils fussent huit contre moi, ils reculèrent de quelques pas, agitant leurs sagaïes et leurs casse-tête à l'air, et me montrèrent le

navire, puis firent retentir l'air de cris éclatants et terminèrent toutes leurs périodes par le mot : *Ahyer-kadé !* qui voulait dire évidemment : Allez-vous-en ! partez ! Je n'étais pas homme à me montrer docile à leur invitation peu courtoise, et, en dépit de leur volonté bien nettement exprimée, je restai en leur faisant des signes d'amitié et en prononçant à haute voix le mot *tayo,* qui, chez beaucoup de peuplades de la Nouvelle-Hollande, veut dire *ami*. L'*ami* que je leur présentais ne fut pas compris et les vociférations retentirent plus ardentes. J'avais bien un pistolet à ma ceinture, mais je ne voulus pas même m'assurer s'ils en connaissaient la valeur, tant ces pauvres êtres m'inspiraient de pitié. Et, néanmoins, il fallait à tout prix que cette première entrevue ne demeurât pas sans résultat, afin de nous mettre à l'abri de ces importunes visites pendant toute notre relâche.

Orphée improvisé, je m'armai d'une flûte au lieu d'un pistolet ou d'un sabre, et je jouai un petit air pour savoir s'ils étaient sensibles aux charmes de la musique. Il faut le dire, je ne reçus aucun encouragement, quoique deux d'entre eux se fussent mis à sautiller de la façon la plus étrange, et je doute fort, amour-propre à part, que l'Orphée de Thrace eût obtenu un plus beau triomphe.

Tout fier de leur avoir ainsi fait oublier un moment leur instinct de férocité, je tirai de ma poche des castagnettes, harmonieux instrument dont je joue un peu mieux que de la flûte, et voilà mes sauvages qui, au claquement cadencé de l'ébène, se mettent à gam-

Naturels de la Presqu'île Péron.

(Nouvelle Hollande)

bader, à tournoyer comme de grands enfants qui voudraient donner de la souplesse à leurs muscles engourdis. J'étais heureux aussi, moi, car éloigné d'eux de dix pas au plus, je pus étudier leur charpente et les traits de leur physionomie.

Leur taille est un peu au-dessus de la moyenne, ils ont des cheveux non pas crépus, non pas lisses, mais noués en mèches, comme les papillottes d'une tête qu'on va friser. Le crâne et le front sont déprimés; ils ont les yeux petits, étincelants, le nez épaté et aussi large que la bouche, laquelle touche presqu'à leurs oreilles, qui se dessinent d'une longueur effrayante. Leurs épaules sont étroites et aiguës, leur poitrine velue et retirée, leur abdomen prodigieux, leurs bras, leurs jambes presque invisibles, et leurs pieds et leurs mains d'une dimension énorme. Ajoutez à cela une peau noire, huileuse et puante, sur laquelle pour s'embellir ils tracent de larges raies rouges ou blanches, et vous aurez une idée exacte de la tournure, de la grâce, de la charpente et de la coquetterie de ces beaux messieurs, à qui il ne manque qu'un peu d'adresse et d'intelligence pour être au niveau des macaques ou des sagouins. Tout cela est horrible à étudier, tout cela est triste et hideux à l'œil et à l'imagination. Deux de ces infortunés avaient une barbe fort longue comme les cheveux; et sur la dune supérieure je remarquai une femme absolument nue comme les hommes, belle et séduisante comme eux, portant sur ses hanches un petit enfant qu'elle retenait, tantôt de la main, tantôt d'une lanière de peau couverte de poils. A côté d'elle

se montrait un vieillard serré au flanc par une ceinture qui passait dans un coquillage couvrant le nombril.

Le plus leste et le plus intrépide des naturels, las enfin de ses évolutions au son de mes castagnettes, s'arrêta tout court, et, me faisant comprendre qu'il désirait les avoir, il m'offrit en échange une petite vessie à demi remplie d'ocre rouge. Je n'acceptai pas le marché, et au lieu de castagnettes, je lui montrai un petit miroir d'un sou que je déposai à terre en m'éloignant de quelques pas et en l'invitant à laisser sa vessie à la même place; mais mon fripon prit le miroir et ne me donna rien en échange, ce qui parut fort égayer ses honnêtes camarades. La friponnerie est même en dehors de la civilisation.

Pellion et Adam étaient venus me rejoindre, et pour ne pas trop nous éloigner des alambics, nous redescendîmes sur le rivage, où une partie des sauvages nous suivit presque sans hésiter. Là fut établi notre principal comptoir; là le commerce étala ses richesses, et il n'y eut pas de notre faute si nous ne pûmes convaincre nos marchands et nos acquéreurs de notre générosité et de notre franchise. Pour un méchant casse-tête, Fournier, notre chef de timonnerie, donna un caleçon en fort bon état, que les sauvages admirèrent pendant quelques instants et qu'ils déchirèrent ensuite en s'en partageant les lambeaux. Mais ce qui excita surtout leur admiration ce fut une plaque de fer-blanc poli dont ils firent gracieusement cadeau à la femme, qui parut hautement apprécier ce témoignage de galanterie.

Vous voyez que les sapajous et les babouins sont détrônés.

L'un de nous déposa encore sur le tertre où nous allions trafiquer à tour de rôle une bouteille remplie d'eau douce. La bouteille, prise par les sauvages, passa de main en main ; ils la regardèrent avec une curiosité mêlée de crainte, ils la flairèrent, et pas un d'eux n'eut l'idée de goûter à l'eau potable qu'elle renfermait. Celui qui l'avait acceptée en échange d'une sagaïe la plaça enfin sous son aisselle et alla plus tard la mettre en lieu de sûreté.

Cependant comme l'aspect du pays nous donnait la quasi-certitude de l'absence totale d'eau douce, j'imaginai une petite épreuve qui ne fut pas comprise par les naturels, ou plutôt qui dut nous prouver que nos conjectures étaient une triste réalité.

Je demandai à un de nos matelots une bouteille semblable à celle qu'on avait donnée au jeune sauvage. Je m'approchai de lui à la distance de sept ou huit pas, je lui montrai l'eau que contenait le vase, et j'en bus en l'invitant à faire comme moi. Il interrogea ses camarades, et le résultat de la délibération fut qu'ils ne comprenaient pas pourquoi je leur proposais cette boisson. Mes amis riaient de l'impuissance où j'étais de me faire entendre, et je riais plus fort, moi, de la stupidité des êtres à qui je m'adressais. Mais enfin, comme les gestes parlaient mieux à leurs yeux que la parole, je les invitai avec des grimaces à ne pas me perdre de vue et à suivre tous mes mouvements, ce qu'ils firent, ma foi, comme des personnes sensées. Je m'approchai

alors du rivage, je pris de l'eau de mer dans mes deux mains, je fis semblant de boire quelques gorgées et je les interrogeai du regard. Ils n'étaient nullement surpris de mon action, qui leur semblait toute naturelle, et ils parurent trouver étrange que je les eusse occupés de quelque chose d'aussi simple.

Ainsi donc le grand problème vainement cherché par Pierre-le-Grand, qui ne reculait devant aucune cruauté, le problème dont la solution est de savoir si l'homme peut vivre avec de l'eau de mer, me semble résolu par la présence de cette peuplade sur le sol inhospitalier de la presqu'île Péron, car, je le répète, il n'y a pas, il ne peut pas y avoir une seule source d'eau douce dans cet immense désert, et rien ne dit que ces êtres infortunés qui y ont établi leur domicile aient pu se procurer les moyens de conserver les rares eaux du ciel, qui sont à l'instant absorbées par une terre mobile et spongieuse.

La nuit vint mettre un terme à ces scènes curieuses dont nous ne pouvions nous lasser. Les sauvages alors se réunirent sur la dune la plus élevée, poussèrent un grand cri et disparurent en nous faisant comprendre que nous aurions leur visite au lever du soleil.

Le lendemain, en effet, je m'acheminai vers une anse voisine de la nôtre, mais séparée de toutes par une langue de sable assez élevée, qui plongeait dans la baie. Je pris avec moi mon intrépide matelot Marchais, et sans mesurer les conséquences probables de notre excursion, nous côtoyâmes le rivage. Huit ou dix sauvages de la veille, qui nous guettaient sans

doute, se ruèrent sur nous avec des cris et des menaces de mort. Tout notre sang-froid nous devint nécessaire.

— Ne dégaîne pas, dis-je à Marchais, dont la main calleuse pressait déjà la poignée de son briquet; ne dégaîne pas et avançons toujours; une embarcation fait voile vers la côte : c'est un secours qui nous arrive; profitons-en avec sagesse; il serait trop dangereux d'essayer de retourner au camp; nous aurions l'air de fuir.

Marchais suivit mes instructions, et nous avançâmes d'un pas ferme, serrés et presque à reculons pour veiller à notre défense. Le langage des naturels était haut, précipité, violent, et leur terrible *Ahyerkadé!* terminait chacune de leurs phrases, entremêlées de gestes pleins d'irritation. A toutes ces attaques nous ne répondions absolument rien; mais nous visitions fréquemment l'amorce de nos pistolets et de nos fusils, car nous étions partis armés jusqu'aux dents.

Les sauvages continuèrent de brandir leurs casse-tête, et, enhardis peut-être par notre inaction, ils nous harcelaient de si près que nous pouvions parfois les atteindre de la baïonnette. L'un d'eux même effleura l'épaule de Marchais, qui allait répondre par un vigoureux coup de sabre à fendre mât si je ne l'eusse arrêté. Un instant après, nous fûmes si étroitement serrés que nous vîmes bien qu'il fallait enfin leur apprendre ce que c'était que des balles et de la poudre. J'en mis un en joue; mon mouvement l'étonna, mais ne l'effraya pas.

— Un coup de doigt, me dit Marchais, et tombons dessus eux comme la misère sur le matelot.

— Pas encore, répondis-je; épargnons le sang.

— Merci, et tout à l'heure ils vont boire le nôtre : gare à celui qui m'approche à longueur de gaffe.

— Je t'en prie, n'engageons pas de combat.

— Si nous engageons, nous couperons l'artimon et nous laisserons porter.

Cependant, en proie à de sérieuses inquiétudes, je ne voulais pas, en cas de retour, que mon imprudence fût perdue pour mon devoir et mes souvenirs. Quand les sauvages nous laissaient un peu respirer et semblaient méditer une attaque générale, je prenais mes crayons et je dessinais aussi bien que possible ceux d'entre eux qui demeuraient le plus immobiles.

— C'est propre ce que vous faites là, me disait Marchais; à quoi bon *peinturer* ces marsouins? Quels crapauds! tenez, voyez, en voici un qui va mordre ses oreilles crasseuses. Je ne sais f..... pas qui lui a fait cette fente sous le nez, mais il n'y allait pas de main morte; ce n'est pas un four, c'est un sabord; si je tombais dedans, il m'avalerait tout cru, le vieux phoque...

Puis mon compagnon leur envoyait quelques-uns de ces gestes de matelot qui saupoudrent si bien à la dérobée l'officier dont ils croient avoir à se plaindre, et leur adressait de la façon la plus originale des questions amicales, comme s'il pouvait se faire comprendre.

— Eh! dis donc, gabier, aborde, je veux t'embrasser.

N. Maurin del. Lith. de Villain d'après le croquis de J. Arago.

Ta-Ta-Bahi-Bah.

(Presqu'île Péron.)

Il disait ensuite à la femme :

— Viens donc que je te caresse les bossoirs. F... à l'eau ton sapajou de mousse et fais-en un requin ; ce sera le plus laid de la grande tasse.

Puis, se retournant vers moi et regardant mes croquis, le matelot goguenard, habitué à railler, même en présence de la mort, me disait :

— Vous ne savez donc plus dessiner, monsieur ; vous avez la berlue : vous flattez ces gaillards ; ils n'ont pas de jambes, ils n'ont pas de bras, et vous leur en faites. Quant aux pieds et aux mains, où les placerez-vous? Votre papier ne sera pas assez grand. Jamais blanchisseuse de premier ordre n'a possédé des battoirs de cette qualité ; c'est superfin. Et pourtant ça vit, ça se remue, ça parle. Dieu a dû bien rire le jour où il a créé ces êtres fort peu à son image. Croyez-vous, monsieur Arago, que Petit soit aussi laid que le plus beau d'entre eux? Cré coquin ! qu'il serait fier de se trouver là, avec son petit gilet, sa chaîne de laiton, ses boucles d'oreilles en fer-blanc et la bague de cheveux de sa dulcinée !

Et puis des jurons, des paroles sérieuses, des menaces que j'avais peine à contenir et qui pouvaient amener une catastrophe, car la situation était des plus dramatiques. Mais l'embarcation approchait toujours ; en nous hâtant, nous pouvions joindre nos amis en moins d'une demi-heure. Les sauvages s'en aperçurent aussi, et dès lors leurs menaces devinrent plus ardentes, leurs paroles plus rapides, leurs mouvements plus précipités ; tantôt les uns nous dépassaient et semblaient vouloir nous forcer à retrograder, tantôt deux

ou trois insulaires se cachaient pour nous frapper par derrière. Je vis qu'il fallait en finir.

— Tiens-toi à quelques pas de moi, dis-je à Marchais ; je vais faire semblant de tirer sur toi ; tu tomberas, et nous agirons selon la circonstance.

— F....., répliqua-t-il, tirez à côté.

— Sois tranquille.

— Marchais s'arrêta : *Ahyerkadé!* lui criai-je en lui montrant la corvette. A ces mots, les sauvages surpris firent halte et se parlèrent à voix basse en répétant entre eux avec un air de satisfaction : *Ahyerkadé! Ahyerkadé!* Mon pistolet dirigé vers Marchais, le coup partit. Le matelot tomba, sans perdre de vue les insulaires, qui, effrayés de la terrible détonation, s'étaient éloignés comme d'un seul bond à la distance d'une centaine de pas, tremblants, respirant à peine...

Heureux de mon stratagème, je dis à Marchais de se traîner sur ses genoux le long de la grève et derrière les sables amoncelés, ce qu'il fit en pouffant de rire et en se disant tout bas :

— Quelles ganaches! quels parias! quels fahi-chiens! J'ai envie d'en manger une douzaine à mon déjeuner ; je suis sûr qu'ils sont salés comme des porcs... salés.

Quand nous fûmes à peu de distance de l'embarcation qui abordait, nous regardâmes derrière nous, et nous vîmes les naturels, un peu plus rassurés, s'avancer avec précaution vers l'endroit où ils croyaient voir un cadavre pour le dévorer sans doute ; mais ils n'y trouvèrent qu'une blague à tabac et le restant d'une

chique que le brave Marchais avait légués à nos ennemis.

Si je vous avais raconté cet épisode dans tous ses détails, avec toutes ses périodes de colère, de calme, d'animation et d'effervescence; si je vous avais dit les mouvements frénétiques, les prunelles ardentes de ces sauvages ameutés sur une proie facile; si je vous avais peint cette soif de notre sang, qui fermentait dans leur poitrine haletante, ces hideuses baves de mousse verdâtre qui inondaient leurs lèvres énormes, et notre imperturbable impassibilité dans ces moments terribles, vous n'y croiriez qu'à demi, quoique je fusse resté cependant bien au-dessous de la vérité. Il est des situations qui n'ont pas besoin de l'éloquence du style pour frapper ou émouvoir, et je n'éprouve ici qu'un regret, c'est celui de ne pouvoir dire la belle physionomie de Marchais, alors que, impatient de la lutte, il affirmait qu'en un seul tour de moulinet il était sûr de *démonétiser* une demi-douzaine de nos hideux adversaires.

De ce moment les sauvages se montrèrent plus circonspects; ils ne dansèrent plus, ils ne hurlèrent plus leurs menaces, ils nous laissèrent tranquillement ouvrir quelques huîtres du rivage, et nous arrivâmes enfin auprès de l'yole, qui venait d'aborder.

Le lendemain, les naturels parurent de nouveau, mais sans oser descendre sur la plage. Cependant, comme nous tenions à cœur de ne plus nous arrêter à de simples conjectures sur leurs mœurs et leurs usages, M. Requin et moi nous allâmes à leur rencontre, sans armes, presque sans vêtements et munis d'une

grande quantité de bagatelles qui pouvaient tenter leur cupidité. A notre confiance ils ne répondirent que par des vociférations, à nos témoignages d'amitié que par des cris et des menaces. Poussés à bout, nous nous décidâmes à nous élancer sur l'un d'eux et à le garder comme otage.

— Vous à droite, dis-je à Requin, moi à gauche... En avant.

Nous nous précipitâmes, et comme si la terre venait de s'ouvrir sous leurs pas, les sauvages disparurent en courant à quatre pattes à travers les bruyères épineuses, et ils s'éloignèrent pour ne plus se montrer.

Ce fut une douleur si vive au cœur de la plupart de nos camarades que deux d'entre eux, plus affligés et plus curieux encore que les autres, Gaimard et Gabert, s'enfoncèrent dans les terres et s'égarèrent à travers les dunes de sable et les étangs salés. Deux jours se passèrent sans que nous les revissions au camp. Nos alarmes furent grandes, et on se prépara à une excursion lointaine. Je demandai à en faire partie, et nous nous mîmes en route, le visage et les mains couverts d'une gaze assez épaisse pour nous garantir de l'ardente piqûre des mouches. Après avoir couru à l'est toute la journée et traversé deux étangs desséchés, nous fîmes halte la nuit au pied d'un plateau crayeux et au bord d'un étang qui nous sembla légèrement monter avec le flot. Nous allumâmes un grand feu et campâmes au milieu du désert, peut-être à quelques pas des sauvages.

A peine le jour nous eut-il éclairés que mon ami

Ferrand et moi allâmes de nouveau à la découverte, après avoir glissé nos noms dans une bouteille vide et de l'eau dans une autre, en indiquant sur un morceau de parchemin la route qu'il fallait tenir pour retrouver la baie. Quel ne fut pas notre effroi en apercevant à demi enterré sous le sable un pantalon que nous reconnûmes appartenir à Gaimard ! Mais comme la terre était tranquille autour de la dépouille et qu'elle ne portait aucune trace de sang, nous nous rassurâmes et poursuivîmes nos recherches.

Je vis encore au bord d'un étang un trou d'une douzaine de pieds de profondeur, au fond duquel régnait un banc circulaire d'une hauteur de deux pieds. Qui a creusé ce trou ? à quel usage? Toute raisonnable conjecture à ce sujet est impossible, et Péron ne peut pas dire vrai quand il avance que ces trous sont creusés par les sauvages pour se mettre à l'abri des eaux du ciel.

Las enfin de nos courses, épuisés par une chaleur dévorante, nous reprîmes le chemin du camp, où nous n'arrivâmes que le soir, bien heureux d'apprendre que Gaimard et Gabert s'y étaient traînés quelques heures avant nous, dans un état vraiment déplorable et sans avoir vu un seul sauvage.

Après une relâche lourde et accablante de dix-sept jours, nous levâmes l'ancre et fîmes voile vers les Moluques.

En quittant cette presqu'île de misère, nous abandonnâmes sur la plage, au profit des naturels, quel-

ques douzaines de petits couteaux, quatre scies, trois haches et plusieurs lambeaux de toile à voile.

A leur retour, les sauvages, fiers de ces trophées, auront sans doute jeté leurs malédictions sur nos têtes. La tradition dira plus tard l'époque désastreuse de notre insolente agression, et les Tacites et les Thucydides de la colonie transmettront enfin aux nations indignées les divers épisodes de cette sanglante épopée où nous jouâmes un si triste rôle. On lira dans leurs véridiques annales qu'une horde d'anthropophages est descendue un jour dans leurs domaines; qu'après avoir essayé de soumettre un peuple inoffensif, ces mangeurs d'hommes se sont établis sur la grève pour y consommer d'épouvantables sacrifices humains, et que, vaincus par le climat et la colère des dieux, ils ont repris la mer en oubliant sur le rivage les armes et les instruments des supplices.

Ainsi, d'âge en âge, sont arrivées jusqu'à nous les histoires de toutes les nations de la terre.

TIMOR.

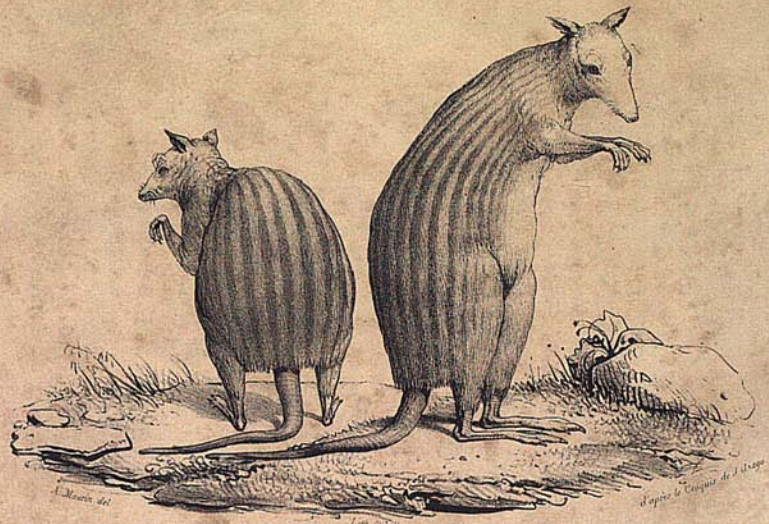
Chasse aux Crocodiles. — Malais. — Chinois.

C'eût été, sans contredit, une des études les plus curieuses de notre voyage que celle de ces hommes extraordinaires que nous venions d'entrevoir, posés sur une terre marâtre, sous un ciel de glace et de plomb, seuls, sans armes, sans eau, et j'ajoute sans vivres, car il n'y a là rien d'assuré pour la nourriture. Pas une racine savoureuse, pas un fruit rafraîchissant, pas un quadrupède facile à atteindre. Eh bien! nous en sommes réduits à de simples conjectures, ou, si vous le voulez, à de quasi-certitudes sur des

faits généraux, mais sans notion aucune sur cette vie de détails si nécessaire à la dissection morale de l'homme. Ces êtres remuants sont donc heureux, puisque notre présence chez eux leur a causé tant d'effroi? Mais ce bonheur qu'eux seuls peuvent sentir et apprécier, d'où leur vient-il, qui le leur donne? Tout est mortel sur cette langue de terre appelée presqu'île Péron, et notre présence y était envisagée comme un présage destructeur. Serait-il donc vrai que ce fût aussi là une patrie!

Nous levâmes l'ancre et fîmes voile vers Timor, une des plus grandes îles jetées sur les océans. J'avais oublié de dire que pendant notre relâche un canot envoyé à la terre d'Endracht avait déshérité ce sol inculte de la plaque de plomb où se lisaient gravés la date de la découverte et le nom du navigateur qui avait voulu consacrer sa conquête; cette plaque fut trouvée encore debout sur son poteau et rapportée à bord; stérile profanation, puisque le nom célèbre d'Endracht reste toujours attaché à ces îles de deuil qu'il a tracées avant tous sur les cartes nautiques.

La première nuit de notre départ fut une nuit d'émotions et de travail, car, après avoir plusieurs fois talonné dans la baie, nous nous vîmes arrêtés tout à coup et forcés d'aller mouiller des ancres pour nous remettre à flot. Au point du jour nous reprîmes notre route, et tant que la côte fut en vue elle se dessina avec ses étroites zones tranchées de craie blanche et de cinabre, pelée, morne, silencieuse, menaçante. M. Duperrey, un des officiers les plus instruits de notre



Kanguroos à bandes longitudinales

(Nouvelle Hollande.)

marine, avait déjà puisé, dans une course périlleuse le long de la terre et à travers mille difficultés, des documents précieux, et tracé une excellente carte des criques et des anses où les navires peuvent s'assurer un mouillage à côté de ce sol inhospitalier.

Nous longeâmes de nouveau la terre d'Édels, que nous avions saluée à notre arrivée et dont le morne aspect glace le cœur. Nous côtoyâmes l'île d'Irck-Hatighs jusqu'au cap de Lovillain et nous laissâmes à notre droite les îles de Dorre et de Bernier, où se trouvent en familles assez nombreuses les kanguroos à bandes longitudinales, si jolis, si coquets, si lestes.

Jamais navigation plus paisible n'a été faite, même sous les zones tropicales ; nous étions doucement poussés, grand largue, par une brise fraîche et soutenue, et, pendant dix-sept jours que dura notre traversée jusqu'à Timor, les matelots, délassés et joyeux, n'eurent pas une seule voile à orienter. Petit et Marchais, dont je vous ai déjà dit la vie, jetèrent de la gaieté à pleins bords dans le cœur de tous leurs camarades.

Cependant à l'horizon toujours pur s'éleva une terre : c'était l'île Rottie, aux mamelons réguliers, couronnés d'une belle végétation : puis se déroula aux yeux la riante Simao, véritable jardin, où la nature a semé ses plus riches trésors, où de larges allées naturelles ont tant de régularité qu'on les dirait tracées par la main des hommes ; puis encore Kéra, lieu de délices, séjour de prédilection des riches habitants de Timor, qui viennent aux sèches saisons de l'année y

chercher dans de gracieux et bizarres kiosques le repos et la brise de la mer.

Enfin Timor se leva, Timor la sauvage, la torréfiée, avec ses imposantes montagnes de deux mille mètres de hauteur; Timor, où deux pavillons européens sont hissés sur deux villes rivales, peuplées d'êtres farouches, obéissant parce qu'ils ne veulent pas commander, mais toujours prêts à la révolte afin qu'on les apaise par des caresses.

Koupang se dessina bientôt avec son temple chinois, planant sur une hauteur à gauche de la ville, et le fort Concordia à droite, comme pour annoncer que si Dieu n'avait pas assez de sa puissance pour protéger la colonie, le canon était là pour lui venir en aide. Selon les mœurs primitives des pays à soumettre, les conquérants frappent avec le glaive ou les images religieuses, et les martyrs succombent, et les esclaves courbent la tête, et ce qu'on nomme civilisation envahit le monde.

Nous mouillâmes à une demi-lieue de Koupang sur un excellent fond, abrités d'un côté par Sima et de l'autre par les sommets de Timor, où, au-dessus des nuages, la végétation n'a rien perdu de ses belles couleurs.

La rade est sûre, large; les flots toujours tempérés; mais là aussi un nombre immense de crocodiles ont établi leur empire et vont chaque matin sécher leurs dures écailles au soleil ardent de la plage, où ils font leurs repas des imprudents qui oublient un voisinage si dangereux.

Le fort Concordia, ai-je dit, est bâti sur une hauteur; cette hauteur est un roc de difficile accès. M. Thilmann, secrétaire du gouvernement, nous avait assuré que, bien souvent, la nuit, les crocodiles assoupis s'y reposaient de leurs courses gloutonnes, et pouvaient être tués par des balles bien dirigées. Armé d'un excellent fusil et suivi de mon ami Bérard et d'un matelot, je m'y rendais souvent pour tâcher d'atteindre quelqu'un de ces amphibies; mais deux fois seulement un crocodile poussa sa hideuse tête sur le roc et se retira comme s'il prévoyait le danger qui le menaçait. Lassé enfin de tant d'infructueuses courses, je demandai à M. Thilmann s'il ne pouvait pas m'indiquer un lieu où il me fût aisé de voir de près ces tyrans redoutables. — Allez à Boni, me dit-il, puisque vous êtes si curieux, et je vous réponds que vous serez satisfait. La partie fut fixée au lendemain; le grand canot du bord fit voile pour Boni. Nous étions neuf hommes bien armés, et nous avions pour guide un Malais, qui se fit fort de ne pas nous laisser revenir à bord sans nous avoir donné pleine satisfaction.

Boni est à trois lieues de Koupang: c'est une plage sablonneuse, solitaire, de quatre cents pas de largeur, et bordée par de belles plantations de cocotiers et de tamariniers. La brise nous poussa par petites bouffées; mais enfin nous arrivâmes sans que la présence importune d'un seul crocodile autour de l'embarcation nous contraignît à faire usage des haches dont nous nous étions prudemment armés. Nous n'avions plus qu'un trajet d'une trentaine de toises à parcourir, quand

le Malais, attentif, se leva, et nous montrant du doigt un corps noir étendu sur le sable :

— *Kaillou-méra, kaillou-méra,* nous dit-il.

Nous savions la signification de ce mot, et nous rebroussâmes chemin, afin que le bruissement des avirons ne réveillât pas l'amphibie. Nous prîmes terre, et armés de bons fusils dans lesquels chacun de nous avait glissé deux balles, nous marchâmes accroupis vers la bête monstrueuse, cachés par un monticule de sable.

Arrivés à quinze pas environ, nous fîmes halte. Bérard, le plus adroit tireur, devait viser à la tête, un autre au cou, un troisième un peu plus bas, ainsi de suite, et les quatre derniers au milieu du corps. Il nous paraissait impossible que le monstre nous échappât, et peu s'en fallut que nous ne chantassions notre triomphe avant l'attaque. Nos cœurs battaient de plaisir plus que de crainte, chacun se disposait à dire comme dans *Cendrillon :* « C'est moi qui ai tué la bête, » et nous délibérions en nous-mêmes sur le meilleur moyen d'emporter la lourde carcasse à bord. Quinze à dix-huit balles sur un ennemi dans le sommeil ! la victoire ne pouvait être douteuse. Nous nous levons en même temps ; Bérard compte à voix basse : une, deux, trois ! tous les coups partent, la détonation est portée au loin par les échos.

Le crocodile se réveille, tourne tranquillement la tête à droite et à gauche, sans doute pour voir l'importun qui venait de troubler son repos, et s'en va dou-

cement dans les flots, comme si l'on avait éternué à ses côtés.

Je ne vous dirai pas la triste figure que nous faisions; à peine osions-nous nous regarder en face, et pourtant nous nous vantions sans pudeur d'avoir parfaitement visé. Celui dont le fusil avait raté fut le seul coupable : il aurait tué le monstre.

La place marquée par le crocodile sur le sable occupait une longueur de vingt-deux pieds. L'insolent ne voulut pas nous permettre de constater sa taille d'une façon plus précise. Cependant nous tenions à réparer notre échec, et le Malais nous indiquant du doigt une petite crique où nous devions trouver de nouveaux ennemis, nous poursuivîmes notre route.

Comme la chaleur était accablante et que pour arriver à l'endroit désigné nous avions à faire un grand circuit, nous résolûmes, afin d'abréger le trajet, de nous hasarder dans un petit marais d'un demi-quart de lieue de largeur, en faisant la chaîne à l'aide de nos fusils, au bout desquels nous tenions notre baïonnette : c'était téméraire sans doute; mais à quoi ne s'expose-t-on pas de gaieté de cœur pour fraterniser plus vite avec les crocodiles, et surtout pour éviter les rayons verticaux d'un soleil de plomb! Hugues, mon domestique, un des valets les plus stupides que le ciel ait créés pour le tourment des maîtres, Hugues partit de Toulon dans un jour de délire avec son frère, plus sot que lui, mais un peu moins bête, pour aller s'établir à Bourbon. Hugues, dis-je, ouvrait la marche en tremblant de tous ses membres, et nous le suivions hardi-

ment sans que notre courage parvînt à le rassurer; il faisait un effort d'héroïsme qu'il comprenait à peine et dont il ne se sera sans doute jamais vanté, car le brave, le pauvre et fidèle garçon était le type le plus pur de l'idiotisme avec une dose d'orgueil tout à fait bouffonne. Permettez-moi une petite digression.

Hugues et son frère étaient, je crois, des environs de Toulon et avaient quitté leur beau pays pour aller se faire instituteurs dans l'Inde, à l'Ile-de-France, à Bourbon, ou à Calcutta. Pauvres et délaissés, étroitement unis, ils s'embarquèrent sur un trois-mâts bien doublé, et les voilà, cosmopolites philosophes, ardents propagateurs des lettres, eux qui savaient à peine épeler dans un grand livre, voguant sur l'Atlantique. Cependant, comme les frais des traversées pouvaient absorber presque toutes leurs ressources, ils imaginèrent un petit stratagème qui devait, à leur débarquement, les indemniser, du moins en partie, de leurs dépenses forcées. Professeurs et spéculateurs à la fois, ils avaient essayé une petite pacotille, et, le collége leur manquant, ils étaient décidés à parcourir le monde en colporteurs et à publier au retour l'histoire véritable de leur longue et douloureuse Odyssée. Mais voyez si tout commerce est lucratif et si les plus sages prévisions des hommes en arrêtent les ruineux caprices! Les Hugues, je vous l'ai dit, se rendaient dans les pays les plus chauds de la terre, aux Indes orientales, sous le tropique. Eh bien! devinez ce qu'ils avaient imaginé? Devinez de quoi se composait leur pacotille? Je vous le donne en mille, en un million : les Hugues

apportaient des foulards de l'Inde à Calcutta, huit petits bustes de Charlotte Corday et quatre douzaines de patins à Bourbon! Des patins! des patins sous un ciel de feu!... O mes bons amis Hugues, ô mes dévoués serviteurs, vous avez bien souffert sur cette terre d'épreuves; mais croyez-en l'Évangile, les portes du ciel vous sont ouvertes à deux battants.

Je reviens à l'autre bête. Hugues le cadet est à peine au milieu de la mare, qu'il pousse un cri lugubre et dit: — crocodiles!... je suis mort!... Et le voilà barbotant dans la fange.

Qu'eussiez-vous fait à notre place? dites-le-moi; mais point de vanterie... Vous auriez fait ce que nous fîmes tous. Surpris par ce cri d'effroi, nous laissâmes l'infortuné Hugues se tirer d'affaire comme il pourrait; et, jouant des mains et des pieds avec une vitesse inaccoutumée, nous regagnâmes notre première station. Toutefois, étonné de se sentir si longtemps intact, mon domestique se redressa, plongea les bras dans l'eau et arracha du sol une racine parasite qui lui avait mordu le talon et le tenait encore emprisonné. Pâle, mais heureux, il arriva près de nous, et sans égard pour son maître, je crois qu'il l'appela *poltron*, mais assez à voix basse pour être entendu. C'est la première et la seule fois de sa vie qu'il avait montré quelque logique.

Quand tout le monde a été lâche, tout le monde a été brave. L'armée de héros reprit son train de conquêtes et attaqua inutilement un autre crocodile beaucoup plus petit que le premier; mais cette fois du

moins elle eut pour excuse l'énorme distance qui nous séparait.

Le lendemain de notre course à Boni, course si flatteuse pour notre vanité, j'eus un tout autre courage, ma foi, celui d'avouer à M. Thilmann notre frayeur et notre maladresse.

— Vous avez tort, me répondit-il, vous avez été brave en essayant le passage de cette lagune où souvent les crocodiles vont se divertir; et quant à votre maladresse, il n'est pas probable que toutes vos balles aient frappé à côté du monstre. Quelques-unes auront atteint les écailles et glissé dessus comme sur une table de fer. Si les Malais n'avaient que des fusils à opposer aux crocodiles, ils les regarderaient encore comme les dieux tout-puissants de ces contrées, ou comme les gardiens fidèles des âmes de leurs premiers rajahs; mais la superstition qui leur faisait respecter ces hôtes dangereux n'a plus de force que sur certaines parties de la côte habitées par des hommes féroces fuyant toute civilisation. A Koupang, lorsqu'un crocodile remonte la rivière et vient chercher pâture jusque dans les habitations, il y a lutte ardente entre lui et les Malais, et rarement le redoutable amphibie regagne son domaine de prédilection. Souvent même, lorsqu'un navire mouille dans notre rade et veut emporter la carcasse d'un de ces monstrueux animaux, j'ordonne une expédition à Boni, et l'on ne revient jamais à Koupang sans le cadavre d'un ennemi.

— Si je l'osais, dis-je à M. Thilmann, je vous demanderais quelques renseignements sur cette façon de

combattre les crocodiles ; ce doit être un spectacle bien curieux et bien terrible à la fois.

— Oh ! qu'à cela ne tienne, me répondit-il, nous allons prendre le thé ; je vous communiquerai les détails que vous me demandez, en présence de ma femme, qui me les fait raconter deux fois par semaine afin de se donner assez de courage pour être témoin, avant son départ de la colonie, d'un de ces combats où la vie de tant d'hommes est en jeu. — Vous avez dû remarquer, poursuivit M. Thilmann, que dès qu'une idée superstitieuse a frappé un peuple, il en reste toujours quelque levain, alors même que la raison en a montré tout le ridicule. Les Malais ont longtemps adoré les crocodiles, et, de nos jours encore, un sentiment de frayeur religieuse se glisse dans leurs âmes, même au moment où ils préparent une expédition contre ces redoutables amphibies. Ce n'est que lorsqu'ils se trouvent en présence de leur ennemi ou que leur intérêt personnel les y oblige, qu'ils le combattent, et redeviennent ce qu'ils sont, c'est-à-dire, forts, audacieux, pleins d'adresse, indomptables.

Ils choisissent pour la lutte un endroit sec, égal, ouvert, où cependant par intervalles ils échelonnent quelques troncs d'arbres ; puis ils se tiennent à l'écart, loin du rivage, cachés et silencieux. Sitôt que l'amphibie sort de la mer, les Malais s'éloignent doucement à quatre pattes, pour se rapprocher et l'attaquer plus tard en flanc à l'aide de leur crihs et de leurs flèches empoisonnées. Un seul d'entre eux demeure isolé au centre du champ de bataille, pousse alors de sa voix,

qu'il cherche à rendre flûtée, un gémissement douloureux, pareil à celui d'un enfant qui pleure. Le crocodile écoute d'abord attentif, et ne tarde pas à se diriger vers une proie qu'il croit facile. Le Malais, presque caché par le tronc d'arbre qu'il a choisi, se traîne sur le ventre jusqu'à une seconde station, tandis que ses compagnons se rapprochent et rétrécissent le cercle. Le cri plaintif recommence et le crocodile s'éloigne de plus en plus du rivage. Arrivé au dernier tronc d'arbre, le Malais agite sous ses pieds un tas de feuilles sèches, dont le frôlement empêche le crocodile d'entendre le bruit des pas de ceux qui le pressent déjà par derrière, et c'est au moment où la bête féroce se prépare à s'élancer sur sa victime, qu'un de ses ennemis se précipite sur son corps presqu'à califourchon. Le monstre ouvre la gueule; une énorme barre de fer y pénètre comme un frein, et tandis que cavalier et monture luttent avec ardeur, les autres Malais accourent, frappent l'amphibie de leurs armes empoisonnées et ne lui laissent guère le temps d'atteindre le rivage.

J'écoutais sans trop de confiance le récit de M. Thilmann; mais enfin :

— Avez-vous assisté à une de ces luttes? lui dis-je avec un air de doute que je ne pus déguiser.

— J'y ai assisté trois fois.

— Et vous avez vu, bien vu, ce que vous me racontez?

— Si vous êtes encore ici quand nos meilleurs soldats reviendront de l'intérieur de l'île, vous pourrez vous procurer un plaisir pareil à celui que vous semblez si fort désirer.

— Plaise au Ciel que ce soit bientôt.

La guerre intérieure se prolongea, et je n'offre pour garantie du récit de M. Thilmann que la bonhomie et la sincérité des autres renseignements que nous devons à sa complaisance.

Au surplus, l'aspect d'un Malais vous frappe, vous impose, et sa physionomie sombre et féroce vous dit, avant que vous sachiez ses mœurs, tout ce qu'il y a de cruauté dans son âme vierge de toute passion généreuse.

Le Malais de Timor est jaune, petit, musculeux, fort; sa chevelure est magnifique, et il la jette sur ses larges épaules de la façon la plus pittoresque. Ses yeux un peu fendus à la chinoise ont une expression satanique alors même que rien ne les occupe; son front est large, ses sourcils très-fournis, son nez légèrement épaté; quelques-uns l'ont aquilin et même à la Bourbon. Il a la bouche grande, les lèvres peu fortes; mais la hideuse habitude qu'il a contractée de fourrer entre la lèvre supérieure et la gencive une volumineuse pincée de tabac assaisonnée de bétel et de noix d'arech saupoudrée de chaux vive, le défigure de la manière la plus dégoûtante. En effet, cette chique lui brûle la bouche, le force à saliver constamment, et cette salive n'est autre chose qu'une mousse onctueuse, rouge comme du sang. Cela fait mal à voir; cela vous donne des nausées.

Son costume est admirable; il se coiffe parfois à l'aide d'un chapeau tantôt long ou pointu, tantôt carré ou triangulaire, mais toujours d'une forme bizarre, artistement

tressé avec la feuille souple du vacoi ou de quelque autre palmiste. Ce sont des colliers de feuilles, de fruits ou de pierres au cou, des bracelets aux poignets. Un manteau jeté sur ses épaules et toujours drapé comme si un peintre de goût en eût étudié les plis; une autre pièce d'étoffe fabriquée comme la première dans le pays est nouée au flanc et descend négligemment sur la cuisse et au-dessous du genou. Ajoutez à cela un air martial, des poses toujours graves et menaçantes, un énorme fusil sur l'épaule, le crish bizarre et redoutable où flottent encore à la poignée triangulaire des touffes de crins ou de cheveux des victimes égorgées, et vous accepterez tout ce qu'on vous dira de surnaturel de ces hommes de fer, moitié civilisés, moitié sauvages, dont la première passion est la vengeance.

Hier un enfant de quatorze ans, esclave d'un chef de second ordre, fut aperçu sur le rivage, guettant sans doute le moment favorable pour quelque acte de rapine. Un Malais l'aperçoit, court à lui, l'atteint, et, comme dans la lutte qui s'ensuivit l'esclave allait s'échapper, il s'arme de son crish, l'en frappe profondément et laisse l'arme dans la blessure; l'enfant, sans pousser un soupir, l'arrache et la plonge tout entière dans le sein de son ennemi qui tombe et meurt. Loin de fuir, le meurtrier contemple d'un œil tranquille les derniers soupirs de sa victime et se laisse enfin conduire chez M. Thilmann à qui il raconte d'un air froid les détails de cette sanglante affaire.

— Que deviendra ce jeune garçon? dis-je au gouverneur par intérim.

— S'il ne meurt pas, me répondit-il, je l'enverrai à Java où il sera pendu ; nous n'osons pas ici exécuter une seule sentence de mort.

La ville est divisée en deux parties à peu près égales par une espèce de rue assez large bordée de vacois et de tamariniers. Ici sont les Malais dans des cases recouvertes de feuilles de cocotiers et dont les murs très-serrés sont façonnés à l'aide d'arêtes de palmistes étroitement liées entre elles. Il n'y a dans ces maisons presque aucun meuble; les Malais ne couchent que sur des nattes.

Le quartier des Chinois est le plus opulent; un de nos riches magasins de chrysocale de second ordre a plus de prix que toutes les prétendues richesses entassées sur les comptoirs. Vous ne pouvez vous faire une idée de la fourberie de ces misérables brocanteurs patentés, assez adroits pour s'établir en maîtres partout où ils trouvent des niais à dévaliser. Lâches et fripons, ils reçoivent les corrections qu'on leur inflige avec une sorte de soumission qui fait l'éloge de leur mansuétude; mais ne vous laissez pas prendre à leur feinte humilité, car le pardon qu'ils implorent maintenant à deux genoux est une ruse nouvelle à l'aide de laquelle ils surprendront tout à l'heure votre bonne foi. Leur adresse à voler est inconcevable, et nos escrocs de premier mérite ne sont que des écoliers auprès d'eux. Cinq ou six Chinois vous entourent, vous montrent quelques-unes de ces bagatelles qu'ils façonnent avec tant de patience et de délicatesse; vous leur présentez à votre tour les objets que vous voulez troquer; et

tandis que celui à qui vous parlez les examine avec attention, un autre vient vous frapper sur l'épaule et vous proposer un nouveau marché. Si vous tournez la tête un seul instant de son côté, votre marchandise est perdue. Bague, épingle, bouton ou dé est à peine tombé qu'il est saisi par les doigts du pied de votre voisin, il passe sans que vous vous en aperceviez à un pied plus éloigné et va enfin loin de vous se cacher sous une pierre ou sous une touffe épaisse de gazon. Après cela, frappez fort sur une joue ou sur une épaule, qu'importe au Chinois? il ne garde aucune rancune de semblables privautés. Quant à moi qu'ils ont si lâchement et si souvent trompé, sans doute parce que je leur témoignai une confiance sans bornes, je vous assure que je ne suis pas en reste avec eux et que je leur ai bien des fois appris ce que pesait une main européenne poussée par un besoin de correction.

Avant notre arrivée à Koupang, leurs femmes allaient souvent se baigner en amont de la ville sur les roches polies formant le lit de la rivière; mais la sotte jalousie de ces jaunes sapajous fut alarmée par nos assiduités, et nous nous vîmes bientôt réduits à des ruses de guerre pour pouvoir, tout à notre aise, dessiner les traits et les costumes de la plupart d'entre elles. Au surplus, elles s'y prêtaient avec une complaisance extrême, et je suis à même de vous dire aujourd'hui les qualités physiques qui les distinguent des femmes des autres nations.

En général, elles sont plus grandes que les hommes,

mais légères, sveltes, déliées quoique embarrassées dans leurs longues tuniques traînantes. Elles ont des mains fines et délicates, des pieds inaperçus, grâce au détestable usage qu'elles conservent de ployer leurs doigts dès leur enfance à l'aide de bandes rudes et de petites boîtes de bois ou de métal. Elles m'ont paru d'un jaune moins foncé que les hommes. Leurs cheveux sont admirables; retenus au sommet de la tête par un peigne de sandal ou d'ivoire fort long et d'une forme très-originale, et souvent même par un anneau d'argent ou d'or à la mode des Malais.

Elles sont silencieuses, observatrices, craintives et défiantes, ou plutôt elles ne vous regardent que du coin de l'œil et ne vous sourient que du bout des lèvres. Continuellement cloîtrées au fond de leur appartement, elles profitent avec un empressement presque flatteur pour les étrangers de l'absence de leurs jaloux surveillants pour satisfaire la curiosité qui les tourmente, et j'ai fréquemment vu à Koupang la jeune et jolie femme d'un orfévre, dont l'œil vigilant d'une demi-douzaine de duègnes andalouses n'auraient pu empêcher les furtives excursions. Je me hâte d'ajouter qu'elles sont fort sages, et que le supplice horrible qui frappe la femme adultère n'est peut-être pour rien dans la sévère régularité de ces mœurs. Prenez, je vous prie, ma réflexion au sérieux.

Comme dans tous les pays où se sont établis ces riches mendiants, les Chinois de Koupang ont imposé des lois à leurs maîtres, et ils se sont donné un chef de leur nation pour les faire respecter.

Le commerce de Timor consiste en bois de sandal et en cire. Deux petits navires de trois cents tonneaux suffisent pour l'exportation de ces deux denrées, et l'on assure que depuis quelque temps les armateurs préfèrent aller jusqu'aux îles Sandwich où le bois est d'une qualité supérieure et se vend beaucoup moins cher.

Les animaux sauvages de l'île sont les cerfs, les buffles, les sangliers et les singes; les animaux domestiques sont les chevaux, les chèvres, les chiens, les porcs et surtout les coqs et les poules. Pour quelques épingles on peut acheter une belle volaille; un buffle coûte quatre piastres; pour un mauvais couteau on se procure un petit cochon. En général, il est rare qu'un échange ne soit pas accepté lorsqu'on offre un objet de curiosité venu d'Europe. Dans toutes les campagnes vous pourrez vous procurer des cocos, des mangues, des pamplemousses et une infinité d'autres fruits délicieux, si vous présentez quelques petits clous, des boutons ou une aiguille. Ces bagatelles sont la monnaie des voyageurs.

Il y a trois cents Chinois à Timor; parmi eux on compte un honnête homme, et encore est-ce, dit-on, une exagération de voyageur. Ils ont conservé ici leur costume national, et ils vivent avec autant de frugalité qu'à Makao ou à Kanton, c'est-à-dire qu'une tasse de thé, une poignée de riz et quelques petites pipes d'un tabac fort doux suffisent pour leur consommation quotidienne. A l'aide de deux baguettes d'ivoire qu'ils agitent avec une extrême vélocité, ils saisissent dans leur

assiette les miettes les plus menues. On dirait des jongleurs à côté de leur table d'escamotage.

Nul peuple sur la terre n'a un caractère de physionomie plus particulier, plus uniforme. Rien ne ressemble plus à un Chinois de Kanton qu'un Chinois de Pékin; rien ne ressemble plus à un Chinois de Koupang qu'un Chinois de paravent. Si vous avez vu un véritable paravent de Nankin vous connaissez la Chine... à peu de chose près.

Ils ont la figure douce, ronde, les yeux petits, baissés vers le point lacrymal, le nez épaté, les lèvres grosses, la bouche très-peu allongée; ils se rasent la tête et ne gardent qu'une mèche qui du sinciput descend en queue sur le dos; leurs ongles ont quelquefois un pouce de longueur, et c'est chez eux de la coquetterie et du luxe que de les conserver propres et bien taillés. Ils sont forts délicats, ne marchent presque jamais. Un Européen d'une force moyenne ne devrait pas craindre de se mesurer avec cinq ou six de leurs plus vigoureux athlètes. Leur physionomie est au niveau de leur caractère : la dégradation est complète chez eux.

Ils font deux repas par jour, jamais avec leurs femmes. Lâches par naturel et par calcul, ils se sont déclarés neutres dans toutes les guerres que les Malais pourraient entreprendre.

Les droits qu'ils paient pour l'exportation de certaines denrées sont de beaucoup moindres que ceux imposés à l'Angleterre et au Portugal. N'est-ce pas là une honte pour des gouvernements libres et forts?

Dois-je rapporter la stupide anecdote que le plus

lettré des Chinois de Koupang m'a racontée une nuit que je le trouvai plein de dévotion, sortant de son temple? Au maître-autel de cette espèce de chapelle est une petite figurine de jeune fille richement parée de vêtements bariolés de dragons et de poissons ailés. Ce devait être sans doute la divinité du lieu, puisque les fidèles (je n'ose dire les croyants) déposaient autour d'elle et sur des gradins un grand nombre de plats et d'assiettes de porcelaine dans lesquels gisaient morts et percés d'allumettes terminées par un petit drapeau des pigeons, des poules, des coqs, des cochons de lait, dévotes offrandes faites à celle à qui le temple est dédié.

— Vous n'adorez donc pas le feu? dis-je à mon Chinois.

— Nous adorons le feu, me répondit-il; mais nous vénérons aussi cette image sacrée.

— Quelle est cette image au pied de laquelle, à l'aide de ce magnifique tam-tam suspendu à l'entrée du temple, vous appelez vos compatriotes?

— C'est notre protectrice.

— Pouvez-vous m'en dire l'histoire?

— Elle est courte, la voici :

— Il était une fois un vieux père de famille qui avait une fille et deux garçons. Pour les nourrir il allait souvent à la chasse et à la pêche. Un jour, dans une barque, avec ses deux fils chargés d'une grande quantité de poissons, un orage épouvantable se déchaîna sur eux, et le bateau qui les portait chavira. Tous les trois périrent dans cette affaire; et la jeune fille qui

chez sa mère absente préparait le dîner tomba sur le plancher en apprenant cette triste nouvelle et ne recouvra ses sens que sous les coups de sa mère irritée.

— Pourquoi dormiez-vous? lui dit enfin celle-ci; pourquoi négligiez-vous les soins du ménage?

— Je ne dormais pas, s'écria la fille; et dans le même instant elle se leva en tenant ses deux frères dans ses bras et son père entre les dents.

J'ai traduit mot pour mot; mais je soupçonne fort la bonne foi du théologien magot, quoique la figurine du maître-autel, parée de tous ses accessoires, semble appuyer son stupide et burlesque récit.

Ce n'est qu'à la dérobée et caché dans l'ombre que j'ai pu être témoin, en dehors du temple, d'une cérémonie religieuse à minuit. La lune était dans son plein, car c'est à cette époque seulement que les Chinois font leur prière solennelle. A onze heures le tam-tam vibra, frappé par un enfant; à onze heures et demie la chapelle se trouva envahie et chaque nouvel arrivé se plaça debout le long des murailles, les deux mains fermées à la hauteur de la tête et l'index seul allongé. L'un d'eux, vieux et légèrement barbu, après un moment de repos s'accroupit sur une estrade aux pieds de la *fille aux poissons*, et hurla à haute voix, en agitant sa tête à droite et à gauche avec assez de rapidité, comme si elle était mise en mouvement par une fièvre violente. Le sermon dura vingt minutes, pendant lesquelles nul des fidèles ne bougea; mais enfin une monotone psalmodie retentit; toutes les têtes remuèrent, toutes les langues articulèrent des sons saccadés et sur la même note;

on frappa du pied sans cadence, on tourna sur ses talons, tout cela sans rire mais sans émotion comme une leçon qu'on récite; et à minuit et demi tout fut dit et fait. Décidément j'aime mieux la Chéga de l'Ile-de-France. Un violent coup de tam-tam imposa silence à l'assemblée, et le souverain maître de toutes choses venait de recevoir l'hommage de reconnaissance et de respect que chaque peuple lui adresse dans son amour.

N'est-ce pas qu'il est sage de ne pas méditer sur les diverses religions du globe et de les respecter, même dans ce qu'elles ont de bouffon et de ridicule?

Je retrouverai encore les Chinois à Dielhy; car on peut leur appliquer ce mot de Henri IV sur les Gascons : « Semez-en sur vos terres incultes, ils prennent partout. » Henri IV faisait une épigramme; mais ces paroles seraient pleine justice rendue aux Chinois, qui se logent partout en dominateurs. Sur les côtes et dans l'intérieur de leur insolente mère-patrie, nos navires et nos explorateurs trouvent des limites qu'ils ne peuvent franchir; notre pavillon est méprisé, nos matelots à terre massacrés, nos pieux missionnaires mis à la torture, et cependant la Chine n'en est pas moins le plus vaste, le plus paisible empire du monde et la plus respectée des nations.

TIMOR.

Chinois. — Rajahs. — L'empereur Pierre. — Mœurs.

Je croyais en avoir fini avec ce peuple magot, si avancé et si stationnaire à la fois, si philosophe et si dévotement attaché à des puérilités religieuses et morales, si plein de mépris pour toutes les autres nations et si bien fait pour ramper au pied de quiconque voudra l'assujettir; mais voilà qu'il faut encore que je vous parle de lui pour ne pas mériter le reproche de partialité, si souvent et si justement fait aux voyageurs.

Si dans leurs chétives maisons où tout est propre, original, bien ordonné, rien ne dénote le luxe, puis-

que les cloisons qui séparent les appartements sont en tiges de bambou étroitement serrées, il n'en est pas de même des fastueuses demeures qu'ils se sont données après la mort. Ici tout est grave, solennel; rien n'y accuse l'avarice ou la mesquinerie : on dirait une éclatante réparation faite à une vie de privations et de gêne. On a voulu que le cadavre fût à l'aise dans son éternelle couche, et les accessoires du lieu qui vous apprennent que la douleur a duré plus d'un jour vous disent aussi le respect du fils pour son père ou la tendresse du père pour son fils.

Une description exacte d'un tombeau chinois est impossible; le dessin seul peut en reproduire l'élégance et le grandiose. C'est d'abord une pierre tumulaire haute de trois pieds au moins, quelquefois aussi de quatre, sur un pied d'épaisseur, debout, taillée avec grâce en ogive, encadrée dans des moulures fort soignées et au milieu de laquelle est un écusson en marbre ou en granit, tantôt en relief et tantôt creusé, où sont gravés le nom et probablement les qualités morales de celui à qui est consacré le monument. Ces caractères sont noirs, rouges et le plus souvent en or. De chaque côté de cette pierre sépulcrale, au pied de laquelle s'élèvent deux gradins de marbre ou de stuc, s'échappe à dix pas de distance l'un de l'autre une sorte de perron haut de quatre pieds au moins, descendant symétriquement par échelons et venant se rejoindre, à l'aide d'une ellipse, à une trentaine de pas de la pierre principale et au niveau du sol. L'espace enfermé dans cette vaste courbe est admirablement pavé en dalles

polies ou en mosaïques, et c'est dans cet enclos réservé que les Chinois, à genoux, viennent rendre un hommage de chaque jour à celui qui n'est plus. En arrière de la pierre tumulaire est un espace clos par un mur de stuc ou de maçonnerie, légèrement voûté, où repose le cadavre et autour duquel poussent des fleurs et des plantes odorantes. Çà et là des arbres soigneusement taillés portent sur leurs branches des vêtements, des porcelaines et des cabas en feuilles de latanier renfermant des offrandes faites à l'âme du mort. J'ai hâte d'ajouter que ces offrandes sont souvent renouvelées, au profit sans doute de quelque habile profanateur de ces lieux de repos consacrés au deuil et à la prière.

N'y a-t-il pas dans ce respect des Chinois pour les restes des morts un motif de pardon pour toutes les iniquités de leur vie de friponnerie et de paresse?

Tous les tombeaux chinois n'ont ni la même majesté, ni le même grandiose, ni la même richesse de détails; mais tous, jusqu'aux plus mesquins, ont cela de remarquable que chaque jour de généreuses offrandes viennent les décorer, et que les crevasses et les dégâts occasionnés par les outrages du temps sont à l'instant réparés avec une inquiète et pieuse sollicitude; en sorte qu'il est vrai de dire que chez ce peuple si bizarre dans ses goûts et dans ses mœurs, on pense d'autant plus à ses amis ou à ses parents qu'il y a plus longtemps qu'on les a perdus.

C'est surtout au lever du soleil que les Chinois vont prier à leur cimetière, c'est-à-dire aux plus belles heures de la journée. Est-ce que la chaleur ardente du

jour étoufferait la piété dans leur âme? Est-ce qu'ils feraient à la fois de leur hommage de respect et d'adoration un délassement et une affaire de conscience? Je ne sais, mais en vérité il en coûte trop à ma sincérité de narrateur de juger favorablement ceux dont j'ai si attentivement étudié la vie parasite, pour que je ne leur garde pas une sorte de rancune de cette piété dont je viens de vous parler et qui me semble un véritable contre-sens. O jaunes et fidèles sujets de Tao-kou-ang! je crains bien de n'avoir à louer chez vous aucun sentiment de noblesse ou de générosité! Vous êtes trop régulièrement avides et fripons avec les vivants pour que les morts aient le pouvoir de changer votre âme.

Cependant il faut achever. Je suivis un jour deux Chinois qui se rendaient au cimetière; en route, ils parlaient avec une extrême volubilité, et, contre leur usage, leurs gestes étaient rapides et multipliés. Arrivés en présence du champ de deuil, ils se turent, ralentirent leur marche et s'arrêtèrent ensuite dos à dos comme pour se recueillir; puis, côte à côte et d'un pas grave, ils s'avancèrent vers une tombe de moyenne grandeur, au bord de laquelle ils s'agenouillèrent pour prier. Ils restèrent un quart d'heure au moins dans cette humble posture, et après s'être regardés de nouveau, ils se levèrent et allèrent l'un derrière l'autre baiser avec respect la pierre tumulaire. Cela fait, ils se regardèrent une troisième fois, frappèrent du pied en cadence, agitèrent convulsivement à droite et à gauche et de haut en bas leur tête chauve, et reprirent le chemin de la ville. Je les saluai en passant auprès d'eux; ils

me rendirent froidement ma politesse et semblèrent craindre que je n'eusse assisté à leur prière quotidienne.

Ce cimetière chinois, fort curieux et très-bien tenu, est situé sur une colline au sud de Koupang, et à vrai dire, ces tombeaux sont les seuls édifices remarquables de toute l'île.

Les Malais n'ont pas de cimetière; les cadavres sont portés tantôt dans un champ de tabac, tantôt sur le haut de quelque monticule, et le plus souvent sur le bord d'un chemin. La place est marquée par un tas de petits cailloux que les pieds des passants ont bientôt dispersés.

Ils en usent envers les morts avec cet amour et cette tendresse qu'ils accordent aux vivants, et je ne crois pas qu'un seul de ces hommes qui m'entourent chaque jour et passent et repassent à mes côtés ait jamais senti son cœur bondir d'amitié ou de reconnaissance.

Les Hollandais ont fait des lois à Koupang; mais les Malais se sentent assez puissants pour les fouler aux pieds.

Le viol envers une Hollandaise est puni de mort, et dès lors le coupable est envoyé à Java, où justice est promptement faite. Le viol envers une esclave est puni du fouet; cinquante coups suffisent pour l'ordinaire à la vengeance des personnes intéressées au châtiment; mais si le coupable est riche, il est rare qu'il n'échappe pas à la correction à l'aide de quelques douzaines de piastres ou de plusieurs brasses d'étoffe, et l'on a remarqué ici que presque toujours la victime

intercédait en sa faveur. Dans ce cas, il est absous de droit, et fort souvent une femme est ajoutée au harem du ravisseur.

Lorsqu'un maître fait injustement punir un esclave, si celui-ci se plaint et prouve à ses juges l'iniquité de la correction, à l'instant il est confisqué au profit du gouvernement. Vous comprenez dès lors si les Hollandais manquent de serviteurs.

Un Malais libre dont la coupable conduite est signalée à son rajah est vendu au profit du souverain; et comme les rajahs sont tributaires du résident ou gouverneur, ils sont tenus de rembourser à celui-ci un quart ou un cinquième du prix de la vente.

L'idolâtrie est une religion des Malais; mais ils ont pour leurs rajahs un respect qui va jusqu'à l'adoration, et quelques-uns même les regardent comme les fils des dieux.

La nourriture des Malais consiste en riz, poissons salés, buffles, poules et quelques fruits; ils n'ont point d'heure fixe pour leurs repas, et les femmes ne mangent jamais avec eux, car elles sont traitées en véritables esclaves.

Le costume de celles-ci est formé de deux belles pièces d'étoffe, l'une appelée *cahen-slimout*, l'autre *cahen-sahori* ou *cabaya*. La première est nouée à la ceinture et descend en plis gracieux jusqu'au genou; l'autre est jetée avec caprice sur les épaules, mais retenue également par un cordon ou un nœud. Toutefois ce qu'il y a de particulier dans les habitudes d'habillement des Malaises, c'est qu'elles attachent le *cabaya*, non pas en

dessous du sein, non pas au-dessus, mais au milieu, ce qui leur coupe fort disgracieusement la gorge en deux parties. Expliquez ces singuliers caprices de la mode : une torture pour s'enlaidir et se défigurer!

Les femmes malaises sont grandes, admirablement taillées; leur démarche a quelque chose de noble, d'imposant et d'indépendant qui leur sied à ravir, et on lit dans leurs regards une fierté native dont on est soudainement frappé. Leur chevelure est de toute beauté, et rien n'égale les soins minutieux qu'elles lui donnent. Le matin, que vous assistiez ou non à leur toilette, elles se jettent à l'eau à quelques pas de la ville, inondent leur tête de cendres fines, les laissent à demi enlever par le courant, puis avec un citron ouvert en guise de pommade ou d'essence, elles donnent un lustre éclatant aux cheveux, et à l'aide d'un immense peigne de bois, à trois ou quatre dents au plus, d'une forme courbe et originale, elles achèvent ce que l'eau, la cendre et le citron ont commencé. Nulle statue antique de Rome ou d'Athènes n'est harmonieusement coiffée comme la moins habile des femmes de Timor. David et Pradier en mourraient de jalousie.

Eh bien! ces jeunes filles que vous voyez là si bien posées, si âpres à fixer votre attention, détaillez-les maintenant. La détestable habitude que les hommes ont contractée de se fourrer sous la lèvre supérieure une énorme pincée de tabac assaisonné de chaux est encore plus en faveur chez les femmes, de sorte qu'à seize ou dix-huit ans elles n'ont plus de dents ou les ont noires comme du charbon. Elles se prétendent

plus belles ainsi, soit; mais en Europe nous avons d'autres goûts : l'ivoire est plus apprécié que l'ébène. Le malheur est d'autant plus grand que celles qui n'emploient ni le bétel ni le tabac ont des dents d'une blancheur éclatante. Concluons donc sans malignité que la coquetterie exerce son empire en cet hémisphère comme dans le nôtre; que les dames de Timor, ainsi que chez nous, sacrifient tout à la mode, et que les voyageurs ne mentent que fort peu en publiant que dans cet archipel la couleur noire des dents est un attrait de plus à l'aide duquel le beau sexe cherche à établir sa puissance. Je conseille aux femmes de Timor d'essayer de plus sûrs talismans : il faut d'autres séductions aux farouches Malais. Toutefois faisons observer que lorsque les ravages de la chaux vive se sont fait trop sentir, c'est-à-dire lorsque les gencives ont été totalement dépouillées, le râtelier absent est remplacé par un râtelier en or que les Désirabodes du lieu fixent dans la bouche avec une adresse merveilleuse. Pourquoi donc réparer un dommage fait avec connaissance de cause?

Les maladies les plus communes sont la gale, la lèpre et en général toutes les maladies de la peau. La petite vérole dépeupla la colonie il y a une trentaine d'années, et rien n'a pu décider les Malais à accepter les bienfaits de la vaccine. Les Européens, peu habitués aux chaleurs tropicales, sont souvent victimes dans ce pays d'une dysenterie qui dégénère parfois en maladie contagieuse, et il est à remarquer que jamais un Malais n'en a été atteint. La peau de grenade in-

fusée dans de l'eau de rivière est, dit-on, un remède efficace contre ce redoutable fléau.

En 1795 un épouvantable tremblement de terre ébranla Timor jusque dans ses fondements ; la lave se fit jour à la fois par cent cratères, les rivières se tarirent, toutes les maisons furent renversées, tous les édifices détruits, le temple chinois jeté sur la plage et la mer refoulée. Les îles voisines ne furent point épargnées, une horrible catastrophe menaça l'archipel entier, et les populations effrayées crurent être arrivées à leur dernier jour. Depuis cette époque les feux sous-marins bouillonnent sans cesse, mais les tremblements de terre, quoique fréquents, n'ont occasionné aucun notable dégât. Le courroux des éléments semble avoir passé dans l'âme des naturels.

Après le crocodile, le reptile le plus dangereux est un petit serpent brun que les Malais appellent *kissao* ; il a d'ordinaire trois pieds de longueur sur un pouce de diamètre. Quelques habitants m'ont assuré que la blessure en était mortelle ; M. Thilmann m'a dit le contraire, mais il prétend qu'on en éprouve pendant quelques jours des douleurs intolérables.

Je vous ai parlé du peuple malais ; ses souverains après lui ont des droits à mon attention, et, même envers les monarques, je me pique de courtoisie.

Les rois de ces pays se disent insolemment les descendants des dieux et gouvernent en véritables despotes. Ils ont droit de vie et de mort. Dans un moment d'humeur querelleuse ou sur un simple caprice, ils font trancher la tête à qui leur déplaît, et le plus souvent ils

la tranchent eux-mêmes sans autre forme de procès, sans que personne ose y trouver à redire. C'est un jeu pourtant qui pourrait un jour avoir de graves conséquences, surtout si le vent civilisateur d'Europe arrive plus pur jusqu'en ces climats.

Il est cependant à remarquer que parmi ces princes si farouches, si cruels, si sanguinaires, on en trouve parfois quelques-uns qui donnent des exemples de désintéressement et de dignité que l'on comprendrait à peine chez nous. Bao, par exemple, roi de Rottie, étant dans sa jeunesse d'un caractère violent et emporté, abdiqua volontairement la souveraineté en faveur de son frère dans la crainte que de semblables penchants ne lui fissent commettre de grandes injustices. Mais voyez où le fanatisme et la stupidité peuvent entraîner la puissance !

Un jour que dans un accès de violente colère Bao venait de décapiter un de ses sujets, furieux et désespéré après l'exécution, il coupa à l'instant même la tête à deux de ses principaux et de ses plus chers officiers, « en expiation, dit-il, du crime atroce qu'il venait de commettre. » Bao, n'ayant pas été heureux dans le choix de son successeur, qui faisait trembler ses sujets sous son sceptre de fer, le gouverneur de Timor rétablit Bao, et depuis ce jour ce prince est parvenu à maîtriser les premiers penchants de son âme.

Appelé à Koupang pour fournir aux Hollandais son contingent de soldats dans la guerre qu'ils avaient à soutenir contre Louis, monarque révolté, il s'est vu forcé, pour cause de maladie, de confier le commandement de ses troupes à ses premiers officiers et d'at-

tendre, inactif, le résultat de la lutte. On nous en avait fait de si pompeux éloges que nous résolûmes de lui rendre nos hommages, espérant bien que nous recueillerions auprès de lui une foule de détails précieux sur les mœurs et les institutions des peuples soumis aux rajahs ses frères, comme on dit ici, ou aux rois ses cousins, comme on dirait en Europe.

Les visites aux princes se font ici sans cérémonie, sans introducteur, sans suisses, ni valets, ni maréchaux aux portes; on va chez eux comme chez un voisin, on cause, on se serre la main, on s'assied côte à côte et l'on se dit adieu. J'étais en veste de toile blanche et en chemise de matelot; le roi Bao pouvait bien se mettre à l'aise, et je ne lui en voulus pas de son négligé tout à fait sans façon.

Évalé-Tetti, roi de Dao, était avec le roi de Rottie. Ce dernier avait pour sceptre une canne de jonc à pomme d'or. Il est âgé de cinquante ans, il est grand, bien fait et paraît jouir d'une vigoureuse santé. Ses traits respirent la bonté; son œil est doux, sa bouche petite et riante. Il est vêtu d'une espèce de manteau dans le genre de nos rideaux d'indienne à grandes fleurs en couleur. Sa ceinture est un cahen-slimout absolument conforme à celui de ses sujets; il avait les pieds et les jambes nus.

Le roi Évalé-Tetti est âgé d'une soixantaine d'années; il est escorté de quelques guerriers et d'un de ses grands officiers qu'on nous a dit être son premier ministre; ceux-ci ont l'air de deux sapajous et sont mis comme deux mendiants.

Les prêtres des Malais sont les devins ou augures. A Rottie et à Timor, dans chaque ville, on en compte quatre dont le chef est le plus âgé. Ces prêtres lisent l'avenir dans les entrailles des victimes, et les poulets sont les animaux dont on se sert le plus fréquemment. Outre qu'ils coûtent moins que les porcs, les buffles ou les canards, qu'on interroge aussi quelquefois, ces prêtres sont plus exercés à lire dans ces sortes de vocabulaires et paraissent plus certains de ce qu'ils annoncent. On consulte les devins dans toutes les affaires importantes, lorsqu'il s'agit par exemple d'une déclaration de guerre, de fixer le jour d'une bataille, d'en connaître l'issue; ils désignent assez souvent le nombre d'ennemis qui seront tués et celui des prisonniers qu'on fera, et à l'exemple des augures grecs et romains, ils enveloppent toujours leurs prédictions dans une phrase à double sens. Les devins peuvent se marier et leurs fonctions sont héréditaires. Ainsi à la naissance d'un de leurs enfants, il n'y a pas de témérité à avancer que ce sera un jour un fripon.

Lorsque le grand-prêtre monte à cheval, l'usage des selles est défendu à tous ceux qui l'accompagnent. Ce cas excepté, l'interdiction des selles n'existe jamais, quoi qu'en disent certains voyageurs, et leur religion ne leur prescrit rien à cet égard. Mais rarement les Malais en font usage et ils ne montent leurs chevaux qu'à poil et sans étrier, en les guidant par leurs cris ou à l'aide d'un petit frein.

Il existe dans chaque ville une maison sacrée, nommée *Rouma-Pamali*. C'est à la fois la demeure

du devin et le lieu où l'on dépose le trésor royal.

L'entrée en est interdite à tout le monde à l'exception du rajah : c'est là qu'on apporte les têtes des prisonniers faits à la guerre, après en avoir retiré la cervelle. On les suspend ensuite à des arbres, mais de préférence auprès des tombeaux des rajahs vainqueurs. Digne trophée de ces peuples barbares, les têtes des ennemis morts au champ de bataille sont exposées pendant neuf jours dans le Rouma-Pamali, et pendant ce temps seulement le peuple a le droit de pénétrer dans cette demeure où se commettent tant de sacriléges. Lorsque le rajah meurt, il est porté au Rouma-Pamali, où il est exposé pendant quelques jours à la vénération du peuple.

Il paraît qu'il n'existe aucune cérémonie religieuse pour la consécration des mariages. Le prétendant fait au beau-père des présents relatifs à sa fortune et au prix qu'il attache à la possession de l'épouse qu'il vient demander.

Les enfants sont portés à leur naissance dans le Rouma-Pamali, où ils reçoivent rarement le nom de leurs parents.

La famille réunie chante à la mort d'un Malais pendant que son corps est exposé sur des nattes et qu'un esclave, armé d'un éventail de plumes de coq, éloigne les insectes de la figure du défunt.

Le corps, porté par les amis, est jeté dans une fosse où l'on dépose aussi quelques-uns des meubles qu'il affectionnait le plus; tout disparaît avec lui... jusqu'au souvenir. J'ai assisté à une de ces cérémonies fu-

nèbres, où cinq ou six personnes poussaient des cris lamentables. Je les ai trouvées, le lendemain, tranquilles comme si elles n'avaient rien à regretter.

Le sceptre des rajahs est héréditaire : c'est le frère aîné qui succède au gouvernement.

Lorsque tous les frères sont morts ou qu'il n'en a pas existé, le fils aîné du premier rajah ou l'aîné des frères est l'héritier de la couronne. Les femmes n'ont aucun droit à la succession au trône. Je suis surpris qu'elles aient permis cette loi dans un pays où elles paraissent régner sur les souverains, lesquels seuls, parmi tous ces hommes, montrent une grande considération pour leurs favorites.

Les rajahs ont sous leurs ordres des officiers nommés toumoukouns, seuls dignitaires qui séparent le souverain de son peuple. Le nombre de ces officiers est relatif à la puissance du rajah. Celui de l'île de Dao en a sept ; Bao, roi de Rottie, en a dix-huit.

Parmi les peuples appelés à défendre les Hollandais dans la guerre qu'ils ont à soutenir, on remarque les guerriers de Savu et de Solor, qui presque tous servent volontairement. Ceux de Solor surtout donnent dans les combats des exemples d'une cruauté repoussante. On assure que dès qu'ils ont fait tomber un ennemi ils se jettent sur lui et l'achèvent avec leurs dents. En général leurs combats sont très-meurtriers, et il suffit d'une bataille pour décider de l'issue de la campagne.

L'île est aujourd'hui un vaste théâtre de rapines, de meurtres et de cruautés. Le gouverneur hollandais Hazaart, ancien officier de marine, s'est, à la tête de dix

mille hommes, campé dans l'intérieur pour s'opposer à la levée de boucliers du rajah Louis, dont on dit tant de merveilles.

Louis est chrétien, fils de Tobany, roi d'Amanoébang, pays situé à cinq jours de marche à l'est de Koupang, au milieu des possessions hollandaises. Il fut élevé dans la religion catholique, et las enfin des tributs onéreux que lui imposaient les Hollandais, il résolut de se déclarer libre et indépendant. Voilà dix ans qu'il parcourt Timor à la tête de sa redoutable armée, assujettissant les rois ses voisins, qui viennent tous à l'envi implorer le secours du résident.

Chef d'une poignée de soldats dévoués à ses intérêts, Louis d'Amanoébang paraît ne pas redouter les efforts de tant d'ennemis coalisés. Déjà il a su les forcer une fois à lui proposer une paix glorieuse, pendant laquelle sa protection et ses encouragements ont appelé dans ses états un grand nombre de personnes distinguées et d'ouvriers habiles, qui avec le goût des arts y ont fait naître le commerce et l'industrie.

Déjà encore ses armes victorieuses l'ont conduit, il y a sept années, aux portes de Koupang, où il répandit la terreur après avoir brûlé quelques édifices et la maison même du gouverneur. Aujourd'hui qu'on a voulu lui imposer un joug honteux, il s'est de nouveau déclaré indépendant, et, à la tête d'une armée de six mille hommes, dont les deux tiers sont armés de fusils et montés sur des chevaux, il ose se flatter d'un succès qui peut affranchir cette colonie d'un pouvoir despotique et détrôner quatorze souverains.

Les armes de ses soldats sont des fusils, des massues, des sabres, des sagaïes, des crihs, une audace étonnante et le génie de leur chef.

Louis est adroit; il a déjà tenté heureusement de semer la désunion dans l'armée ennemie. Louis est affranchi de préjugés; il combattrait à l'ombre si les flèches de ses adversaires obscurcissaient le soleil. Louis est encouragé par ses premiers triomphes; il a déjà forcé les Hollandais à bâtir un fort à Dao, qu'il a jadis saccagé. Louis est prudent, il a fait construire dans ses états des fortifications qui étonneront les Hollandais et plus encore leurs alliés. Louis, en un mot, combat pour l'indépendance; quatorze rajahs combattent pour l'esclavage. Les soldats de Louis mourront auprès de leur chef: il est à craindre que les insulaires réunis sous le pavillon européen ne l'abandonnent avant de combattre ou après le premier échec. Les guerriers de Louis lui sont attachés par la reconnaissance; la crainte seule a rallié les autres insulaires sous la domination hollandaise. Que de motifs pour supposer que ce chef intrépide sortira vainqueur d'une lutte imposée par l'orgueil offensé et acceptée par le patriotisme et le sentiment d'une cause légitime!

Tous les rois appelés par les Hollandais à soutenir cette guerre sont tenus de se mettre à la tête de leurs soldats, ou du moins de suivre le corps d'armée jusqu'au quartier général. Le roi de Denka a conduit mille hommes; mais une maladie l'ayant empêché de les guider au combat, il a obtenu la permission de retourner à Koupang, après avoir juré que ses sujets

seraient fidèles à la cause qu'ils avaient embrassée. Cependant, comme, d'après un ancien préjugé, les Malais assurent que les maladies arrivent par l'ordre des dieux, ils croient que, lorsque leur chef est retenu loin du camp par un pareil motif, ils doivent s'abstenir de combattre, et ce préjugé, si utile aux intérêts de Louis, a causé une grande désertion parmi les soldats venus de Denka. Encore un semblable événement, et Louis n'éprouvera qu'un regret, celui d'avoir trop peu d'ennemis à soumettre.

Les Anglais ont fait deux expéditions contre le roi Louis, la première en 1815 et la deuxième en 1816, sans pouvoir le vaincre. Il est grand, vif, impétueux; son courage étonnant, mais réfléchi; ses projets sont hardis, mais non impossibles; il récompense dignement le mérite et il punit cruellement toute désobéissance. Il ne manque peut-être à la gloire de cet homme extraordinaire qu'un historien qui dise ses exploits.

Rival redoutable, révéré des Timoriens, l'empereur Pierre, mort aujourd'hui à toute idée d'ambition, ne s'est point agité au choc des crihs qui retentissent autour de ses domaines; et sur son lit de douleur il attend paisiblement sa dernière heure.

C'était un nouveau monarque à visiter. Nous nous décidâmes promptement et nous nous mîmes gaiement en route. La petite caravane se composait de Bérard, Gaudichaud, Gaimard, Duperrey, Taunay et moi, tous avides d'apprendre, tous amis dévoués, presque toujours compagnons inséparables dans les excursions les plus périlleuses.

La route, après avoir dépassé Koupang, est un sentier délicieux ombragé par une riche végétation et bordé d'un côté par le lit d'un torrent qu'on passe souvent à gué. Après une heure de marche, peu à peu on s'élève et l'on gravit une petite colline au sommet de laquelle est le tombeau de Taybeno, ancien rajah de cette partie de l'île. Un arbre mort le dominait, et sur deux branches de cet arbre sont deux crânes de Malais, encore revêtus de leur belle chevelure. A la bonne heure, de pareils hommages rendus aux morts! Nous demandâmes à deux naturels qui nous accompagnaient depuis quelques instants la permission de les détacher de l'arbre : *Pamali*, nous répondirent-ils d'un air effrayé, et nous poursuivîmes notre route après avoir dessiné le tombeau, qui n'offre rien de remarquable.

Cependant nous arrivâmes bientôt sur le territoire de l'empereur. Des troupeaux de buffles, une végétation vigoureuse et quelques terres labourées nous donnèrent d'abord du souverain une idée avantageuse qui s'accrut encore lorsque nous arrivâmes auprès de sa demeure. Nous y fûmes introduits.

Son palais est une case en vacoi, goëmon, arêtes de palmistes, le tout lié fortement et recouvert de feuilles de latanier à plusieurs couches. Il se compose d'une seule pièce noire, profonde, ne recevant le jour que de la porte, qui est basse et très-étroite. Là point de meubles, si ce n'est un coffre chinois orné de riches incrustations, dans lequel sont probablement enfermés les trésors du monarque; plus un vaste fauteuil en bois d'ébène, bien travaillé, que je soupçonnai de fa-

brique japonnaise. Çà et là, à terre, des nattes tressées aux Philippines et plusieurs vases grossiers pour la boisson et la nourriture. Une douzaine de fusils, une vingtaine de crihs et un grand nombre de piques et de sagaïes tapissaient les murailles.

L'empereur était assis dans son fauteuil à bras. A notre arrivée il se leva à demi, nous tendit la main et nous présenta des nattes sur lesquelles nous nous accroupîmes. A ses côtés étaient deux de ses principaux officiers, debout, à l'air farouche, au regard menaçant, le fusil d'une main, le crih de l'autre, drapés avec leur pittoresque cahen-slimout, et prêts sans doute à enlever nos têtes sur un signe du chef. Mais celui-ci était trop courtois et trop bienveillant pour en user avec cette familiarité. Un petit enfant de sept à huit ans, absolument nu et taillé en athlète, s'appuyait sur l'empereur : c'était son fils, à qui je m'empressai d'offrir un étui, des aiguilles, un paquet d'épingles, des ciseaux et un miroir. Il reçut mes cadeaux avec une grande joie et me permit de l'embrasser; puis, le priant de rester immobile, je fis son portrait ainsi que celui du monarque, et je leur en donnai une copie, que l'un des deux Malais porta avec soin sur le coffre chinois. En échange je reçus deux sagaïes et un crih magnifique, encore tout paré des touffes de cheveux des ennemis vaincus.

Pierre portait sur sa figure décharnée les caractères de la décrépitude la plus avancée; on l'aurait cru centenaire, quoiqu'il n'eût que soixante ans au plus; mais ici la nature est si active, si puissante qu'elle pousse

bien vite les hommes dans la tombe. Pierre tenait dans la main sa canne à pomme d'or; il était coiffé d'un bonnet de coton blanc, vêtu d'une robe de chambre à grands ramages, et sur ses flancs osseux flottait un cahen-slimout plus fin et plus beau que ceux que j'avais tant admirés à Koupang.

Notre visite fut courte; nous serrâmes affectueusement la main au patriarche de l'île, nous revîmes en passant ces belliqueux soldats dont l'allure guerrière est si imposante, et nous arrivâmes à Koupang escortés par un violent orage auquel les solitudes que nous parcourions donnaient un caractère de lugubre majesté. La voix de la foudre dans le désert est à la fois chose terrible et solennelle : vous croiriez que c'est pour vous seul que jaillit l'éclair et que retentit la menace.

Et maintenant que j'ai jeté un rapide coup d'œil sur cette colonie de Koupang, je me demande quelles sont les heures de joie des Malais qui la peuplent : ils n'en ont pas; quels sont leurs jours de fêtes? ils n'en ont pas; leurs époques de réjouissances publiques? ils n'en ont pas; leurs nuits d'un sommeil doux et paisible? ils n'en ont pas. Dès que le Malais se réveille, il s'arme de sa longue pique de fer, de son lourd fusil ou de son redoutable crish empoisonné; le Malais de Timor n'est heureux que lorsqu'il sent auprès de lui, sur ses flancs ou dans ses mains, ses instruments de mort ou de vengeance; le Malais de Timor ne m'a paru avoir de caresses ni pour son ami, s'il a un ami, ni pour sa femme, ni pour son père. On lui a dit :

« Voilà du fer; défends-toi, attaque et tue; si tu n'as point de glaive alors que tu te trouves en face d'un adversaire, déchire-le avec les dents; la pitié, c'est plus qu'une faiblesse, c'est une faute; l'homme vaincu et pardonné peut être soumis, mais il ne pardonne pas, lui. Faire grâce à un ennemi c'est presque avouer qu'on le redoute, et l'on n'est vraiment vainqueur d'un homme que lorsque la terre le couvre. »

Il y a sur Timor en général et sur Koupang en particulier un voile funèbre, indice certain de quelques sanglantes catastrophes; et le voyageur se sent à l'aise alors seulement qu'il s'en éloigne. Les gens qui vous accompagnent sur le rivage et que vous avez vus tous les jours pendant votre relâche n'ont sur la figure aucune expression de regrets, ils ne vous disent point adieu, ne vous tendent pas la main, et vous n'êtes pas encore partis qu'ils détournent la vue avec dédain ou mépris. Ne me parlez pas d'un peuple qui vit sans un sourire sur les lèvres. Il est vrai aussi que les Chinois sourient toujours et à tout le monde.

L'aspect général de Timor, dominant en souveraine ce groupe nombreux de petites îles qui l'entourent comme d'humbles tributaires, attriste et impose à la fois. Ce sont sur la plage de vastes réseaux de lataniers, de vacois, de cocotiers aux couronnes si élégantes et si flexibles; puis vient le rima ou arbre à pain, puis encore le pandanus, qui de chaque branche laisse tomber des jets nouveaux auxquels la terre donne de nouvelles racines, le pandanus qui à lui seul forme une forêt, et l'ébénier au sombre feuillage, et l'odorant

sandal, dont les ciseaux et les burins chinois font de si admirables colifichets, et tous ces géants tropicaux se pressant sur ce sol vivace, auquel les volcans intérieurs ne peuvent arracher ni sa vigueur ni sa sève ; et au sein de tant de richesses surgissent, comme des menaces de mort, d'immenses blocs de lave diversement colorée selon la nature des éruptions volcaniques : c'est la destruction à côté de la force, c'est la jeunesse à côté de la caducité, c'est la vie et le néant côte à côte, en lutte perpétuelle, sans être vaincus ni l'un ni l'autre, ou plutôt vainqueurs et vaincus tour à tour. Timor est sans contredit un des lieux de la terre où la botanique, la minéralogie, la zoologie, recueilleraient le plus de richesses.

Les Hollandais conquirent Koupang sur les Portugais, qui s'y étaient établis en 1688; les Anglais l'occupèrent par capitulation en 1797. Les rajahs se liguèrent de nouveau, les forcèrent à la retraite et dévorèrent ceux qui n'eurent pas le temps de s'embarquer. En 1810 les Anglais s'en emparèrent encore avec une frégate ; mais, enhardis par le souvenir de leurs premiers succès, les naturels les obligèrent une seconde fois à se retirer, après avoir mis à leur tête le premier gouverneur de Koupang, qui dès lors avait le titre de résident. Après la prise de Java en 1811, les Anglais s'emparèrent pour la troisième fois de cette ville, qu'ils rendirent aux Hollandais en 1816, par suite de la paix générale de 1814. Ainsi font les rois de la terre : ils prennent ou abandonnent, ils protégent ou délaissent les villes, les provinces, les états; et dans ces perpé-

tuels changements, les peuples soumis laissent faire, comme s'ils n'étaient nullement intéressés à ce honteux commerce dont eux seuls paient les frais sans en retirer le moindre bénéfice. Au surplus, l'histoire de Timor, dont nous avons esquissé les principaux événements, se résume en peu de mots : quant aux détails il faudrait les écrire avec du sang.

FIN DU TOME PREMIER.

NOTES

SCIENTIFIQUES.

NOTES SCIENTIFIQUES.

NOTE 1.

Les Vents alizés.

— Page 57. —

Dans la plus grande partie des régions équatoriales, on rencontre constamment un vent d'est, auquel on a donné le nom de vent alizé. Un phénomène aussi régulier devait se rattacher à des causes permanentes : l'explication admise le fait dépendre à la fois de l'action calorifique du soleil et de la rotation de la terre.

Pour concevoir le transport des masses d'air qui résulte de ces influences combinées, il faut se rappeler d'abord qu'au

contact d'un corps fortement échauffé, l'air s'échauffe lui-même; qu'en s'échauffant il devient plus léger, s'élève et commence à former ainsi, au-dessus du corps chaud, un courant ascendant; qu'enfin ce courant s'alimente sans cesse aux dépens de l'air plus froid qui, de toutes parts, afflue vers sa base et s'élève en se dilatant à son tour.

Voilà donc, par la seule présence du corps chaud, une impulsion donnée, un courant établi : supposons, maintenant, qu'à une certaine hauteur, l'air échauffé rencontre une surface froide, il se refroidira bientôt, et, devenu plus dense, il retombera; il ira former à quelque distance du courant ascensionnel un contre-courant dirigé de haut en bas : il pourra même alors, de la région inférieure, être ramené vers le foyer calorifique qui agit comme un centre d'aspiration, et, s'échauffant de nouveau, il circulera sans cesse dans la courbe fermée qu'il aura parcourue une première fois.

Toutes les circonstances dans lesquelles un mouvement circulatoire de l'air s'établit sous nos yeux, d'une manière continue, dans un espace fermé; toutes ces circonstances existent à la surface de la terre, mais cette fois dans des proportions énormes.

La zone échauffée qui déterminera par son contact avec les couches inférieures de l'atmosphère un courant ascensionnel, ce seront les régions équatoriales, formant autour de la terre une large ceinture et frappées dans toutes les saisons par un soleil également ardent.

La surface froide qui forcera ce courant à se déverser, en

se refroidissant, de part et d'autre, des tropiques vers le sol des climats tempérés, ce sont les couches supérieures de l'atmosphère dans les régions élevées où règne, même à l'équateur, un froid perpétuel.

Mais à mesure qu'entre les tropiques, il s'établit un courant ascensionnel d'air échauffé par le sol des grands continents, l'air plus froid des zones tempérées vient en rasant la surface de la terre, remplacer les couches qui s'élèvent.

Et l'air de la surface des zones tempérées est remplacé à son tour par le déversement des couches refroidies dans les hautes régions de l'atmosphère.

Ainsi s'établit des deux côtés de l'équateur et d'une manière permanente une double circulation.

Le seul vent qui semblerait, au premier coup d'œil, résulter de ce transport de l'air à la surface de la terre, ce serait un vent qui, de chaque pôle et dans des directions contraires, soufflerait sans cesse vers l'équateur, c'est-à-dire un vent de nord dans l'hémisphère boréal, un vent de sud dans l'hémisphère opposé.

Et cependant, ce transport de l'air du nord et du sud vers l'équateur n'est que très-peu sensible; il vient en quelque sorte se perdre dans le transport bien plus rapide, qui nous paraît entraîner l'air des régions équatoriales de l'orient à l'occident.

Comment se rendre compte de ces mouvements qui semblent s'accorder si mal avec les données que nous avons admises?

C'est à la rotation de la terre qu'il faut demander le reste de l'explication.

La terre tourne sur elle-même ; en tournant elle entraîne l'atmosphère qui l'enveloppe et la presse. Chaque portion d'air, en quelque sorte adhérente au sol par le frottement, acquiert promptement toute la vitesse du sol ; et cependant, si elle ne la possède pas d'abord, il lui faut un certain temps pour l'acquérir.

Mais la vitesse du sol qui résulte de la rotation est très-différente suivant les diverses latitudes.

Qu'on se figure une boule tournant autour d'un de ses diamètres. Les extrémités de cet axe diamétral seront en repos : le grand cercle, dont le plan lui est perpendiculaire, prendra le mouvement le plus rapide. Ainsi, sur la terre, un point de l'équateur décrit en tournant environ sept lieues par minute. A la latitude de Paris, nous ne parcourons guère que cinq lieues dans le même temps. Les pôles demeurent immobiles.

Ce que nous venons de dire de différents points du sol, est également vrai de l'air qui les touche.

Ainsi, dans chaque minute, l'air à Paris, l'air des régions tempérées parcourt deux lieues de moins que l'air, que le sol des régions équatoriales.

Mais si, en se transportant vers l'équateur, par l'effet de la circulation qu'excite la chaleur solaire, l'air des régions tempérées conservait cette énorme infériorité de vitesse, parvenu entre les tropiques, chaque point du sol le devancerait de deux lieues par minute, dans le sens de la rotation

de la terre, c'est-à-dire d'occident en orient. Chaque point du sol frapperait l'air et paraîtrait en être frappé, comme si, la terre étant immobile, un vent d'une épouvantable violence soufflait dans la direction opposée, dans celle que semble suivre en effet le vent alizé, de l'est à l'ouest.

C'est ainsi qu'emportés dans la direction même d'un vent peu rapide, par une voiture qui le devance, nous croyons que l'air qui nous frappe est poussé vers nous, en sens contraire de son véritable mouvement.

Et telle est aussi l'explication du vent alizé.

Seulement, au lieu de cette énorme rapidité de deux lieues par minute, le vent alizé n'offre qu'une vitesse médiocre. On aura déjà compris qu'il doit en être ainsi, pour peu qu'on ait songé que l'air des régions tempérées n'arrive que lentement à l'équateur; que successivement et dans tout le trajet, le frottement sur le sol diminue la différence de vitesse de l'air et des parallèles terrestres qu'il vient traverser.

Par un raisonnement semblable, on arrive à conclure que le courant supérieur qui ramène l'air des couches élevées de l'atmosphère équatoriale, vers la surface de nos climats tempérés, doit tendre constamment à produire des vents d'ouest. C'est, en effet, dans nos climats, la direction du vent la plus ordinaire. Mais un grand nombre de causes accidentelles, qui n'existent pas dans le voisinage de l'équateur, masquent fréquemment, chez nous, la partie régulière du phénomène.

Après avoir lu cette explication, peut-être s'étonnera-

t-on de nous entendre annoncer que les vents alizés peuvent être encore l'objet d'importantes recherches ; mais il faut remarquer que la pratique de la navigation se borne souvent à de simples aperçus dont la science ne saurait se contenter. Ainsi il n'est point vrai, quoi qu'on en ait dit, qu'au nord de l'équateur ces vents soufflent constamment du nord-est ; qu'au sud ils soufflent constamment du sud-est. Les phénomènes ne sont pas les mêmes dans les deux hémisphères. En chaque lieu ils changent d'ailleurs avec les saisons. Des observations journalières de la direction réelle, et, autant que possible, de la force des vents orientaux qui règnent dans les régions équatoriales, seraient donc pour la météorologie une utile acquisition.

Le voisinage des continents, celui des côtes occidentales surtout, modifie les vents alizés dans leur force et dans leur direction. Il arrive même quelquefois qu'un vent d'ouest les remplace. Partout où ce renversement du vent se manifeste, il est convenable de noter l'époque du phénomène, le gisement de la contrée voisine, sa distance, et, quand on le peut, son aspect général. Pour faire sentir l'utilité de cette dernière recommandation, il suffira de dire qu'une région sablonneuse, par exemple, agirait plus tôt et beaucoup plus activement qu'un pays couvert de forêts ou de toute autre nature de végétaux.

Sur la mer qui baigne la côte occidentale du Mexique, de Panama à la péninsule de Californie, entre 8° et 22° de latitude nord, on trouve, comme nous l'apprend le capitaine

Basil Hall, un vent d'ouest à peu près permanent, là où l'on pouvait s'attendre à voir régner le vent d'est des régions équinoxiales. Dans ces parages, il sera curieux de noter jusqu'à quelle distance des côtes l'anomalie subsiste; par quelle longitude le vent alizé reprend pour ainsi dire ses droits.

D'après l'explication des vents alizés le plus généralement adoptée, il doit y avoir constamment, entre les tropiques, un *vent supérieur* dirigé en sens contraire de celui qui souffle à la surface du globe. On a déjà recueilli diverses preuves de l'existence de ce contre-courant. L'observation assidue des nuages élevés, de ceux particulièrement qu'on appelle *pommelés*, doit fournir des indications précieuses dont la météorologie tirerait parti.

L'époque, la force et l'étendue des *moussons*, forment enfin un sujet d'étude dans lequel, malgré une foule d'importants travaux, il y a encore à glaner.

NOTE 2.

Les Ouragans.

— Page 185. —

J'ai dit quelques-uns des phénomènes météorologiques observés à l'Ile-de-France, au moment du terrible ouragan qui dévasta la colonie; j'ai cité des faits vrais, précis, je les ai appuyés par des noms propres; j'ai passé sous silence des catastrophes si extraordinaires que la raison se refuse à les accepter, et pourtant j'ai appris qu'on m'avait accusé d'exagération. A cela que répondre? Je l'ignore en vérité. Toutefois comme je veux qu'on me croie, comme ce qui est vrai pour moi est vrai pour tous, comme mes allures de franchise ne peuvent ni ne doivent être contestées, voici de nouveaux documents qui me viennent en aide, et contre l'évidence desquels toute contestation est impossible. La logique la plus sûre est celle des faits.

Je donnerai ici des détails authentiques sur l'ouragan qui dévasta la Guadeloupe, le 26 juillet 1825:

Cet ouragan renversa, à la Basse-Terre, un grand nombre de maisons des mieux bâties.

Le vent avait imprimé aux tuiles une telle vitesse, que

plusieurs pénétrèrent dans des magasins à travers des portes épaisses.

Une planche de sapin d'*un mètre* de long, de *deux décimètres et demi* de large et de *vingt-trois millimètres* d'épaisseur, se mouvait dans l'air avec une si grande rapidité, qu'elle traversa d'outre en outre une tige de palmier de *quarante-cinq centimètres* de diamètre.

Une pièce de bois de *vingt centimètres d'équarrissage* et de *quatre à cinq mètres de long*, projetée par le vent sur un chemin ferré, battu et fréquenté, entra dans le sol *de près d'un mètre*.

Une belle grille en fer, établie devant le palais du gouverneur, fut entièrement rompue.

Trois canons de 24 se déplacèrent jusqu'à la rencontre de l'épaulement de la batterie qui les renfermait.

J'extrais le passage suivant d'une relation *officielle* rédigée peu de jours après l'événement :

Le vent, au moment de sa plus grande intensité, paraissait lumineux ; une flamme argentée, jaillissant par les joints des murs, les trous de serrure et autres issues, faisait croire, dans l'obscurité des maisons, que le ciel était en feu.

Voici un aperçu des diverses opinions qui ont été émises depuis quelques années sur les grands ouragans.

M. Espy croit que le vent souffle dans toutes les directions possibles vers le centre des ouragans ; il est arrivé à cette conséquence en discutant un grand nombre d'observations recueillies sur la côte des États-Unis. Les effets du *tornado*

qui, en juin 1835, traversa une partie du territoire de New-Jersey, étaient parfaitement d'accord avec cette théorie. M. le docteur Bache, ayant suivi à travers le pays les traces du météore, trouva en effet, à l'aide de la boussole, que les directions des objets renversés convergeaient généralement, dans chaque région, vers un point central.

La théorie de M. Espy est complétement en désaccord avec celle que M. le colonel Capper, de la Compagnie des Indes, proposa en 1801 ; que M. Redfield de New-York a reproduite naguère en la perfectionnant, et qui vient d'être l'objet d'un mémoire approfondi présenté à l'association britannique, à New-Castle par le lieutenant-colonel Reid.

D'après cette théorie, les grands ouragans des Antilles, des régions tropicales et de la côte orientale des États-Unis, seraient d'*immenses trombes*. M. Reid trouve que les directions simultanées des vents dans les vastes étendues de pays que les ouragans ravagent concordent avec son hypothèse. Les journaux nautiques qu'il a pu discuter provenant des divers navires dont se composait l'escadre de l'amiral Rodney en 1780, et du grand convoi escorté par *le Culloden* qui, en 1808, fut presque anéanti dans le voisinage de l'Ile-de-France, paraissent aussi montrer que sur la limite extérieure du *tornado*, les vents, au lieu d'être *normaux* à un seul et même cercle, lui étaient *tangents*.

En point de fait, les observations sur lesquelles s'appuient, d'un côté M. Espy, et M. Bache de l'autre, MM. Redfield

et Reid, ne pourraient se concilier qu'en admettant qu'il a y des ouragans, des tornados de plus d'une sorte.

Si l'on suivait la théorie de ces deux derniers météorologistes, il faudrait accorder que la *trombe-ouragan* a quelquefois une base de sept à huit cents lieues de diamètre; que sa vitesse de *propagation* peut aller à huit lieues à l'heure; que celle de la *rotation de l'air* à la circonférence, ou, en d'autres termes, que la vitesse des vents tangents, est quelquefois de quarante lieues à l'heure!

L'observation singulière de Franklin, que les vents un peu forts ont quelquefois leur origine dans les points vers lesquels ils soufflent, se rattache parfaitement à la théorie de M. Redfield. Rapportons, en tout cas, l'observation de l'illustre physicien américain.

En 1740, on éprouva à Philadelphie, vers les sept heures du soir, une tempête violente du nord-est qui ne se fit sentir à Boston que quatre heures plus tard, quoique cette ville soit au nord-est de la précédente. En comparant ensemble plusieurs rapports, d'autant plus exacts que, dans cette même soirée, on avait observé une éclipse de lune dans un grand nombre de stations, on reconnut que l'ouragan, qui partout soufflait du nord-est, s'avançait du sud-ouest vers le nord-est avec une vitesse de seize myriamètres par heure.

Une tempête semblable du nord-est fut observée de nouveau sur cette côte de l'Amérique, en 1802; elle commença à Charlestown, à deux heures après midi, et ne se fit sentir à Washington qu'à cinq heures; à New-York, qui est plus

septentrional que ces deux premières villes, elle commença à dix heures du soir, et n'atteignit Albani qu'au point du jour du lendemain. Dans tout cet intervalle, la vitesse par heure fut d'environ seize myriamètres.

J'imagine qu'on ne sera pas fâché de trouver ici les vitesses, déterminées par les physiciens, des diverses sortes de vents.

Vitesse par seconde.	Vitesse par heure.	
0m, 5	1,800m	vent à peine sensible.
1 , 0	3,600	sensible.
2 , 0	7,200	vent modéré.
5 , 5	19,800	vent assez fort.
10 , 0	36,000	vent fort.
20 , 0	72,000	vent très-fort.
22 , 5	81,000	tempête.
27 , 0	97,200	grande tempête.
36 , »	104,400	ouragan.
45 , »	162,000	ouragan qui renverse les édifices et déracine les arbres.

NOTE 3.

Les Trombes.

— Page 249. —

Les trombes n'ont été expliquées jusqu'ici que très-imparfaitement. Les théoriciens auraient besoin de descriptions de ce phénomène exactes et détaillées; il serait surtout important de rechercher si la pluie que la trombe projette au loin et dans tous les sens est salée ou non. Pour ce qui est des coups de canon, considérés comme moyen de dissiper les trombes, je donnerai un extrait d'un mémoire intéressant de M. le capitaine Napier.

Lorsque (le 6 septembre 1814), la trombe commença de nouveau à marcher, sa course était dirigée du sud au nord, c'est-à-dire en sens contraire du vent qui soufflait. Comme ce mouvement l'amenait directement sur le bâtiment, le capitaine Napier eut recours à l'expédient recommandé par tous les marins, c'est-à-dire qu'il fit tirer plusieurs coups de canon sur le météore. Un boulet l'ayant traversé à une distance de la base égale au tiers de la hauteur totale, la trombe parut coupée horizontalement en deux parties, et chacun des segments flotta çà et là incertain, comme agité successivement par des vents opposés. Au bout d'une minute, les

deux parties se réunirent pour quelques instants ; le phénomène se dissipa ensuite tout à fait, et l'immense nuage noir qui lui succéda laissa tomber un torrent de pluie.

Quand la trombe fut séparée en deux par le boulet, sa distance au bâtiment n'était pas tout à fait d'un demi-mille. La base, en appelant ainsi la partie de la surface de la mer qui paraissait bouillonner, avait trois cents pieds de diamètre. Le col de la trombe, c'est-à-dire la section que formait le tuyau ascendant dans le nuage dont une grande partie du ciel était couverte, se trouvait au même moment, d'après les mesures de M. Napier, à 40° de hauteur angulaire.

En adoptant 2050 pieds ou un peu plus d'un tiers de mille pour la distance horizontale du point observé au bâtiment, on trouve que la hauteur perpendiculaire de la trombe ou la longueur du tuyau ascendant comprise entre la mer et le nuage était de dix-sept cent vingt pieds. Cette détermination est importante, puisqu'elle prouve que l'eau ne s'élève pas dans le tube intérieur par le seul effet de la pression de l'air.

NOTE 4.

Étoiles filantes.

— Page 569. —

La note suivante, empruntée aux instructions que mon frère aîné rédigea en 1855 pour le voyage de *circumnavigation* de la corvette *la Bonite*, mettra les lecteurs au courant de tout ce qu'on sait aujourd'hui sur le phénomène des étoiles filantes.

« Depuis qu'on s'est avisé d'observer quelques étoiles filantes avec exactitude, on a pu voir combien ces phénomènes si longtemps dédaignés, combien ces prétendus météores atmosphériques, ces soi-disant traînées de gaz hydrogène enflammé, méritent d'attention. Leur parallaxe les a déjà placés beaucoup plus haut que, dans les théories adoptées, les limites sensibles de notre atmosphère ne semblaient le comporter [1]. En cherchant la direction apparente

[1] Des observations comparatives faites en 1825 à Breslau, à Dresde, à Leyde, à Brieg, à Gleiwitz, etc., par le professeur Brandes et plusieurs de ses élèves, ont donné jusqu'à 500 milles anglais (environ 200 lieues poste) pour la hauteur de certaines étoiles filantes.

La vitesse apparente de ces météores s'est trouvée quelquefois de 36 mil'es

suivant laquelle les étoiles filantes se meuvent *le plus ordinairement*, on a reconnu, par une autre voie, que si elles s'enflamment dans notre atmosphère, elles n'y prennent pas du moins naissance, qu'elles viennent du dehors. Cette direction *la plus habituelle* des étoiles filantes *semble diamétralement opposée au mouvement de translation de la terre dans son orbite!*

Il serait désirable que ce résultat fût établi sur la discussion d'une grande quantité d'observations. Nous croyons donc qu'à bord de *la Bonite*, et pendant toute la durée de sa navigation, *les officiers de quart* devront être invités à noter l'heure de l'apparition de chaque étoile filante, sa hauteur angulaire approchée au-dessus de l'horizon, et surtout *la direction de son mouvement*. En rapportant ces météores aux principales étoiles des constellations qu'ils traversent, les diverses questions que nous venons d'indiquer peuvent être résolues d'un coup d'œil. Voilà donc un sujet de recherche qui n'occasionnera aucune fatigue. En tout cas, pour que nos jeunes compatriotes s'y attachent, il nous suffira de leur faire remarquer combien il serait piquant d'établir que la terre est une planète, par des preuves puisées dans des phénomèmes tels

(12 lieues) par seconde. C'est à peu près le double de la vitesse de translation de la terre autour du soleil. Ainsi, alors même qu'on voudrait prendre la moitié de cette vitesse apparente pour une illusion, pour un effet du mouvement de translation de la terre dans son orbite, il resterait 6 lieues à la seconde pour la vitesse réelle de l'étoile. Six lieues à la seconde est une vitesse plus grande que celle de toutes les planètes supérieures, la terre exceptée.

que les étoiles filantes, dont l'inconstance était devenue proverbiale. Nous ajouterions encore, s'il était nécessaire, qu'on n'entrevoit guère aujourd'hui la possibilité d'expliquer l'étonnante apparition de bolides observée en Amérique dans la nuit du 12 au 13 novembre 1833, si ce n'est en supposant qu'outre les grandes planètes, il circule autour du soleil des millards de petits corps qui ne deviennent visibles qu'au moment où ils pénètrent dans notre atmosphère et s'y enflamment; que ces *astéroïdes* (pour nous servir de l'expression qu'Herschel appliqua jadis à Cérès, Pallas, Junon et Vesta) se meuvent en quelque sorte par groupes; qu'il en existe cependant d'isolées; et que l'observation assidue des étoiles filantes sera, à tout jamais, le moyen de nous éclairer sur ces curieux phénomènes.

Nous venons de faire mention de l'apparition d'étoiles filantes observée en Amérique en 1833. Ces météores se succédaient à de si courts intervalles qu'on n'aurait pas pu les compter; des évaluations modérées portent leur nombre à des centaines de mille[1]. On les aperçut le long de la côte

[1] Les étoiles étaient si nombreuses, elles se montraient dans tant de régions du ciel à la fois, qu'en essayant de les compter on ne pouvait guère espérer d'arriver qu'à de grossières approximations. L'observateur de Boston les assimilait, au moment du maximum, à la moitié du nombre de flocons qu'on aperçoit dans l'air pendant une averse ordinaire de neige. Lorsque le phénomène se fut considérablement affaibli, il compta 650 étoiles en 15 minutes, quoiqu'il circonscrivit ses remarques à une zone qui n'était pas le dixième de l'horizon visible. Ce nombre, suivant lui, n'était que les deux

orientale de l'Amérique, depuis le golfe du Mexique jusqu'à Halifax; depuis neuf heures du soir jusqu'au lever du soleil, et même, dans quelques endroits, en plein jour, à huit heures du matin. *Tous ces météores partaient d'un même point du ciel* situé près de γ du Lion, et cela, quelle que fût d'ailleurs, par l'effet du mouvement diurne de la sphère, la position de cette étoile. Voilà assurément un résultat fort étrange; eh bien! citons-en un second qui ne l'est pas moins.

La pluie d'étoiles filantes de 1833 eut lieu, nous l'avons déjà dit, dans la nuit du 12 ou 13 novembre.

En 1799, une pluie semblable fut observée en Amérique par M. de Humboldt; au Groënland par les frères Moraves; en Allemagne par diverses personnes.

La date est la nuit du 11 au 12 novembre.

L'Europe, l'Arabie, etc., en 1832, furent témoin du même phénomène, mais sur une moindre échelle.

La date est encore la nuit du 12 au 13 novembre.

Cette presque identité de dates nous autorise d'autant plus à inviter nos jeunes navigateurs à veiller attentivement à tout ce qui pourra apparaître dans le firmament du 10 au 13 novembre, que les observateurs qui, favorisés par une

tiers du total; ainsi il aurait dû trouver 866, et, pour tout l'hémisphère visible, 8660. Ce dernier chiffre donnerait 34640 étoiles par heure. Or, le phénomène dura plus de sept heures; donc, le nombre de celles qui se montrèrent à Boston dépasse 240000, car, on ne doit pas l'oublier, les bases de ce calcul furent recueillies à une époque où le phénomène était déjà notablement dans son déclin.

atmosphère sereine, ont attendu le phénomène l'année dernière (1834), en ont aperçu des traces manifestes, dans la nuit du 12 au 13 novembre[1].

NOTE 5.

Le Tonnerre.

Le traité que mon frère aîné vient de publier sur le tonnerre me fournira deux notes étroitement liées à mon sujet. Dans la première, on trouvera l'examen de cette question :

« Tonne-t-il tout autant en pleine mer que dans l'intérieur » des continents? »

La seconde note sera relative à cet autre problème :

« Dans quelles saisons les coups de tonnerre foudroyants » sont-ils le plus fréquents? »

[1] M. Bérard, commandant du brick *le Loiret*, m'a adressé l'extrait ci-après de son journal :

« Le 13 novembre 1834, à quatre heures du matin, le ciel était parfaite- » ment pur, la rosée très-abondante; nous avons vu un nombre considé- » rable d'étoiles filantes et de météores lumineux d'une grande dimension : » pendant plus de trois heures, il s'en est montré, terme moyen, deux par » minute. Un de ces météores, qui a paru au zénith en faisant une énorme

I.

Tonne-t-il tout autant en pleine mer que dans l'intérieur des continents?

J'ai cru devoir examiner si, comme on l'a prétendu sans en administrer la preuve, il tonne moins souvent en pleine mer qu'au centre des continents. Jusqu'ici mes recherches confirment cette opinion. En marquant sur une mappemonde, d'après leurs latitudes et leurs longitudes, tous les points dans lesquels des navigateurs ont été assaillis par des orages accompagnés de tonnerre, il paraît évident à la simple inspection de la carte, que le nombre de ces points diminue avec l'éloignement des continents. J'ai même déjà quelque raison de croire qu'au-delà d'une certaine distance de toute terre, *il ne tonne jamais*. Je présente cependant ce résultat avec toute la réserve possible, car la lecture de tel ou tel voyage pourrait demain venir me prouver que je me suis trop hâté de généraliser. Au reste, pour sortir au plus vite d'incertitude sur ce point, je n'ai pas trouvé de meilleur moyen que de recourir à la complaisance et à l'érudition nautique de M. le capitaine Duperrey. Le dernier mot de ce savant navigateur, quand il me sera parvenu, me donnera

» traînée dirigée de l'est à l'ouest, nous a présenté une bande lumineuse » très-large (égale à la moitié du diamètre de la lune), et où l'on a très- » bien distingué plusieurs des couleurs de l'arc-en-ciel. Sa trace est restée » visible pendant plus de six minutes. »

une assurance qui aujourd'hui serait prématurée. Je puis, au contraire, me montrer dès ce moment complétement affirmatif, sur le fait de la diminution des orages en mer. Je trouverai, par exemple, une preuve démonstrative de cette diminution, dans l'intéressant voyage que M. le capitaine Bougainville vient de publier.

La frégate *la Thétis*, commandée par cet officier, quitte la rade de Tourane (Cochinchine), vers le milieu de février 1825, et fait voile pour Sourabaya, situé à l'extrémité sud-est de Java. Pendant cette traversée, à peine essuie-t-elle un orage accompagné de tonnerre. Elle arrive enfin, et pendant son séjour dans la rade (du 19 mars au 30 avril), le tonnerre ne cesse de gronder tous les après-midi. *La Thétis* fait voile le 1er mai pour le Port-Jackson. Pendant plusieurs jours, elle se maintient presque exactement sur le parallèle de Sourabaya. Toutefois, à peine a-t-elle perdu de vue les terres de Java, que le tonnerre cesse de se faire entendre. En résumé, *avant* d'atteindre Sourabaya, les météorologistes de *la Thétis* n'ont aucun coup de tonnerre à enregistrer ; *pendant* le séjour dans la rade et jusqu'à l'époque de l'appareillage, il tonne presque tous les soirs ; *après* le départ du navire, l'équipage n'entend plus rien. L'épreuve ne saurait être plus complète. Disons cependant de nouveau que la conséquence qui en découle est largement confirmée par l'ensemble des observations recueillies dans toutes les régions du globe. Ainsi, l'atmosphère océanique est beaucoup moins apte à engendrer des orages que celle des continents et des îles.

II.

Dans quelles saisons les coups de tonnerre foudroyant sont-ils le plus fréquents?

Autant je suis éloigné de regarder l'ensemble des proverbes, des dictons populaires, comme le *code de la sagesse des nations*, autant je crois que les physiciens ont eu tort de n'accorder que leur dédain à ceux de ces proverbes qui se rapportent à des phénomènes naturels. Les accepter aveuglément serait assurément une grande faute; mais ce n'en est pas une moindre que de les rejeter sans examen. En me laissant guider par ces principes, il m'est quelquefois arrivé déjà de trouver d'importantes vérités, là où l'on s'obstinait à ne voir que le fruit de la préoccupation et des préjugés. Aussi, malgré tout ce qu'il y avait d'improbable, disons mieux, de contraire aux idées reçues, dans l'aphorisme des campagnards :

« Les tonnerres ne sont jamais plus dangereux que dans » les saisons froides, »

J'ai pensé devoir le soumettre à une épreuve dont personne n'a le droit d'appeler, à celle de l'observation. Cette épreuve, au surplus, voici de quelle manière simple il m'a paru qu'on pouvait la faire.

J'ai tenu note, dans mes lectures, DE TOUS *les coups foudroyants* à dates certaines signalés par les navigateurs,

et je les ai classés par mois ; bien entendu qu'il a fallu ne comprendre dans ce recensement que les événements d'un seul hémisphère, car au nord et au midi de l'équateur, les mois d'une même dénomination correspondent à des saisons opposées. J'ai dû aussi ne pas étendre le champ des observations jusqu'à ces régions des tropiques où les divers mois de l'année diffèrent très-peu entre eux, sous le rapport de la température. J'ai échappé à toutes ces difficultés en me renfermant dans l'intervalle compris entre les côtes d'Angleterre et la Méditerranée inclusivement.

Voici maintement les résultats.

JANVIER.

1749. *Le Dover*, bâtiment marchand anglais.
Le 9, latit. 47° 50' nord ; longit. 22° 15' ouest.

1762. *Bellona*, vaisseau anglais de 74.
Le ..., latit. ... ; longit. ...

1784. *Le Thisbé*, vaisseau de guerre anglais.
Le 5, côtes d'Irlande.

1814. *Le Milford*, vaisseau de ligne anglais.
Le ... (dans le port *Plymouth*.)

1830. *L'Etna*, *le Madagascar*, *le Mosqueto*, navires de guerre anglais.
Le ... (dans le canal de *Corfou*.)

FÉVRIER.

1799. *Le Cambrian*, vaisseau de guerre anglais.
Le 22 (près de *Plymouth*.)

1799. *Le Terrible,* vaisseau de ligne anglais.

Le 23 (près des côtes d'*Angleterre.*)

1809. *Le Warren-Hastings,* vaisseau de ligne anglais.

Le 14 (à *Portsmouth.*)

1812. *Trois* vaisseaux de ligne.

Le 23 (à *Lorient.*)

MARS.

1824. *Le Lydia* de Liverpool.

Le 23 (dans la traversée de *Liverpool* à *Miramichie.*)

AVRIL.

1811. *L'Infatigable, le Warley, la Persévérance, le Warren-Hastings,* navires anglais marchant de conserve.

Le 20, latit. 46° 46' nord; longit. 11° 59'.

1825. *L'Annibal* de Boston.

Le 22, latit. 44° nord; longit. 40° ouest.

1824. *Le Hopewell,* navire marchand anglais.

Le 22, latit. 44° 30' nord; longit. ...

1824. *La Pénélope* de Liverpool.

Le 22, latit. 46° nord; longit. 59° ouest.

1827. *Le New-Yorck,* paquebot de 500 tonneaux.

Le 19, latit. 58° 9' nord; longit. 61° 17' ouest. Pendant la traversée de *New-Yorck* à *Liverpool.*

MAI.

. . . . . .

JUIN.

. . . . . .

JUILLET.

1681. *L'Albemarl*, bâtiment anglais, près du *cap Cod*, latitude 42° nord.

1830. *Le Glocester* et *le Melville*, vaisseaux de ligne anglais.
Le ... (en été) près de *Malte*.

AOUT.

1808. *Le Sultan*, vaisseau de ligne anglais.
Le 12 (à *Mahon*.)

SEPTEMBRE.

1815. *Cinq* des treize vaisseaux de ligne de l'amiral Exmouth.
Le 2 (à l'embouchure du *Rhône*.)

1822. *L'Amphion de New-Yorck*.
Le 21 (à quelque distance de *New-Yorck*.)

OCTOBRE.

1795. *Le Russel*, vaisseau de ligne anglais.
Le 5 (près de *Belle-Ile*).

1815. *Le Barfleur*, vaisseau anglais de 98 canons.
A la fin du mois (dans la *Méditerranée*).

NOVEMBRE.

1696. *Le Trumbull*, galère anglaise.
Le 26 (rade de *Smyrne*.)

1811. *Le Belle-Ile*, brick de *Liverpool*.
... (à *Bideford*, *Devonshire*.)

1725. *Le Leipsick*, frégate autrichienne.
Le 12 (à l'entrée du canal de *Céphalonie*).

1832. *Le Southampton*, vaisseau de ligne anglais.
Le 5 (dans les *Dunes*).

DÉCEMBRE.

1778. *L'Atlas*, vaisseau de la Compagnie des Indes.
Le 31 (à *l'ancre dans la Tamise*).
1820. *Le Coquin*, bâtiment français.
Le 25 (dans la rade de *Naples*).
1828. *Le Roëbuck*, cutter anglais.
... (à *Portsmouth*).
1832. *Le Logan* de *New-Yorck*.
Le 19 (dans son passage de *Savannah* à *Liverpool*).

Quand on a parcouru de l'œil ce recensement, quand on se rappelle en même temps combien il y a d'orages en été, combien peu, comparativement, il s'en forme pendant l'hiver, il me semble difficile de ne pas reconnaître, qu'en mer du moins, les tonnerres des mois chauds sont beaucoup moins dangereux que ceux des saisons froides et tempérées. Ce résultat me paraît déjà bien établi; j'eusse désiré cependant appuyer sa démonstration sur une statistique plus complète, mais les documents m'ont manqué. J'ajouterai qu'il n'a pas dépendu de moi qu'un aussi petit nombre de navires français figurât dans mon recensement. Pour les Anglais, j'ai pu mettre à profit les citations contenues dans d'excellents mémoires de M. *Harris*, sur les paratonnerres.

FIN DES NOTES DU TOME PREMIER.

TABLE DES MATIÈRES.

Réflexions. 1

Avant. 3

1. — Toulon. — Les Baléares. — Gibraltar. 9

2. — Ténériffe. — Ancienne Atlantide de Platon. — Gouanches. — Mœurs. — Un grain. 25

3. — Des Canaries a l'Équateur. — Prise d'un requin. — Cérémonie du passage de la ligne. 43

4. — En Mer. — Petit. — Marchais. 59

4 *bis*. — De l'Équateur au Brésil. — Couchers du soleil. — Rio-Janeiro. 71

5. — Rio-Janeiro. — Le Corcovado. — Le Négrier. 91

6. — Rio-Janeiro. — Bibliothèque. — Esclaves. — Détails. 113

7. — Rio-Janeiro. — Villegagnon. — Le bâton de diamants. — Duel entre un Pauliste et un colonel de lanciers polonais. 437

8. — Brésil. — Petit et Marchais. — Rixe. — Sauvages. — Mort de Laborde. — Cap de Bonne-Espérance. 461

9. — Le Cap. — Chasse au lion. — Détails. 495

10. — Ile-de-France. — Incendie. — Coup de vent. — Détails. — Zambalah. — Cachucha. — Danses. — Fêtes des Noirs. — Table ovale. 247

11. — Bourbon. — Saint-Denis. — Baleine et espadon. — Saint-Paul. — Volcans. — Naké et Tabéha. 275

12. — Bourbon. — Petit. — Hugues. — Esclaves. 290

13. — Nouvelle-Hollande. — Sauvages anthropophages. — Départ. 305

14. — Timor. — Chasse aux crocodiles. — Malais. — Chinois. 325

15. — Timor. — Chinois. — Rajahs. — L'empereur Pierre. — Mœurs. 347

Notes scientifiques, 371

Les Vents alisés. 373

Les Ouragans. 380

Les Trombes. 385

Étoiles filantes. 387

Le Tonnerre. 390